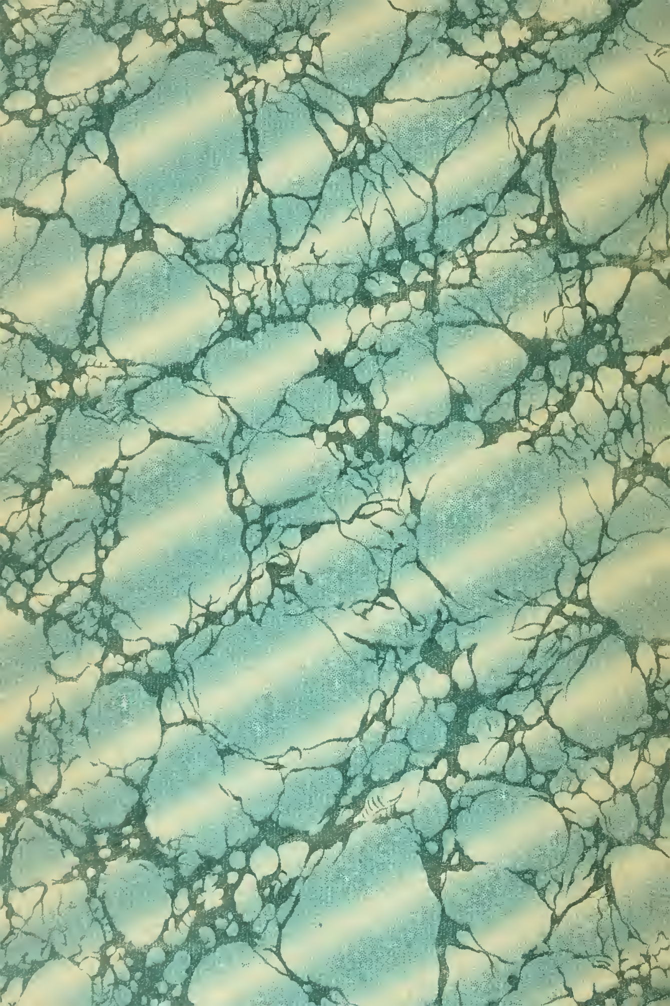
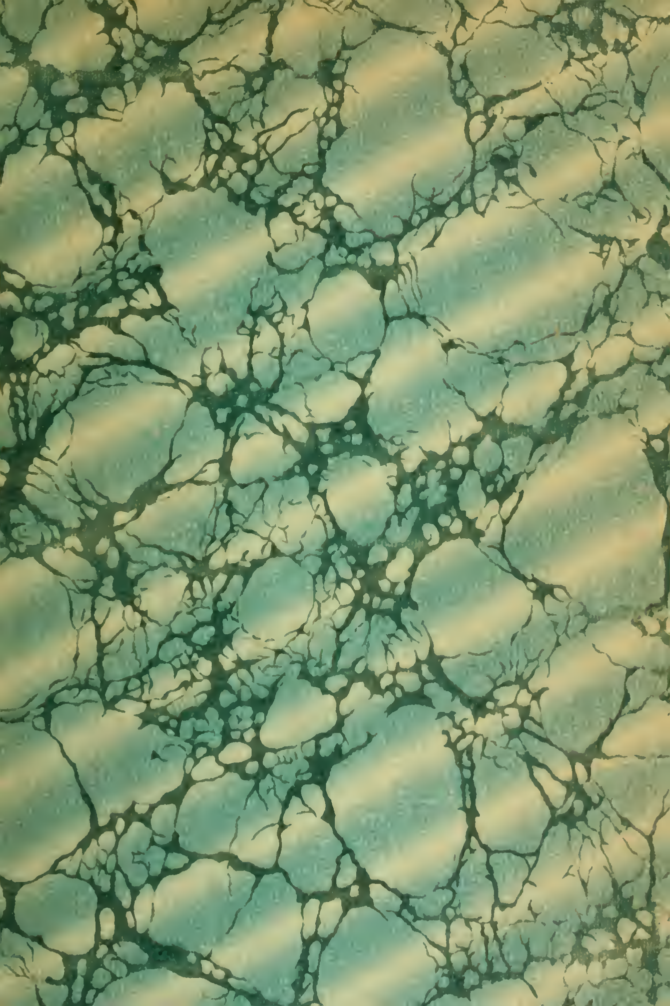

3 1761 04709974 2





LES

CONFESSIONS

II

ARSÈNE HOUSSAYE

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE
La Régence. — Louis XV. — Louis XVI. — La Révolution.
Édition de bibliothèque en 4 vol. in-18 à 3 fr. 50.

MADEMOISELLE CLÉOPATRE
Nouvelle édition. — 1 vol. in-8° et 1 vol. in-18.

LES DOUZE NOUVELLES NOUVELLES
24e édition. — 1 vol. illustré, 3 fr. 50.

LA COMÉDIENNE
10e édition. — 1 vol. in-18, eau-forte. 3 fr. 50.

PREMIÈRES POÉSIES
1 vol. elzévirien, à deux couleurs, 5 fr.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE
14e édition. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50. 1 vol. in-8°, 20 portraits, 20 fr.

LES GRANDES DAMES
34e édition. — 1 beau volume in-18, 3 fr. 50.

HISTOIRE D'UNE FILLE PERDUE
Avec la critique une étude de Saint-Victor. 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

L'ÉVENTAIL BRISÉ
2 vol., portraits, 7 fr.

LE ROI VOLTAIRE
1 volume elzévirien à deux couleurs, 3 portraits, 5 fr.

LA COURONNE DE BLEUETS
1 volume, eau forte de Théophile Gautier, 3 fr. 50.

LES TROIS DUCHESSES
10e édition. — 1 vol. in-18, portraits, 3 fr. 50.

LES LARMES DE JEANNE
1 vol. in-18, portrait, 3 fr. 50.

LES ONZE MILLE VIERGES
1 volume in-18, 20 gravures, 3 fr. 50.

DE L'IMPRIMERIE PAUL DUPONT.

ARSÈNE HOUSSAYE

LES

CONFESSIONS

SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE

1830-1880

TOME DEUXIÈME



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1885



LIVRE VI

LE MONDE ET LES MONDAINES

I

La princesse de Belgiojoso

Un soir, nous allâmes, Théo et moi, chez une vraie princesse des contes de fées.

Parmi les figures qui m'ont laissé une vive empreinte, celle de la princesse de Belgiojoso frappait tout le monde par sa pâleur byzantine, ses cheveux noirs en ailes de corbeau, ses beaux yeux lumineux — grandes fenêtres sur la façade d'un petit palais. Quelques-uns disaient : « Belle et joyeuse, parce qu'elle n'est ni belle ni joyeuse. » Joyeuse, point ; mais belle à coup sûr pour tous ceux qui voyaient par les yeux de l'art. Mme de Girardin était la dixième Muse, mais la princesse de

Belgiojoso était la Muse romantique. On sait qu'il n'y avait point alors de romantique qui n'affichât la pâleur spectrale ; on laissait à la vieille école les roses démodées des joues, disant que ces gens-là n'avaient jamais eu de passions ; mais tous ceux que hantaient les visions de Shakespeare, de Hugo, de Dumas, ne se hasardaient dans le monde que sous je ne sais quelle réverbération bleuâtre et verdâtre. On disait que la princesse de Belgiojoso surmenait son intelligence par un poison à la mode, le « datura stramonium ». On n'en était pas encore à la mort-aux-rats. La princesse était une noctambule toute enfiévrée qui étonnait Paris par sa personnalité inédite. Toute femme est un livre plus ou moins connu. Celle-là était un livre tout nouveau ; on s'y aventurait, mais peu à peu ; après les premières pages écrites en français ou en italien, on ne trouvait plus que de l'hébreu. Elle-même se comprenait-elle, en jouant ainsi tour à tour à la renaissance italienne, à la signora romanesque, à la Muse romantique ? Esprit perverti, corps impeccable, s'il fallait l'en croire. Alfred de Musset y perdit sa seconde jeunesse. Elle étonnait d'abord, elle charmait bientôt ; elle avait le féminisme pénétrant des Milanaises ; mais par malheur l'apôtre masquait la femme : elle voulait réformer le monde !

Grande, souple, svelte, elle avait le visage d'un dessin idéal : nez cambré, légèrement aquilin, narines mobiles et passionnées, bouche gourmande aux lèvres provoquantes. Belle par le sourire, la gravité la comprimait. Pourquoi la princesse voulait-elle montrer une pensée sur son front, plutôt qu'un sentiment sur ses lèvres ? C'était sa destinée. Le prince disait qu'il aimait e jeu de dames, la princesse prit le caractère d'un

homme. Heureusement elle eut ses quarts d'heure d'abandon naturel.

Fierté glaciale, mais curiosité suraiguë, elle fit hardiment sa descente aux enfers parisiens. Alfred de Musset l'accusa de n'aimer qu'elle-même, mais les femmes l'accusèrent de cacher son jeu. Quel jeu? La célèbre X. était de la maison; les jours où on se reposait des fêtes, on disait la princesse plus éprise de la romancière que du poëte. Pure calomnie des chroniqueurs du tems! Si elles aimaient tant à se voir, c'était sans doute pour émanciper les peuples et les femmes. Théo me dit ce soir-là : « Je ne crois pas à la vertu des femmes qui font de la politique quand elles sont belles. — Ni moi non plus, lui répondis-je, elles ne font de la politique que pour aller à la terre promise. » A propos d'une autre princesse, Théo me rappela que Balzac venait d'écrire *la Fille aux yeux d'or*.

La princesse ne vivait pas à Paris, avec un si étrange caractère, dans le mobilier à la mode de 1830, c'est-à-dire dans le pur acajou de Lamartine; elle avait un salon tendu de velours noir émaillé d'étoiles d'argent, vraie chapelle ardente : là méditait cette revenante qui semblait revenue de tout. « Et la chambre à coucher? me demanda Théo. — Elle n'en a pas, lui répondis-je. Elle se met tous les soirs dans son tombeau avec les cœurs qui ont battu pour elle. » La salle à manger eût charmé nos yeux, avec ses fresques pompéiennes, si les musiciens ne l'eussent envahie pour nous servir, en guise de sandwichs, des symphonies du jugement dernier.

Le tout-Paris était là; mais le tout-Paris, pour nous, c'étaient les gens de lettres et les artistes. Nous rencontrâmes Mignet, Alfred de Musset, Chenavard, d'Alton-

Shée, Delacroix, Augustin Thierry et Franz Litz.

Ce soir-là, je vis Alfred de Musset pour la première fois. Il ne fallait pas l'humilier en lui rappelant qu'il était un grand poëte, ce mondain irréprochable. Il n'aimait pas les gens de lettres, sinon ceux de la cour de Louis XIII et de Louis XIV, dont il se croyait quelque peu par ses façons cavalières et hautaines. Il avait horreur du débraillé dans sa personne comme dans son œuvre. Il suivait la mode selon Gavarni. Il ne comprenait pas qu'on fût de la Société des gens de lettres, quoique Victor Hugo, cet autre aristocrate, lui eût donné l'exemple de la démocratie littéraire.

Quand je causai avec lui, la plupart des utilités ou des inutilités avaient quitté ce théâtre en action où chacun jouait son rôle.

Il me prit pour un étranger, car je ne parlai ce soir-là que de Dante, de Shakespeare, de Gœthe et de Byron. Aussi me fut-il charmant. On brisa le cercle de la causerie pour aller s'asseoir à la table du thé. Il demanda alors qui j'étais. Quand il apprit que je n'étais qu'un homme de lettres, il prit de grands airs vis-à-vis de moi. Et pourtant, je n'avais encore rien fait!

Alfred de Musset dit, ce soir-là, qu'il lui fallait prendre les fers pour mettre au monde les enfans de sa poésie. Il se calomniait; ses grandes pensées viennent du cœur; ses plus belles pièces ne lui ont coûté que des larmes, ce qui est encore une volupté.

George Sand avait déjà dit du poëte : « Figure rayonnante et foudroyée. » C'était une image pour peindre l'âme, car il n'y avait pas de visage plus calme que celui de Musset. L'enfer humain, l'enfer de la passion, n'avait point marqué son empreinte sur ce front toujours

jeune, sous sa couronne éternelle de cheveux blonds.

Mais dans leur recherche des sublimités inouïes, Lélia et lui s'imaginaient que leur destinée commune les enchaînait tous les deux dans l'agonie de Prométhée. Abîme l'un pour l'autre, ils se donnaient tour à tour le vertige. C'est que la poésie les avaient jetés plus loin que la vérité. Mais le génie se retrouve toujours. Lélia dit qu'elle fut sauvée par ses enfans, Alfred de Musset fut sauvé par ses larmes.

Ce fut aussi par les larmes — les larmes de la poésie — qu'il se consola des douces cruautés de la princesse de Belgiojoso.

II

Alfred de Musset en conversation criminelle

Paul de Musset, qui presque toujours fait de son frère un saint, avoue pourtant qu'Alfred de Musset eut à lui raconter quantité d'aventures. « Il y en avait de boccaciennes et de romanesques, quelques-unes approchant du drame. » Paul de Musset fut réveillé plus d'une fois au milieu de la nuit pour donner son avis « sur quelques graves questions où il y avait des maris en jeu ». Il dit plus loin, avec sa gravité fraternelle : « Toutes ces histoires m'ayant été confiées sous le sceau du secret, j'ai dû les oublier. Plus d'une aurait fait envie aux Bassompierre et aux Lauzun. »

Pourquoi diable Paul de Musset a-t-il mis là le « sceau du secret », quand il a tout dit sur les enfantillages de son frère ? Nous aimerions bien mieux aujourd'hui lire

trois ou quatre histoires de ces belles années que les passions amères n'avaient pas assombries.

Au tems où Silvio Pellico publiait le *Mie-Prigioni*, Alfred de Musset écrivait sur les siennes de fort jolies stances. C'est qu'il avait été appréhendé au corps comme garde national rebelle au service. Ce fut pourtant comme garde national qu'il se retrouva avec Jules Sandeau ; ils ne s'étaient pas vus depuis des siècles. Ils se touchaient tous les deux par cette terrible Lélia qui avait commencé par étudier l'art, la poésie et la passion à leur docte école, mais cette écolière capricieuse changeait souvent de maître. Elle avait dit au premier : « Tu trouves très doux de me donner des leçons, mais j'aime mieux prendre les leçons d'un autre. » Et il était parti pour l'Italie, l'Italie qui console ! Elle avait dit au deuxième, qui l'avait emmenée à Venise : « J'aime mieux prendre les leçons d'un troisième. » Et le deuxième était revenu en France, la France qui ne console pas !

Or les deux maîtres se rencontrèrent au corps de garde ; ils se donnèrent la main comme deux soldats qui se retrouvent après une rude bataille ; le premier, toujours chevaleresque, défendit Lélia ; le second, qui ne pardonnait pas, fit son apologie en cinq mots : « Elle est capable de tout. » Oui, elle fut capable de tout, surtout de très beaux livres, même de très bonnes actions. On n'est pas femme de génie sans qu'il en coûte — aux autres.

Alfred de Musset n'était pas plus mauvais soldat qu'un garde national, quand il daignait s'habiller en garde national. Il a fait le coup de feu aux journées de Juin, quel que fût son mépris de la politique, se moquant aussi bien de Tyran II que de Tyran Ier, du peuple que

du roi. Quand il était au corps de garde, il n'était pas plus fier que les autres; il fumait le même tabac et débitait les mêmes coq-à-l'âne.

Il lui arriva, en habit de garde national, plus d'une histoire romanesque qu'il aimait à raconter. Je me rappelle bien celle-ci qui dura ce que durent deux cigarettes allumées. Il l'intitula *Aventures scandaleuses d'un garde national.* La voici. Auditeurs : Molènes, Bonnaire et moi. Je ne le fais pas parler lui-même, dans la peur de ne pas reproduire ses paroles. Mais je donne telle quelle cette histoire tragi-comique.

Les femmes étaient douces à Alfred de Musset. Il les charmait par sa figure fière et sympathique, par son air cavalier, par son esprit ouvert, par je ne sais quelle impertinence byronienne. Il eut donc, selon le *Dictionnaire de l'Académie*, beaucoup de femmes sur les bras.

Un jour il lui arriva, comme cela s'est vu souvent au théâtre, d'envoyer à une princesse une lettre écrite à une marchande de modes, qui était d'ailleurs la marchande de modes de la princesse, car, pareil à son maître Don Juan, Alfred de Musset trouvait que tous les fruits sont savoureux à l'arbre de l'amour : il ne s'agit que de savoir les cueillir à tems. La marchande de modes prit pour de l'argent comptant le premier mot de la lettre qui ne lui était pas destinée : *Ma chère princesse...* « Pourquoi pas! J'ai coiffé tant de princesses pour tout de bon, que je puis bien avoir l'air d'une princesse pour rire :

« *Ma chère princesse, vous êtes charmantissime comme*
« *pas une, mais il faudrait vous mettre tous les jours*
« *trois ou quatre cœurs en brochette, comme dit ma*
« *marraine. Puisque cela vous amuse, j'irai vous voir*

« *demain. Pas aujourd'hui, parce que je monte la garde*
« *pour le salut de la patrie. « En joue... feu !* »

Mais quand la lettre pour la marchande de modes arriva à la vraie princesse, ce fut une tout autre chanson :

« *Ma chère Margot, la présente n'est à autre fin que de*
« *vous envoyer ma feuille de route ; simple garde national*
« *que je suis, je monte la garde à la mairie du dixième*
« *arrondissement, je n'en dînerai pas moins chez Pinson*
« *avec Chenavard, si vous ne venez en passant me prendre*
« *pour aller dans un autre cabaret, où vous jetterez*
« *votre grain de sel dans le ragoût. Je te présente les*
« *armes !*

« A. DE M. »

La princesse voulait bien qu'on lui présentât les armes, mais pas au cabaret. D'ailleurs elle n'en était pas à tu et à toi avec le poëte de *Namouna*. Que fit-elle ?

Qui fut plus étonné encore ? ce fut Alfred de Musset quand, vers six heures, par une pluie fine de novembre, on vint l'avertir qu'une dame l'attendait à la porte du corps de garde. Un peu plus, il allait à elle les armes à la main.

Il reconnut la princesse.

Caprice des grandes capricieuses ! Celle-ci jouait à l'impeccable et veillait sur elle comme sur une ennemie, mais l'attrait de l'aventure l'avait jetée dehors, curieuse comme Ève, sans savoir si elle irait bien loin. « Pourquoi diable, princesse, venez-vous me surprendre ici dans cet habit de carnaval ? — Ne m'avez-vous pas écrit de venir vous chercher ? Et Dieu sait quelle lettre impertinente ! — Du diable si je puis deviner cette énigme ! »

La princesse présenta la lettre. « Ce n'est donc pas à moi que vous écriviez ? » Mais Alfred de Musset n'était pas si bête de manquer de présence d'esprit; il voulut profiter de l'occasion.

La princesse lui présenta la fameuse lettre à tu et à toi. Il cacha sa surprise comme son étourderie. « Eh bien, princesse, allons-nous dîner chez Pinson ? — Non, grand Dieu ! mon voile y serait brûlé. Pendant que j'y suis, je veux aller dîner dans un vrai cabaret. — *Alea jacta est !* Allons à Montparnasse. En hiver, il n'y a pas un chat, pas même Sainte-Beuve. »

Alfred de Musset venait de monter dans le fiacre à côté de la princesse, sans son fusil—mais tout endiablé. « C'est égal, dit-elle, je ne me croirai jamais en danger avec un homme déguisé en garde national. Voilà pourquoi je me suis risquée. — J'aurais dû me faire nommer caporal pour la circonstance. Cela ne m'empêchera pas de vous dire à la hussarde que je vous aime diablement. »

Les voilà embarqués pour Cythère comme des pèlerins de Watteau. A la barrière, ils montent d'un pied léger non les trois marches de marbre rose, mais les dix marches d'un cabaret, célèbre alors, surnommé : *Le Cabaret du Divorce*, parce qu'on y divorçait beaucoup. Ils ne s'aperçurent pas que deux curieux les regardaient monter : c'étaient leurs amis d'Alton-Shée et Gustave Delahante.

Naturellement on se cache dans un petit salon, quoiqu'il n'y eût personne encore. La princesse qui ne s'est jamais vue à pareille fête est ravie de la soupe à l'oignon et des moules à la marinière. Elle se promet de mettre son chef à la porte avec toutes ses prétentions à la Brillat-Savarin.

Alfred de Musset est plein d'entrain ; il traite pour la première fois la princesse en simple marchande de modes. Comme elle n'est là que par curiosité, elle est décidée à lui passer tout — moins le mot de la fin.

Voilà que tout à coup on entend du tapage dans le salon voisin. « Oh ! mon Dieu, dit-elle, c'est le prince ! Est-ce vous qui avez préparé cette comédie ? — Dieu m'en garde ! il sait bien le chemin, nous y sommes déjà venus ensemble. — En bonne compagnie, sans doute ? — Je crois bien, des rosières ! — Je voudrais bien savoir avec qui le prince est venu dîner ! »

Au même instant, on frappa à la porte du cabinet : « Alfred ! » — C'était la voix du prince qui venait d'apprendre que son ami était là avec une dame voilée. « Alfred, ne pourrions-nous pas dîner à quatre ? — Chut ! » dit la princesse. Alfred de Musset s'était jeté contre la porte. « Mon cher prince, j'irai vous voir tout à l'heure. — Ouvrez-moi donc ! »

Là-dessus, le prince qui était un diable à quatre, donne un grand coup de pied dans la porte. Alfred de Musset, tout hors de lui, dit au prince qu'il lui défend de le braver ainsi. « C'est donc sérieux ? — Oui, c'est très sérieux, je suis en conversation criminelle. »

La situation était fort critique, car le prince qui vivait à la diable, selon le bréviaire des dandys de ce tems-là, ne permettait pas à la princesse de vivre comme lui. Il faisait bon marché de toutes les vertus, moins la vertu de sa femme ; s'il l'eût trouvée en pareille équipée, il se fût armé d'un couteau pris sur la table pour lui taillader le visage, — ce visage, un pur chef-d'œuvre de Joconde inassouvie. — Cela dit pour l'explication de la gravure.

Pendant que le garde national défendait bravement la

place et que le prince battait en retraite, sauf à reprendre les travaux du siège, la princesse avait ouvert la fenêtre pour s'enfuir par le jardin, car le danger ne lui donnait pas de courage. Alfred de Musset, tout effrayé de sa pâleur, la retint par le bras. « Non, pour rien au monde je ne resterai ici. » Le poëte eut beau prier et faire blanc de son épée, je veux dire de son fusil de garde national — qu'il n'avait pas sous la main — la princesse voulut sauter par la fenêtre. Ce que voyant, il sauta lui-même pour lui faire la courte échelle. Une minute après, il l'enfermait dans un bon fiacre, qui la reconduisit chez elle. Pour lui, il s'en revint furieux contre le mari, mais décidé à lui être fâcheux. A son tour, il alla frapper à la porte du cabinet où le prince était enfermé avec une paroissienne d'une autre paroisse.

Dès que la porte fut ouverte, Alfred de Musset s'écria : « Mademoiselle Héloïse ! » Il avait reconnu sa marchande de modes, une des jolies « demoiselles » du célèbre Gagelin. Il cacha sa surprise, disant comme Arnal : « Ce n'est pas étonnant, puisqu'elle coiffe la princesse. »

Il se mit à table en se plaignant que sa paroissienne, à lui, l'ennuyait par ses larmes et qu'il venait rire avec ceux qui riaient.

Le prince, sans mot dire, retourna au salon dont il avait presque défoncé la porte. « La belle est envolée ! » dit-il en reparaissant. « Oh ! tant mieux ! s'écria le poëte. Je prends mon parti de dîner à trois, ne pouvant dîner à deux. »

Mais la princesse ne voulait pas jouer à la pensionnaire. Elle revint sur ses pas et frappa à la porte du salon. « Le prince de*** est ici ? — Non, répondit Alfred

de Musset. — Il est ici, j'ai reconnu sa voix, il faut que je lui parle, au nom d'Apponyie. C'est sérieux. Il y va de notre salut. »

Le prince se décida à sortir. Il referma la porte sur lui, mais la princesse avait entrevu Mlle Héloïse qui lui dit : « J'étais là avec Alfred. — Oui, oui, vous lisiez ensemble la *Nouvelle Héloïse.* »

La princesse emmena son mari sous prétexte de graves nouvelles de l'étranger. Musset, demeuré seul, regarda Mlle Héloïse en éclatant de rire : « Ah ! pardieu, dit-il, voilà qui est plaisant. C'est elle qui devait dîner avec moi, et c'est moi qui dîne avec elle, par la malice des choses. »

Tout enfiévré par l'aventure, il leva bientôt la séance en disant qu'il allait à l'Opéra.

A l'Opéra, c'était le jour de la princesse, mais elle n'y parut point. Trop amoureux pour écouter le dernier acte de *Guillaume Tell*, il se hasarda dans le célèbre salon où d'ailleurs il allait presque tous les soirs. Il trouva la princesse trônant comme d'habitude au milieu de ses sujets. Jamais elle ne parut plus sereine. « Ah ! c'est vous ! dit-elle au poëte en lui tendant la main. Il y a des siècles que je ne vous ai vu ! »

Après avoir achevé cette histoire, Alfred de Musset alluma une troisième cigarette et nous dit d'un air dégagé : « Je n'aurais dû raconter cela qu'à des vaudevillistes. Maintenant, si vous voulez savoir le nom de l'héroïne, je vous dirai que ce n'était pas la princesse de Belgiojoso. »

III

Où il n'est pas question du rocher de Leucade

En ce tems-là, Sapho ressuscita dans Paris, ne sachant pas si elle aimait Phaon ou Érinne. Pourquoi ne pas le dire? Ce fut des hautes régions de l'intelligence que descendirent les voluptés inavouées. Il y avait bien longtems que Sapho dormait sous le rocher de Leucade quand on réveilla ses passions. Érinne, Myrrha, Chloé, toutes ces nymphes éperdues se dessinèrent dans le demi-jour des chambres à coucher, comme des fresques renouvelées des Grecs, comme des bas-reliefs divinisés par la main de Clodion.

C'est qu'alors une femme éloquente, qui avait les fascinations de l'abîme et qui donna le vertige à plus d'un, alla tomber les bras ouverts sur une grande comédienne qui donnait la vie à la passion.

Tous les soirs à minuit, quand la comédienne avait jeté feu et flamme dans tous les cœurs, tantôt au boulevard du Crime, tantôt à la Comédie-Française, elle trouvait chez elle en rentrant dans sa petite chambre bleue toute capitonnée, devant un feu vif et gai où jasait la bouilloire à thé, la femme étrange qui attendait sa proie en fumant des cigarettes. Et c'était un duo des propos les plus amoureux. La brune dénouait les cheveux blonds. La blonde dénouait les cheveux noirs. Et ces cheveux s'enroulaient dans les baisers et les morsures. Jamais Sapho ne parla si bien au beau Phaon. Jamais Érinne ne répondit à Sapho d'une voix plus enveloppante.

Et les heures nocturnes passaient bien plus radieuses que les heures de soleil. C'est que toutes les deux, brûlées au feu romantique, étaient affolées d'imprévu et inassouvies d'amour. Ce n'était pas seulement le libertinage du cœur, c'étaient les voluptés orientales, indiennes, japonaises. Les deux bacchantes se quittaient au point du jour, ivres encore dans la pâleur des rêves accomplis. Et la femme éloquente avait ce jour-là plus d'éloquence. Et la femme de théâtre avait ce jour-là plus de caresses dans la voix, plus de flamme dans le regard, plus d'emportement dans la passion. Certes, cela n'étonna point Paris de voir ces deux comètes s'embraser du même feu sous le ciel littéraire des romantiques. On aurait pu marquer alors plus d'un degré au thermomètre des amours parisiens. Autour de ces deux femmes que l'art avait jetées dans les bras l'une de l'autre, tout pâlissait, le gouvernement tombait dans l'anémie, M. Guizot n'était qu'un rhéteur à la glace, M. Thiers qu'un parfileur de perles fausses.

Un de mes amis qui avait adoré la première de ces deux femmes et qui en était séparé par un abîme, prit pour maîtresse la seconde dans son amour pour la première, car il y retrouvait les pénétrans parfums des jours évanouis.

Mais ce beau rêve ne dura point ; un jour vint où la femme d'un quasi-ambassadeur enleva la femme éloquente à la comédienne. On passa de la rue de madame de Staël à la rue de madame Tallien. Ce fut plus terrible encore : la femme éloquente avait trouvé son maître dans la quasi-ambassadrice, qui la surnomma le sphinx à cause de son silence. Et en effet elle n'a jamais dit sa pensée même dans ses jours d'abandon. La quasi-

ambassadrice tint table ouverte pour que les beaux esprits du tems répandissent leur grain de sel dans cette passion, déjà si violente. Il ne fallait pas être profondément initié pour voir tout de suite quel jeu on jouait là.

C'était le jeu de l'enfer avec une porte ouverte sur le paradis perdu. Cette fois, il n'y avait plus de cheveux blonds. Elle et Elle étaient brunes. Le sphinx ne prenait plus le premier rôle, il semblait se résigner au rôle de confident. La tragi-comédie avait toutes les péripéties du théâtre officiel. La quasi-ambassadrice étant sous puissance de mari, ce fut une jalousie tout espagnole. Plus d'une fois les paroles furent des coups de poignard, quand les trois acteurs principaux étaient en scène, mais cela ne faisait qu'aiguillonner la passion. On ferma la porte au sphinx, il passa par la fenêtre. On ne saurait imaginer les brûlantes épîtres qui allaient et venaient comme des flammes ardentes; c'était l'éloquence de Sapho, de Madeleine, de sainte Thérèse, d'Héloïse — pas la nouvelle. — Par malheur, tout cela fut brûlé et brûle encore. Quand la quasi-ambassadrice mourut pour ses péchés — il faut bien mourir pour quelque chose — le quasi-ambassadeur qui ne pardonna pas, même sur la tombe, condamna toute cette éloquence à être brûlée vive.

Les deux femmes les plus aimées d'Alfred de Musset se rencontrèrent alors à point pour se moquer de ses passions sempiternelles et pour commenter en initiées les affolements de Sapho.

IV

Les femmes savantes

La princesse ne fit grâce à Alfred de Musset qu'en quittant Paris. Ce n'était pas pour rejoindre le prince à la villa Borghèse, sur le lac de Côme, où il continuait à vivre en chantant et en faisant des armes. On a dit qu'il avait là un harem : la princesse a dit que ce n'était qu'une meute. Je crois qu il y avait beaucoup de chiens, mais il y avait beaucoup de femmes. La princesse alors vivait dans la meute et le harem des idées politiques et des revêries amoureuses : George Sand qui, en France, n'avait émancipé qu'elle-même, donnait à la princesse la rage d'émanciper l'Italie.

A quelques années de là, cette belle princesse m'a appelé par un charmant petit billet, papier de cuisinière, naturellement sans armoiries.

C'était pour écrire dans sa Revue déjà célèbre, l'*Ausonia*. Elle m'a dit : « Vous êtes un Italien dépaysé dans le septentrion. » Elle a voulu me prouver que je me dois corps et âme aux races latines. Elle avait encore cette belle illusion, que le pape était avec elle : « Il n'est pas douteux que nous entendrons bientôt du bruit au delà des Alpes. — Oui, princesse, mais le pape n'y sera pour rien, par l'unique raison qu'il est le pape et que la force du pape, c'est le silence. »

Elle continua : « Les Italiens modernes se rappellent que leurs ancêtres étaient des Romains : à Brescia, le commandant de la place, un Autrichien sans merci,

avait crié trop haut dans un café : « A Vienne, la tête d'un homme vaut cinq florins ; à Milan, elle ne vaut que cinq sous. » Il a été tué à coups de poignard par des gens qui lui ont répondu : « Cela se donne ici pour rien. »

Elle a mis le feu à son narguilé ; elle m'a donné une cigarette et elle m'a dit. « Nous allons en découdre. » J'aurais bien voulu découdre un peu sa robe pour voir les dessous du sphinx, mais elle a pris des airs d'homme d'État. « De grâce, lui ai-je dit, ne parlons pas politique. — Vous avez raison, » m'a-t-elle répondu avec son sourire rouge et charnel. Car elle a des lèvres gourmandes, cette femme qui prêche l'ascétisme à ses adorateurs. Étrange créature qui veut refaire le monde sans refaire l'amour ; ce qui n'est pas logique.

J'ai voulu pénétrer son amitié brûlante pour Lélia, mais nous étions trop loin des premiers feux de joie. Comme je croyais avoir fait un pas vers la vérité, elle me dit en me montrant un portrait de George Sand par Calamatta, simple dessin aux trois couleurs. « Regardez-la bien et regardez-moi bien : il n'y a pas une femme dans les deux. Nous portons deux âmes d'homme Ce que nous aimons, c'est notre patrie. Je veux sauver l'Italie comme George Sand veut sauver la France. Voyez plutôt, j'écris au pape. S'il y a en lui l'étoffe d'un homme d'État, je prendrai bientôt mon espingole. »

Et disant cela, la princesse me fixait de son grand œil noir qui lance des flèches. « Je sais bien, repris-je, que vous êtes Christine Trivulce, que vous descendez des géans de Marignan, que votre éventail est un poignard, mais vous oubliez que Dieu vous a donné mieux que tout cela : une figure adorable. — C'est la chanson

de Musset, de Balzac et de Henri Heine. Mais votre horloge retarde, nous ne sommes pas ici-bas pour nous amuser. »

Je montrai à la princesse son portrait par Vidal, comme pour lui prouver qu'elle ne se comprenait pas. « Eh bien! oui, dit-elle, dans ce portrait je suis très jolie, mais qu'est-ce que cela prouve? Lehmann qui fait un admirable portrait d'une femme que vous aimez a bien mieux compris mon caractère. »

Elle indiqua du doigt une réduction du portrait de Lehmann où sa figure était plus accentuée encore. Je regardais ce portrait et je regardais Mme de Belgiojoso. « Je comprends, dis-je après un silence. — Que comprenez-vous? » Je me mis à chanter à mi-voix : *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.*

Jusque-là j'avais vu la princesse à travers les illusions du passé : je venais de la voir dans toute la réalité, avec la patte d'oie que la quarantième année imprime aux coins des yeux. « Expliquez-vous sans chanter, » me dit-elle avec impatience. « Eh bien, repris-je, je comprends qu'il est beaucoup plus beau d'aimer son prochain que soi-même. »

Je la félicitai de vouloir émanciper l'Italie, je fumai encore une cigarette en parlant des grands réformateurs, après quoi je saluai la princesse et je descendis son escalier avec l'idée de ne plus le remonter : *Ci-gît une femme qui a été aimée et qui n'a pas aimé* — pas même Alfred de Musset — mais comme elle s'est aimée elle-même!

V

Madame Sand mondaine

Mme Sand n'eut jamais de salon. A Paris, elle n'eut qu'un fumoir, çà et là une salle à manger, mais surtout un cabinet de travail où se coudoyaient les philosophes et les musiciens. A peine quelques gens de lettres : Heine, Balzac, Mallefille.

Deux peintres s'y rencontraient : Eugène Delacroix et Paul Huet, mais ils venaient là bien plus en lettrés qu'en artistes. Il leur fallait bon gré mal gré entrer au vif des questions sociales avec Pierre Leroux, Michel de Bourges, Lamennais, Anselme Petetin, Charles Didier. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que George Sand n'aimait pas du tout les conversations politiques dont elle était le bout-en-train; mais dès qu'on ne s'entendait plus, ce qui arrivait bien vite, elle faisait signe à Litz, à Chopin ou à Pauline Garcia qui allaient taquiner ou caresser le piano ; après quoi, un souper frugal, c'était l'usage du tems.

Les truculans et les truculantes du romantisme ne savaient pas l'art de la gourmandise ; ils parlaient beaucoup des hauts faits de leurs orgies, mais ils buvaient de l'eau claire.

Pareillement ceux qui éblouissaient les yeux du lecteur par leurs descriptions radieuses d'intérieurs princiers, étaient logés à mauvaise enseigne dans des appartemens que ne voudraient pas habiter aujourd'hui messieurs les bourgeois. Mérimée, Sainte-Beuve, tous les

académiciens, comme tous ceux du dehors ne savaient pas vivre de la grande vie, pas même Lamartine. Je ne sais guère que Victor Hugo, Janin, Beauvoir, Karr, qui comprirent le luxe des étoffes et de l'ameublement. Pour moi, même avant d'avoir de l'argent, j'avais des Gobelins ; comme Tardif ami de Gillot, j'aurais mieux aimé dîner avec des objets d'art que d'avoir bonne table et mauvais gîte.

A Nohant, George Sand avait fini par se faire une chambre à coucher de quelque caractère, quoiqu'on y vît suspendus des cadres renfermant des gravures de diverses paroisses. Pourquoi ceci ? pourquoi cela ? Pourquoi la *Femme adultère* de Rembrandt ? Peu à peu le caractère bourgeois disparut sous le caractère artiste. George Sand mit sur la cheminée un christ en ivoire, elle eut des fauteuils gothiques, elle se mira dans une glace de Venise ; mais ce qui donnait de la majesté à cette chambre, c'était le lit où était morte son aïeule, un lit majestueux, surmonté de quatre grenades dorées. Et puis quelques poignards çà et là ; des pipes dans les attitudes les plus provoquantes. Pour George Sand, les pipes ne représentaient pas seulement la fumée, elles donnaient des rêves voluptueux. Mais cette tête volcanique n'avait pas besoin d'être excitée ; d'ailleurs, George Sand n'avait qu'à prendre la plume pour se sentir sur le trépied, c'était la Pytonisse ou la démoniaque. L'Inspiration lui fouette les tempes. Toutes les figures qui vont vivre dans ses romans surgissent autour d'elle comme les apparitions du Sabbat, aussi sa plume ne va pas assez vite pour exprimer tous ces tourbillons d'éloquence. L'esprit est lancé à toute vapeur, le cœur va se briser dans ses battemens, mais George Sand calme

son cœur d'une main douce, comme on calme un enfant terrible par les caresses ; elle abandonne la plume et tombe dans ses rêves jusqu'au demi-sommeil ; mais, halte-là, la nuit est l'heure du travail, elle rejette ses cheveux qui l'aveuglent ; le destin lui a dit : — « Conte, » jusqu'au moment où l'aurore aux doigts de rose ouvre les portes au soleil. C'est alors que l'Aurore Dudevant se dit bonjour et va se coucher.

Et quand elle se réveille, c'est encore l'art qui la domine : Elle joue la comédie, on la fait jouer pour ses amis et par ses amies. Son vrai salon, c'est son théâtre de Nohant.

VI

Madame Émile de Girardin

Mme Sophie Gay s'imaginait faire des livres, elle ne fit que des enfans : Delphine Gay fut son chef-d'œuvre.

La future Mme de Girardin n'eut pas de fées à son berceau, mais elle s'éveilla au sourire des amis de la maison : Chateaubriand, Soumet, Delatouche, Béranger, le baron Gros et le baron Gérard, Carle Vernet et Horace Vernet, Talma et Mlle Duchesnoy ; enfin les éternels Jay-Jouy. Son premier ami fut Lamartine, son premier amant fut Apollon.

Vous avez la splendeur des astres et des roses,
Ce que dit votre bouche étincelle en vos yeux.

Ainsi lui parlait Victor Hugo ; mais tous les poëtes contemporains ne lui ont-ils pas ainsi parlé : Lamartine, Méry et Théo ? C'est qu'elle avait la beauté et le

charme. C'est qu'elle était la poésie en action. Mais tout mourut avec elle quand Émile de Girardin eut mis une pierre sur son tombeau. Ce fut le Ci-gît de la femme et de l'œuvre ; c'est vainement qu'on a tenté de faire survivre tout ce qu'elle a écrit en prose et en vers : tems perdu, esprit perdu, poésie perdue. Pourquoi ? C'est qu'on ne tient pas compte aux femmes de bien faire. C'est qu'on a beau s'appeler la dixième Muse, c'est qu'on a beau écrire des tragédies et des comédies, des romans et des chroniques, on est emporté par le flot du Léthé, comme dirait un mythologue.

Il faut plus de génie à une femme qu'à un homme pour conquérir la renommée. Quand Sapho, Sévigné et Sand ont marqué leur place dans la poésie, dans l'esprit, dans le roman, l'opinion fut rebelle. C'est que l'opinion a toujours peur, comme Molière, — ce maître de l'opinion, — des précieuses ridicules et des femmes savantes.

Certes, Mme de Girardin n'avait rien des figures fouettées de roses et d'épines par Molière ; mais si elle se fût contentée d'ouvrir dans le Paris politique qu'elle a traversé le plus beau des salons littéraires, elle qui était l'amie de Lamartine, de Victor Hugo, de Balzac et de toute la glorieuse pléiade, elle aurait à cette heure tout autant de renommée, sans qu'on lui reprochât ses taches d'encre et ses bas bleus. La beauté est faite pour sourire et non pour froncer le sourcil.

Quand M. de Girardin me présenta en 1841 à Mme de Girardin que j'avais souvent entrevue dans les salons et dans les théâtres, je me rappelai tout de suite ces vers où elle s'était peinte sous le pseudonyme de Napoline :

Sachant dire à chacun ce qui doit le ravir,
Des vanités de tous ardente à se servir,

Naïve en sa gaîté, rieuse et pas méchante,
Sublime en son courage, en sa douleur touchante,
Ayant un peu d'orgueil peut-être pour défaut,
Mais femme de génie et femme comme il faut.

Elle me dit que déjà je lui avais été présenté par mes romans, elle me rappela d'ailleurs qu'elle avait parlé de moi dans ses chroniques du vicomte de Launay. Naturellement je la couvris de roses comme Muse et comme femme ; mais dès que je fus à la porte, je me demandai où était la femme ? Quelques années après, à une fête du comte Duchâtel, je me retrouvai face à face avec elle ; les femmes la fuyaient à cause de ses chroniques, les hommes avaient peur de causer avec elle, si bien qu'elle m'accueillit avec un charmant sourire. J'en étais à peine au premier mot que M. de Salvandy qui venait de me donner la croix, lui dit : « N'ai-je pas bien fait de mettre un ruban rouge à la boutonnière d'Arsène Houssaye ? — Vous faites bien tout ce que vous faites, lui dit Mme de Girardin. Je ne reconnais plus mes amis depuis que vous êtes ministre. Quand on pense qu'il y a un an M. Villemain ne trouvait pas M. de Balzac digne de porter la croix ; non seulement vous avez réparé ses torts, mais... »

J'interrompis Mme de Girardin, croyant continuer sa pensée : « Mais encore, dis-je, vous avez donné la croix à ceux qui seront peut-être dignes un jour de la porter. — A la bonne heure, dit Mme Émile de Girardin, on voit que M. Arsène Houssaye pourrait aussi porter à sa boutonnière un bouquet de violettes. »

Le ministre, homme très galant, continua son chemin dans le coin des femmes ; Mme de Girardin me fit signe

de m'asseoir près d'elle et me demanda pourquoi je n'étais jamais allé à ses soirées où j'avais tant d'amis : « Je ne savais pas, lui dis-je, que votre porte me fût ouverte. »

La causerie prit un caractère de raillerie, parce que Mme de Girardin ne pensait qu'à sa chronique; aussi il fallait voir comme en quelques traits elle caricaturait ceux et celles qui passaient devant nous.

J'avais espéré pénétrer l'énigme de la femme, mais j'eus beau la prendre, par-ci par-là, je ne trouvais que la Muse et la chroniqueuse. — ou plutôt la déesse. — Je regardais ses épaules somptueuses, ses seins abondans, ses bras modelés par la volupté, je ne voyais que du marbre et je cherchais le piédestal. Tout en jouant l'abandon, elle tenait toujours la tête si haute qu'il me fallait mettre des robes à mes complimens. Si bien que nous nous quittâmes mécontens l'un de l'autre. Aussi je n'allai point frapper à sa porte, quoique en ce tems-là je connusse Girardin, mais il y avait rue Laffitte et aux Chams-Élysées les amis de l'homme et les amis de la femme. Ce ne fut que deux ans plus tard que je devins un des familiers du salon de Mme Émile de Girardin. La glace s'étant fondue, je trouvai en elle un bon et franc camarade littéraire, mais je ne trouvai toujours pas la femme. Non pas, certes, que je fusse amoureux de Mme Émile de Girardin, mais la Muse était toujours trop greffée sur la femme. Quand je devins directeur du Théâtre-Français, les coulisses nous rapprochèrent encore, puisqu'elle me donna *Lady Tartufe*, *la Joie fait peur* et *la Faute du mari*.

Eh bien ! oui, c'était la faute du mari.

Mme de Girardin a connu l'amour, mais n'a pas connu

la passion. Elle a recherché les aurores, elle a eu peur des coups de soleil. Un jour un grand bruit a traversé le Paris mondain : on raconta un horrible drame. Que s'était-il passé ? Un homme à la mode, on disait un dandy dans ce tems-là, s'était jeté aux pieds de la dixième Muse. Elle avait ri, mais l'amoureux ne riait pas. Elle se laissa prendre par le cœur, mais elle n'ouvrit point ses bras. Il se désespéra et se jeta dans toutes les folies : il courut les filles et le jeu : les filles pour qu'elle fût jalouse, le jeu, croyant triompher par l'argent. Il perdit des deux côtés ; que dis-je ? il perdit la tête. Il alla à Versailles chez M[me] Sophie Gay, il lui dit qu'il allait mourir par sa fille. Dans son égarement il parla d'une dette d'honneur qu'il fallait payer le jour même. M[me] Sophie Gay, qui avait passé par tous les drames de la passion, prit en pitié ce désespoir, parce que ce désespoir n'était pas joué. Elle envoya, le dirai-je, son dernier amant à sa fille en la priant d'accourir pour sauver un homme à la mer.

M[me] de Girardin accourut sans bien savoir ce qu'elle faisait. On se jeta à ses pieds, mais elle ne pouvait sauver ni l'honneur ni la raison ; l'amoureux voulait fuir avec elle, elle voulut rester M[me] de Girardin.

Quand il vit que toutes ses prières étaient vaines, il se donna le luxe de se tuer sous ses yeux. Cet homme se fit justice par un coup de pistolet au cœur.

M[me] de Girardin tomba agenouillée et souleva cette tête qui demeura belle et amoureuse jusque dans l'agonie. Ce fut alors que la porte s'ouvrit bruyamment ; un homme apparut, M. de Girardin : « Vous l'aimez donc bien ! » cria-t-il à sa femme.

Elle se releva, digne, fière, superbe . « Oui, monsieur,

j'aime cet homme, mais je ne l'aime que depuis qu'il est mort. »

On eut toutes les peines du monde à prouver à Émile de Girardin que l'amoureux de sa femme n'avait jamais été l'amant de sa femme.

Ils se séparèrent tous en demeurant porte à porte dans la même maison.

Émile de Girardin qui a couru les steeple-chase commença à courir les fêtes galantes ; on le vit longtems accroché à Esther Guimond, une dépravée à la mode qui sauvait tout par son esprit, même sa figure. Il resta d'ailleurs un ami enthousiaste de sa femme, mais il ne mit pas d'enfans dans la maison. Il fallut donc que Delphine pour se distraire eût un cercle de beaux esprits. Du reste la déesse ne me semblait pas plus destinée à être mère qu'à être femme, excepté femme comme il faut, — et mère de ses œuvres. — Ah ! comme elle les aimait, ces enfans jaillis de son cerveau ! Elle les a nourris du lait idéal jusqu'à ce qu'elle en mourût. Et ils ne lui ont pas survécu longtems, les ingrats ! On a accusé Mme Émile de Girardin de s'être vengée de son mari. C'est une calomnie : elle m'a fait sa confession. Elle a flirté avec les gens de lettres à la mode, surtout avec Lamartine, Eugène Sue, Théophile Gautier, mais tout finissait par des strophes, tout n'était que chansons. Une seule fois elle a égaré son cœur parmi les mondains. On s'est tué pour elle, mais le sang n'a pas taché le marbre de la déesse. Quand elle m'a conté toutes ses histoires, elle était à deux pas de la mort, j'ai senti qu'elle me disait toute la vérité. Il ne faut donc pas confondre Mme de Girardin première du nom, et Mme de Girardin seconde du nom : la première ne fut pas femme ;

la seconde le fut trop : à chacune selon ses œuvres.

Qui ne se rappelle *la Croix de Berny*, cette gaie cavalcade, ce steeple-chase de gentlemen la plume au vent, ce tournoi spirituel qui restera historique par un roman qui promettait une belle folie et qui tomba sous la raison. Quand Méry, Jules Sandeau, Théophile Gautier et Mme de Girardin furent au point de départ, la dixième Muse dit à ses compagnons : « C'est moi qui arriverai première. » En effet, la première elle arriva ; ce jour-là j'ai vu pleurer devant son lit mortuaire Théophile Gautier, Jules Sandeau et Méry. Adieu pour jamais à ces cheveux qui chatoyaient comme de l'or, à ce front lumineux où la poésie avait marqué son doigt, à ce teint lacté des blondes, qui avait chastement revêtu son corps de déesse.

L'esprit n'a jamais empêché Delphine Gay d'être bonne. Il y a des sceptiques qui sont des anges. Vers 1852, quelques hommes sérieux que je saluais légèrement, répandirent le bruit que je conduisais d'une main trop légère le char de la Comédie. Mme de Girardin inquiète voulut me réconforter dans l'opinion : elle m'apporta un portefeuille de ministre en me recommandant de ne jamais sortir sans avoir le portefeuille sous le bras : « Car, me disait-elle gaiement, il faut prouver à tous ces gens-là que vous êtes aussi bête qu'ils le sont. Croyez une amie qui vous aime où vous êtes et qui vous aime aussi sans portefeuille. »

Je fus très touché de cette attention, mais je n'ai jamais porté le portefeuille.

Mme de Girardin était devenue l'amie de ma femme, et elles voisinaient tous les jours. A table, il n'y avait point de plus charmante causerie ; je retrouve à ce propos

une lettre de Mme Émile de Girardin : « *Vous n'êtes pas venu, mais Mme Arsène Houssaye a eu de l'esprit pour elle et pour vous ; jamais on n'avait si bien battu Proudhon ; elle a même ébréché la logique de mon mari.* »

Depuis quelques années, nous demeurions à deux pas de Mme de Girardin ; nous dînions ensemble toutes les semaines ; il n'y avait point de secrets, ni ici ni là ; on se disait tout. Alors la Muse avait abdiqué, elle était devenue femme, toute de cœur, sans rien perdre de son esprit. Girardin lui-même, quoique surexcité par toutes les colères de la politique, avait de charmans quarts d'heure. Notre amitié intermittente devint quotidienne, mais la politique était bannie de nos causeries ; nous nous rencontrions souvent avec Cabarrus, le prince Napoléon et Roqueplan. Ce fut alors que Mme de Girardin sentit l'ombre fatale ; elle se jeta éperdument dans le spiritisme, qui devint la politique de la maison ; elle fit tourner les tables et les têtes ; quoique je n'eusse point la foi, j'étais souvent assis à côté d'elle, donnant mon coup de pouce ; mais quelques-uns de ses amis avaient subi ses croyances : on vit des miracles. On évoqua Balzac, qui vint dire des choses de l'autre monde. Mme de Girardin était ravie. Un soir, le prince Napoléon dit tout à coup : « Puisque M. de Balzac conte de si belles choses, priez-le de compter mon argent. » Et il jeta sa bourse sur la table. Il se passa alors une chose extraordinaire : la table frappa autant de coups qu'il y avait de napoléons dans la bourse du prince. Mme de Girardin était aux anges. « Eh bien, sceptique, dit-elle au prince, dites encore qu'il n'y a ni Dieu ni miracles. Si, après cela, vous doutez du spiritisme, je prens les

vingt-et-un louis qui sont dans votre bourse pour les donner aux pauvres. — Eh bien, dit le prince Napoléon, donnez-les aux pauvres avec le billet de mille francs. »

Le peintre Théodore Chassériau, un croyant obstiné, regarda avec pitié le sceptique impérial; il semblait dire : « Vous ne voyez pas, comme nous, la terre promise. » Ce qu'il y eut d'étrange, c'est qu'il suivit de très près Mme de Girardin dans le pays des morts ; tous les deux sont partis presque heureux de quitter la terre, — ou d'être enterrés ; — ils se voyaient déjà, commençant leur ascension jusqu'au septième ciel.

Chassériau adorait les ruines de Palmyre.

Et Girardin ? Il regardait tourner les tables, en disant : « Je vois, mais je ne crois pas, » quand Victor Hugo disait : « Je crois, mais je ne vois pas. » Quelques jours avant sa mort, comme je suis toujours en vive curiosité pour avoir le mot de la fin, je dis au grand polémiste : « Vous ne mourrez pas cette fois, mais quand vous mourrez, croyez-vous retrouver Mme de Girardin dans le septième ciel ? — Mon Dieu, me répondit-il, à force de ne croire à rien, je finis par croire à tout. » Ces derniers mots expliquent pourquoi le libre penseur se fit enterrer comme tout le monde, en passant par l'église, non pas certes qu'il fût catholique, mais parce que l'église est une première station digne d'une âme qui s'en va.

Il m'avait dit aussi : « L'enterrement civil de Sainte-Beuve m'a retourné jusqu'à l'enterrement religieux. »

Pourquoi Mme de Sévigné reste-t-elle dans la Bibliothèque française, tandis que Mme de Girardin qui a eu tout autant d'esprit et qui fut une muse par-dessus le marché, n'est déjà plus qu'une page déchirée ? C'est que

Mme de Sévigné a eu l'esprit de venir la première et dans le cortège des grands écrivains de la cour de Louis XIV. Elle tient à l'histoire avec ses chiffons. Mme de Girardin ne tient qu'à la chronique d'une époque effacée. Et pourtant quelle jolie causerie! Voyez plutôt :

« La révolution de Portugal était prévue, la quasi-république était depuis longtems prédite, le ministère d'avance était jugé, le ballet nouveau était affiché et réaffiché; il n'y a donc de vraiment remarquable que les capotes de satin blanc, parce qu'elles sont prématurées: le tems ne méritait pas cette injure. »

Et plus loin, pour prouver la justice des journalistes: « La conversation est fort animée. On parle de tout. Un homme prend la parole avec beaucoup de raison, quoique avec beaucoup d'esprit. — Tudieu! s'écrie un gazetier, voilà mon homme : toutes ses idées sont les miennes. — C'est M. Vatout, dit Mme de Girardin. — Quoi, c'est là ce Vatout sur qui j'ai dit tant de folies? — Oui, oui, dit Mme de Girardin, ce n'est pas du tout comme cela que vous vous le seriez figuré d'après le portrait... que vous avez fait de lui. »

L'art de Mme de Sévigné, ç'a été de ne parler que de ceux ou celles qui ont survécu ; elle a monté dans leurs carrosses pour arriver dans les régions lumineuses de la postérité, tandis que Mme de Girardin ne choisit pas bien son monde: elle monte dans le char bourgeois de la cour du roi citoyen. Passe pour les princes ou les princesses, mais pourquoi peindre ou dessiner les silhouettes de tant de personnalités d'une heure : *Ci-gît dont je ne sais pas le nom.*

C'est dommage! quand elle touche aux hommes et aux choses de l'histoire, Mme de Girardin a des mots si

justes ! Ainsi, à propos du coup de main de Strasbourg : « L'ennui de l'exil a seul pu inspirer à Louis Bonaparte la folle idée de venir être empereur en France. Il a mieux aimé risquer d'être captif dans sa patrie que de rester libre chez l'étranger, mais les successions de gloire ne se chiffrent pas ; il n'est pas de notaire pour enregistrer les lauriers ; un aigle a des aiglons et n'a point de collatéraux. Il faudra pardonner à Louis Bonaparte, ce n'est pas un royaume qu'il venait chercher, c'est une patrie. » Lamartine n'eût pas si bien dit.

Non seulement Mme de Girardin parlait chiffon comme un ange, mais elle voyait souvent le monde avec l'œil de Molière et de La Rochefoucauld. Elle aimait, comme Sainte-Beuve, à parler sa causerie avant de l'écrire. Je me souviens qu'un soir elle nous émerveilla sous ce titre : *Le monde parisien qui s'ennuie toujours et celui qui s'amuse toujours.* « Le premier, dit-elle, vit de considération et de respect — et s'ennuie, — tandis que le second ne vit que de plaisirs — et s'amuse. — Le premier méprise le second de s'amuser toujours, le second méprise le premier de s'ennuyer le jour et la nuit. Les uns, disent-ils, ne sortent jamais, ils ont de vieux chevaux qui traînent de vieilles calèches ; les hommes vont à la messe, les femmes font pénitence sans avoir péché ; tout cela avec cent mille livres de rente : quelle pitié ! Les autres disent qu'ils sont toujours en fêtes, bals, spectacles, soupers qui n'en finissent pas. Aussi ils n'ont pas le sou. Qu'est-ce que cela fait ? — Vous avez raison, dit M. de Balzac, les révolutions n'y font rien, il y aura toujours les gens qui s'amusent et les gens qui s'ennuient. — Mais les gens qui s'amusent s'ennuient de s'amuser, tandis que les gens qui s'en-

nuient s'amusent de s'ennuyer, si bien qu'au fond tout le monde est content. Voltaire disait : « On dit que l'homme doit être content. De quoi ? — Il n'y a pas de quoi ! » s'écria Méry, qui avait perdu trente louis la veille. — Mme de Girardin reprit : « S'il y a en France deux mondes, il y a aussi deux nations. La nation de ceux qui se lavent les mains et la nation de ceux qui ne se lavent pas les mains. Toute la politique est là. Mais n'en dites rien à Émile. »

La belle Delphine ne pensait pas alors que son mari qui se lavait les mains serait bientôt de l'autre politique.

VII

Les treize

Aimez-vous le nombre treize ? S'il ne porte pas malheur, c'est qu'il porte bonheur. On n'a pas toujours la gloire d'être crucifié pour fonder le règne de l'Évangile.

Quelque tems avant la révolution de Février, Messeigneurs les évêques décidèrent en concile, plus ou moins officiel, qu'on s'amusait trop dans les églises, où l'on avait profané les orgues par la musique des maîtres contemporains. Ils condamnèrent donc l'Église à faire pénitence. Les chanoines se couvrirent le front de cendres ; on ne chanta plus le *Miserere* ni le *Hosanna* que par le plain-chant. Ce régime ennuya bientôt Messeigneurs les évêques qui voulurent bien admettre la musique sacrée

d'avant le déluge, je veux dire d'avant la Révolution. Mais cette musique, ils ne la connaissaient que bien vaguement, comme des hommes qui ne sont jamais allés à l'Opéra, ou qui n'ont jamais joué un air de violon. Le prince de la Moskowa, le dilettante passionné, vint à leur secours. Il promit de leur faire un répertoire qui commencerait à Palestrina et finirait à Glück. Ce fut donc lui qui créa l'Académie des musiciennes, parce qu'il n'y a pas de musique sans les femmes. Un évêque ne pouvait pas présider une pareille Académie ; le prince de la Moskowa fut l'Apollon de ces Muses chantantes*.

On discuta tout comme à l'Académie française ou sur le mont Olympe. Il fallait sauver la musique proscrite de l'Église, il fallait sauver l'Église des flonflons de l'orgue de Barbarie. Quoiqu'il n'y eût qu'un homme au milieu de treize femmes, on finit par s'entendre. M[gr] Dupanloup, un poëte qui rimait des cantiques, vint en chanter quelques-uns à l'une des séances. On n'osa lui faire des remontrances, car il avait chanté ces cantiques sur des airs de danse, mais on lui proposa de les lui faire chanter sur des airs divins.

L'Académie chantante se réunit à la salle Herz sous le nom de « Société des concerts de musique vocale et religieuse ». Elle avait écrit son évangile dont voici l'esprit : La Société chante sans accompagnement de piano et de violon. L'orgue, grâce à son caractère sacré,

* La princesse de la Trémoïlle, — la duchesse de Foix, — la maréchale d'Albuféra, — la princesse Beauveau, — la duchesse de Coigny, — la princesse de Craon, — la duchesse de Grammont, — la maréchale Lobau, — la princesse Mathilde Demidoff, — la maréchale de la Moskowa, — la vicomtesse de Noailles, — la comtesse Sandwich.

n'est pas proscrit de la fête. On n'exécutera que les seizième et dix-septième siècles, peut-être les dernières années du dix-huitième siècle. Toutefois les maîtres contemporains seront admis à retoucher les œuvres anciennes.

La liste des sociétaires exécutans fut un livre d'or, d'azur, de soie et de dentelle*.

L'Église fut sauvée, mais toutes ces belles dames qui ne chantaient que pour la gloire de Dieu, ne s'arrêtaient-elles pas quelquefois en chemin pour chanter une chanson d'amour? La chronique du tems, une impertinente, se risqua à conter le roman d'une princesse et d'un sculpteur. On félicitait la princesse de passer par « une église neuve » pour se refaire une couronne de fleurs d'oranger. N'y a-t-il pas des femmes qui sont sauvées par l'amour après un mariage qui les profanait?

* Les soprani : la comtesse d'Appony, — la baronne de Maingoval, — la comtesse Murat, — la vicomtesse Ogier, — la comtesse Raoul de Seran, — la vicomtesse d'Haussonville, — la comtesse de la Redorte, — la comtesse de Porto, — Mme Mackensie, — Mme Vavin, — la vicomtesse de Madrid, — Mme et Mlle Overton, — Mme et Mlle de Villeneuve, — la baronne de Berwick et Mlle de Berwick, — Mlle Azevedo, — Mme Dwernicka, — Mlle de Rigny, — Mlle de Bassompierre.

Les contralti : la princesse de Craon, — la marquise de Gabriac, — la marquise de Bedmar, — Mme Galoz, — Mlle Farrer, — Mlle Acuna. Plusieurs artistes des théâtres et des salons de Paris. — Dans les contralti, Mlle Cathinka de Dietz et Mme Ugalde. — Dans les soprani, la belle madame Blangini.

Point de profanes dans le temple : des hommes gentilshommes.

Les ténors : MM. de Frezal, — de Mieulle, — le vicomte de Rougé, — le vicomte de Vibraye, — le comte de Durfort.

Les basses : le comte de Caix, — le comte de Courcy, — le comte de la Ferronnays, — le comte Edgard Ney, — sir Mitford, — le vicomte Ogier, — Georges de Vandœuvre.

L'amoureux était beau et brave. La princesse était belle, beaucoup d'esprit et de charme, une grâce merveilleuse à bien dire et à tout dire, femme de race s'il en fut, fille de roi, figure d'impératrice : qui ne l'a connue et qui ne l'a aimée ?

Ce ne fut pas le seul air profane chanté dans la musique religieuse, mais l'Église avait donné des indulgences plénières. Une des belles pécheresses alla se confesser un jour à Mgr Dupanloup. « Mon père, je m'accuse... — Relevez-vous, madame, pour n'accuser que votre mari. » Le futur académicien avait raison. Sur quatre femmes égarées, il y en quatre qui se perdent à la recherche de leur mari.

On a beaucoup parlé des treize. On a fini par dire qu'une d'entre elles avait maille à partir avec son confesseur. Seulement quand on demandait quelle était celle-là, on répondait : Toutes. Pure calomnie : les treize étaient des anges.

VIII

Bouquet de Valses

Parmi les salons renommés, il faudrait peindre ceux des ambassadeurs d'Angleterre, d'Autriche et des Deux-Siciles.

Le duc de Serra-Cabriola habitait alors l'hôtel de la

place Beauvau. Ses fêtes furent charmantes par la gaieté et l'abandon ; il voulait qu'on s'y amusât, et on s'y amusait. Je ne sais quel rayon du soleil de Naples allumait le salon ; toutes les femmes, ces nuits-là, avaient du volcan dans le cœur. Au contraire, à l'ambassade d'Angleterre, on y sentait toujours le froid des brumes de la Tamise. Lord et lady Granville faisaient pourtant les honneurs des salons de l'ambassade avec une grâce cordiale, surtout à l'anniversaire de la naissance de la reine Victoria. Mais c'était plus encore la fête des roses que des violons ; ce jour-là les hommes mettaient de côté leurs décorations pour attacher à leur boutonnière une rose dans des tiges de muguet ; chaque femme était un champ de fleurs : couronne sur le front ou bouquet dans les cheveux, violettes au sein, bouquet à la main, guirlandes à la Parabère sur les jupes.

C'était aussi dans un parterre de roses, au milieu de la serre, que le souper était servi, mais il semblait que toutes ces roses naturelles fussent artificielles, tant les figures prenaient la gravité officielle d'outre-Manche.

On aimait bien mieux les fêtes de l'ambassade d'Autriche, surtout les déjeuners dansans. C'était d'ailleurs une longue habitude de gaieté, puisque le comte d'Appony était le plus ancien ambassadeur. Il avait représenté l'Autriche sous la Restauration : aussi le faubourg Saint-Germain ne se retrouvait que là ; l'ambassade était d'ailleurs en plein faubourg Saint-Germain, rue Saint-Dominique.

Sur les pelouses du petit parc, on goûtait gaiement sous les arbres. C'était comme un ressouvenir des fêtes de la Renaissance ; on y cherchait Boccace et l'Arioste, on y trouvait M. de Balzac et Eugène Sue, çà et là

Alfred de Musset poursuivant une des trois femmes qui avaient mis l'enfer dans son cœur.

Dans une de ces fêtes, le comte de N*** parut le plus beau des maris, en compagnie de sa jeune femme, qui fut renommée parmi les hautes mondaines pour sa beauté brune et son esprit enjoué. On prédit que cette blanche lune de miel ne tournerait pas à la lune rousse. Mais le mari était trop lunatique.

Ce fut là que plus tard le financier Hope jouait aux cartes avec des femmes, c'est-à-dire qu'il avait un jeu de cartes composé de femmes vivantes. C'était fort original. Naturellement les cartes gagnaient le joueur.

Mme d'Arbouville créa aussi un salon, pendant que le général d'Arbouville courait la chasse en Afrique avec Changarnier, Lamoricière, Cavaignac et le duc d'Aumale.

Il y avait en elle du sang de Mme d'Houdetot, sa grand'tante, mais elle avait laissé d'Alembert à la porte. C'était une femme charmante pour le charme de l'esprit. Par sa famille, elle était en cousinage avec toute la noblesse du tems : sœur du baron de Bazancourt, elle était cousine par ci de M. le comte Molé, par là de M. de Barante. Elle se croyait un peu de l'Académie, parce qu'on n'y faisait rien sans elle. C'était le mot de son ami Sainte-Beuve ; aussi lui dit-elle un jour : « Voilà pourquoi vous faites tant de bêtises. »

Elle tenta de réhabituer Alfred de Musset à l'eau pure : elle lui sema de fleurs le chemin de l'Académie. A tous les quarante qui venaient à ses causeries, elle dit un jour : « C'est moi qui fais les visites d'Alfred de Musset. » Il fut élu, je me trompe, ce fut Mme d'Arbouville qui obtint toutes les voix. On ne refuse rien aux

femmes, lui dit M. de Salvandy qui avait d'ailleurs donné la croix au poëte de « l'Espoir en Dieu ».

Combien de salons encore, combien d'arches profanes pour sauver la société qui allait faire naufrage : Mmes Pozzo-di-Borgo, de la Tour-du-Pin, de Maillé, d'Aoust, de Virieu, de Contades, de Béthisy, de Lépine, de Valentinois, d'Osmont, de Bourbon-Conti, de Pontalba, pavoisèrent gaiement leur barque de sauvetage.

N'oublions ni la comtesse Merlin qui coiffait les repenties et qui se coiffait de repentirs, ni la comtesse de Castellane qui donnait la comédie avec une grâce souriante. Mais la grande marée bourgeoise montait toujours.

On se ferait une étrange illusion si on s'imaginait que les fêtes de ce tems-là fussent somptueuses comme les fêtes d'aujourd'hui. On y soupait en Spartiate quand on y soupait, hormis chez quelques-unes comme Mme de Pontalba; on y promenait des glaces, flanquées de gâteaux secs; on y versait en abondance le thé des familles. La bouteille de vin de Champagne jetait rarement son bonnet d'argent par-dessus les moulins de la conversation. Les intérieurs de palais et d'hôtels n'étaient pas plus gais que la table, car jamais l'ameublement n'avait fait d'aussi horribles grimaces. Ceux qui comme moi aimaient les belles étoffes et les tapisseries des Gobelins ne se trouvaient bien nulle part. Tout œil artiste était offensé par la nudité des murs blanc et or, comme par la misère de tous ces styles sans style, où le palissandre et l'acajou se disputaient la préséance devant le vieux chêne mal sculpté. Le croira-t-on, la plupart de ces dames avaient mis à la porte toutes les merveilles que leurs grand'mères, contemporaines de Marie-Antoinette, trouvaient des merveilles. Le haut

goût n'est pas le patrimoine du beau monde qui ne connaît que la mode, cette impertinente mal élevée.

Le monde étranger aurait pu donner des leçons au faubourg Saint-Germain et à la Chaussée-d'Antin. On n'a pas oublié les fêtes retentissantes du colonel Thorn, non plus que celles du prince Tufiakin. On s'amusait aussi beaucoup chez Mme Schickler, chez Mme Stuart, chez Mme Tudor, mais la vraie reine parmi les étrangères c'était la comtesse Samoyloff, cette voisine d'Eugène Sue, qui rivalisait avec lui de luxe intelligent, car on sait que le romancier des *Mystères de Paris* était un dilettante de l'école de d'Orsay et de Brillat-Savarin; aussi il n'y avait point de fausses notes dans l'ameublement de son hôtel, ni dans ses dîners. Véron, qui lui a bourré les poches de billets de mille francs, disait : « Je n'y ai pas de regret, parce que c'est de l'argent bien placé. — La belle affaire! s'écria un jour Eugène Sue, vous ne m'avez donné que les cinq sous du *Juif errant* (cinq mille louis). »

La comtesse Duchâtel fut sans le savoir et sans le vouloir une femme politique. Tout simplement parce qu'elle était la plus charmante des femmes du monde. Elle eut l'art, dans son attraction, de donner sa blanche main aux légitimistes, aux républicains, aux bonapartistes, sans paraître se douter qu'il y eut un autre parti que celui du roi citoyen. Les femmes sont les muses de la diplomatie, mais il leur faut pour cela bien des vertus : la beauté, le charme, la grâce et l'esprit. Une femme, ainsi douée, tient le monde dans sa main, surtout quand, pareille à la comtesse Duchâtel, elle cache sa diplomatie sous un air d'insouciante gaieté. M. Cuvillier-Fleury a très bien dit : « Accueillante et gracieuse

pour tous, ce fut là son mérite d'avoir toujours été une femme du monde et jamais une Égérie. »

Mme Virginie Ancelot a fixé un instant chez elle la société parisienne et littéraire. C'est qu'elle avait beaucoup de charme et qu'elle promettait de faire des académiciens. Elle ne fit qu'un académicien : son mari, qui disait gaiement : « Ma femme fait de moi tout ce qu'elle veut. » On assure même qu'il prononçait le mot de Molière pour mieux jongler avec l'esprit*. Le charme de Mme Ancelot s'est évanoui dans la manière avec les vertes années. Il ne lui resta bientôt plus que ses beaux yeux pour pleurer.

Ce fut l'histoire de Mme Sophie Gay. Celle-là se consola en jouant, mais le jeu ne redonne ni la jeunesse, ni la beauté. Elle jouait le jour et la nuit, disant que c'était pour oublier. Peut-être eût-il été plus simple de dormir. Elle s'était réfugiée à Versailles, la ville des ruines et des souvenirs, où elle retrouvait des compagnons de l'autre monde, comme elle à leur dernière carte. Un jour qu'on se croyait encore à minuit quand on était en plein midi, on sonna, parce que les bougies s'éteignaient. Le valet de chambre qui avait passé une nuit blanche tira les rideaux et s'écria : « En voilà des bougies ! » Elle était encore en affaire galante à quatre-vingts ans, disant de son majordome : « Il ne vaut pas ce qu'il coûte. » Mais cet homme, beau comme un cent-garde, lui dit un matin : « Je ne suis pas assez payé pour tout ce qu'il y a à faire ici. »

On avait dansé sur un volcan en 1830 au Palais-

* Ce n'est pas lui toutefois qui disait dans les coulisses d'un théâtre à un ami qui s'étonnait de sa gaieté : « C'est que je vais faire beaucoup de cocus. » Il pensait aux amans de sa femme.

Royal, dans les salons du duc d'Orléans ; on dansa sur un volcan en 1848 dans l'hôtel de Flahaut, aux Champs-Élysées. L'hôtel de Flahaut était alors habité par le prince de Ligne, ambassadeur de Belgique. On était à la veille des banquets. Le mot de M. de Salvandy fut redit par M. de Morny qui offrit gaiement à Mme de Girardin un tour de valse, pour ne pas faire faillite au caractère français. La Muse refusa. « Qui sait si je reverrai mon mari ! » dit-elle d'un air tragique. — « Qui sait si je reverrai mon hôtel », dit Morny d'un air enjoué.

Ce joli petit hôtel avait été marqué en rouge par les avant-coureurs de la Révolution.

On valsa pourtant à l'hôtel de Flahaut. Ces Parisiens ne se corrigeront pas. Les violons couvrirent le bruit de la rue. Après la valse, ce fut le quadrille ; on y alla gaiement, jusqu'à minuit. Mais à minuit quelques régimens de cavalerie descendirent bruyamment l'avenue des Champs-Élysées. Devant cette musique-là, les violons firent silence ; les airs variés d'Herold, d'Auber et de Musard, premier du nom, s'évanouirent dans le charivari révolutionnaire : *Mourir pour la Patrie !* disait la chanson. Ce fut la Patrie qui mourut.

Le pouvoir qui se fit un trône sur les pavés de février eut bientôt ses princesses de Pretintaille et ses marquises de Carabas hurlant dans les ministères. Lamartine ne rouvrit pas les salons de M. Guizot ni les siens. Heureusement que Mme Thiers n'avait pas fermé son hôtel non plus que Lord Normanby ; mais que devinrent les culottes courtes des bals du duc de Nemours? Le citoyen Armand Marrast qui, au fond, pirouettait sur des talons rouges n'eût pas été fâché de voir ces culottes-là à l'hôtel de la présidence.

Il y a toujours la France qui s'amuse dans la France qui s'ennuie : on ne fut pas longtems sans danser chez les rois de la République, mais on dansa sans orthographe : « C'est nous qui sont les princesses », disait la femme légitime ou légitimée d'un citoyen du gouvernement. Son mâle la reprit : « Il faut dire : *C'est nous que nous sommes les princesses.* »

Et combien de cuisinières qui passaient du fourneau au coin de la cheminée du ministre sans désapprendre leur art d'écrire. J'en ai connu une qui écrivait ainsi son menu : « Poison à la mettre d'autel. »

Les principes tiennent lieu de tout chez les parvenues comme la beauté chez les duchesses.





LIVRE VII

VOLUPTÉ

I

Paradoxes

Je me perds dans l'océan des choses : je reviens à moi, à mon cœur et à mes passions.

J'ai dit avec Lamartine : « L'amour, c'est la lyre à sept cordes, et j'ai joué de toutes. »

Les anciens qui ne se trompaient jamais ont fait la volupté fille de l'Amour et de Psyché, fille du jour et de la nuit, fille de l'âme et du corps. Voilà pourquoi ce beau mot peint les belles passions et non les libertinages nocturnes ; aussi peut-on dire volupté du cœur, volupté de l'esprit et volupté des sens. Ce n'est jamais l'orage sans l'arc-en-ciel.

Je courais les théâtres, bien plus curieux des comédies du foyer ou des coulisses que de celles qu'on jouait

sur la scène. J'y trouvais là mieux qu'ailleurs les griseries de la femme.

Cicéron écrivait à son ami Atticus : « J'ai le dégoût des hommes, achetez-moi des livres. » Si Atticus avait envoyé une belle femme, Cicéron eût reconnu que c'était le vrai livre, d'autant plus qu'il voulait revenir des vanités dans sa maison des champs.

Strozzi désirait acheter à Rome une pierre gravée, d'une beauté extraordinaire ; il n'était pas en état de la payer sur-le-champ, il laissa en gage son carrosse et ses chevaux, parce qu'il lui en eût moins coûté d'aller à pied toute sa vie que de se voir privé de cette pierre.

Quand c'est une belle femme au lieu d'une belle pierre que ne ferait-on pas !

Au moment même où Sainte-Beuve écrivait *Volupté,* je me sentais enveloppé d'un nuage amoureux. Tout disparaissait à mes yeux, sinon les courtisanes. C'était, d'ailleurs, autant la passion pour la beauté que la passion pour la femme. Épictète a dit : « Ce n'est point en fuyant la beauté qu'on lui échappe. Il faut la connaître et lui résister. » Le conseil est plus facile à donner qu'à suivre. Epictète dit encore dans son chapitre sur la volupté : « Ne te laisse point entraîner par ton imagination, car si tu la laisses faire tu es perdu. » Mais Épictète avait beau bien parler, je me créais le paradis de don Juan, sinon le paradis de Mahomet. Je remettais au lendemain le jour de la sagesse, sans m'inquiéter du vers d'Hésiode : « Celui qui diffère d'un jour à l'autre appelle le cortège des maux. »

Je n'étais pas d'ailleurs seul dans cette campagne galante. Nous passions presque les nuits en compagnie de Roger de Beauvoir et autres noctambules, tantôt avec

des filles d'opéra, tantôt avec des filles du pays latin. C'était avant l'ère des lorrettes ou plutôt c'était au tems où elles émergeaient modestement encore sur les hauteurs de la Chaussée d'Antin, car elles n'avaient pas leur place au soleil comme aujourd'hui. Ni victoria, ni landau, c'est à peine si elles faisaient leur chemin en omnibus. Mais c'était plus intime et plus gai. Elles ne posaient pas et elles donnaient leurs jours et leurs nuits sans dire comme maintenant : « En amour le tems c'est de l'argent. »

En ces sortes d'aventures, il n'y a pas grand mal si on ne s'acoquine pas à une créature qui finit par mettre la patte sur vous et qui vous empêche de vivre le meilleur tems de votre jeunesse avec une vraie femme, belle par la vertu comme par la figure. Plus d'une fois je faillis être pris. Par exemple, quatre mois durant, je trouvai très doux d'emprisonner chez moi celle qu'on a connue sous le nom de Ninon.

J'étais par la nuit la plus sombre sur le vaisseau d'Enée; et comme Palinure je tombai à la mer.

Je lisais et je relisais saint Augustin et Montaigne. Saint Augustin n'était pas mon saint, c'était mon ami; il me semblait que j'avais passé avec lui par l'école de Platon et de Jésus-Christ. Tous les sentimens qui l'avaient agité traversaient mon âme. Je m'attachais à lui dans sa chute, sinon dans sa rédemption. Comme lui je pleurais voluptueusement sur Didon qui se tue par amour, tandis que je voyais d'un œil sec la mort de mon âme*.

* « Je vins à Carthage où commença à bourdonner autour de moi l'essain des amours coupables. Je n'aimais pas encore, mais je voulais aimer. Je cherchais une femme à aimer, voulant aimer à toute force. La paix de cœur m'était odieuse. Je m'ennuyais

Mais Montaigne me réconfortait par sa philosophie. J'y respirais comme dans une vigne amoureuse ou dans un champ de roses épanouies.

Le miroir de Montaigne est si clair que tout homme s'y reconnaît à première vue; quelques-uns habillent la vérité d'une robe montante par un sentiment de pudeur, Montaigne la déshabillerait plutôt, si elle était vêtue. C'est ainsi que, vivant à sa guise dans une maison de verre, il avoue qu'en son lit peu lui importe la bonté d'une femme : il ne se préoccupe que de la voir belle. J'ai toujours été de l'école de Montaigne. J'ai compris en mes jours abandonnés aux plaisirs que la beauté pouvait être fantasque, tapageuse, gourmande, orgueilleuse ; un peu de cruauté même était le sel et le poivre du ragoût. De bonne foi, qui a vécu de la vie parisienne confessera que s'il y a en lui du Philémon, il y a aussi du Lovelace : je ne sais quoi de cruel, d'imprévu, de violent dans l'amour. Bien heureux sans doute les innocens qui n'ont pas mis leurs lèvres à la coupe des ivresses ! Je pourrais dire pour ma défense que j'étais poëte et romancier, c'est-à-dire qu'il me fallait étudier le cœur humain à travers toutes ses folies ; mais j'aime mieux dire que c'était le plaisir pour le plaisir. Dominer la femme ou être dominé par elle : vivre à deux comme un seul.

Les sceptiques de l'amour prennent un air très dégagé quand ils parlent des affaires de cœur, mais il n'en est pas un qui n'écoute à certaines heures le glas de ses

d'une vie sans périls et sans pièges. Je souillais toutes les sources de vie, par les vapeurs de la volupté. Je me suis donc précipité dans ces amours où je voulais être pris. O Dieu miséricordieux! de quel fiel, en votre bonté, vous avez arrosé ces douceurs! J'étais aimé, mais je fus dévoré par les larmes brûlantes des passions. » SAINT AUGUSTIN.

passions. Il ouvre les bras vers le passé avec une vive émotion comme s'il voulait ressaisir pour un instant les blanches trépassées qui ont été la vie de son âme. Comme a si bien dit Alfred de Musset, il ne nous reste de bon que le souvenir des larmes que nous avons pleurées.

Tout homme est doué d'une passion irrésistible qu'on pourrait appeler la soif de l'infini, pour parer la marchandise. Il en est qui cherchent l'ivresse dans le vin, comme Noé ; d'autres dans la femme, comme Salomon. Ne voyez pas là un appétit purement humain ou purement charnel. Ce n'est que le point de départ — ivresse du vin ou ivresse de l'amour — d'une aspiration plus haute. Si nos passions étaient circonscrites dans l'atmosphère terrestre, tout homme s'emprisonnerait avec elles, sans chercher plus loin; mais elles nous entraînent toujours vers un monde extra-humain. Les griseries du vin et les griseries de la femme nous font dieux un instant : c'est la porte des destinées entrevues, des horizons d'or et de pourpre qui nous promettent un lendemain. Voilà pourquoi les ivrognes ne pensent pas d'eux-mêmes tout le mal qu'ils en entendent dire ; je crois même qu'ils plaignent ces sages imperturbables qui tuent leurs passions sans savoir qu'ils tuent en eux le feu sacré. Mais, pour aujourd'hui, ne parlons pas des ivrognes, parlons des voluptueux. Selon la légende, c'est notre première mère qui nous a mis au cœur cette soif de curiosité, toujours inassouvie ; elle trouva la pomme amère, mais elle la mangea. Salomon trouva la femme amère, mais il prit sept cents femmes et je ne sais combien de maîtresses. C'était une des épreuves avant la lettre des Don Juan de tous les siècles. La Bible comme l'Évangile, les épopées de l'Olympe comme les légendes de toutes les

religions, ne semblent que la bibliothèque des voluptés humaines. Le grand cri divin : « Croissez et multipliez » a couru toute la terre en l'embrasant du feu céleste; car le ciel a beau être aussi loin que l'infini, nous vivons de sa flamme comme de sa lumière. Je ne sais pas s'il a été beaucoup pardonné à Salomon - Don Juan, ni à ses petits-fils qui ont beaucoup aimé ; mais je ne veux pas me couvrir le front de cendres pour avoir couru les aventures; je sais que plus d'un conseil de famille me mettrait hors la loi; mais je proteste que, si j'ai recherché la compagnie des femmes, c'était dans je ne sais quel sentiment de joyeuse effusion. Si je m'attaquais à une Joconde ou à une Célimène, j'éprouvais un vif plaisir à arracher l'énigme et à briser l'éventail; si je rencontrais une femme tombée ou toute autre pervertie, j'étais heureux de retrouver la femme là où elle avait abdiqué. Je ne veux pas masquer mes crimes. Tout homme qui ne se possède pas est possédé par ses passions. J'avais beau vouloir tenir les miennes en bride, elles m'emportaient et me rejetaient dans l'abîme. C'est l'histoire de saint Augustin et de quelques autres grands pécheurs. Saint Augustin avait pour excuse sa jeunesse : il m'a fallu inventer une deuxième et une troisième jeunesse pour me faire absoudre. Mais je me suis toujours consolé de l'imprécation des impeccables par ce cri du cœur de Napoléon : « Les hommes qui aiment les femmes sont de braves gens ! » Voilà pourquoi l'Écriture a dit : « Malheur à l'homme seul ! » La pluralité des femmes, d'ailleurs, ne dissémine pas les forces du cœur. J'ai peut-être connu autant de femmes que Salomon; je n'en ai aimé que quatre. Les femmes qui ne comprennent pas l'homme diront que je n'en ai pas aimé une seule.

J'en ai aimé quatre d'un amour humain et idéal, prêt à tout, pour chacune d'elles, jusqu'à leur sacrifier ma vie.

Il serait bien étrange qu'un poëte ou un romancier vécût comme un cénobite. Si l'on apprend la vie en vivant, on n'apprend pas à connaître les femmes en se réfugiant dans un cloître. « Toutes les femmes sont la même, » a dit un moraliste, parce que toute femme est une femme ; mais pour qui veut étudier les caractères, il y a autant de variations dans les cœurs que sur les figures. Parmi les poëtes et romanciers contemporains, c'est-à-dire d'un siècle où l'on a aimé l'âpre vérité, je n'en connais guère qui soient restés des saints et qui n'aient pas hurlé avec les louves ; hormis quelques sages — sans tempérament — tous ont fait leur descente aux enfers. Qu'importe la mort ! la grande alchimiste nous fait dignes de notre blanc linceul pour les autres stations naturelles ou supernaturelles.

Épictète a dit aussi : « Ne prends pas la femme de ton voisin. » Je n'ai pas pris celle de mon voisin : donc Épictète ne m'eût pas comparé à un « loup carnassier ».

J'ai aimé le mariage avec tous ses devoirs ; j'ai aimé la femme de mon prochain comme moi-même, ce qui veut dire en la respectant. On pourra m'accuser d'avoir couru toutes les folies amoureuses, mais du moins je n'ai pas franchi l'enceinte du mariage, de même que je n'ai pas franchi le mur d'un jardin pour y cueillir des fruits. J'ai peut-être, pourtant, passé par-dessus les haies du mariage ; mais alors, c'est que je ne connaissais pas le mari et que la femme avait déjà couru l'aventure. Don Juan et Lovelace prennent toutes les femmes, qu'elles soient à Dieu ou à diable ; si j'ai été çà et là Don Juan, c'est seulement contre les femmes qui sont

au diable. Quelques bravaches, en cette matière, diront que ce n'est pas la peine de triompher d'une femme tombée ou d'une fille galante. Il y a des femmes tombées et des filles galantes qui ne sont pas à la portée de tout le monde, surtout de ceux qui, comme moi, n'avaient pas d'argent. Marion Delorme et Ninon de Lenclos étaient tout aussi difficiles à prendre que les filles d'honneur de la reine et que les marquises de la cour.

Je n'ai donc pas chassé sur les terres de mes voisins; mais je n'aurais pas permis qu'on chassât sur les miennes. Tant que la main de Dieu s'imprimera sur le mariage, il ne faut pas attenter à son caractère tout divin. Mais je ne suis pas non plus de ceux qui ont dit : « En amour, hors le mariage, point de salut. »

II

Comment on apprend la Géographie.

Une curieuse m'a écrit : « J'aime à croire, Monsieur, que vos mémoires ne sont pas des confessions de l'autre monde, nous ne voulons pas la solennité des *Mémoires d'outre-tombe*, ni des *Confidences*. Chateaubriand et Lamartine le prennent trop sur le ton des dieux. Heureusement, vous n'êtes pas un dieu, ni un demi-dieu, vous écrirez les confessions d'un homme. Mais, puisque vous êtes sur la scène, ne mettez pas tout dans la coulisse ; je veux bien payer ma stalle un

louis, mais je veux en avoir pour mon argent; par exemple je désire vous voir aux prises avec les passions, même avec les mauvaises. Que cela soit dit sans vous offenser, car vous n'êtes pas meilleur que les autres. »

Oh! ma foi non, madame, je ne suis pas meilleur que les autres. Dieu nous a pétris de la même pâte; les plus orgueilleux d'entre nous se sont sculptés eux-mêmes, qui en marbre, qui en terre cuite, qui en bronze. Moi, je ne me suis sculpté qu'en neige; la neige a fondu, mais l'homme primitif est resté, très humble serviteur de l'occasion, sans souci du piédestal; voilà pourquoi je ne ferai pas de façon pour vous conter les bonnes fortunes de l'ancien Arsène Houssaye. Qui n'en a eu ?

On avait dit de moi dans le monde — je ne sais pourquoi, comme on l'avait dit de Roger de Beauvoir, — que j'étais un quasi-Don Juan très amoureux de toutes les femmes, parce que je n'en aimais aucune, ne m'amusant pas aux bagatelles de la porte, ne prenant jamais le chemin des écoliers et faisant pour cette raison un massacre de vertus sur mon passage. On citait celle-ci, on citait celle-là, toute une kyrielle. On sait qu'à propos de tombeurs de femmes, il faut en rabattre beaucoup; mais enfin il paraît que plus d'une restait sérieusement sur le carreau. Je n'étais pourtant pas un Antinoüs, ni un Apollon ; j'étais plutôt un faune tour à tour pensif et railleur, mordant des yeux comme des dents. Les sentimentales disaient que j'avais du cœur, les rieuses, que j'avais de l'esprit. Pure calomnie. J'avais surtout le grand art de prouver aux femmes que l'amour ne donnait pas des prix de vertu et que les rosières n'étaient jamais canonisées. Selon moi, l'œuvre de Dieu était une œuvre d'amour; je ne parlais que de fusions, d'effusions, de

transfusions par des images poétiques; je donnais le spectacle amoureux de toutes les harmonies voluptueuses de la nature. Vivre, disais-je, c'est aimer; ne pas aimer, c'est être en rébellion envers Dieu qui est tout amour. Cette doctrine, qui en vaut bien une autre, à certaines heures, avait pris beaucoup de cœurs simples, d'autant plus que j'avais l'éloquence des yeux et que je n'attendais jamais au lendemain pour prouver que ma doctrine était la meilleure. On subissait le magnétisme, on se réveillait trop tard pour battre en brèche et ruiner mes horribles paradoxes. C'était l'abomination des abominations. Et ce qui faisait la force de ma doctrine de la fusion et de la confusion, c'est que j'avais l'air de ne jamais prêcher pour mon saint. Je me disais revenu de tout cela, déclarant que je ne voulais plus y aller. Si je parlais ainsi, c'était en philosophe, en ami de la sagesse, à peu près comme Érasme quand il faisait l'éloge de la Folie.

Vous avez ouï parler de la princesse au grain de beauté? Me rencontrant dans le monde, elle s'étonna que je passasse près d'elle sans poser au moins un point d'admiration. J'avais l'air d'un étranger qui voyage et qui ne s'arrête pas; il fallait qu'on me fît signe que tel monument valait bien la peine d'être admiré. La belle Charlotte voulut que je lui fusse présenté; e daignai me laisser faire. J'allai à elle de l'air du monde le plus dégagé. « Madame, lui dis-je, je suis sûr que vous vous trompez de porte. — Pas du tout, me dit-elle, j'ai voulu voir Rodrigue et Don Juan. » J'allai au-devant de ses moqueries, m'immolant aux pieds de la princesse, comme un agneau inoffensif. « Fat! vous n'en croyez pas un mot, me dit-elle, ni moi non plus

mais pourtant on vous a fait une réputation de tombeur de femmes qui doit bien vous étonner vous-même. — Oh ! mon Dieu, oui ; je vous assure que je n'ai pas pris de patente et que je ne paye pas de contributions pour ce métier-là ; mais enfin, quand ça se trouve, je fais bravement tout ce qui concerne mon état de galant homme. »

La princesse me regarda : je souriais, elle se mit à rire pour avoir le dessus. « On m'assure, me dit-elle, qu'il y a des femmes assez folles pour avoir peur de vous. — Savez-vous pourquoi ? C'est parce que je n'ai pas peur d'elles. — Oh ! par exemple, ce n'est pas moi qui aurais peur de vous ! — Croyez-vous donc que vous me feriez trembler ? — Non, mais je vous embarrasserais peut-être beaucoup. »

La princesse trouva que la conversation allait bon train.

Elle regarda autour d'elle pour voir si on n'écoutait pas aux portes. Elle parla de la neige qui était tombée ce jour-là, d'une danseuse qui avait écrit à son mari, ne le croyant pas en puissance de femme, du dernier discours académique qui avait changé l'atmosphère, enfin tous les menus propos mondains et extra-mondains.

J'avais l'art d'écouter ; j'avais surtout l'art de ne pas ennuyer mon monde. Je m'en allais toujours à tems, ce qui est le miracle du savoir-vivre.

Je me levai.

La princesse, qui s'était imaginé me retenir à son charme pendant toute une heure, fut quelque peu offensée de cette brusquerie. « Adieu ! monsieur, dit-elle d'un air de duchesse. — A revoir ! madame. — A revoir ! Vous figurez-vous que j'irai continuer la conver-

sation chez vous ? — Puisque vous n'avez pas peur de moi. — Prenez garde; je suis bien capable d'aller un matin vous surprendre. C'est vous qui aurez peur de moi. »

Je ne pensais plus à la princesse quand un jour, vers deux heures de l'après-midi, on m'annonça une dame voilée qui avait refusé de dire son nom. Je descendis au salon. Je reconnus la princesse. « Oui, dit-elle en cachant son émotion, c'est moi, vous voyez que je suis brave. — Pardieu, ne dirait-on pas que j'ai trois ans de salle d'armes et que vous en êtes à votre première leçon d'escrime ? »

La princesse se redressa. « Vous êtes légèrement impertinent. Qui vous dit que j'ai pris une seule leçon d'escrime ? — Vous parez trop bien les coups pour ne pas être ferrée à glace. — On m'a parlé de votre mystérieux hôtel; j'ai voulu voir la bête féroce dans son antre. — Il ne tient qu'à vous de couper les griffes au lion amoureux. — Amoureux de qui ? — Amoureux de vous, princesse. — De moi ? — Pourquoi pas, je ne suis ni le premier ni le dernier. — Vous avez donc du tems à perdre ? — Je n'aime que le tems perdu. — Eh bien, aimez-moi, mais n'en parlons pas. — Nous n'en parlerons pas : je vous crois trop spirituelle pour chanter cette chanson-là. — Vous avez raison; si vous voulez, nous allons faire un cours d'histoire ancienne. — Voilà une bonne idée. — Dites-moi d'abord pourquoi toutes les femmes de l'antiquité étaient blondes dans un pays où on ne fait que des brunes. »

Je m'assis sur un coussin japonais aux pieds de la princesse, et je lui pris la main sans qu'elle semblât s'en apercevoir : « Vous mettez là le doigt sur une question

capitale. C'est vrai que Vénus était blonde, que la belle Hélène était blonde, que Phryné était blonde. Je vous dirai, ma chère princesse, que tel que vous me voyez, je suis occupé à écrire un mémoire là-dessus pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les Grecs ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. La Grèce n'est autre chose qu'une colonie anglaise fondée quelques siècles avant Homère. Comme le pays était fort beau, quelques lords et quelques ladies avant la lettre, ennuyés des brouillards éternels de l'Angleterre, s'expatrièrent pour rayonner dans le soleil. Naturellement, ils n'arrivèrent pas au milieu des colons et des esclaves comme de simples mortels; ils se bâtirent çà et là, jusque sur le mont Olympe, des palais de marbre et de porphyre; ils se créèrent dieux et déesses, parce qu'ils étaient beaux et parce qu'elles étaient belles. Ce fut le plus radieux des Décamérons. Hésiode, Pindare, Homère Phidias, Praxitèle, Zeuxis, Apelles, ont été leurs historiens, leurs poëtes, leurs sculpteurs et leurs peintres. »

Pendant que je débitais ce paradoxe, qui est le premier mot de l'origine des Grecs, en supprimant les lords et les ladies, je ne perdais pas mon tems : j'avais pris l'autre main de la princesse et l'avais dégantée; la manche entr'ouverte me permit de voir la marque du huitième bouton du gant. « Quelle blancheur ! dis-je en ouvrant une parenthèse dans mon cours d'histoire. » Et je baisai le bras vers le huitième bouton du gant. « Point et virgule, » dit la princesse.

Mais déjà l'historien était retourné en Grèce. Dieu sait avec quel art je mis alors en scène les dieux et les demi-déesses, les déesses et les demi-dieux.

Je fus si éloquent, que la princesse n'était pas forcée

de s'apercevoir que je lui décolletais un peu le bras, — et peut-être un peu le pied.

Elle ne pouvait s'empêcher d'avouer que j'étais un grand virtuose, car j'avais l'air de n'y pas toucher. Mes yeux flambaient ; quand on voit à la tribune ou en chaire un orateur politique ou chrétien, n'ont-ils pas du feu dans leurs yeux pour enflammer leur auditoire ? Mes mains répandaient le magnétisme à flots; mais n'est-ce pas le jeu de tout homme qui veut convaincre ?

Je m'interrompis tout à coup pour parler avec enthousiasme d'une autre princesse, — une diversion — mais elle me ramena en Grèce en me disant qu'elle ne voulait pas perdre une occasion unique d'apprendre l'histoire ancienne. Je lui demandai si elle était allée à Athènes. Elle me répondit que non.

Je la mis sur le chemin : je lui fis la géographie de cet adorable pays, qui est encore la mère-patrie de tous ceux qui vivent par l'esprit. Comme je n'avais sous la main ni papier ni crayon, je dessinai la carte de Grèce d'un doigt très léger sur la robe de la duchesse, approfondissant les golfes, accusant les caps, indiquant tour à tour le mont Ida, le mont de Vénus, le mont Olympe, les sources du Céphise, m'extasiant sur toutes les merveilles de la nature et de l'art.

La princesse ne doutait plus de ma science profonde car elle subissait le magnétisme de mon éloquence. Elle avait voulu me braver par un grand éclat de rire : elle ne riait plus. Il faut bien reconnaître toutes les supériorités naturelles ou artificielles. Aussi pus-je dire à la duchesse, à un certain point de mon récit : « Vous ne riez plus, vous êtes désarmée. »

Je rappelai les mots de Mlle de la Vallière : C'est le

repentir qui entr'ouvre la porte ciel. Or, pour se repentir, il faut avoir péché. La princesse ne m'avoua pas qu'elle était sous le charme d'une telle éloquence, mais elle s'avouait à elle-même qu'elle se sentait doucement enchaînée sous les roses. J'avais tué sa volonté et je lui avais versé coupe à coupe le vin de la passion.

J'ouvris une parenthèse, sous prétexte de parler de Sapho et de Phaon. « L'amour, dis-je, est la grande action de la vie : c'était le travail des dieux de l'Olympe, c'est la force du dieu de la Bible : Aimez-vous les uns les autres, c'est le grand cri de la nature. Quand vous marchez dans l'herbe, vous profanez à chaque seconde un lit nuptial. Si vous n'aimez pas, vous devenez fou comme Pascal ou comme Descartes. Descartes voyait le tourbillon, Pascal voyait l'abyme. — Abyme pour abyme, vous aimez mieux la femme, n'est-ce pas ? » me dit la princesse.

Je dénouai ses cheveux tout en la battant à coups de phrases et de baisers : « Aimer, c'est jeter l'arc-en-ciel dans l'orage, c'est dorer l'horizon, c'est prendre sa part du ciel, c'est tenter la première station vers les dieux. »

Et une fois parti sur ce thème, je n'eus pas de peine à prouver que pour être en état de grâce, il faut boire l'amour. La princesse avait beau vouloir se moquer elle était à demi conquise. Elle avait d'abord bu par mégarde d'une lèvre discrète et presque rebelle ; peu à peu elle s'était laissé prendre à cette ivresse qui abat et qui ensommeille sans endormir.

Quand un faiseur de tragédies n'ose pas aborder de front la scène principale, il la fait passer dans la coulisse, ce qui est très commode pour lui. On appelle cela escamoter son sujet. Eh bien, vous n'aimez pas

cela, madame, mais je ne suis pas plus fier que Racine : au lieu de vous montrer la catastrophe d'Hippolyte, il a imaginé de faire conter la chose par Théramène; moi, au lieu de vous montrer la chute de la princesse, je me contenterai de vous dire que le lendemain, comme nous nous rencontrâmes dans le monde, elle dit tout haut devant plusieurs de ses amis : « Si vous avez oublié l'histoire et la géographie, je vous conseille de lui demander des leçons. »

J'espérais bien que la princesse continuerait à s'instruire avec moi; je me promettais de lui conter l'histoire de l'Italie et de lui dessiner la géographie de Virgile; mais la princesse n'avait pas de suite dans les idées ; au bout de huit jours, elle avait oublié son professeur qui l'avait oubliée lui-même. Ce dernier hyver, elle m'a rencontré dans le monde : « Bonjour, monsieur, je ne vous connais pas, mais je vous apprécie parce qu'une de mes amies m'a dit beaucoup de mal de vous. »

Voilà l'histoire, madame et chère curieuse. Sans vous, je ne m'y serais pas risqué. Je vous en dirai beaucoup d'autres — si vous levez votre voile.

Adieu ! madame. J'ai d'excellentissimes cigarettes turques.

III

La Bottine rose-pêche

Vous voulez, madame, une seconde histoire ; la voici. Je suis sûr que vous connaissez la dame.

C'est cette jeune femme blonde, grande et souple

comme un roseau; le front rayonnant d'intelligence, l'œil bleu, mais voilé et trompeur, cachant l'âme avec la candeur rouée des ingénues ; profil de vierge avec une bouche amoureuse, des dents qui rient bien parce qu'elles sont blanches, mais qui se moquent bien parce qu'elles sont aiguës; un menton finement modelé qui s'accuse plutôt qu'il ne fuit, des épaules tombantes qui montrent mieux encore la grâce et la souplesse du cou. N'est-ce pas qu'elle répand autour d'elle un charme étrange? Les cheveux sont bien plantés et rient dans leur désordre et dans leurs ors; ils ondulent çà et là, mais sans trop de rébellion : ils ne résisteront pas aux baisers. Le sein est imperceptible ; mais cette fine jambe que porte un petit pied cambré s'accuse en ronde-bosse. Il n'y a pas de femme maigre qui n'ait ses promontoires. Le bras et la main sont bien en chair. Et quelle blancheur ! blancheur de blonde, saveur de fruit rare. Celle-ci sent la pêche et la fraise. Ses cheveux répandent un pénétrant parfum de foin coupé et de violette foulée.

D'où vient-elle? Qu'importe. Elle est à Paris : elle est Parisienne à la fureur. Elle vivra d'amour à Paris : à Paris elle mourra d'amour.

Je ne vous dirai que son nom de baptême ; elle porte un grand nom de famille. Mais qu'est-ce que cela nous fait? Elle n'aime que son nom de Diane.

On se rencontra un soir au bal. Elle valsait, nous fîmes un tour de valse. Nous sentîmes que nous étions de la même taille — de corps et d'esprit. Il y avait un vrai homme; il y avait une vraie femme. Aussi, en moins de cinq minutes, nous nous connaissions — ou plutôt nous nous reconnaissions — car il y a des gens qu'on a

toujours connus, soit dans ce monde-ci, soit dans un autre.

Diane n'était pas bégueule; elle avait trop d'esprit pour fuir les hardiesses de la causerie. Il y a un mot allemand que je voudrais pouvoir traduire, un mot qui veut dire à peu près : bouche de feu, c'est-à-dire que la femme est déjà pervertie par les lèvres. Les mots les plus voluptueux les ont déjà caressées au passage; ils ont violé la virginité d'expression.

Diane en était là.

Toutes les Parisiennes n'en sont-elles pas là? Quelle est celle, parmi les plus pures, qui ne se soit complu à s'exercer aux mots étranges qui surexcitent l'esprit et les sens? On appelle cela donner des coups de canif dans la grammaire.

Aussi Diane faisait-elle toujours cercle dans les salons; on ne s'ennuyait pas en sa compagnie; on n'espérait pas vaincre sa vertu, mais on s'amusait aux escarmouches. Elle ripostait si gaiement, avec tant de verdeur et d'imprévu, que tous les hommes étaient ravis de faire des armes avec elle.

Je lui dis bien vite qu'elle était charmante et que j'allais devenir amoureux d'elle. « Vous seriez bien attrapé, me dit-elle en riant. L'Amour est un petit monsieur démodé qu'on ne voit plus qu'au théâtre et qui n'entrera jamais chez moi. — Peut-être; mais si vous voulez venir le trouver chez moi, vous verrez qu'il n'est pas si démodé que sa réputation. — Je vous trouve bien impertinent. Est-ce que vous vous imaginez que je cherche des aventures à domicile? — Je ne m'imagine rien du tout; seulement, puisque vous êtes la vertu même, vous n'avez pas peur de faire une chute en route.

Qu'est-ce que la vertu, d'ailleurs, si elle ne se hasarde pas ?»

On avait parlé de moi à Diane. On lui avait dit que j'étais une des mille et une figures parisiennes qui méritaient d'être regardées de près.

Après un silence : « Que fait-on chez vous ? demanda-t-elle tout à coup, d'un air dégagé. — Oh ! je suis un homme primitif — je me trompe, un homme mythologique : J'attends Diane. — Et Diane ne vient pas ? — Je vous parie que vous n'osez pas venir demain à quatre heures en allant au Bois, car vous passez tous les jours sous ma fenêtre. — Qui sait ? Il ne faudrait pas m'en défier. — Je vous en défie ! — Quelle fatuité ! Vous vous imaginez peut-être qui si j'étais chez vous, entre quatre yeux... — Et entre quatre lèvres... — Je ne vous résisterais pas ? Mais c'est l'enfance de l'art. — Eh bien, venez demain, puisque vous n'avez rien à risquer. — Attendez-moi sous l'orme. »

Le lendemain, je n'attendais pas du tout Diane. Aussi ne fut-ce pas sans quelque surprise quand je la vis entrer dans mon petit salon sans être annoncée. Le domestique n'avait pas fait de façons pour la laisser monter toute seule ; d'ailleurs, l'habitude de la maison n'était pas d'annoncer les femmes.

Diane était voilée et survoilée — la cuirasse du combattant. La vaillantise du regard perçait le voile : « Eh bien ! me voilà, dit-elle. Vous voyez que je suis brave. Adieu ! — Adieu ? Vous n'êtes pas comme César : vous êtes venue, mais vous n'avez pas vaincu. » J'avais saisi la main de Diane. « On ne vient pas ici rien que pour s'en aller. »

Surexcitée, inquiète et troublée, elle me demanda ce qu'on y venait faire. — « Je vais vous dire cela. »

Et je l'entraînai sur un canapé sous prétexte qu'on n'était bien que là pour causer. « Je sais d'avance toute votre poétique, je connais vos paradoxes, vous allez me prouver que la vertu n'est pas une chose innée, mais une chose conquise, ou plutôt reconquise ; que celles qui ne vont pas à la bataille n'ont aucun droit à porter la palme. Et autres opinions avancées. »

Diane n'avait pas voulu s'asseoir. Ses grands yeux erraient dans la chambre avec cette ardente curiosité de la femme la moins curieuse.

Tout d'un coup, elle exprima un mouvement de surprise en voyant une petite bottine rose pâle posée sur une chiffonnière, aussi artistement et aussi coquettement que si c'eût été une œuvre d'art. « Qu'est-ce que cette pantoufle fait là ? — Elle attend votre pied, madame. — Vous vous imaginez peut-être que je ne pourrais pas la chausser ? — Je ne vous fais pas cette injure. Votre pied est bien capable d'entrer partout, même dans cette bottine. »

Et je soulevai rapidement le bas de la robe de Diane. « Un pied divin ! le pied de Vénus marchant sur sa vertu ! — Ne soyez pas si poétique. Cette bottine a sans doute sa légende. Contez-la-moi. — Je veux bien ; mais comme vous pourriez dormir debout si je vous contais cette légende, il faut vous décider à vous asseoir. »

Je forçai la chaste Diane de s'asseoir sur le canapé. « Voici l'histoire en quatre mots. J'aime les petits pieds. J'ai adoré celle qui chaussait cette bottine : un amour qui a bien duré six semaines, six semaines qui ont bien duré six siècles. Le petit pied est parti pour ne plus revenir. De tant de bonheur perdu, il ne m'est resté

que cette bottine. Si je l'ai baisée mille fois, vous n'en doutez pas ! J'ai juré que je n'aimerais plus avant de trouver une femme qui la chaussât. »

Diane s'était soulevée et avait saisi la bottine. « Et aucune femme n'a osé tenter l'aventure ? Un chameau passe bien par le trou d'une aiguille, sans comparaison. — Jusqu'ici, non. Mais je suis sûr que votre petit pied s'impatiente. »

Diane mesurait la bottine, de face et de profil.

C'était une adorable petite bottine qui avait toutes les expressions de la coquetterie, de la grâce, de la mutinerie ; elle était provocante, campée sur son haut talon ; le petit lacet avait des ondulations de serpent.

Telle fut la tentation, que Diane se baissa tout en soulevant son pied. Il ne lui fallut pas deux secondes pour retirer sa bottine. « Me voulez-vous pour femme de chambre ? lui demandai-je. — Chut ! fermez les yeux, ou je ne concours pas ! »

Mais la petite bottine rose était là sur ses genoux qui lui jetait toujours son défi.

Il était plus difficile de chausser celle-ci que de chausser celle-là. Ce fut un charmant spectacle pour moi, — qui ne regardais pas de l'autre côté, — que la vue de Diane, fourrant son petit pied, habillé d'un bas de soie rouge, à mille raies, dans la petite bottine rose.

Parmi les actions intimes de la femme, celle-ci : — chausser une botine, — est une des plus jolies. Si les sculpteurs du dix-huitième siècle, les libertins comme Allegrain, ne l'ont pas consacrée par le marbre, c'est que le marbre ne vit que par le nu. « Voilà ! » dit tout à coup Diane, en levant héroïquement et impertinemment son pied sous mon nez. Elle avait chaussé la

bottine ! « Vous voilà prise. — Pourquoi ? — Parce que cette bottine est, comme la pantoufle de Cendrillon, toute pleine de maléfices. Votre pied appartient à la pantoufle, la pantoufle m'appartient : Vous comprenez ? » Elle ne voulut pas comprendre. Aussi j'y risquai tout un quart d'heure d'éloquence stérile. Tout était perdu — fors l'honneur — si je ne l'eusse aissaillie à la hussarde.

Diane était « une très honneste dame », comme les dames de Brantôme ; mais, comme Ninon, elle voulait qu'on la prît par la violence.

Voilà pourquoi, une heure après, Théophile, qui lui aussi entrait chez moi sans se faire annoncer, surprit si indiscrètement Diane, chaussée d'une bottine marron et d'une bottine rose.

Quand la jolie Parisienne se déchaussa vers le soir, c'en était fait de cet amour parisien s'il en fût. — Trois heures d'oubli ! — Pourquoi vouloir faire une éternité d'un rayon qui passe, d'un parfum qui s'envole et d'une bottine qui sourit ? Dans l'orage de la vie, l'arc-en-ciel ne se montre qu'un instant.

Quand nous nous rencontrons, nous sommes ravis de nous voir, mais sans plus de regret nous nous tournons les talons. On ne peut pas toujours chausser la même bottine. Diane et moi, nous avons trouvé d'autres chaussures à notre pied.

Nous nous sommes revus de près aux Tuileries. La dame, qui a toujours fait semblant de ne pas me connaître, a prié deux gentilshommes de ses amis de me présenter à elle : ce qui s'est fait avec toutes les cérémonies d'usage. « Monsieur, m'a-t-elle dit devant ses amis, je suis ravie de ne vous point connaître, car vous

écrivez des livres abominables. — Madame, si mes livres n'étaient pas si abominables, vous ne les liriez pas. »

On débita ainsi quelques impertinences marivaudées ; après quoi on s'en alla chacun de son côté. On se retrouva au buffet ; on se retrouve toujours là. Le maréchal ***, qui était à côté de la dame, marivaudait à son tour, tandis que les deux gentilshommes se tenaient derrière elle, respectueusement, comme deux sentinelles de sa vertu.

*** au combat ne cède jamais sa place ; mais, après avoir cueilli un beau sourire de sa voisine, il me dit, me voyant affamé : « Continuez la causerie avec Célimène. » La dame, du premier mot, me dit presque tout haut : « Je t'attendais. » Puis, se penchant à mon oreille et me donnant le vertige par l'effleurement de ses cheveux : « Tu sais que tu as violé Célimène. »

Elle murmura ce mot avec un revenez-y adorable qui me prit tout entier. « Eh bien, lui dis-je, j'ai conservé la bottine ? — Non, je ne mets jamais deux fois la même chemise. »

IV

Perdita

O Perdita ! ange de la taverne ! blanche buveuse de bière ! Poésie de la saoulerie, où es-tu ?

En quelques périodes de ma vie, la poésie ne m'apparut que par les images. Ce fut alors que je me passionnai pour la peinture et pour la sculpture. Les yeux de mon corps dominaient les yeux de mon âme. Voilà

pourquoi j'écrivis des Critiques de Salon dans les revues et dans les journaux. Ce fut en 1835 que me prit cette première fantaisie de tout subordonner à la peinture et à la sculpture, mais surtout à la peinture, qui est bien plus l'expression des figures et des poésies contemporaines.

Je n'appris la vie anglaise que par une exposition de l'Académie royale de Londres. Les artistes anglais, il est vrai, ne s'égarent pas dans l'histoire, du moins ils font leur histoire. Ils ne se préoccupent guère ni des dieux de l'Olympe, ni des saints du Christianisme, ils peignent ce qu'ils voient, laissant le passé aux rêveurs de France et d'Italie ; s'ils s'y égarent quelquefois, ils ne se retrouvent pas.

En 1836, je suis allé à Londres une première fois, à propos de l'Exposition de l'Académie royale des Beaux-Arts. En ce tems-là, Félix Bonnaire, masque souriant de François Buloz, dirigeait la *Revue de Paris*. Sur la présentation de Jules Janin, un jour que nous déjeunions chez le prince des critiques, Bonnaire me demanda des lettres sur cette Exposition. Je partis pour Londres avec un tout jeune peintre d'Édimbourg, Georges Arisson, qui était venu un hiver à l'école de Paris.

J'étais heureux d'avoir rencontré un pareil compagnon de voyage. Je babiolais un peu d'anglais, sous prétexte que j'avais traduit le *Voyage sentimental*. J'eus peur de ne pas me retrouver dans Londres. Mais ce fut bien pis avec le peintre d'Édimbourg, un distrait qui pouvait me rendre des points. Nous nous perdions toute la journée, à plus forte raison toute la nuit.

Le tems se passa vite. Je voulais débuter à la *Revue de Paris* par un coup d'éclat, en peignant à vif tous les

peintres anglais, sans oublier les aquarellistes qui n'exposaient pas avec eux, ce qui m'obligeait à beaucoup de zigzags pour les bien juger. J'aurais pu juger les aquarellistes par les peintres, puisque, de prime abord, les peintures ressemblaient à des aquarelles. Tout le monde peignait là-bas dans une gamme claire, douce, tendre : peinture de femmes, mais çà et là avec un accent énergique : par exemple, Wilkie, ce Metzu des brumes.

Voici ma première lettre au directeur de la *Revue de Paris*.

Londres, mai 1836.

Ce qui me surprend étrangement ici, c'est que devant l'intraitable fierté des lords et des ladies, les artistes ne sont pour le beau monde que des ouvriers. Ils ne pénètrent dans les hôtels et les châteaux que par la volonté d'acier d'un Brummell ou d'un d'Orsay qui bravent le cant par la force de la mode. Et encore, quand un peintre comme Landseer a ses grandes entrées, la dame du logis l'oblige à peindre avec religion sa robe d'amazone, ses gants, ses chiens et sa cravache, et avec un si haut dédain, qu'on se demande comment Landseer n'a pas pris la cravache pour frapper la dame comme elle frappe les chiens. Les plus curieux à l'Exposition de l'Académie royale des Beaux-Arts se sont heurtés et boxés l'an passé devant des portraits de famille de Grand, où un monsieur Je-ne-sais-quoi s'était fait peindre avec ses deux grooms, ses quatre chevaux et ses cinquante chiens. J'ai vu ce tableau legendaire : est-ce un défi à l'aristocratie, à l'art ou à la raison? Tout ce monde-là, y compris milord Je-ne-sais-quoi, portait un

numéro qui apprenait à l'univers le nom et la généalogie de toutes ces bêtes admirables.

Ce n'est pas tout; les peintres eux-mêmes sont séparés par le même orgueil. Le pinceau marque les distances. Tel artiste joue au grand seigneur en vertu de sa renommée. Tel peintre de portraits dédaigne le peintre d'animaux. Il y a là toute l'échelle sociale. C'est la comédie des ricochets. Voilà pourquoi il n'y a ni camaraderie, ni groupes, ni écoles.

Comme il n'y a pas d'écoles, tout le monde peint selon ses yeux, avec un vif amour de la lumière. En France, chacun a son clair de lune. En Angleterre, l'imitation est proscrite. A peine si çà et là on reconnaît des affinités entre tel ou tel pinceau. Il y a aussi loin de Turner à Constable que de Landseer à Stanfield, de Leslie à Stanley.

Les paysagistes prennent les yeux par le coloris; mais le brouillard de la Tamise leur donne à tous je ne sais quoi de vague qui bat la campagne. Ceux qui accentuent pour être terre à terre deviennent secs et durs; mais il y a pourtant chez les meilleurs une pénétration de la nature qui a initié plusieurs de nos peintres. J'aime mieux leurs portraitistes, que je vois peut-être trop par le souvenir de Reynolds et de Lawrence. Sir Wilkie est un des dominateurs de l'Exposition. Est-ce parce qu'il a peint le roi? C'est aussi parce qu'il a donné le coup de pouce de la vérité, parce que son modelé est celui d'un maître, parce qu'il est profondément physionomiste. Il a vaincu Schée, son président à l'Académie; Schée a peint la reine en pied sous un portique du palais, avec un fond d'arbres aristocratiques. Les Anglais saluent leur reine dans ce portrait et s'émerveillent de l'esprit

du peintre, qui la représente au passage, comme si elle eût dédaigné de poser naturellement.

Le duc de Wellington est là peint trois ou quatre fois. Mais où est l'homme? où est le héros? Demandez à Napoléon. C'est en vain que les artistes le prennent de face, de profil ou de trois quarts. Briggs l'a peint les bras croisés. Lilley a représenté « Sa Grâce » planant au-dessus des mondes. Je conseille au noble personnage, s'il veut prendre des airs héroïques, de venir se faire peindre à Paris par Eugène Delacroix, sans passer par Waterloo.

Maehse aime la chair fraîche. Lady Sykes doit s'admirer dans son portrait. On peut dire que, se trouvant jolie, elle n'a rien sacrifié à sa figure, car elle est dans l'arc-en-ciel des coquetteries. Il a fallu, pour la charmer, que la soie miroitât autour d'elle : ceinture d'or, perles et diamans, comme s'il en pleuvait, sans oublier un bouquet qu'on respire en passant.

Lady Seymour m'a représenté la grande dame anglaise dans ses mélancolies dédaigneuses. Ne pouvant la faire belle, M. Stone l'a faite riche. Elle laisse tomber son éventail. Lord Byron le ramasserait peut-être, parce qu'il y a dans cette figure encadrée de boucles noires je ne sais quoi de mystérieux qui prend l'imagination. Lady Stade, peinte par mistress Carpenter, n'a que des adorateurs devant elle, pour la grâce de sa désinvolture, pour le charme de son sourire. Ses yeux me mordent le cœur. Il y a encore une autre lady peinte par une autre mistress, mistress Robertson, qui rappelle Greuze d'un peu trop loin *.

* Beaucoup d'autres portraitistes : Philipps, qui pose bien son monde; Morton, qui a le pinceau aristocratique; Pickers-

Parmi toutes ces femmes peintes, trop de grimaces, trop de minauderies, trop de papillonnage dans l'hermine et la dentelle. Pourquoi s'empanacher comme un cheval de bataille? Il y a pourtant beaucoup de ladies qui sont fort belles toutes nues; mais pas une ne comprend le nu, elles disent que c'est bon pour les femmes en marbre.

Je reviens à Landseer, le portraitiste des écuries et des chasses. Il n'y a guère en France que Horace Vernet — je ferais mieux de dire Carle Vernet — qui donne une idée de sa prodigieuse désinvolture pour improviser des tableaux. Il dessine comme si sa marraine lui eût donné des doigts de fée; sa couleur a les vives séductions de la chaleur et de la lumière. Tout ce qu'il peint est vivant, dans les fêtes de l'aristocratie, les femmes comme les hommes, les chiens comme les chevaux. Ses babys sont adorables. Ce peintre, qui a l'air de se jouer de tout, est peut-être un profond philosophe; par exemple, dans son tableau des *Higlands*, j'ai été touché au cœur par une note mélancolique. C'est une chasse à la Walter Scott : les belles eaux jaillissent des montagnes; voici les chiens qui annoncent la chasse, suivis d'un joueur de cornemuse; voici les chasseurs, suivis par les chevaux portant le gibier. Un rayon de gaieté passe sur toutes les figures, mais l'ombre se répand sur des glaneurs couchés sur leurs gerbes. Cela crie misère.

Joseph Martinn a fait tant de bruit avec son tableau du *Déluge* qu'il a voulu en donner une seconde édition. C'est le même principe : les peuplades perdues dans

gill, qui a peur d'étouffer son dessin sous la couleur; Etty, plus coloriste et non moins dessinateur.

l'immensité sous le ciel noir qui pleure sur les révolutions de la nature.

Ce n'est pas en Angleterre qu'il faut aller chercher la peinture d'histoire. Un paysagiste, M. Callcot, a voulu représenter Raphaël et la Fornarina ; il est allé s'inspirer à Rome ; il a pris la palette et le pinceau de Raphaël, mais Raphaël ne lui a pas donné la manière de s'en servir. M. Williams a voulu, lui aussi, prendre la palette et le pinceau de Léopold Robert pour peindre la fête de la madone de l'Arc. S'il est superflu d'imiter Raphaël, il n'est pas impossible de surpasser Léopold Robert, mais M. Williams n'en a été que le caricaturiste.

Quand les Anglais touchent à l'antique, on se demande si c'est pour rire. On passe en riant devant *les Syrènes* de M. Etty. On en peut dire autant du *Platon* et de *l'Aurore* de M. Howard, de *la Barque des Damnés*, de Van Holst. Il manque à tous ces artistes le sentiment du style; mais leur parler de l'amour du beau, c'est leur parler hébreu. Il faudrait condamner ceux qui font des tableaux antiques à cinq ans de détention dans l'Acropole. Pareillement, il faudrait condamner les peintres de batailles à aller à la guerre, hormis pourtant M. Cowper, qui en est revenu et qui jette dans ses mêlées le bruit du canon et l'odeur de la poudre.

. . . .

Ici finissait ma première lettre. Ce n'est pas la peine de vous donner les autres; c'est assez d'un coup d'œil rapide pour juger à vol d'oiseau les peintres anglais il y a un demi-siècle.

Mais voici Perdita.

De toute cette exposition, il ne me restera dans le

souvenir qu'une adorable figure de Leslie, inspirée par *le Conte d'une Nuit d'hiver*, de Shakspeare. Elle était fort belle sous sa couronne de marjolaines et de marguerites, distribuant à pleines mains des fleurs, comme Perdita. Leslie a illustré le monde des poëtes, par le charme de ses figures. Une galerie des femmes de Shakspeare, par Leslie, serait une bonne fortune pour tous les rêveurs comme moi, qui croient que les images du maître de la poésie anglaise sont plus vivantes que celles de la nature elle-même.

Tout en admirant cette Perdita, je ne pensais qu'à la création de Shakspeare et de Leslie; mais voilà que, le lendemain, mon Écossais me dit que, si je voulais voir l'original, rien n'était plus simple. Je ne me fis pas prier. Il me conduisit dans une tabagie, entre dix et onze heures du soir, sous prétexte de souper avec du jambon et du pale ale. Du premier coup d'œil je reconnus la belle à travers un nuage de fumée; elle semblait perdue, non pas dans une rêverie poétique, mais dans une vague ivresse que donnait la taverne, même à ceux qui ne buvaient pas. La déesse ne se faisait pas prier pour boire. Après tout, que vouliez-vous qu'elle fît là, cette pauvre fille abandonnée de tous et d'elle-même? C'est ainsi à Londres; quand on n'est pas une lady impeccable ou une mère de famille prise à tems, on se laisse aller à la dérive, quel que soit le vent. Perdita — c'était le nom que lui avait donné Leslie et elle avait oublié le sien — était venue d'Irlande à Londres dans une petite caravane qui cherchait fortune : vous savez, ces innombrables familles qui font la maison trop petite et qui vont se dispersant, comme les oiseaux au sortir du nid.

Perdita avait l'ineffable beauté des filles du Nord, cheveux noirs et yeux bleus; les blancheurs doucement rosées de la chair, le sourire perdu, la grâce maladroite, qui vaut bien la grâce étudiée; une bêtise profonde, plus douce au cœur que les roueries de l'esprit; la femme esclave s'il en fut : bonne si on la fait bonne, méchante si on la fait méchante, buveuse de bière si on la fait buveuse de bière.

Par malheur, Perdita avait déjà tant bu de bière, elle qui n'avait que dix-sept ans, qu'elle était condamnée à l'ivresse perpétuelle. Il fallait frapper trois fois à sa porte — je veux dire l'appeler trois fois par son nom — pour la ramener dans le monde réel.

Mon compagnon de voyage alla à elle et lui demanda si elle posait toujours. « J'ai soif, » lui répondit-elle. Nous nous mîmes à sa table. Comme j'avais horreur de la bière, je demandai du vin de Champagne. « Yes, » dit-elle en me souriant de son plus beau sourire. Il semblait que ce fût un réveil pour son esprit; il semblait aussi que ce fût une déclaration galante; car elle vint se jeter dans mes bras comme un oiseau effarouché, ce qui fit tomber à terre le chapeau qui penchait déjà sur sa tête : un chapeau démodé que lui avait donné la fille de chambre d'une duchesse.

Décoiffée, cheveux ondés en révolte, elle m'apparut plus belle encore. Je ne savais pas assez d'anglais pour lui témoigner mon adoration soudaine, quoique dans la grammaire d'outre-Manche je ne me fusse préoccupé que des verbes amoureux; mais mon compagnon de voyage était un excellent interprete qui traduisait ma pensée à rebours, ce qui en revenait au même; aussi, le lendemain, je me trouvai acoquiné à cette fille. Les

peintres de Londres qui l'avaient prise pour modèle s'étaient contentés de l'habiller en peinture; un peu plus elle allait toute nue par le monde, avec sa robe mal agrafée et son châle chimérique. Si Perdita avait encore quelque coquetterie, c'était par sa beauté naturelle. On n'avait jamais mis un si triste cadre à un si charmant portrait. Beauté oblige — ceux qui aiment la beauté — à la faire plus belle encore. J'allai chez une lingère parisienne qui, pour une dizaine de louis, transforma Perdita en duchesse dans ses petits jours, ce qui lui fit perdre un peu de sa désinvolture naturelle; mais, enfin, je pouvais me promener avec elle à travers Londres. Elle croyait avoir mis la main sur un enfant prodigue qui allait la conduire tout droit en Golconde ou dans tout autre pays de merveilles dorées. Elle savait autant de français que je savais d'anglais, tout juste assez pour me répondre en français quand je lui parlais en anglais. Il n'y avait pas d'ailleurs de femme plus facile à vivre, ayant de bonne heure perdu toute volonté, hormis la volonté de boire. Rien ne pouvait l'empêcher de baiser un bock de ses belles lèvres charnues, toujours souriantes. Le peintre écossais — à qui elle disait vingt fois par jour qu'il devait connaître ses sœurs à Dublin, puisqu'il était Écossais — avait lui-même au bras une Perdita beaucoup moins jolie que la mienne, mais un peu moins ivre. Celle-là avait la fureur de chanter. Si j'ai bonne mémoire, elle était de la famille d'Anna Thillon. Elle chantait comme une Anglaise, j'aimais mieux le silence de l'autre.

Pendant quelques jours, Perdita secoua un peu sa griserie perpétuelle. Il me sembla que le rayon du soleil de l'intelligence brûlait les nuées et les dispersait.

Le ciel bleu se remontrait à elle, elle me parla de Shakspeare et me demanda de la conduire à *Hamlet*. Elle prit un vif plaisir à cette représentation et me prouva qu'elle comprenait la grandeur de cette poésie. Le lendemain, nous parcourûmes à la fois le Musée et l'Exposition. Quoiqu'elle jugeât les tableaux à la française, elle eut pourtant quelques remarquables appréciations au point de vue de la couleur et de la vérité. Leslie lui avait trop donné le goût des beautés de kepseake. Mais ce ne fut qu'un rayon, je pourrais dire une lueur. Le soir, elle soupa comme quatre, je ne pouvais pas l'arracher de la taverne, elle se coucha en chantant et fut deux jours presque endormie. La maitresse de Georges Arisson me dit qu'il lui arrivait de jouer le rôle de *la Belle au bois dormant*, c'est-à-dire d'être toute une semaine endormie, ou du moins dans un demi-sommeil qui ne l'empêchait pourtant pas de dîner et de souper.

Quoique je ne fusse pas curieux du passé, je demandai qui veillait sur elle en ses jours nocturnes. Son amie me dit qu'elle était très aimée des nobles coureurs de tavernes, qui ne lui marchandaient pas l'argent, si bien qu'une de ses voisines la servait avec beaucoup de sollicitude. J'assistai bientôt à une petite scène qui me prouva qu'en effet les seigneurs de la haute boxe recherchaient Perdita. Un soir, après souper, comme nous fumions en partie carrée avec l'Écossais, deux jeunes lords vinrent s'asseoir à la table voisine et voulurent arracher Perdita — à ses devoirs. — Comme les œillades ne réussissaient pas, l'un d'eux s'imagina qu'il allait avoir raison de cette vertu en jetant quelques pièces d'or devant lui, ce qui était en même tems une invitation à la boxe à mon adresse ou à l'adresse d'Arisson.

J'avoue que je n'étais pas là sur mon terrain, quoique j'eusse déjà, dans une bataille, pris par la force des choses une leçon de coups de poing : on apprend à boxer en boxant ; mais l'Écossais ne se le fit pas répéter deux fois; il eut une manière d'allumer ses poings qu calma le jeune lord. Le noctambule joua un jeu ridicule, car il ne voulait pas reprendre son or, et il ne voulait pas s'en aller.

Perdita fut plus charmante que jamais, ce soir-là, elle était heureuse de m'avoir prouvé que l'argent n'était rien pour elle, car elle savait qu'avec moi elle ne roulerait pas sur l'or.

Comme nous jetions notre jeunesse dans ces aventures bien innocentes, nous y trouvions beaucoup de plaisir : le déjeuner en fricassée de jambon aux œufs, le dîner au rosbeef truffé de pommes de terre étaient gais comme des chansons. Or, il arriva ceci, que j'envoyai trop tard ma lettre à la *Revue de Paris*. A mon retour, Bonnaire me la remit en disant que j'avais été devancé par d'autres voyageurs qui n'avaient pas étudié l'exposition dans les tavernes. Je répliquai à Bonnaire que si j'avais pu lui envoyer Perdita, il ne l'eût pas laissée inédite.

Dirai-je que pas mal ensorcelé par la beauté de Perdita, la voyant pleurer la veille de mon départ pour Paris, je m'étais décidé à l'amener en France, tout en lui faisant jurer qu'elle ne boirait plus de bière? A Douvres elle me dit que pour faire ses adieux à l'Angleterre, elle pouvait bien encore boire une demi-bouteille de pale ale; sur le bateau elle me prouva qu'elle n'aurait pas le mal de mer si elle continuait à boire. La mer était houleuse, je me sentais trop peu d'aplomb sur mes pieds pour avoir une volonté d'airain. Perdita but

jusqu'à ce qu'elle tombât ivre-morte. Nous voilà à Calais : « Capitaine, que me prendriez-vous pour vous charger de rapatrier cette jolie fille? Elle veut voir la France, mais je voudrais bien que Calais fût le terme de son voyage. — Vous savez bien, monsieur, ce que coûte la traversée. — Oui, mais le séjour à Calais? — Il n'y aura pas de séjour à Calais, nous la transborderons, elle ne se réveillera que dans trois ou quatre jours. »

Je serrai la main du capitaine. Au moment de débarquer je me rapprochai de Perdita; elle semblait évanouie tant elle était pâle et douce : « N'est-ce pas qu'elle est belle? dis-je au capitaine qui la regardait philosophiquement, mais peut-être aussi avec une arrière-pensée. — Oui, me répondit-il, il y en a comme ça des milliers à Londres qui vivent et meurent de l'ivresse parce qu'elles sont trop belles pour faire quelque chose. »

Je me penchai pour baiser les cheveux de Perdita : « Je vous la recommande, capitaine, c'est la meilleure des créatures. — Vous pouvez compter sur moi, elle vient de la taverne, je la rendrai à la taverne. »

Un peu plus je réveillais Perdita pour finir mon voyage avec elle. J'aimais sa beauté, je n'étais pas loin de l'aimer, je crois bien qu'à cet instant-là j'y fus pour une larme. « Adieu, ma belle vision ! » dis-je tristement. Et je partis sans me retourner. En amour, quiconque se retourne est perdu.

O Shakspeare, est-ce ainsi que vous avez vu Perdita? Avez-vous dans votre génie chassé de ce front divin la fumée de la tabagie et les vapeurs de l'ivresse, pour retrouver la belle fille pétrie par Dieu?

Quand je retournai à Londres, tout juste vingt ans

après, c'est dans un but beaucoup moins sérieux. J'avais dit trois ou quatre fois à une femme du monde que j'étais amoureux d'elle. Elle finit par me répondre que pour l'honneur de son nom, — elle ne parlait pas de son mari dont elle était fortement séparée de corps, — elle ne voulait forfaire à l'honneur que sous les brumes de l'Angleterre, quoiqu'elle y eût des amitiés illustres. Je fis le voyage avec elle, une de ses amies, l'amiral Gudin et deux camarades. Très gai voyage qui m'apprit à connaître Londres par l'autre côté, c'est-à-dire par l'aristocratie, grâce à quelques pérégrinations dans les châteaux. Je ne trouvai d'abord aucune soirée pour courir les tavernes. On m'avait quelque peu lu là-bas comme romancier et comme historien du XVIIIe siècle; beaucoup de portes, souvent closes, s'ouvraient gracieusement. Heureusement que j'avais un estomac d'enfer et que je pouvais défier beaucoup de diables à quatre au vin de Champagne.

Mais c'était trop de beau monde, je voulais me rattraper. J'avais alors à Londres un ami, grâce aux révolutions : c'était Alphonse Esquiros. Je lui avais dit bonjour en passant dans son petit cottage. Je pris enfin le tems de vivre un peu avec lui. Nous avions tant de choses à nous dire, lui sa vie à Londres, moi ma vie à Paris, car nous étions de ces amis qui vivent toujours un peu l'un chez l'autre par l'esprit, tant ils sont de la même famille par le cœur.

Il m'initia au Londres nocturne, en chercheur obstiné qui s'était fait l'historien de la grande ville.

J'avais en même tems rencontré quelques-uns de ces Parisiens qu'on salue de loin sur le boulevard et à qui on serre la main loin de Paris. Mes dernières soirées

furent prises pour étudier les noctambules du pays de Byron, de Hogarth et de Shakspeare, si bien que je rentrais toujours trop tard pour prendre le thé que ma belle voyageuse me préparait de ses blanches mains. Le lendemain, au déjeuner, je contais mille histoires pour prouver que je n'avais pas été maître de moi. Cela put tromper la dame jusqu'à deux fois, mais la troisième fois elle me dit qu'elle ne prendrait plus de thé. Je pouvais regagner ma cause, mais je lui dis avec une pointe d'impertinence que j'aimais autant les Anglaises à Londres que les Parisiennes à Paris, ce qui créa un abyme entre nous.

O magie des souvenirs! Dans toutes mes promenades nocturnes où je retrouvai le Londres de 1835 dans le Londres de 1857, je cherchai toujours la figure de Perdita, c'est-à-dire cette vision si poétique et si triviale en même tems. Que n'aurais-je pas donné pour la revoir, ne fût-ce qu'une heure, attablée dans son nuage de fumée, mais dans son auréole de jeunesse et de beauté, même tout échevelée par sa saoulerie! Un de mes amis en demanda des nouvelles à Leslie qui se la rappelait à peine : « Vous ne savez pas ce qu'elle est devenue? — On m'a dit qu'elle s'était jetée dans la Tamise. — Des peines de cœur? — Non, une rage de dents. — De si belles dents ! »

O femme! femme! femme! disaient Shakspeare et Beaumarchai.

V

Ninon

Qu'y a-t-il au delà des nuages, au delà des montagnes, au delà des forêts, au delà des neiges éternelles, au delà des océans, au delà des étoiles, au delà des mondes ? L'âme a beau s'essouffler dans la grande course au clocher de l'infini, elle n'arrive jamais, sinon à l'amour.

Si l'on aime tant l'amour, c'est que l'amour est une parcelle de l'infini, c'est l'abyme sans fond, c'est le ciel sans barrière, on s'y jette et on s'y envole éperdument. Aimer, c'est être presque Dieu, c'est déjà vivre de la vie éternelle, c'est goûter au ciel, c'est se fondre dans l'immensité.

En mars, sous le beau soleil d'argent, la Nature toute frileuse encore se hasarde à dénouer sa ceinture. Comme la belle fille d'Ovide, les fleurs et les feuilles lui poussent déjà aux mains. Ses blonds cheveux vont secouer tout à l'heure l'arome des aubépines et des primevères. Elle se couronne avec deux rameaux rouges de l'arbre de Judée. Elle foule sous ses pieds la nappe des blés verts; elle attache à son sein la branche toute fleurie du pêcher ; elle souffle en passant sur la neige des pommiers et sourit en reconnaissant que le givre ne reparaîtra plus.

C'est l'heure d'aimer. Pourquoi ne pas retomber toujours dans la folie de la passion ?

Voilà ce que j'écrivais un matin de mars 1840, ne me

doutant pas que c'était la prescience d'un amour qui fut une passion en ce tems-là.

On m'a vu souvent me risquer dans les rues, les promenades et les théâtres avec une jeune Parisienne qui ne sortait pas du Sacré-Cœur, mais qui avait quelque fierté dans l'attitude. Elle se suspendait à mon bras bon gré mal gré, aussi bien pour aller à la Bibliothèque royale qu'à la Comédie ou à l'Opéra.

Je l'avais rencontrée un matin quai Voltaire. Elle était gaie comme un jour de soleil ; je lui demandai son secret pour rire toujours ; après quelques paroles jetées au vent, elle me répondit que c'était pour ne pas pleurer. « Pleurer, il n'y a pas de quoi, quand on a une figure comme celle-là. — Oui, mais mon père s'est remarié avec une femme qui m'a jetée à la porte ce matin. — Et où allez-vous ? — Je vous le demande ? — Eh bien venez chez moi. » Nous n'avions pas déjeuné, nous entrâmes au café d'Orsay où je déjeunais toujours en gaie et docte compagnie. Le repas fut charmant parce que Ninon y répandit toutes les roses de la vingtième année. Ninon, je ne lui ai jamais connu d'autre nom, nous dit que son père était armurier, passage de l'Opéra. « Cela se voit tout de suite, lui dis-je, car vos yeux sont deux pistolets qui font feu. — Et vous me donnez des coups d'épée dans le cœur, dit Clément de Ris. — Pourquoi, messieurs les faiseurs de phrases, ne pas me dire tout simplement que je suis l'amour et que je perce les cœurs avec mes flèches ! — C'est démodé, s'écria Ourliac, nous sommes des romantiques, nous n'aimons l'amour qu'à la hussarde. » Le lendemain, quand Clément de Ris vint me voir, il trouva Ninon chez moi, ou plutôt il me trouva chez Ninon,

car par respect pour mes mœurs, j'avais loué pour elle un petit appartement au-dessus du mien, une vraie cage sur les toits, où l'oiseau pouvait chanter le jour et la nuit sans agacer les voisins. Déjà Ninon avait pavoisé les fenêtres de fleurs. Clément de Ris me dit : « Tu as peut-être rencontré le bonheur. — Oh ! mon Dieu, lui répondis-je, le bonheur c'est un arc-en-ciel entre deux orages, les joies du cœur se payent toujours par les peines du cœur, ainsi nous nous adorons depuis hier et nous avons déjà failli nous battre. — C'est pas étonnant, dit mon ami, la fille d'un armurier ! — Croiriez-vous, dit Ninon, que ce matin, il m'a mise à la porte de son cabinet de travail parce qu'il recevait la visite de M. Letronne : un savant ! Comme si je n'en savais pas plus que lui ! Aussi, quand il est monté chez moi, je lui ai jeté la porte au nez. Il est entré en riant, j'étais furieuse, j'ai brisé ce petit miroir de Venise, ce que je ne lui pardonne pas, car j'étais si jolie là dedans. — Bravo, bravissimo ! s'écria Clément de Ris, c'est le commencement d'une passion. Quand vous vous aimerez bien, vous vous jetterez par la fenêtre. »

Nous en arrivâmes bientôt là. Je ne jetai pas Ninon par la fenêtre, mais un jour de haute colère, j'ouvris la croisée. Elle s'imagina que c'était pour la précipiter. Je me contentai de jeter mon chapeau, ce qui la calma.

Théo et mes autres amis commencèrent une complainte sur les colères de Ninon. A cela près, elle était charmante, enjouée, rieuse. Elle jouait du piano avec ses mains comme si elle eût joué avec ses pieds, mais elle rachetait cela par une voix divine : elle chantait comme la Persiani, tantôt des airs d'opéra, tantôt des valses et des quadrilles avec un entrain diabolique. Il y

avait du diable dans tout ce qu'elle faisait et dans tou ce qu'elle disait.

Cependant ma mère devait venir passer quelques semaines à Paris. Je compris qu'il me fallait divorcer avec cette belle folie : je lui proposai, entre deux cajoleries, de l'envoyer aux bains de mer. « Oui, avec toi. — Non, sans moi. » Elle prit le mors aux dents et partit comme une jeune cavale emportée. Je la rattrapai au bas de l'escalier. « Je t'aime toujours, mais ma mère va venir. — Eh bien, quand ta mère sera partie, tu me reverras. » Elle me montra la clé de sa chambre. « Je me cacherai là comme un oiseau, dit-elle, à moins que je ne m'envole; mais pour aujourd'hui je vais me surprendre moi-même en retournant dans ma famille, à moins que je n'aille chez mon amie Léontine. » Naturellement elle alla chez son amie Léontine. Un soir que j'étais au théâtre avec ma mère, je vis la belle en folle compagnie, dans une avant-scène de rez-de-chaussée. O cœur humain! Je voulais bien qu'elle fût heureuse, mais pas tant que cela. Je ne la revis plus pendant le séjour de ma mère; j'appris par la portière qu'elle était venue deux ou trois fois après minuit, tantôt pour une robe, tantôt pour un chapeau. Quand je fus seul, je fus bien seul, elle ne reparut pas. Je ne croyais pas que c'était sérieux. Je m'imaginai que le moindre minois chiffonné me ferait oublier cette beauté à la diable. Je partis pour Bade avec des amis; mais tout en me promenant vers la Forêt Noire ou vers le vieux Château, je voyais apparaître l'image railleuse ou attristée de Ninon ; je sentis que mon cœur n'était pas content, j'avais pris la fièvre des souvenirs et regrets, je trouvais ridicule de finir un amour si gai par des larmes,

mais malgré moi, je ne pouvais empêcher mes larmes de monter à mes yeux.

Ici je ne saurais mieux faire que de transcrire ces strophes qui diront la fin de ce petit roman. J'étais revenu à Paris et je cherchais Ninon dans toutes les figures de femmes, mais je n'espérais plus la trouver quand une nuit je montai dans sa chambre, pour y respirer le parfum amer et doux du tems perdu :

Je rouvre tout ému cette porte ignorée,
Qui cachait le passé, peut-être l'avenir.
Mais que vois-je? C'était Ninon tout éplorée :
« *Ninon, est-ce bien vous? — Ami, pourquoi venir?*
« *— Ninon, chère Ninon, c'est toi, mon adorée !*
« *Que viens-tu faire ici? — Je viens me souvenir !*

« *— Ninon, te souviens-tu de nos folles journées?*
« *Que nous avions le cœur près des lèvres, Ninon!*
« *— Ah! oui, je me souviens des fraîches matinées*
« *Où je te disais* oui *quand tu me disais* non.
« *— Et de nos belles nuits de joie illuminées,*
« *Où mon cœur éperdu ne disait que ton nom.*

« *— Ninon, te souviens-tu des heures de paresse*
« *Qui passaient sur nos cœurs plus vite que le vent?*
« *— Ah! oui, je me souviens! Je sens encore l'ivresse*
« *Qui couronnait mon front sous ton baiser savant.*
« *— Tu n'as pas oublié, Ninon, chère maîtresse!*
« *Ce balcon où minuit nous surprenait souvent?* »

Dans ses bras je tombai tout éperdu ; — son âme
Me brûla d'un tel feu que j'en tressaille encor ; —
Si vous nous aviez vus, vous auriez vu la flamme
Courir autour de nous en jets d'azur et d'or ;
Dans nos cœurs enivrés l'amour chantait sa gamme :
Je croyais retrouver tout mon divin trésor.

Eh bien, non, ce fut tout ! — Après cette secousse,
Et tout anéantie en cet embrassement,
Ninon me prit la main, et d'une voix plus douce
Que la brise du soir sur la mer s'endormant :
« Adieu, dit-elle, adieu ! je pars, le vent me pousse
« Au pays désolé du désenchantement.

« Adieu, je sais l'amour : dans ma luxuriance,
« En mon cœur agité j'ai souvent descendu :
« Fille d'Ève, j'ai vu l'Arbre de la Science,
« Et j'ai porté ma bouche à tout fruit défendu ;
« Je suis trop familière avec l'Expérience
« Pour vouloir retrouver l'Amour, s'il est perdu. »

Je ne l'ai pas revue ! Où donc est-elle allée ?
Quelquefois, à minuit, dans le funèbre chœur
Des pâles visions, elle vient désolée ;
Elle penche sur moi son doux masque moqueur :
« C'est moi, mon cher amour ! — C'est toi, mon affolée ! »
Et ses larmes encor me vont jusques au cœur.

VI

Volupté de la tromperie

Dans les premiers jours d'octobre 1841, une jeune fille, je pourrais dire une jeune folle, me vint de Metz, toute enthousiasmée d'un de mes romans. C'était une fort belle créature, une brune aux yeux verts, tour à tour emportée et nonchalante. Je n'ai jamais vu de nature

plus illogique, tantôt tout à l'action, tantôt tout à la paresse de l'esprit et des sens, se passionnant pour une idée et la prenant en haine, ondoyante et diverse, croyant à tout et ne croyant à rien, suave et colère, ange et démon. Après tout, n'est-ce pas la femme d'où qu'elle vienne? Mais celle-ci était plus rapide que les plus rapides en ses évolutions et en ses révolutions. Naturellement je fus ravi, quoiqu'elle me choquât par un grand art de se mal habiller, car elle avait mis quelque recherche et quelque coquetterie en s'attifant à la mode de l'an passé. Mais c'était si facile à corriger! Il n'y avait qu'à la déshabiller, dirait Rabelais.

Je n'y allai pas si vite. Pour me prouver qu'elle n'était pas une coureuse d'aventure, elle me parla de la situation de sa famille: son père, un colonel, sa mère, une demoiselle à blason. Son affolement pour la littérature romantique et romanesque désespérait son père et sa mère qui menaçaient de ne pas lui donner comme à sa sœur une dot de cent vingt mille francs, ce qui alors était déjà une jolie dot. « Mon père et ma mère, me dit-elle, veulent que j'épouse un avocat. — Pourquoi pas? lui répondis-je, tout en commençant à flirter avec elle. — Pourquoi pas! C'est qu'à Metz nous voyons trop la magistrature. Ce monde-là m'ennuie, il me semble que le papier jauni des requêtes et des jugements parchemine les figures des gens du palais. »

Après tout je ne voulais pas la jeter malgré elle dans les bras de l'avocat. C'était l'heure du dîner, je lui offris d'être ma convive chez Pinson. Elle ne fit pas de manières pour m'accompagner. Nous dînâmes gaiement. Je me croyais déjà son maître, mais au dessert elle s'enhardit jusqu'à tirer de sa poche une vingtaine de

petits feuillets en me disant : « Ce sont mes poésies. » Ce qui changea rudement la température. Il me fallut ouïr des odes et des stances dans le mode lamartinien. Comme je trouvais tout cela sublime, elle vint s'asseoir sur mes genoux pour me lire le dernier feuillet. C'était le bouquet, un sonnet à moi-même. Je lui proposai de retourner chez moi pour continuer cette séance poétique. Elle prit mon bras comme si le maire y eût passé ; une fois chez moi, ce fut une autre femme. Elle me parla du sacrement du mariage avec onction. J'eus beau vouloir la battre par les paradoxes les plus irrésistibles, elle tint ferme à sa couronne d'oranger. Elle redevint même si provinciale, qu'elle perdit la moitié de sa beauté et que je pris mon chapeau pour briser là. Nous sortîmes en bifurquant.

Le lendemain, je n'y pensais plus ; mais quand je rentrai chez moi, vers minuit, je trouvai la belle sur mon oreiller, dans l'abandon d'une femme qui se croit bien dans son lit. Cela n'était plus si provincial. Je ne sais si je l'embrassai sur le mode lamartinien, ou sur le mode saphique, ce que je sais, c'est qu'elle fut adorable jusqu'à l'aurore, car elle m'ouvrit de ses doigts de roses les portes du réveil.

Nous voilà donc mariés sans plus de cérémonie, très heureux tous les deux d'avoir sauté par-dessus les formalités prosaïques. Ce fut une nouvelle chanson.

Magdeleine avait bien un peu le défaut d'être une muse, mais elle ne l'affichait pas. Tout le mois d'octobre fut une lune de miel avec les soirées au coin du feu. Elle ne sortait presque pas, craignant de rencontrer son père qui sans doute la cherchait, ou quelqu'un de sa famille ; car elle avait à Paris des cousins amoureux d'elle.

Un jour que nous nous risquâmes à l'Odéon, l'incognito

fut trahi, quoiqu'elle eût gardé son voile. Heureusement que le lendemain une lettre anonyme nous arriva avant son père. Que faire? Elle ne voulait pas retourner à Metz. Elle avait peur d'être sacrifiée comme Virginie sur l'autel de la pudeur. Elle me demanda de l'emmener bien loin, en Italie ou en Espagne. En ce tems on n'allait ni d'un côté ni de l'autre par le train express. Je lui répondis, tout en buvant ses larmes, que j'aimerais mieux résilier mes fonctions que d'aller jusque-là. Je trouvais bien plus simple de nous cacher dans un autre coin de Paris. Elle y consentit. Nous cherchâmes quelque peu autour de la Place-Royale. Nous nous nichâmes rue Saint-Louis, dans le petit hôtel des Archives, inconnu à toute la province comme à tout Paris; d'ailleurs, pour n'être pas surpris ensemble, je pris une chambre au second étage, tandis qu'elle se logeait à l'entresol, elle sur la cour, moi sur la rue, naturellement sous des noms d'emprunt; mais le préfet de police avait cent yeux : le soir même, le jeune avocat qui avait fait lui-même le voyage de Metz découvrit la cachette. J'étais à la fenêtre, je le reconnus pour un étudiant de mes camarades. Il m'avait reconnu moi-même à la fenêtre. J'allai au-devant de lui dans l'escalier. « Que diable viens-tu faire ici? — C'est toute une histoire. Je viens de Metz tout bêtement pour retrouver ma fiancée qui s'est envolée ! Mais tu comprends qu'après une pareille folie, elle n'est plus ma fiancée. — Eh bien alors pourquoi la cherches-tu ? — Parce que je l'aime. — Alors tu es fou comme elle. — Peut-être. Il paraît qu'elle est ici. — Que diable veux-tu qu'elle fasse ici ? — Ah ! voilà ce que je ne sais pas ; mais une servante de Metz qui habite à deux pas et qui a servi chez son père l'a fort bien reconnue. — Et

tu viens la voir pour lui faire des remontrances et pour la séduire ? — Je viens la voir pour la voir. — Est-elle jolie ? — Très jolie, je te présenterai à elle, car elle fait des vers. C'est là son seul défaut. Et toi, que diable fais-tu ici ? — Moi, forcé d'étudier aux Archives qui sont à deux pas, je me suis logé en cet hôtel pour quelques jours afin de ne pas perdre une heure. »

Cinq minutes après, l'avocat me présentait à son enjôleuse qui joua bien la comédie. Nous voilà tous les trois les meilleurs amis du monde ; l'avocat était venu comme fiancé et comme ami de la famille ; mais l'amour l'emporta sur la raison : il n'avertit pas le colonel. Il prit une chambre au troisième étage, pour être près de Magdeleine et pour monter la garde devant le séducteur. Nous voilà donc trois dans le petit hôtel, moi jouant les Valère, Magdeleine les Lucile et l'avocat les Jocrisse. Ce ne fut pas tout, un quatrième personnage entra en scène : c'était Mina, ma maîtresse du moment, une passion à la vie à la mort, comme toutes les passions qui durent six semaines. Comment avait-elle découvert la cachette ? C'était bien simple : j'avais été dans l'après-midi dire à la *Revue de Paris* qu'il fallait m'envoyer mes épreuves rue Saint-Louis, où je serais pendant quelques jours. Il n'y a pas plus de secret dans les journaux qu'à la comédie. Mlle Mina qui était fort lettrée en sa qualité de comédienne avait ce jour-là, à son retour de quelques représentations dans le Midi, rencontré Bonnaire qui lui demanda pourquoi j'étais allé me percher dans la rue Saint-Louis, à l'hôtel des Archives ? Elle était venue me faire la même question. Quand je vis arriver Mina, je lui dis que je lui écrivais pour l'appeler. Elle fureta partout

sans dénicher la femme. Je lui confiai d'un air distrait que par hasard j'avais rencontré là un camarade et sa fiancée. Un quart d'heure après, nous étions tous réunis chez Magdeleine qui ne s'accommoda pas du tout de la nouvelle venue, mais qui lui fit bon visage.

On décida qu'on dînerait ensemble dans un cabaret du voisinage. Pour apaiser les fureurs jalouses de Magdeleine, je logeai Mina au quatrième étage. « Si cela continue, me dit Magdeleine, tout Paris habitera demain l'hôtel. » Elle me défendit, à moi qui habitais l'entresol, d'avoir la nuit aucune correspondance avec le quatrième étage; mais de ne pas manquer de venir causer au second. « Mais l'avocat ? — Oh ! sa cause est toujours perdue ! S'il veut aller au quatrième étage, je ne m'y oppose pas. »

La comédie se compliquait. C'était fort gai jusque-là, mais je pressentais une fin tragique, à moins que l'avocat ne m'enlevât Mina. Mais Magdeleine avait de trop profondes racines dans son cœur. C'était le personnage tragique. Après avoir maudit cette fugitive Magdeleine, il s'attachait à elle avec désespoir, parlant encore des fiançailles, me demandant à moi-même pour qui elle avait bien pu le fuir, tout en fuyant sa famille.

J'avais peur que la première nuit ne fût orageuse ; mais l'avocat qui croyait toujours que sa fiancée était un ange dormit comme un bienheureux. J'avais dit à Mina que je ne reviendrais qu'à minuit de la *Revue de Paris*, si bien qu'elle s'endormit aussi comme une bienheureuse. Aussi je ne songeai pas à la réveiller, vers deux heures du matin, quand j'entrai dans sa chambre.

Le lendemain nouvelle édition de la tromperie, quoique Mina fût une rusée commère et quoique l'avocat

veillât de près. A la troisième représentation, Magdeleine me dit avec abondance de cœur : « N'est-ce pas que nous sommes bien heureux de les tromper tous les deux ? — Et de nous tromper nous-mêmes, » dis-je à ma belle amie.

On peut voir par là que cette gentille ingénue qui rimait des vers lamartiniens, qui avait tant d'aspirations vers les nuages, savourait avec cruauté les joies de l'amour comme les enfans martyrisent les colombes. La volupté de la tromperie doublait en son cœur ou plutôt en son esprit la volupté de la passion.

Cela ne dura pas longtems : la muse lamartinienne, prise soudainement d'un vif repentir, retourna à Metz, « comme elle était venue », dis-je à l'avocat. Aussi l'épousa-t-il avec effusion. Le souvenir qui m'est resté de cette aventure me représente toujours cette jeune vierge venant tout risquer à Paris, sous prétexte de poésies rimées, oubliant que la vraie poésie n'a pas de dictionnaire de rimes. C'est surtout cette fureur de la tromperie qui lui faisait dire : « Oh ! comme je suis heureuse ! Nous trompons mon fiancé et ta maîtresse qui sont là sous le même toit et qui ne s'en doutent pas ! »

Je donne ces paroles en méditation aux philosophes qui croient connaître la femme, cet abyme de contradiction — et d'innocence !

VII

La femme romanesque

J'ai toujours commencé à prendre les femmes par la volée spiritualiste. Il faut enlever leur âme avant d'enlever leur corps. Le platonicisme est le meilleur chemin, à moins d'avoir affaire à une pervertie — et encore!

De 1830 à 1840, on vit errer par Paris, dans les salons, dans les théâtres, dans les promenades, les femmes romanesques ou romantiques frappées de la *desesperanza;* on les reconnaissait à l'air vaporeux, aux yeux humides et chercheurs, à la chevelure abandonnée. La passion les avait toutes pâlies, — passion de la poésie, de l'idéal ou de l'amour. Ce n'était pas, comme plus tard, la volupté qui les entraînait, c'était la soif de l'inconnu. En attendant, elles s'abreuvaient dans la coupe de Balzac, de Sainte-Beuve, d'Alfred de Musset, d'Alexandre Dumas, de George Sand, d'Alphonse Karr. Ç'a été le beau tems pour les romanciers, — ceux qui aimaient les aventures, mais tous les aimaient. — Depuis, j'ai vu des romanciers qui n'étaient pas romanesques, de braves gens qui ont pris une patente pour écrire des romans et qui font cela comme le premier métier venu.

Pour moi, j'écrivais des romans par amour de l'art et par amour de l'amour ; aussi m'a-t-on vu dans cette première période paraître et disparaître avec quelques chercheuses en rupture de ban, mariées ou non, jeunes filles ou jeunes femmes, qui croyaient à la fatalité des passions. Un jour, un valet de pied m'apporta un petit

billet parfumé, un vrai pli cacheté, puisqu'il n'y avait pas d'enveloppe et que le billet n'était retenu que par un ruban bleu, scellé aux armes de la dame; il me sembla qu'un oiseau chanteur venait battre des ailes dans mon cabinet; je sentis tout de suite que c'était autre chose qu'une invitation à dîner.

Je brisai le cachet, et je déchiffrai ceci dans de vraies pattes de chat. On n'avait pas mis à la mode en ce tems-là la solennelle écriture à grands bâtons des femmes de la cour de Louis XIV.

Que diriez-vous, Monsieur, si une femme qui vous lit presque tous les dimanches dans la Revue de Paris, *s'avisait d'aller causer littérature, rien que littérature, avec vous.*

Une femme qui s'ennuie.

Point d'autre signature. J'avais étudié le blason, j'essayai de fixer un nom sur les armoiries de la dame, je ne trouvai pas. Naturellement, je répondis de la même encre :

Je dirais que je suis un homme qui s'ennuie, et que je voudrais bien causer littérature, rien que littérature, avec Mme Trois Étoiles.

J'attendis ce jour-là, puis le lendemain. Je n'y songeais plus le surlendemain, quand je devinai au coup de sonnette que c'était la dame. J'avais peur de voir apparaître un monstre, je fus surpris de voir arriver une femme quasi belle, tout à la fois femme du monde et femme artiste; de la fierté et de l'abandon; mais elle me parla avec la voix enrouée de Mme Dorval, pour me chanter la

chanson des désillusionnées : « Est-ce la peine de vivre ? — On ne vous aime donc pas, Madame ? — Si, on m'aime trop, mais je n'aime pas. — Oui, vous êtes de celles qui filent de la laine. — Non, je suis paresseuse comme les roseaux, je me laisse aller au gré du vent. Voilà pourquoi je lis des romans ; mais, par malheur pour moi, voilà que je cherche le romancier sous le roman, je me demande si les mœurs font les romanciers, ou si les romanciers font les mœurs. — Oui et non. On pourrait dire sans se tromper que les romanciers défont les mœurs. — Oui, les romanciers comme vous. — Moi, je ne peins que ce que je vois, je ne suis que le metteur en scène des comédies de ce monde. — Ce n'est pas vrai, vous créez des femmes idéales, belles comme le péché, selon votre expression. — Que voulez-vous, la vertu est comme le bonheur, elle n'a pas d'histoire. Je ne me crois pas plus dépravé que Dieu qui a créé Ève. — Ce n'est pas la faute de Dieu, c'est la faute d'Adam. Un poignard de Tolède, s'écria-t-elle, voulez-vous me le donner ? — Pourquoi faire ? — On ne sait pas. Il me faudra peut-être jouer le rôle de Lucrèce, car Brutus veille sur moi. — S'il vous attend à la porte, voulez-vous que je le fasse entrer ? » Nous passâmes dans la chambre à coucher. « Tiens, voilà un lit laqué, j'en ai vu un pareil chez ma grand'mère. — Oui, ce lit m'a coûté cent sous. — Est-ce qu'on y rêve pour cent sous ? — Si vous voulez tenter l'aventure ? »

La belle se révolta. Nous passâmes sur le balcon où elle remarqua que je cultivais les fraises dans mon petit jardin babylonien. « Vous êtes bien heureux de demeurer ici. — C'est un bonheur que vous pourriez partager avec moi. »

Nouvelle agitation de la dame. J'avais ouvert quelques parenthèses dans notre causerie pour lui parler de sa beauté rarissime et de son charme irrésistible. Ce à quoi elle répondait : « Chanson connue sur un air connu. »

Deux heures se passèrent ainsi. Elle reprit son ombrelle; mais je l'arrêtai à la porte de l'antichambre avec les prières et les surprières d'un homme soudainement affolé. « Si vous croyez que ça m'amuse de m'en aller ! — Eh bien, ne vous en allez pas. — Attendez ma fantaisie. »

Elle s'envola. Elle revint un mois après, sans tambour ni trompette. Je l'avais à peu près oubliée ; dès que je l'aperçus, je sentis que je l'aimais. Nous reprîmes la causerie sur le même ton railleur un peu plus attendri. Tout d'un coup elle me dit : « Si vous saviez comme je suis malheureuse ! » Je croyais qu'elle allait fondre en larmes, mais elle éclata de rire. « Pourquoi êtes-vous malheureuse ? — Parce que j'ai horreur de mon chez-moi. — Eh bien ! venez ici. — Oui, à une condition, c'est que vous irez chez moi. — Et Brutus ? — Il est parti pour Vienne. »

Il faut accepter tout des femmes quand elles sont en train de donner, ne fût-ce qu'une miette de leur cœur. Je répondis à la dame : « C'est dit, vous viendrez ici et j'irai chez vous, votre intérieur me servira à étudier une femme de plus. — Oui, mais vous n'aurez pas le droit de revenir chez vous. — O femme fantasque et charmante, je me soumets ! Quand nous croiserons-nous en chemin ? — Aujourd'hui, si vous voulez ; je vais rentrer chez moi et j'enverrai des draps. » Je me mis à rire. « N'oubliez pas votre chemise de nuit ! Et moi, me dispensez-vous d'envoyer des draps chez vous ? »

Je croyais jusque-là que c'était une simple gageure, mais la dame n'était pas partie depuis une demi-heure, qu'une grande fille de chambre, sérieuse comme une potence, apporta une magnifique paire de draps de batiste qu'elle mit à mon lit sans sourciller. Je n'en revenais pas. « Mademoiselle, ce n'est pas la première fois, j'imagine, que vous vous livrez à cet exercice ? » Cette fille ne me répondit que par un silence éloquent. Je vis bien qu'elle ne parlerait pas, et je jugeai qu'il serait ridicule de faire d'autres questions. La dame m'avait parlé des célèbres draps de satin noir de M. de Balzac, destinés sans doute à quelque femme haute en couleur. Pour elle, qui était blanche comme la lune, elle ne craignait pas la blancheur de la batiste.

Si ce roman vrai vous ennuie, sautez la dernière page.

Je fus fidèle à nos conventions, comme si elles eussent été écrites sur papyrus. Le soir, j'allai rue de Babylone, vers onze heures, la dame était toute habillée pour venir chez moi. « Je partais. — Eh bien, je vais vous conduire. — Nenni, nenni, vous êtes mon hôte, vous allez vous coucher ; si vous venez avec moi, je vous jure que je n'entrerai pas chez vous. Ce que je veux, c'est bien simple, c'est de dormir dans un autre lit, dans une autre chambre, dans une autre atmosphère ; les médecins de l'âme me conseilleraient cela pour tuer l'ennui en moi. »

J'obéis. Je saluai la dame à sa porte et je rentrai chez elle.

Naturellement, je ne me couchai pas. Il y avait là des livres ennuyeux, et je faillis m'endormir debout ; mais, vers minuit et demi, je me mis en route pour rentrer chez moi, en homme qui ne découche jamais ! J'avais

des mœurs. Je songeais en souriant à ces sentiers perdus que prend la femme romanesque pour faire sa chute plus poétique. D'ailleurs, c'est une illusion de plus, la femme joue à cache-cache, comme les enfans qui se croient invisibles parce qu'ils se mettent la main sur les yeux.

J'étais arrivé sous mon balcon, la dame ne rêvait pas à la belle étoile. Comme ce n'est plus le tems des sérénades ni des échelles de soie, je montai lestement pour voir si la dame dormait bien chez moi. Elle faisait semblant de dormir — je la pris au mot — la suite au prochain numéro.

VIII

L'amour sans lendemain

En ce tems-là on prenait encore le tems d'aimer. Aujourd'hui tout va si vite que c'est à peine si on accorde à son cœur cinq minutes d'arrêt entre une œuvre de charité, une valse éperdue, un tourbillon de bourse ou un pari sur le turf, car maintenant les femmes ont pris les belles habitudes de leurs maris et de leurs amans. Célimène donne des ordres de bourse et parie aux courses, son éventail n'est souvent qu'une carte à jouer, mais c'est toujours l'homme qui paie la carte.

Ces intrépides amazones le prennent de haut avec les sentimentaleries de leurs devancières ; aucune d'elles ne daignent se promener sur le lac de Lamartine ; elles

n'iraient pas à Venise comme George Sand avec Alfred de Musset, même pour le tromper. Elles aiment à brûle-pourpoint : bonjour, bonsoir. C'est l'heure et le moment de Crébillon le gai. Pourquoi attendre au lendemain ? Pourquoi s'éterniser dans un amour ?

Il m'est arrivé ceci dans un hôtel du meilleur monde. La dame était fort jolie : je n'ai pas peur de la compromettre, puisque je ne sais pas son nom. La maîtresse de la maison nous avaient acoquinés, selon le vieux mot, c'est-à-dire qu'elle nous avait avoisinés à table, pour un dîner quasi solennel, d'hommes d'État et d'hommes de lettres : tout le monde au dîner parla politique, hormis moi et la dame. Elle m'avait charmé par de grands yeux bleus sous des cils noirs. Ce n'était pas tout, car elle avait l'esprit provoquant comme son sein, esprit toujours en avant, toujours en bataille. On fait du chemin avec ces femmes-là, à moins qu'elles ne restent en route ou ne bifurquent soit par caprice, soit par un rappel de leur vertu. Au bout de cinq minutes nous nous connaissions, quoique la maîtresse de la maison eût oublié de nous présenter. Quand je m'assieds à une table plus ou moins hospitalière, ma première occupation est de renverser le menu ou la carte qui marque mon nom. Je ne sais si la dame en fit autant ce soir-là, mais je ne vis pas le sien. Cela ne nous empêcha pas, presque au début, de nous engager dans tous les dédales de la conversation, sauf à n'y pas nous retrouver. Je vis bien que je n'avais pas affaire à une précieuse ni à une bégueule : chaque fois que je risquais une légère attaque, la dame répliquait par un coup droit. J'avais le cœur aussi content que l'esprit, elle-même paraissait s'amuser beaucoup. De tems en tems nous nous disions :

« Quand on pense qu'ils en sont encore à Thiers et à Guizot ! »

Je n'ai pas l'habitude de chercher des femmes sous la table avec mes pieds : il y a trop longtems que je suis sorti du collège pour tenter ces enfantillages magnétiques. Le regard a plus d'action, puisqu'il jette la flamme du cœur. Aussi je parlais des yeux. Nous suivions toujours notre chemin :

Oh! les jolis propos et les charmantes choses
Que me disait la belle en la saison des roses.

C'était l'hiver, mais c'était la saison des roses, car la table riait par les bouquets, et tous les convives avaient reçu une rose-thé comme marque de bienvenue. « Je serais très heureuse, me dit tout à coup la dame, si je n'étais si mal habillée. » Je me hâtai de prendre mon monocle pour mieux voir encore les épaules et les seins de la dame. « Vous appelez cela mal habillée ! dis-je avec admiration, mais vous êtes vêtue de chair de pêche. — Chair de pêche si vous voulez, mais je n'aime ni l'étoffe, ni la façon de ma robe. — Vous avez raison, le peu de robe que vous avez nuit encore à l'admirable sculpture de votre corsage. — Nest-ce pas ? — Comment donc ! les Grecs qui étaient des malins, Praxitèle ou Cléomène, ne mettaient pas de robes du tout à leurs statues. — Oui, elles étaient moins décolletées que les Parisiennes qui vont au bal. — Oui, parce qu'elles étaient toutes nues. »

Nous en étions là quand la maîtresse de la maison qui ne voulait pas qu'on se prît à la gorge pour M. Guizot ou M. Thiers, leva soudainement la séance. Je conduisis

ma voisine dans le petit salon où l'on devait servir le café, mais à peine étions-nous devant la cheminée qu'elle disparut comme une ombre. Je la cherchai des yeux, car je me sentis tout à coup bien seul parmi mes compagnons du dîner. On prit le café, elle ne reparut pas; la tristesse voila mon cœur. Pendant que les musiciens préludaient déjà au bal qui allait suivre le dîner, j'accompagnai les fumeurs dans la bibliothèque. Voilà à quoi servent les bibliothèques aujourd'hui. Je n'y restai pas longtems; je revins dans le coin des femmes, espérant y retrouver celle qui s'était envolée. Mais point. Je me hasardai à la demander à la maîtresse de la maison, qui était furieuse contre moi, parce que je n'avais pas dit un mot de tout le dîner. Elle me répondit que ce n'était pas à elle à veiller sur ma voisine. Un peu plus je quittais la partie, n'ayant rien à faire dans les quadrilles, ne voulant pas retourner fumer des cigarettes.

Enfin la dame reparut. Elle reparut dans une autre robe! Elle me sembla vingt fois plus jolie, sans doute parce qu'elle était plus décolletée. Sa queue était une vraie queue de paon, son corsage était une illusion. Je fis un pas vers elle, en lui débitant une phrase sur sa beauté. La maîtresse de la maison vint à nous tout admirative et tout inquiète. Elle trouvait bien pour sa fête que ma voisine fût ainsi parée, mais elle se demandait si on la trouverait assez habillée.

Les violons sifflaient déjà. La danse n'est pas ce que j'aime, mais je fis un tour de valse avec la belle : une manière de continuer la conversation. La valse a cela de beau qu'on se dit mille choses tendres et galantes sans prononcer une parole. Après la valse nous nous jetâmes sur un canapé abrités par les rideaux mouvans du qua-

drille : « C'est étrange, dit la dame, il me semble qu'il y a un siècle que je vous connais. — N'en doutez pas, lui répondis-je, je me souviens d'avoir été votre amant sous Louis XVI. — Voulez-vous bien vous taire ! — Comment ! vous ne vous rappelez pas que je vous ai adorée à Versailles ou à Paris ou dans quelque château perdu ? » Ma voisine se mit à rire et sembla chercher dans le passé. « Je ne me rappelle pas mes existences antérieures, par une bonne raison, c'est que je ne me rappelle même pas mes dernières saisons : je ne suis ni du futur, ni du passé, je suis du présent. Mais si vous êtes sûr de m'avoir aimée il y a cent ans, dites-moi si j'étais belle et si je m'amusais. » Je lui racontai de l'air le plus convaincu son histoire ancienne, voulant toujours lui prouver que nous avions conduit ensemble à grandes guides une galante aventure. « Je vous vois venir avec vos talons rouges, me dit-elle, vous voulez m'amener à recommencer comme si c'était plus aisé que de commencer. Voilà des malices cousues de fil blanc. Mais vous ne connaissez pas la vraie femme : avec elle c'est plus facile à commencer qu'à recommencer. — Eh bien ! dis-je, avec un éclair de passion, je vous prens au mot. » Elle se dégagea bien vite en me disant que ses paroles n'étaient pas paroles d'Évangile. Je ne la connaissais pas bien encore ; je croyais en effet avoir affaire à une de ces vaillantes créatures qui se grisent dans la causerie, qui risquent un pied dans le Rubicon et qui ne le passent pas. Je n'en étais pas moins heureux de m'amuser, en suivant avec elle tous les méandres de l'imprévu.

Comment se fit-il qu'au moment où elle allait demander ses gens, je me trouvai dans l'antichambre. « Voulez-vous me permettre, madame, de vous conduire

à votre coupé? — Jamais, » me dit-elle en prenant mon bras. Nous descendîmes quelques marches : « Il fait un tems superbe, je demeure à deux pas, mettez-moi à ma porte. » Et souriant: «Je vous y mettrai moi-même à la porte. — J'obéis, madame. » Nous voilà au bas de l'escalier, elle regardait tout autour d'elle comme si elle fût inquiète de quelques rencontres inopportunes, comme si elle eût peur de trouver ses gens: « Tant pis, dit-elle, que m'importe, puisque le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. » Un peu plus j'étais assez bête pour la prendre au mot, mais je me hâtai d'assembler des nuages. Il y a un Dieu pour les amoureux comme pour les ivrognes. Ce Dieu, c'est le diable. Nous n'avions pas fait vingt pas dans la rue que mon cocher me fit signe. J'avais vu mon groom qui dormait au bas de l'escalier, mais je n'avais eu garde de le réveiller. Mon cocher m'appelant, j'offris à la dame de la porter dans ma voiture, elle ne risquait pas d'être reconnue par mon cocher qui ne la connaissait pas et qui ne pouvait voir sa figure tant elle était voilée et emmitouflée. Quoique le ciel fût étoilé, le vent sifflait dans les marronniers; c'était le froid de janvier à deux heures de la nuit. J'avais fait un pas vers le coupé sans que la dame se détournât; je fis un deuxième pas, puis un troisième. Le cocher avait ouvert la portière, je pris la frileuse et je la nichai le plus doucement du monde. Après quoi, je dis au cocher tout en montant: A l'Arc de Triomphe! — « Il n'y a pas de quoi! dit-elle en riant, d'ailleurs ce n'est pas mon chemin. — Qui sait, madame, vous échappez peut-être à un grand malheur, en rentrant chez vous quelques minutes plus tard. — Vous êtes bien sûr, monsieur, que c'est la destinée qui parle par

votre voix ? — Oui madame, laissez-vous conduire. — Vous crierez casse-cou. »

J'étais éperdument amoureux de ma voisine, plus voisine que jamais. Ces passions soudaines sont des ivresses adorables. A sept heures, je n'avais rien ni dans le cœur ni dans l'esprit, je m'attendais à passer quelques heures plus ou moins ennuyées, parlant pour ne rien dire et pour empêcher mes voisins ou mes voisines de me débiter trop de lieux communs. Voilà que tout à coup je me trouve à la première représentation d'un amour nouveau, dans tous ses rayonnemens : beauté opulente, charme pénétrant, esprit du diable, grâce féline, abyme jonché de roses. Aussi voulais-je me précipiter : ma passion avait le vertige, d'autant plus que, je ne sais pourquoi, la dame s'était prise à ce feu de paille. C'était peut-être une honnête femme lasse de son métier, comme dit La Rochefoucault, c'était peut-être une femme pervertie qui s'évanouissait dans le tête-à-tête, c'était peut-être une curieuse affamée d'impossible. Le hasard avait beaucoup travaillé pour moi, j'étais d'autant plus près de la victoire que j'y étais allé nonchalamment en soldat qui ne prend pas la peine de dresser ses batteries. Ce qui est certain, c'est que cinq minutes après nous pouvions passer sous l'Arc de Triomphe.

Quand nous redescendîmes l'avenue des Champs-Élysées, elle me dit : « Comment t'appelles-tu ? — L'Occasion, lui répondis-je. Et toi ? — Le Caprice. — Nous voilà bien renseignés ! — Je ne veux pas que ton cocher s'arrête devant ma porte ni toi non plus. — Pourquoi ? — Parce que je ne veux pas que tu saches qui je suis. — Mais ne te reverrai-je pas ? — Jamais ! Vous ne savez pas mon nom, je ne veux pas savoir le vôtre. Jurez-moi

que vous ne questionnerez pas ni Mme A***, ni Mme B***, ni Mme C***, qui vont remarquer ce soir que nous avions quelque chose à nous dire. »

Je jurai. J'aime trop ces aventures du tome premier pour m'obstiner à vouloir lire le tome second.

Sur la prière de ma voisine, je fis arrêter mon cocher au coin de la rue de Marignan ; la dame m'embrassa — un baiser d'adieu d'une douceur mourante — après quoi elle s'envola plutôt qu'elle ne descendit de la voiture.

IX

Les heures du diable.

La femme qui ne se donne qu'une heure au diable passera cent mille heures dans l'enfer. C'est une légende du moyen âge. Voilà pourquoi les pécheresses ne s'arrêtent jamais à leur première chute. Le catholicisme a eu tort de faire la peine plus forte que le délit. Je sais bien qu'il y a le repentir; mais qu'est-ce que le repentir, sinon le regret de ne plus pécher ?

Alfred de Musset a dit : « Les romans des romanciers sont leur vie. » Voilà pourquoi j'ai conté beaucoup de mes histoires au chapitre d'Octave de Parisis, témoin celle-ci.

« J'ai cognu une très honneste dame », dont je ne dirai que le nom de baptême, laquelle se donna une heure au diable, pas une minute de plus, pas une minute de moins. Je l'avais souvente fois rencontrée dans le monde, à la Cour, à l'Opéra, à Dieppe, à Biarritz, au champ de courses, ce dernier salon. J'avais épuisé pour

elle le langage des fleurs de rhétorique, panachées çà et là de mots à la hussarde. Elle avait ri, mais elle n'avait pas daigné s'émouvoir. On la disait fort mélancolique en son hôtel, où son mari ne rentrait que pour déjeuner avec elle, « ne voulant pas scandaliser ses gens. » Elle se nommait Blanche, et blanche elle était. Elle se résignait en silence depuis trop longtems, car le marquis l'avait battue. Elle craignait le scandale d'une séparation de corps, parce qu'elle était fille naturelle et que, jusque-là, on n'en savait rien. Ses yeux bleus sous ses cils noirs répandaient une douceur pénétrante et mystérieuse. C'est par les yeux qu'elle prenait son monde : elle m'avait pris. Sa beauté était discutable, car elle avait ses bons jours et ses mauvais jours, avec sa pâleur ambrée, sa bouche tragique, son menton accentué. Mais cette bouche tragique devenait charmante dans le sourire. J'avais devers elle une vraie curiosité. A chaque rencontre, nous reprenions la causerie à la même lettre de l'alphabet.

Parmi ses amies, il en était une, tombée du meilleur monde dans le plus mauvais demi-monde : séparation de corps, aventures au bal de l'Opéra, soupers avec des comédiennes, tout ce qui accentue la vie des naufragées. Or, elle me dit un jour : « La marquise fera bientôt naufrage avec vous. Une femme qui s'ennuie tombe toujours dans la gueule du loup. — Mais il y a bien d'autres loups sur son chemin. — Oui, mais aiguisez vos dents, car elle m'a parlé de vous. — Vous la voyez donc encore? — Mon cher ami, je ne la voyais plus depuis que j'ai secoué mes chaînes; mais, hier, le hasard l'a mise à côté de moi au bois de Boulogne. Elle ne s'est pas détournée, comme les autres bégueules de Sainte-Clotilde, elle m'a tendu la main comme naguère,

ce qui m'a mis deux larmes dans les yeux, tant j'étais touchée de retrouver une amie perdue. La marquise m'a demandé si j'étais heureuse. « Très heureuse, » lui ai-je répondu. « Ah! dit-elle, comme en se parlant à elle-même, quelles larmes je paierais pour avoir une heure de joie! » C'est alors que je lui ai conseillé de se donner au diable pendant une heure. « Comment peux-tu me conseiller cela? — Tu ne me comprends pas, parce que tu n'es pas sur l'autre rive, comme moi; je te conseille cela, parce que cette heure d'amour, longtems attendue, on la savoure avec délices, on s'en souvient jusqu'à la mort. » La marquise, devenue pensive, murmura : « Qui sait? » Je continuai mon rôle de tentatrice, comme si le diable m'eût payée pour cela. « Ton mari, ma chère Blanche, se moque de toi avec Peau de satin ou Peau de requin. Il ne t'aime pas et tu ne l'aimes pas. S'il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de mariage. Aimer! vois-tu: sentir un cœur qui bat contre le vôtre, voir des yeux qui se perdent dans vos yeux, abriter son âme en peine dans une âme de feu... » Blanche me regarda : « Oh! oui, me dit-elle, tu as aimé, toi. On me parle toujours de ma vertu; eh bien, du haut de ma vertu, je te pardonne..» Et, sur ce mot, Blanche m'entraîna sous les arbres. « Écoute, Alice, reprit-elle en s'assurant que nul ne nous écoutait, pas même Dieu. Tu es une femme de cœur, je puis t'ouvrir le mien. J'ai aujourd'hui vingt-cinq ans; je vois tomber ma jeunesse sans un seul rayonnement, comme si je n'avais vécu que par des jours de pluie. Je suis de toutes les fêtes du monde, mais surtout des sermons et des œuvres de charité. Dieu me tiendra-t-il plus de compte de mes aumônes parce que mes mains seront plus saintes? » Je

répondis à la marquise que si Dieu ne me pardonnait pas pour avoir trop aimé, le diable au moins ne m'arracherait pas le doux souvenir de mes heures d'amour. Alors la marquise me serra doucement la main. « Alice, je veux tout te dire. J'aime un de tes amis. — Lequel? — Devine. — Je ne devine pas. — J'aime ton ami A. H*** Je le savais. » La marquise me regarda toute surprise. « Et comment le savais-tu? — Parce que si tu n'aimais pas A. H*** tu ne m'aurais pas parlé si longtems. C'était lui que tu cherchais dans mon cœur. » La vertu de la marquise releva la tête. « Oui, je l'aime, mais nul autre que toi ne saura mon secret... moi et lui... » La solitude devenait de plus en plus sombre, des paroles de feu brûlaient les lèvres de Blanche, mais elle n'osait parler tout haut. Elle s'aventura pourtant. « Alice, tu sais que tu es plus belle depuis tes folies, la passion est donc le dernier mot de la beauté? » Le visage de la marquise s'empourpra comme le soleil couchant. Elle osa me reparler alors de l'heure du diable. J'aurais voulu vous avoir sous la main pour la jeter dans vos bras. Mais ce qui est différé n'est pas perdu. « Sachez, mon bel ami, que la marquise, en me quittant, m'a embrassée avec amour, car c'était bien votre souvenir qu'elle baisait sur mes joues. »

Ainsi parla Alice. Je ne savais s'il fallait croire un mot de tout ce qu'elle m'avait dit.

Se moquait-elle? ou bien Blanche avait-elle voulu se moquer? Mais Alice m'affirma qu'elles étaient sérieuses toutes les deux; elle ajouta que si je n'étais pas trop bete, Blanche se donnerait au diable pendant une heure, avec quelques minutes de grâce.

A quelques jours de là, je rencontrai la marquise, qui

me parut beaucoup plus réservée que de coutume. Comme nous parlions de tableaux italiens, je la priai de venir dans ma galerie voir une vierge du Pérugin, qui avait passé par les mains de Nieuwerkerke. Elle me dit que si j'habitais la galerie du Louvre, elle viendrait volontiers. « Madame, quand on est comme vous sur un piédestal de marbre de Carrare... » Elle ne me laissa pas achever. « Je vous prens au mot, dit-elle. J'irai voir demain votre madone. »

Je ne lui donnai pas, comme à quelques autres, la clef d'argent des heures nocturnes. Elle passa par la grande porte.

C'était vers deux heures et demie; tout l'hôtel était sur pied : fleurs dans la galerie et fleurs dans le jardin. J'avais eu peur qu'elle ne vînt avec une amie, mais elle était venue seule. Je la reçus avec une grâce toute respectueuse. Elle admira l'hôtel, elle admira l'ameublement, elle admira les tableaux; mais elle ne vit rien de tout cela.

Elle était venue dans la chambre à coucher sous prétexte de voir des émaux et des aquarelles.

Tout à coup la pendule sonna trois heures : c'étaient les trois coups du diable. Blanche tressaillit. La même idée avait traversé son âme et la mienne. Une heure à moi! pensai-je. Une heure à moi! pensa-t-elle.

Je lui pris les mains et je la regardai avec des yeux allumés dans l'enfer. Elle pâlit, elle chancela. Elle voulut fuir. « Non, lui dis-je en joignant mes mains autour de son cou. Non, je t'aime, je t'aime, je t'aime! »

Elle essaya de se dégager, mais je la retins par la douceur et par la violence. Mes lèvres égarées brûlèrent son front et tuèrent sa vertu.

La nature reprenait ses droits, l'âme ne commandait plus, la femme éclatait à travers l'ange. « Eh bien, oui, me dit-elle dans son affolement, je veux t'aimer pendant toute une heure ! »

Et elle répandit ses cheveux sur son front, comme pour un voile. « A quatre heures, reprit-elle en regardant la pendule, je descendrai l'escalier pour ne jamais le remonter. — A quatre heures cinq minutes, lui dis-je, car l'aiguille a déjà marché. »

Je ne sais pas si la marquise perdit le ciel, mais nous avons cueilli l'heure dans tous les éperdumens de l'amour. Ce n'était ni Lovelace, ni Werther, ni Clarice, ni Charlotte, c'était un Parisien amoureux et une femme curieuse.

Tout à coup quatre heures sonnèrent. Blanche se jeta hors de mes bras, comme si la douce sonnerie sonnât pour elle l'heure du Jugement dernier. Il lui semblait que déjà la terre tremblait, que le soleil se voilait la face, que les étoiles tombaient du ciel.

Mais rien n'était changé autour d'elle; la vierge du Pérugin la regardait toujours avec le même sourire. « Adieu ! me dit la marquise en faisant mal un signe de croix devant cette vierge ; adieu ! monsieur, nous ne nous reverrons jamais ! » Comme je n'aime pas à contrarier les femmes, je répondis : « Jamais ! »

Et comme j'ouvrais les bras pour lui dire adieu, elle revint à moi et pencha sa tête sur mon bras. Quand je la relevai, ses yeux étaient pleins de larmes. « Adieu ! » dit-elle encore. Elle reprit son grand air et sa dignité. Je la reconduisis jusqu'au bas de l'escalier. Se voyant passer devant un miroir de Venise, elle se reconnut telle qu'elle était avant sa chute; mais se

voyant passer devant son âme, elle ne se reconnut pas.

Pendant plus de quinze jours, elle ne sortit pas de chez elle, comme s'il lui fût arrivé un grand malheur.

En ce tems-là, je me consolais assez facilement du chagrin que je faisais aux femmes; mais quand je vis Blanche pâlie et attristée, je sentis que je l'aimais profondément — et ce fut mon tour d'avoir du chagrin — car elle ne voulait plus me voir. Ce n'est que plus d'un mois après une rencontre chez des amies que j'entendis sonner l'heure du diable pour la seconde fois. Mais ce fut tout. Il fallut me contenter des chimères platoniques. Quand ma passion fut au paroxysme, Blanche était retournée à Saint-Thomas-d'Aquin et s'était repentie.

J'avais beau battre en brèche le sermon et le confessionnal, elle ne voulut plus redescendre du piédestal.

Elle revint chez moi et je voyageai avec elle, car elle défiait l'opinion. Mais elle demeura inattaquable dans ses doctrines spiritualistes, tout en me disant qu'elle m'aimait toujours. Effaça-t-elle ainsi les deux heures fatales?

Un jour, elle disparut du monde parisien, pour retourner dans ses terres vivre comme une sainte *, pendant que son mari scandalisait un petit coin de Paris.

. . . .

Et ainsi je pourrais réveiller d'autres souvenirs pour peindre quelques femmes de mon tems. Mais n'est-ce pas déjà trop? On se méprendrait étrangement si on croyait que je sois pris par la vanité des collégiens. Tout homme qui a couru le monde a été forcé de faire bonne

* On a reconnu dans cette étrange figure *la Charmeuse*, qui remplit le livre I de ces *Confessions* : Premier et dernier mot de l'histoire.

figure sous le caprice des femmes, même s'il ne les a pas cherchées.

Faut-il encore rappeler une aventure dont on a quelque peu parlé ? Un soir de juin, après un gai dîner, je me promenais avec Henri Didier, le comte Gilbert de Voisins, le baron Le Chaise, qui voulait descendre du père La Chaise et qui avait son tombeau dans la grande nécropole. C'était aux Champs-Élysées, à l'heure du défilé, lequel défilé n'était pas comme un peu plus tard tout ruisselant de luxe. Quelques mondaines plus ou moins héraldiques, quelques bourgeoises patentées, quelques filles galantes qui ne se sentaient pas encore chez elles, quoique sur le pavé : voilà le menu.

Nous étions gais ; nous jetions vers les équipages des œillades et des apostrophes impertinentes comme des gens qui cherchent aventure.

Henri Didier qui est mort fou proposait mille desseins fantasques, par exemple se jeter à la tête des chevaux pour sauver la vie à une femme et avoir ainsi l'occasion de devenir son amant. « Il est bien plus simple, lui dis-je, de se jeter dans sa voiture. Je vous parie que je monte dans le premier landau ou dans la première victoria qui me tapera dans l'œil. »

Henri Didier était un parieur, il me tint vingt-cinq louis. Il fut convenu que nous monterions jusqu'à l'Arc de Triomphe pour avoir le tems de trouver une vraie femme. Car je ne voulais ni d'une douairière, ni d'une bégueule. Je commençais à désespérer lorsqu'en arrivant à la grille, je me sentis frappé par le magnétisme d'une jolie promeneuse couchée dans sa calèche. Il avait été dit que les courtisanes n'étaient pas du jeu, aussi quand je voulus tenter l'aventure, Henri Didier cria « holà » ; mais

je passai outre, je me précipitai au risque de me faire rouer, me voilà, comme une bourrasque, entré dans la voiture. « Madame, dis-je en m'asseyant, quand vous saurez pourquoi je suis venu... — Monsieur, descendez à l'instant ou j'ordonne à mes gens... — Mon Dieu, madame, monter passe encore, mais descendre ! »

La dame s'adressa à son cocher. — « André, je vous ordonne... — Remarquez, madame, que tous les yeux sont tournés vers nous, jugez du scandale si vous me faites descendre de force... »

En ce moment, un landau, une vraie corbeille de fleurs, tant les femmes qui s'y épanouissaient étaient fraîches et riantes, passa à côté de la victoria. Je saluai et trois figures charmantes me rendirent mon salut.

Naturellement je parlais toujours à tort et à travers : « Songez, madame, que si je me précipite hors de votre voiture, ce sera le même scandale que si je me précipitais par la fenêtre de votre chambre. — Monsieur, je ne suis pas responsable des folies d'un extravagant; vous figurez-vous que vous êtes au bal de l'Opéra ? — Oui, madame, car nous nous connaissons bien et nous ne nous reconnaissons pas. »

La conversation continuant, la partie était gagnée. je débitai mille folies, perdant de vue mes trois compagnons, car la victoria les avait bien dépassés. Mais j'ai hâte d'arriver à la fin de l'histoire.

J'avais eu la bonne fortune de tomber sur une femme romanesque ; je fis ma présentation en règle en lui donnant ma carte. Je jouai si bien la passion improvisée que je m'y pris moi-même. Je m'étais risqué devant une chercheuse des bords du Volga, qui s'efforçait d'effacer en elle l'empreinte sauvage. C'était une saveur nouvelle

pour un homme trop habitué aux Parisiennes. Elle s'adoucit à tel point qu'elle me prit le cœur. Un romancier n'est jamais un inconnu : elle avait lu la *Pécheresse* et le *Violon de Franjolé*.

Je l'invitai à dîner. « Oui, me dit-elle, chez moi. » C'était à l'hôtel du Rhin. Le lendemain, Henri Didier, furieux d'avoir perdu son pari, me chercha querelle. « Vous n'avez gagné, me dit-il, que si vous êtes l'amant de la dame. »

J'aimais trop mon inconnue pour ne pas lui sacrifier les vingt-cinq louis, en disant au parieur que je n'étais pas son amant. C'est la morale en action !

X

Moralité.

Et la moralité ? Faut-il la chercher dans Zénon ou dans Horace ? Tout se paye au commerce de la vie. Ceux qui sèment le blé recueillent la gerbe, ceux qui sèment l'ivraie recueillent les herbes folles. L'amour est gai compagnon jusqu'au jour où il dépavoise notre esquif. Nous revenons seul au rivage — et nous regrettons le tems perdu — ce qui est une autre folie.

La moralité pour moi la voici. Je suis tombé dans la gueule du loup, je veux dire dans les bras de cette Muse fatale que les anciens ont connue sans vouloir lui donner droit de cité dans l'Olympe : *l'Inassouvie ?*

Éros était divin, né des blondes caresses
Du soleil sur la mer ; mais un jour, dans les cieux,

Le fier Zeus jalousa les hommes — d'autres dieux...
Aussi vous créa-t-il, Voluptés vengeresses !

C'est vous qui me frappez. Ivre de vos ivresses,
Je tombe lâchement à vos pieds odieux.
Je serais dieu sans vous : l'Olympe radieux
M'est fermé par vos mains, cruelles charmeresses !

Dès que je m'essayais au rôle de Titan,
Éros, railleur, jetait sur moi l'Inassouvie,
Qui me prenait mon tems, qui me prenait ma vie.

Et tout s'en est allé dans les neiges d'antan !
Je voulais embrasser la blanche Renommée,
Mais je n'étreindrai plus que poussière et fumée.

Et pourtant ne renions jamais nos dieux. Un des quarante, Alexis de Tocqueville, n'a-t-il pas dit : « Depuis que j'entre dans la vieillesse, j'ai plus de respect pour les passions — même pour les mauvaises. »

L'olympien Gœthe va bien plus loin quand il avoue qu'il s'humanise sept fois par semaine, chaque jour avec une femme nouvelle. N'est-ce pas toujours le symbole de Praxitèle faisant poser sept femmes pour en composer une parfaite ? A ce compte-là qu'est-ce que Salomon avec ses sept cents femmes et ses sept cents concubines ? Quand on est un superparisien courant les aventures dans tous les mondes pendant un demi-siècle, n'est-on pas un petit-cousin de Salomon ? C'est chanter le *Cantique des cantiques*.

Les marchands de chansons de mon tems ne vous tenaient pas quittes quand vous aviez acheté un cahier : ils vous rappelaient en chantant le second cahier. Et ainsi de cahiers en cahiers. Écoutez donc encore cette chanson, elle n'a que deux couplets :

J'étais une nuit au bal chez une Américaine qui recevait le nouveau monde de Paris, c'est-à-dire des gens de toutes les morales, une vraie salade russe panachée de truffes et de capucines. C'était charmant pour les hommes qui ne veulent pas perdre leur tems, car les femmes menaçaient de n'être point cruelles. J'en avisai une qui était venue là jouer la Muse du platonissisme; je lui en débitai de toutes les couleurs pour déplacer sa philosophie. Elle se moqua de mes paradoxes, mais elle me permit de les continuer chez elle tout en me disant à chaque mot : « Je vous sais par cœur. » Je la reconduisis chez elle. Arrivée à la porte cochère, elle fit quelques façons; dans l'escalier, elle fit quelques manières ; mais je suis de ceux qui ne s'en vont jamais si on les met à la porte. Me voilà donc dans un joli nid du boulevard Malesnerbes. Elle me demande si je veux souper. Je la prens dans mes bras en lui disant : « Voilà mon souper. »

Nous soupâmes gaiement, après quoi elle me dit : « Ah çà! est-ce une comédie que tu joues là, en faisant semblant de ne pas me connaître? — Je ne comprends pas. — Comment tu ne te souviens pas que nous avons déjà « soupé » ensemble? »

La vérité est que j'avais tout à fait oublié. Il n'y a que le cœur qui se souvienne.

Cette comédie a eu sa contre-partie : Le hasard m'avait mis sur le chemin d'une femme qui a quelque peu fait parler d'elle. La prise de corps dura ce que durent les belles de nuit. Nous nous quittâmes contens l'un de l'autre, mais contens aussi de nous en aller. Sans doute la dame fut plus d'une fois appréhendée au corps puisqu'elle oublia notre aventure, à ce point que plusieurs années après, quand vint une nouvelle prise

d'armes, elle ne me reconnut pas, mais pas du tout, du tout. Et pourtant je ne déchantais pas.

Ne multiplions donc pas ces aventures et ces mésaventures. Ce sont les tourbillonnemens, les va-et-vient, les impromptus d'un bal masqué. Qu'est-ce autre chose que la vie si ce n'est l'art de dénouer les masques? Le premier est adorable, c'est la jeunesse; le dernier est terrible, c'est la mort. Entre le premier et le dernier que de figures rieuses ou éplorées, que de passions ébauchées ou profondes, que de dessus de paniers et que d'abymes! On y perd son tems ou son cœur; mais croyez-vous que les courses au clocher de l'ambition ou que les âpres inquiétudes de l'argent soient plus douces à l'esprit? Tout bien considéré il faut aimer les femmes comme les aimait Salomon et sans dire, après lui, qu'elles sont amères.





LIVRE VIII
COMMENT ON SE MARIE

I

Fannie

En ces histoires rapides, tableaux vivans qui s'effacent comme des songes, je n'ai pas mis mon cœur en scène, parce que mon cœur n'y était pas ou n'y était guère. Bien heureux ceux que la passion conduit au rivage un jour de beau tems après les traversées périlleuses ! C'est un sage de l'antiquité qui a dit cela. En compagnie de l'Amour, on ne sait jamais où l'on va ; on commence à chanter avec lui de jolis motifs d'opéra, jusqu'au jour où, la scène changeant, on chante les grands airs, non plus du bout des lèvres, mais de toute son âme, jusqu'à se briser la voix.

*

Ce fut ainsi que, sans y prendre garde, par la force de la passion, par le charme de la vertu, je fus doucement pris dans le mariage.

C'est une autre atmosphère. Après les jours de fêtes bruyantes, n'est-il pas charmant de s'en aller en villégiature respirer l'air vif des montagnes, rêver au bord des fontaines et savourer dans les bois la solitude à deux ? Pour ceux qui ont trop vécu de la vie de Paris, cette sérénité agreste, c'est le mariage. On change de point de vue en changeant d'air. Les ennuyés s'ennuient comme auparavant; mais les chercheurs y trouvent des joies inespérées. Les butors peuvent rester tout un quart de siècle avec une femme sans la connaître et sans « la dépenser », comme ces avares qui ne jouissent pas de leur fortune. Les butors tiennent la femme au coin du feu, sans savoir l'aimer par l'esprit, par le cœur, par l'âme, par la volupté ; tandis que les dilettanti, s'ils tombent sur une vraie femme, ouvrent un livre rare qu'ils relisent mille fois avec un plaisir nouveau. J'ai l'honneur d'être un dilettante.

J'allais souvent, le soir, me rafraîchir de mes études sur le XVIIIe siècle dans le jardin du Luxembourg, en compagnie de Lafayette, Falconnet, De Mars, L'Hôte, Malitourne et quelques étudians lettrés. Souvent, avant ma promenade, je montais chez Janin, qui me donnait un cigare et un conseil : je ne prenais que le cigare. Nous nous quittions à sa porte, parce qu'il allait tous les soirs au théâtre. Il n'aimait les jardins qu'à l'Opéra. Moi, j'aimais beaucoup le Luxembourg, qui me montrait les divers styles depuis la Renaissance. Tout en y coudoyant la jeunesse, j'y respirais je ne sais quel parfum des vieux tems ; j'y voyais passer, vers le Val-

de-Grâce l'âme plaintive de La Vallière, vers la fontaine de Médicis la fille du régent, qui s'y est baignée avec Nocé et avec Fronsac.

Un soir que je me promenais avec Édouard L'Hôte, je vis fuir une figure que je pris d'abord pour une ombre, tant elle passait svelte et légère, dans sa longue robe noire ; elle était belle comme la beauté avec ses cheveux ondés et souples, comme des cheveux noirs qui ont été blonds, avec ses yeux bleus taillés en plein ciel. C'était une expression toute idéale, une vraie figure de Prud'hon. « Tiens, dis-je à Édouard L'Hôte, voilà l'image de ma vie qui passe. — Une femme en deuil ! » s'écria-il ! « Oui, repris-je, je sens qu'il y a entre moi et cette figure je ne sais quel lien invisible et quel charme fatal. »

J'aurais voulu suivre la jeune femme ou plutôt la jeune fille, puisque c'était une jeune fille, mais elle était de celles qu'on ne suit pas ; je ne me sentais pas le droit de prendre le même chemin, tant le respect me tenait à distance. Elle était d'ailleurs accompagnée de sa grand'-mère. Elle répandait autour d'elle tout un cercle de chasteté, et j'aurais cru profaner sa route en y marquant le pied. « Et pourtant, dis-je à mon ami, je me sens une vraie douleur d'avoir entrevu cette femme et de penser que je ne la reverrai jamais. » Et je rappelai les admirables vers de Théophile qui arrive devant un parc, qui s'arrête à la grille et qui s'écrie tristement : « Tout mon bonheur était enfermé là. » Et il passe son chemin !

Nous causâmes beaucoup de ces rencontres quasi amoureuses où deux âmes se marient pour une seconde par un regard.

Le même soir j'allai prendre le thé chez une femme à la mode, faubourg Saint-Germain, à laquelle m'avait

présenté mon cousin O'Connor. C'était la fille d'un ancien directeur de l'Opéra et de la Comédie-Française, mariée toute jeune à un personnage de la marine qui après sa retraite fut longtems maire du dixième arrondissement. Quelle ne fut pas ma surprise de voir arriver la jeune fille, en compagnie d'un grand-oncle, un botaniste célèbre, le docteur Fée, pour appeler la science par son nom.

Ce fut pour moi une vive émotion ; je me levai, je saluai et je ne voulus pas continuer une histoire commencée. Mais au bout d'une minute, la maîtresse de la maison me dit qu'elle ne me permettait pas de mettre la suite au prochain numéro. « Eh bien ! je continue », dis-je. Mais au lieu de continuer l'histoire commencée, un épisode d'un voyage avec Gérard de Nerval, je me mis à inventer un roman, dont la première scène était ma rencontre au jardin du Luxembourg avec la jeune fille en noir. Naturellement je n'eus garde de me mettre moi-même en scène.

La jeune fille qui m'avait vaguement reconnu, fut quelque peu surprise ; je fis l'ébauche d'une théorie des âmes prédestinées par les existences antérieures, des amours commencées dans une autre vie et qui doivent se continuer dans celle-ci, pour s'achever dans quelque ciel de Mahomet. Et pour appuyer ma théorie, je racontai qu'un de mes amis, qui était sur le point de se marier à une très belle personne qui l'aimait et qu'il croyait aimer, avait rencontré aux Tuileries, à l'heure même où il allait rêver à sa fiancée, une jeune fille qu'il n'avait jamais vue et qu'il lui semblait connaître bien mieux que l'autre, quoiqu'il eût vu l'autre tous les soirs depuis longtems. La maîtresse de la maison m'inter-

rompit pour me dire que mon ami était un visionnaire ; s'il croyait aimer sa fiancée c'est qu'il l'aimait, mais pourtant si un seul regard d'une étrangère qui, sans doute, était à cent lieues de là, avait suffi pour le faire envoler jusqu'au septième ciel, c'est qu'il n'était pas digne d'être heureux comme un simple mortel.

La jeune fille prit la parole : « Je ne suis pas romanesque, dit-elle, mais je suis fataliste : ce qui est écrit est écrit ; s'il est écrit là-haut que la fiancée ne sera pas la femme, rien n'y fera, ni le notaire avec son contrat de mariage, ni le maire avec son écharpe. » Le savant se mit à rire. « En vérité, dit-il, on dirait que ma nièce sait lire dans les astres. — Moi, dit-elle gaiement, je me contente de lire dans les mains ; ce qui est écrit là-haut est écrit dans les mains. »

Je me risquai vers la jeune fille : « Voulez-vous me donner votre main, mademoiselle ? — Oui et non », me répondit-elle, avec autant de raillerie que d'abandon. Elle me donna la main. Et se tournant vers son oncle : « Vous permettez qu'on me dise la bonne aventure ? — Certes, répondit le savant, mais je ne le permettrais pas, si je ne savais d'avance qu'on ne vous dira pas une seule vérité. — Pourquoi ? Parce qu'il faut vivre sans savoir le lendemain. — Mais, mon oncle, c'est comme si vous me disiez qu'il faut marcher sans savoir son chemin. — Qui donc sait son chemin quand il se met en route ? »

Cependant je tenais la main de la jeune fille, ce qui était très doux à mon cœur ; j'avais du premier regard dévisagé cette main, courant tous les méandres d'un œil indiscret. Je me perdis si loin dans la géographie de ce monde inconnu, que je ne disais rien, comme si je voulais

garder pour moi mes découvertes. « Eh bien ! me demanda la maîtresse de la maison, qu'y a-t-il dans cette main ? » J'avais pâli en voyant trop de lignes brisées. « Il y a, répondis-je pour cacher mon émotion, un mariage et des enfans comme dans les contes de fées, mais la vie est un conte de fée. — Non, dit mon cousin O'Connor, c'est un roman. — Non, dit gravement le docteur Fée, c'est une histoire. » — Cependant je continuai de déchiffrer tout haut les signes cabalistiques de la jolie main si gracieusement renversée.

Quand j'eus fini de parler, une belle amie de la maîtresse de la maison me dit que je ressemblais à un charlatan qui traduit l'hébreu sans savoir l'hébreu.

Ce qui ne l'empêcha pas de me donner sa main pour savoir si elle aurait une seconde jeunesse : quand je lui annonçai, non seulement une seconde jeunesse, mais une troisième jeunesse avec tout le regain de l'été de la Saint-Martin, elle dit que décidément elle croyait à l'art de lire l'avenir. Je lui avais donné la foi. « Vous savez, lui dis-je, en lui serrant la main, que je suis éperdument amoureux de cette jeune fille. — Tudieu ! dit-elle, cela se voit bien, il n'y a ici que la jeune fille qui ne s'en aperçoive pas. » Et après un silence : « Mais je vous défends d'y songer une minute de plus. »

Le docteur Fée avait demandé sa voiture. Je ressaisis doucement en signe d'adieu la main de la jeune fille. Avant de rentrer chez moi, je pris le plus long pour passer devant le Luxembourg comme si je devais revoir ma vision à travers la grille. « Ce n'était qu'une vision! » me dis-je tristement.

II

Yvonne

La vie se passe à croire à tout et à ne croire à rien. Que de fois j'ai subi l'idée du fatalisme parce que je ne me sentais pas maître de moi ! Vous dirai-je ici le roman de mon mariage ? Nous allions souvent avec Jules Janin dans une très hospitalière et très charmante maison de la rue du Four-Saint-Germain. Tout y était patriarcal, la figure des hôtes comme les airs anciens des tableaux et des meubles. Rien du jour. Le maître et la maîtresse de la maison avaient plus d'un siècle et demi à eux deux, mais ils aimaient la jeunesse, ils recevaient toutes les semaines une pléiade de femmes et de jeunes filles, qui étaient plus ou moins de la famille. On dînait gaiement, on dansait, on jouait la comédie, on carnavalisait en tout abandon de cœur et d'esprit, Janin lui-même risquait son tour de valse. C'était encore le Janin de la marquise de la Carte. Que faire en un tel salon, à moins qu'on n'y devienne amoureux ? Amoureux, je le fus bientôt jusqu'à la folie, — jusqu'à la folie du mariage. Et tout le monde, autour de moi, disait que cette folie c'était la sagesse. C'est que je m'étais pris aux plus beaux yeux du monde, de grands yeux noirs veloutés et profonds, à une de ces adorables figures de madone romaine qui vivent d'un amour et qui en meurent. Rien du caractère français, rien de l'expansion parisienne. Tout à leur rêve, tout à leur amour, elles s'y enferment comme dans un château-fort, sans que la curiosité fémi-

nine leur fasse ouvrir la fenêtre. Ce fut un peu Lully qui nous enchaîna ; en ce tems-là je jouais encore du violon ; elle jouait du piano comme Chopin. Dix ans avant Gounod, nous nous égarions dans le monde perdu de la vieille musique française. Je ne saurais dire avec quel charme nous allions à la découverte, dans *Armide* ou dans les autres opéras de ce maître étrange que j'adore toujours pour sa musique, — silencieuse. — En un mot, soit à cause de Lully, soit à cause du violon et du piano, soit à cause de ses vingt ans et de mes vingt-cinq ans, nous nous adorâmes. Et ce fut au point que nous ne pouvions plus vivre, elle sans m'entendre, moi sans la voir. J'amusais son cœur, elle était la joie de mes yeux et de mon âme.

Presque tout un hiver se passa ainsi. Notre amour, qui était un mystère pour nous, était connu de tout le monde ; on se demandait : « A quand la noce ? » Nous nous trouvions si heureux dans l'atmosphère irisée, que nous avions peur de toucher à la réalité. Je dois dire toutefois que dès que je n'étais plus tout emparadisé dans cette maison, je reprenais ma vie de bohème en toute désinvolture comme s'il y eût eu deux hommes en moi, ce qui d'ailleurs se voit tous les jours dans Paris, où les caractères vont s'effaçant de jour en jour.

Ceci ne pouvait pourtant pas durer longtems. Le grand-père et la grand'mère de la jeune fille, Mlle Yvonne H***, m'appelèrent un soir dans le petit salon et me dirent qu'ils étaient désolés de ce qui se passait. Ils n'auraient pas voulu que cette adorable enfant épousât un artiste, ils la réservaient à un magistrat ou à un futur homme d'État, en un mot, « à un homme sérieux ». Mais puisqu'elle avait le malheur de m'aimer, ils vous

laient bien me sacrifier leur rêve en m'accordant sa main.

Cette main toute blanche et toute mignonne, je ne l'avais pas demandée, mais je répondis par ce simple mot : « De tout mon cœur. » Et là-dessus on décida ceci, on décida cela. Le mariage fut résolu pour la semaine de Pâques. J'aurais le tems d'aller voir mon père et ma mère, de les amener dans la famille, de capitonner un appartement et de faire un nid pour deux, en un mot, de me préparer à la vie sévère du mariage. Sur quoi on appela mademoiselle H*** qui était trop simple et trop digne pour écouter aux portes. Quand elle comprit, de belles larmes lui vinrent aux yeux, elle se pencha pour embrasser sa grand'maman, mais je la pris dans mes bras et je bus ses larmes. Le grand-père voulut parler, mais elle lui mit la main sur les lèvres : « Non, dit-elle, je comprens, tout est dit, je suis bien heureuse, mais parlons d'autre chose. Avez-vous lu le journal du soir? »

Il lui semblait à cette belle fille, comme à moi, qu'en touchant de trop près à la réalité, tous les oiseaux bleus allaient s'envoler.

Nous achevâmes la soirée en alternant avec du Lully, du Mozart et du Glück, des amis discrets, ceux-là, qui ne venaient pas brutalement violer notre cœur et chasser nos rêves : *Armide*, les *Noces de Figaro*, *Orphée*, on pouvait continuer son rêve sur cette musique-là.

Très peu de tems après on donna le dîner des fiançailles, qui fut suivi d'un bal. Quoiqu'on voulût faire une fête intime, on éparpilla un peu les invitations parmi le monde des artistes. Le dîner, un peu grave d'abord, finit par devenir très gai. Je remarquai pourtant que ma

belle fiancée avait des nuages sur le front. Elle me regardait avec je ne sais quel sentiment de tristesse, quoiqu'elle s'efforçât de sourire. J'avais beau lui parler par mes yeux, elle semblait inquiète : il y a des pressentimens qui ne trompent pas.

Dès qu'on se leva de table, dès que j'eus reconduit sa grand'mère dans le salon, j'allai à elle, je lui pris la main et je lui dis doucement : « Nous ne nous aimons donc plus ? » Elle me répondit par un adorable regard qui sembla chasser les nuages comme un rayon de soleil chasse les nuées. Elle servit le café avec sa grâce accoutumée, sans souci de toutes les admirations qui tombaient sur elle. Il y avait en Yvonne quelque chose de la déesse ; on ne la voyait pas marcher. Le timbre d'or de sa voix était une musique, son sourire donnait à tout le monde un air de jeunesse, aussi disait-on de moi, de tous les côtés : « Comme il est heureux ! »

Je me trouvais bien heureux moi-même d'avoir rencontré ainsi la beauté, le charme et la fortune, sans avoir rien fait pour cette belle aventure.

III

Yvonne et Fannie

Peu à peu les invités du bal envahirent le salon et le petit salon; on commença la fête par un tour de valse comme on commence un concert par un duo. La

valse charme tout le monde, ceux qui tournent et ceux qui regardent tourner. En ce tems-là, c'était la valse amoureuse, mais pudique; la femme ne s'abandonnait pas comme une bacchante et ne se couchait pas voluptueusement sur son valseur. Mlle Yvonne n'avait pas encore valsé, je l'entrainai dans le tourbouillon tout effarouchée, mais plus charmante que jamais. Vint le quadrille qui fut tout de suite très brillant et très joyeux. C'était Janin qui marquait le pas; il dansait avec Yvonne, en face de moi, qui dansais avec une des amies de la jeune fille.

Au second quadrille il se passa un grand événement. Ce fut ici que le destin marqua son doigt. Au premier coup d'archet, ont vit entrer une jeune fille souverainement belle, conduite par une tante fort à la mode : Mme de Sainte-Preuve. Ma fiancée, enchantée de voir ces dames à la fête, quoiqu'elle les connût à peine, vint me dire qu'il fallait tout de suite faire danser Mlle Fannie. J'allai droit à elle. Quelle fut ma surprise quand je reconnus dans cette jeune fille tout en blanc la jeune fille tout en noir que j'avais vue dans le jardin du Luxembourg. On se rappelle que je m'étais écrié : « Voilà ma destinée qui passe ! » Ce mot me revint à l'esprit; aussi, arrivé devant elle, restai-je silencieux et immobile. Elle semblait ne pas comprendre, quand je retrouvai enfin ma voix, pour la prier de danser; elle accepta gaiement, si bien que je me mis à l'œuvre avec elle en face de ma fiancée. J'avais vu quelquefois Mme de Sainte-Preuve — aujourd'hui la baronne Molitor. — Elle fut le point de départ de la conversation. Les femmes devinent tout; Mlle Fannie me dit du premier mot : « C'est vous, monsieur, qui allez épouser Mlle H***? — Croyez-vous? lui

demandai-je d'un air distrait ou d'un air sceptique. — Où trouveriez-vous une femme si belle ? — Et vous ? »

Un silence. J'étais comme frappé par la foudre, je ne respirais plus, mon cœur était en révolte.

A cet instant comme on passait à la chaîne des dames, je fus rappelé à moi-même par la main de Mlle Yvonne. « Voyons, me dis-je, ceci n'est pas un roman. » Mlle Fannie reprit : « La figure de votre fiancée, c'est mon idéal. — Alors vous n'aimez pas votre figure ? — Pas du tout. » Et comme par démenti elle éclatait dans sa beauté. Mlle H*** était la beauté passive, la beauté grave des Transtévérines. Fannie, dont la figure a été consacrée par la statuaire et la peinture, — Jouffroy, Diaz, Lehmann, Vidal, — représentait à la fois le type grec et le caractère parisien, une ligne idéale, un accent spirituel sous des cheveux noirs, naguère blonds, ondés et rebelles. De grands yeux bleus illuminaient sa figure; un vague et charmant sourire entr'ouvrait sa bouche sur de petites dents de loup qui faisaient peur à la bêtise. Ses lèvres rouges comme les cerises ou comme les framboises pouvaient à peine se toucher; il semblait qu'elle fût condamnée à un perpétuel sourire, mais que de charme et que de malice, que de douceur et que de moquerie dans ce sourire qui exprimait toutes les idées et tous les sentimens !

Tout en la regardant ce soir-là en artiste et en poëte, je ne pouvais m'empêcher de regretter ma parole donnée à Mlle H***; sans le vouloir, je me disais sans cesse : « Ma destinée ! ma destinée ! » Je pensais d'ailleurs que c'est là le jeu du sort de nous montrer toujours la terre promise pour nous prouver qu'il y a un autre monde.

Comment se fit-il qu'au souper je me trouvai assis entre Yvonne et Fannie ? « Vous savez, me dit Mlle H***, que vous n'avez d'yeux que pour votre voisine. — Ne savez-vous pas que je vous sens dans mon cœur, ne savez-vous pas que les autres femmes ne sont que des oiseaux de passage ! — Oh ! je ne suis pas jalouse, car s'il est écrit là-haut que vous ne m'épouserez pas, j'aurai beau faire pour vous garder à moi ; mais dites-moi la vérité : n'est-ce pas que Mlle Fannie est plus belle que moi ? — Vous savez bien que vous êtes plus belle que les plus belles, puisque je vous aime. »

Mais je me retournai de l'autre côté, soit par galanterie, soit par attraction. A peine revenais-je à Mlle H*** que je voulais continuer la causerie avec Fannie.

Vint le moment des adieux : Mlle Fannie venait de partir après avoir tendu la main à Mlle Yvonne. « A demain ! » dis-je à ma fiancée. La grand'mère qui était encore debout murmura en souriant : « Vous pouvez l'embrasser. » Yvonne baissa la tête, mes lèvres ne touchèrent que son front, un baiser distrait qui ne venait pas du cœur et qui n'alla pas au cœur. Ce fut comme un brisement.

Je m'en revins chez moi profondément attristé ; je ne savais pourtant pas combien de larmes Mlle H*** répandit cette nuit-là.

Dans toutes les actions capitales de ma vie, je m'arrête un instant, comme si le Rubicon passait devant moi. Quelque impatient que je sois d'échapper à l'indécision, je prens conseil de moi-même, si je n'ai pas un ami sous la main. Quand je dis de moi-même, je veux dire d'un autre moi, mon double, ma conscience, mon

juge suprême. Je sens que je suis deux, celui qui agit et celui qui juge. Dans ces luttes intimes, les sérénités ou les orages sont en jeu. Un mariage renferme l'inconnu, on y peut trouver les joies du cœur ou les peines désespérées. Je comparus donc devant moi-même comme devant un tribunal, m'accusant d'abord, sauf à me faire ensuite mon avocat. Je m'adressai mille injures pour avoir été en étourdi prendre ce jeune cœur sans défense.

IV

Le baiser perdu

Mme de Sainte-Preuve m'avait reproché le soir de ne pas aller la voir. Le lendemain, comme je revenais de chez un bijoutier du Palais-Royal, tout occupé de la corbeille, je reconnus ses chevaux sur la place du Carrousel. Elle fit arrêter et m'appela par un signe de tête. « Qu'est-ce que cela? me dit-elle, vous faites le massacre des cœurs, vous savez que ma nièce est folle de vous? — Je n'en crois pas un mot. — Cela est ainsi, elle ne parle que de vous depuis ce matin, dépêchez-vous de vous marier avec Mlle H***, ou bien je ne réponds de rien. »

Ces paroles me troublèrent plus que je ne saurais dire : j'étais tout à la fois joyeux et désolé. « Votre nièce, dis-je à Mme de Sainte-Preuve, est une belle moqueuse qui n'ai-

mera jamais qu'elle-même; d'ailleurs, elle a trop de succès dans le monde pour s'inquiéter du premier venu. — Pas tant le premier venu que ça; d'ailleurs, toute femme obéit à sa destinée! — Encore la destinée! m'écriai-je; est-ce que vous croyez à cette impertinente? — Si j'y crois! Tenez, votre destinée et la mienne viennent de se rencontrer; que feront-elles ensemble? je n'en sais rien, mais soyez sûr qu'elles se donnent la main, sauf à se trahir tout à l'heure. Quoi qu'il en soit, dépêchez-vous de vous marier. »

Sur ce mot, Mme de Sainte-Preuve me tendit la main et fit signe à son cocher de rentrer chez elle; moi j'allai tout droit chez la grand'mère d'Yvonne. Quoique l'adorable créature m'eût défendu de mettre des diamans dans la corbeille, je voulais lui montrer une paire de boucles d'oreilles en brillans portant une perle. A peine étais-je entré que la grand'mère me dit : « Vous savez qu'Yvonne est encore couchée? — Pourquoi? — Pourquoi? je n'en sais rien; ce que je sais, c'est qu'elle a beaucoup pleuré et qu'elle pleure toujours. — Permettez-moi d'aller la voir avec vous. — Non, mais je vais la prier de se lever, ne fût-ce que pour un moment. »

Yvonne refusa de se lever. Je priai la grand'mère de lui porter, avec les boucles d'oreilles, ce simple mot: *Je veux vous voir aujourd'hui, demain, toujours.* Elle répondit par un seul mot : *Jamais.*

Je montrai ce mot à la grand'mère, qui me dit : « Ce sont là des enfantillages, je vais vous l'amener. » En effet, la jeune fille apparut bientôt toute pâle et toute défaillante. Je voulus l'embrasser comme la veille, mais elle m'éloigna d'elle en me tendant la main. J'allais baiser la main quand je sentis les pendans d'oreilles tomber

dans la mienne : « Je suis venue à vous, me dit-elle, pour vous rapporter ces bijoux ; vous savez que je n'en veux pas. » Sans doute, la tristesse de ma figure me rouvrit son cœur : elle voulait d'abord retourner dans sa chambre, elle se décida à s'asseoir près du feu. « A la bonne heure, dit la grand'mère, soyez donc heureux, puisque vous êtes heureux. » Et elle s'éloigna pour nous laisser à nous-mêmes. Triste tête-à-tête ! Ce fut en vain que nous voulûmes retrouver le paradis de notre amour : la porte était fermée. Je quittai Mlle H*** en lui disant que je reviendrais le soir prendre le thé, avec elle et sa grand'mère.

Nous n'avions pas prononcé le nom de Fannie, mais pour elle comme pour moi son image avait glacé ce tête-à-tête.

Étrangeté des illusions de l'amour ! J'avais beau vouloir me. prouver ce qui était : la beauté absolue de Mlle Yvonne, je ne la trouvais plus si belle, tant sa rivale lui faisait ombre.

Le soir, j'avais promis d'aller à un bal où devaient être les deux fils de Victor Hugo, chez un président de chambre, rue de la Cerisaie. Je décidai d'abord que je n'irais pas, mais la destinée me mit elle-même ma cravate blanche. Or, je ne fus pas plus tôt à ce bal que je vis entrer Mlle Fannie dans toute l'auréole de la beauté, dans tout le triomphe des admirations. Les jeunes gens se précipitèrent pour obtenir d'elle qui une valse, qui un quadrille ; moi seul je fis semblant de ne pas la voir, tant j'avais peur d'elle. Je ne pouvais la regarder sans voir Mlle H***. Mais en passant près de moi, elle me dit : « Vous savez que je vous ai réservé la première valse. » Un peu plus je m'en allais, mais comment se résigner à

fuir tant de grâce et tant de charme. J'étais dans le réseau d'or, je valsai !

Quand ce fut l'heure de prendre le thé, j'avais oublié Mlle H***. Quand son souvenir me revint, il était trop tard. Je descendis pourtant ; mais pas un fiacre à la porte parmi les voitures de maître ! Il pleuvait à verse : je remontai, en me disant : « Le sort en est jeté. »

En effet, je ne revis plus Mlle H***.

V

Deux romans

Le lendemain Yvonne refusa de me recevoir. La grand'-mère qui savait, elle aussi, que j'avais passé la nuit dans un bal, où était Mlle Fannie, me dit que je jouais un rôle abominable. J'eus beau la vouloir convaincre que tout cela était le travail du hasard et que je tenais toujours à ma parole, elle me répondit qu'il valait mieux que sa chère petite-fille fût malheureuse un jour que de l'être pendant toute sa vie.

Je m'en allai à moitié fou, croyant porter déjà le deuil de mon bonheur.

Le soir, un ami de la famille me vint trouver et me parla des désolations de Mlle H***, mais selon lui elle avait trop de caractère pour ne pas vaincre son cœur. Il me rapportait les pendans d'oreilles, dans une enveloppe cachetée renfermant aussi quelques strophes que

j'avais rimées pour elle. « Vous perdez un fier cœur, me dit-il, mais puisque vous êtes sur le chemin du mariage, je vous conseille d'épouser Mlle Fannie. — Il n'est pas du tout question de mariage entre nous. — C'est sous-entendu. Du reste, on ne vous jettera pas la pierre, puisque vous abandonnez une vraie dot pour une demi-dot. — Oh ! je vous jure que si je me marie jamais je ne compterai pas, car, pour moi, le seul argent comptant du mariage, c'est la femme. — Vous avez raison, ce qui me console pour vous c'est que Mlle Fannie sera une vraie femme comme Mlle Yvonne. »

Je passai toute la soirée à errer sur les quais comme une âme en peine : j'étais sorti pour aller au théâtre, mais je ne cherchais que la solitude. Que devais-je faire ? Rentrer de force chez Mlle H*** — pour la convaincre que mon cœur et ma vie étaient à elle, ou bien m'abandonner au courant des choses de ce monde et briser ma volonté, pour ne pas briser mon cœur ?

Quand minuit sonna à l'horloge de l'Institut, je passais le pont des Arts pour la vingtième fois, toujours irrésolu, adorant tour à tour ces deux images qui prenaient toute mon âme. J'avais beau me dire qu'on n'aime pas deux femmes à la fois, je me sentais pris, repris, enveloppé par l'une et par l'autre.

Je ne dormis pas. Quand vint le matin, l'ambassadeur de la veille sonna à ma porte. Il me dit qu'il avait été au delà de sa mission, que tout n'était pas brisé encore, qu'il me fallait aller revoir la grand'mère.

Y serais-je allé ? A midi je reçus un billet de Mme de Sainte-Preuve qui m'appelait.

A cet instant seulement, je compris que le plus vif des deux amours c'était Mlle Fannie. En effet, ce

fut avec un joyeux battement de cœur que je courus chez Mme de Sainte-Preuve. Elle n'y alla pas par quatre chemins. « Voulez-vous épouser ma nièce ? » Je répondis oui, comme s'il me fût impossible de dire non. « Mais votre mariage ébauché là-bas ? — On m'a fermé la porte depuis hier. — Alors je recueille un naufragé ? — Vous disposez du cœur de votre nièce, savez-vous seulement si elle veut se marier ? — Oui, avec vous. — Vous m'étonnez bien ! — Qu'est-ce que votre étonnement auprès du mien ? Depuis six mois elle refuse tous les jours des maris qui valent mieux que vous, des riches, des sages, des saints. Et elle sera très heureuse de vous donner sa main. »

Et Mme de Sainte-Preuve poursuivit en souriant : « Ce qui console ma nièce, pour Mlle H***, c'est qu'elle serait très malheureuse avec vous, ce qui veut dire qu'elle la débarrasse d'une mauvaise affaire. »

A peine Mme de Sainte-Preuve avait-elle dit ces mots, que je vis apparaître comme dans un songe Mlle Fannie, plus charmante encore dans le déshabillé du matin. « Mademoiselle, lui dis-je, je crois que je lis un conte de fées. Je n'ai pourtant pas accompli trois œuvres héroïques pour épouser la princesse. — Non, mais n'est-ce pas une œuvre héroïque que de m'épouser ? »

La jeune fille avait rougi de ce beau sang généreux qui monte du cœur pour empourprer les joues : nos yeux nous embrassèrent.

J'avais fermé un roman pour en ouvrir un autre. Celui-là me paraissait plus merveilleux encore *.

* Mlle Fannie était la fille unique de M. Bourgeois de La Valette et de Mlle Edmée de Brucy. Son père, aide de

L'amour s'annonce comme l'aurore, ce ne sont que roses effeuillées dans le ciel, ce ne sont que rayons flambans sur la rosée, la gaieté resplendit dans les chansons du matin, mais il n'y a point de journée amoureuse sans orage.

Je m'étais embarqué doucement et voluptueusement vers les rivages espérés, passant d'un amour élégiaque à un amour invincible, non pas plus doux, mais plus entraînant. Et ce furent de vives blessures. La figure d'Yvonne était toujours sous mes yeux, dans ses attristemens et dans ses pâleurs. Il me semblait que, d'une main égarée, je me frappais moi-même droit au cœur. Des deux hommes que je sentais en moi, le premier était sacrifié par le second, l'un pleurait sur l'autre ; j'avais

camp du roi Jérôme, avait brisé son épée en 1815. Sa mère était une artiste hors ligne, élève de Prud'hon. Elle a peint les portraits de quelques grandes familles de la Restauration, entre autres les filles du surintendant des Beaux-Arts, le duc de La Rochefoucauld. A ce propos, voici comment ce grand seigneur était grand seigneur avec les artistes.

Il vint la voir chez son père, qui était secrétaire général du ministère de la guerre.

Il présenta à la jeune artiste un petit agenda à gravures très à la mode dans ce tems-là. « Mademoiselle, dit-il, c'est demain le premier jour de l'an, permettez-moi de vous offrir moi-même ma carte de visite. »

Mlle de Brucy touchée de tant de haute grâce n'osa ouvrir l'agenda en présence du surintendant. Quand il fut parti, son père, un ex-conventionnel qui avait sacrifié sa particule à la République, lui dit avec un malin sourire : « Ces ducs de l'ancien régime se tirent toujours de là à bon marché. Voilà comment il te paye les portraits de ses filles. » La jeune artiste ouvrit mélancoliquement l'agenda pour regarder les gravures.

Or les gravures, c'étaient douze billets de mille francs, fichés par une épingle d'or, à tête de diamant, aux douze mois de l'année. « Tu vois, dit Mlle de Brucy, en embrassant son père, que les hommes de l'ancien régime sont des gentilshommes. »

beau descendre en mon cœur, je ne me retrouvais pas. Il m'était impossible de rester chez moi ; je courais Paris, je courais le monde, ne sachant pas bien où j'allais, mais, sans le vouloir, j'arrivais toujours là où j'espérais voir Fannie. Je n'étais pas maître de moi, j'obéissais à une force irrésistible, je n'ai jamais mieux compris la fatalité : plus je me révoltais, plus je tombais dans ses bras.

Plusieurs amis m'ont vu en proie à toutes les joies du cœur et à tous les déchiremens d'un amour brisé. Ils me condamnaient sans me comprendre, ils ne savaient pas que je me condamnais moi-même. Combien de fois ne fus-je pas sur le point de m'enfuir et d'abandonner du même coup Fannie et Yvonne ! Mais je n'avais pas la force de tuer mon cœur. J'étais désespéré des larmes d'Yvonne ; mais pourrais-je jamais me consoler de voir pleurer Fannie ? Je ne m'expliquais pas comment j'avais pu, sans le vouloir, presque sans y penser, troubler ainsi l'esprit de deux jeunes filles charmantes qui me dépassaient de cent coudées par toutes les vertus du charme, de la beauté, du sentiment !

Qui donc avait pu les aveugler ainsi, puisque je n'avais rien espéré ?

VI

Le portrait

Cependant j'avais compté sans mon père. Quelques jours après, j'arrivais à Bruyères escorté par les plus belles espérances. Voilà qu'au premier mot de

mariage mon père fronce le sourcil. « Tu n'es pas plus né pour te marier que moi pour devenir cardinal ; jamais je ne contresignerai cette bêtise-là. — Mais, mon père, vous vous êtes marié vous-même, ce dont je vous sais gré. — Moi j'étais sûr de nourrir ma femme. — Rassurez-vous, la mienne ne mourra pas de faim : je me sens du courage au cœur. — Est-elle riche ? — Non, mais elle est belle ; n'avez-vous pas épousé une femme qui n'avait rien, vous qui étiez riche ? Et vous avez eu bien raison. Et j'ai toujours été touché de ce beau sentiment. »

Mon père n'était pas touché du tout. « Je suis enchanté, me dit-il, d'avoir un bon point de toi. — Mon père, je vous en prie, ne raillons pas. J'adore une jeune fille que je veux épouser. — Eh bien ! je t'empêcherai d'épouser une fille sans dot. Si tu tiens tant à te marier, j'ai des femmes sous la main. D'ailleurs pourquoi l'an passé as-tu refusé d'épouser la nièce d'un ministre qui lui donnait en dot pour son mari une place de sous-préfet ou une place de référendaire à la Cour des comptes ? — Parce que je n'aimais pas la nièce du ministre. — Tant pis pour toi, tant mieux peut-être pour celle que tu voulais épouser. — Mon père, de grâce permettez-moi d'être heureux ou malheureux ! — Non. Je te refuse mon consentement. » Le mot « mon consentement » voulait dire surtout : « Je te refuse une dot. » Je me tournai du côté de ma mère, je la suppliai de briser cette volonté de fer ; mais elle ne pria qu'à moitié, parce qu'elle croyait à quelques nouvelles folies. J'eus beau lui dire que pour moi la question de la dot n'était pas une question, elle savait bien que la vie de Paris était déjà trop ruineuse pour un simple plumitif. J'étais

désespéré. Je voulus cacher mes larmes, je montai dans ma chambre et, comme dit Alfred de Musset, je me précipitai au fond de mon cœur. Je sentais ma jeunesse naufragée et ma vie perdue. Je pensai à me marier malgré mon père, mais la famille de Fannie n'eût pas voulu.

Après une terrible secousse je repris ma volonté, car je n'étais pas homme à me laisser battre au moment de vaincre. J'écrivis à Émile Wattier, ami de la grand'-mère, de me peindre à l'aquarelle un portrait rapide de Mlle Fannie.

Il fit un petit chef-d'œuvre : la beauté dans tout le rayonnement de l'âme.

Je suspendis le cadre devant les yeux de mon père sans lui dire un mot. « Qu'est-ce que cela ? me demanda-t-il dans la journée. — Vous le savez bien, » lui répondis-je *.

Il répliqua par ce seul mot : « Épouse-la. »

* C'est à propos d'un autre portrait peint par Lehmann que Théophile écrivait :

« Et ce charmant profil de Mme A. H*** Quel fin regard voilé ! quel vague et délicieux sourire ! quelle blancheur d'opale veinée de rose ! quelles ondes lustrées de cheveux à pleine main ! Et pourtant, à travers le charme de la jeunesse, on devine comme un pressentiment mélancolique : on dirait qu'elle se dépêche d'être belle et pose en toute hâte pour le sculpteur et le peintre. — Heureuses, du moins, celles qui passent en laissant d'elles ces images charmantes que l'on croirait volées à leurs miroirs et qui ont assuré à leur beauté cette frêle éternité dont l'artiste dispose ! »

VII

Le dernier nuage

Il faut que sur toute joie humaine on sente passer une ombre.

Je ne pouvais bannir de mon âme cette adorable figure attristée d'Yvonne. Je ne l'aimais plus d'un sentiment humain, mais elle vivait dans ma pensée, souriant toujours d'un sourire amer. Certes, je ne regrettais pas d'avoir mis Fannie dans ma destinée, puisqu'elle prenait désormais tout mon cœur. C'était bien ma vraie femme ; mais je ne pouvais me pardonner d'avoir mis un pli de rose sous les pieds de Mlle ***. Je me consolais à cette pensée que nul n'est maître de sa volonté ; il y avait eu dans toute cette aventure la main invisible de la fatalité. En Amérique, où les jeunes gens flirtent avec un abandon incroyable, on eût trouvé mon action toute naturelle ; en France, où le flirtage n'avait pas encore pénétré dans le monde, on m'accusa de me faire un jeu des peines du cœur. Cette accusation était injuste : si j'avais obéi à mon cœur en chantant des duos avec Yvonne, j'avais bien plus obéi encore à mon cœur en le donnant à Fannie.

Mais tout n'était pas fini ! Je revins à Paris en toute hâte. Je courus chez Mme de Sainte-Preuve avec une figure victorieuse. « Halte-là ! me dit-elle, nous ne nous marions plus. » Quoiqu'elle me parlât en souriant, je ressentis au cœur un coup de poignard. « Que me

dites-vous là ? — Mon cher ami, pendant que votre père faisait ses réflexions, nous faisions les nôtres, car nous ne pouvions pas attendre au siècle prochain qu'on se décidât dans votre famille; nous avons pensé que se marier avec un homme de lettres, c'est se marier, je ne dirai pas avec la misère, mais avec l'aventure. La grand'mère a dit son mot et mon mari le sien contre ce mariage. — Et Mlle Fannie, qu'a-t-elle dit ? — Elle a versé une larme, mais pas deux. Il fallait emporter cela d'assaut. Songez que vous êtes resté dix jours là-bas, dix siècles. On a demandé ma nièce dix fois en mariage depuis votre départ. — Je n'en doute pas. Et elle s'est résignée sans doute à en prendre un autre ? » J'essayai de rire, mais je ne riais pas du tout. Le froid m'avait saisi; je voyais crouler le monument de mon bonheur; j'aurais voulu m'ensevelir dans les décombres. C'est à peine si je pus dire ces mots : « Et c'est irrévocable ? — Rien n'est irrévocable; mais je ne vous cache pas que le général du Rocheret, son parrain, a présenté avant-hier à Fannie, dans ma loge aux Italiens, un beau colonel, ami du duc de Nemours. »

Comme Mlle Fannie était fille d'un soldat, je me crus bien perdu. Les nuages passaient devant mes yeux, je ne savais plus quelle figure faire. « Me permettrez-vous, madame, de revoir Mlle Fannie ? — Je vous le dirai demain. — Et moi qui venais vous demander à dîner. — Comme ça se trouve ! je ne dîne pas chez moi. »

Je fis un tour sur mes talons, qui n'étaient pas ce jour-là des talons rouges. « Adieu ! madame. — Au revoir, monsieur. Est-ce que vous allez de ce pas chez Mlle Yvonne ? » Un peu plus, je sautais à la gorge de la dame, emporté par une colère terrible. Elle m'avait

arraché à Yvonne et elle arrachait Fannie à mon cœur. Je sortis sans dire un mot de plus.

Il y a des désespoirs qu'on ne peut pas peindre, parce que la langue des sentimens n'est pas encore faite. Je descendis l'escalier la mort dans l'âme. Pour m'achever, devant la porte cochère, je vis un colonel qui descendait de voiture. « C'est cela! » dis-je entre mes dents. J'aurais voulu qu'il me heurtât au passage, mais il me salua. Je l'avais rencontré plus d'une fois dans le monde officiel. Ma blessure fut encore plus vive, parce qu'il était fort joli cavalier. Je rentrai chez moi pour me trouver face à face avec ma douleur. Je ne savais que faire. Je pleurai longtems, comme si on emportât au tombeau le plus beau rêve de ma jeunesse : « Fannie! Fannie! Fannie! vous n'étiez donc pas un cœur, vous n'étiez qu'un sourire! »

Les poésies d'Alfred de Musset étaient sur ma table ; j'ouvris le volume, je tombai sur le poëme des *Nuits*. Je m'en abreuvai pour mieux pleurer encore. Un peu plus, je courais chez Alfred de Musset pour lui parler de mon chagrin, comme il avait lui-même ouvert son cœur à Lamartine. Mais j'eus peur de le rencontrer dans un moment de gaieté sceptique. Où trouver un ami qui fût là, tout prêt à s'attendrir? Qui donc a dit : « Les grandes douleurs sont muettes. » Un philosophe qui n'avait pas pleuré. Les grandes douleurs éclatent en sanglots. « Ah! m'écriai-je, Yvonne est déjà vengée. Cela devait être. J'ai été cruel avec elle, Fannie est cruelle avec moi. Hélas! où retrouverai-je jamais deux pareilles femmes? »

J'étais redescendu sans savoir où aller, cherchant une âme en peine comme la mienne. Je me trouvai tout d'un coup à la porte de Jules Janin ; mais le jardin du Luxem-

bourg m'appela par je ne sais quelle saveur de mars, ou plutot par un souvenir de la premiere rencontre. D'ailleurs, j'avais hâte d'arpenter le monde, croyant me fuir et oublier ; mais j'avais beau faire, mes deux amours fuyaient avec moi.

Qu'on dise encore qu'il n'y a pas de rencontres voulues : je passais devant la statue de Clémence Isaure, quand je rencontrai Mlle Fannie qui pensive, et attristée, marchait lentement au bras de sa grand'mère. J'allai droit à elle. Je saluai la vieille dame et je tendis la main à l'oublieuse. Elle me donna la main avec toute sa grâce accoutumée. « Je croyais, me dit-elle, que je ne vous reverrais plus ! — Et vous n'avez pas perdu de tems pour bâtir entre nous le grand mur de la Chine. — C'est bien naturel, monsieur, je ne pouvais pas attendre toujours votre bon plaisir. — Tout est bien qui finit bien : vous épousez un colonel du Gymnase ? »

Il parait que ma pâleur fut éloquente. Fannie pâlit aussi. Elle se tourna vers sa grand'mère qui me dit avec sa figure ouverte : « Vous demandiez sa main, ne venez-vous pas de la prendre ? »

Je ressaisis la main de Fannie. « Dieu soit loué ! » dis-je en essuyant mes deux dernières larmes.

En attendant une autre source de larmes.

VIII

L'anneau nuptial.

A trois semaines de là, j'entrais tout rayonnant de joie à Saint-Thomas-d'Aquin, ayant à mon bras Mme de Sainte-Preuve, suivant mon père qui avait à son bras Mlle Fannie. Le croirez-vous? la première figure qui frappa mes yeux, ce fut Mlle Yvonne qui avait repris sa souveraine beauté, quoique la pâleur fût encore sur ses joues. Ce me fut un coup au cœur; Mme de Sainte-Preuve venait de me donner l'anneau de mariage en me disant qu'on n'avait pas eu le tems de graver les initiales des épousés; cet anneau de mariage, je le laissai tomber. Et ce fut vainement que je tentai de le retrouver à mes pieds. Grand émoi. Plusieurs amis se penchèrent pour le chercher. Je priai l'un d'eux, c'était Gérard de Nerval, de courir chez le prochain bijoutier pour m'en acheter un autre, Gérard était déjà parti quand Mlle Yvonne, qui avait trouvé l'anneau perdu, le remit à Mme de Sainte-Preuve. Or, il arriva ceci : c'est que Gérard revenant bien vite avec l'anneau qu'il avait acheté, j'en eus deux pour la cérémonie, ce qui fit dire plus d'une fois à ma femme dans nos rares heures nuageuses : « Tu t'es trompé d'anneau. »

Les deux anneaux se ressemblaient; nous ne sûmes jamais bien, ni Gérard de Nerval lui-même, quel était

le premier. Il commença un roman sur ce sujet et sous ce titre : *L'Anneau magique*.

Après la bénédiction nuptiale, la première personne qui embrassa la mariée ce fut Mlle Yvonne. Et avec tant de cœur que je brûlai mes larmes en m'efforçant de parler haut à Sainte-Beuve et à Théophile Gautier, deux de mes témoins, l'un à l'église, l'autre à la mairie.

Déjeuner cordial et rapide chez Mme de Sainte-Beuve où Théo débita des paradoxes sur le mariage. « Demandez plutôt à Houssaye, » dit-il en me cherchant des yeux ; mais je m'étais déjà envolé avec Fannie.

Ce fut chez Jules Janin, qui venait de se marier lui-même, que nous cachâmes notre bonheur ce jour-là. Jules Janin passait la saison au château Louis XV, qui charme encore tous les yeux par son architecture, en la grande rue de Passy. Mme Jules Janin nous y donna à dîner, après quoi elle nous présenta les clefs de la chambre nuptiale sur un plat d'argent en riant comme une folle. Je ne sais pas si Jules Janin lui avait donné de quoi rire en pareille rencontre.

Il n'y a pas bien longtems que j'ai rencontré mademoiselle Yvonne à une messe de mariage. Une ancienne amie qui savait l'histoire me dit en entrant dans la sacristie : « Vous ne la voyez pas, celle que vous deviez épouser quand vous étiez jeune ? »

Je fermai les yeux.

Un instant après, la dame dit la même chose à ma fiancée des beaux jours.

Elle ne voulut pas regarder. Avait-elle peur de ne plus retrouver l'illusion du passé ? Pour moi, dans l'horreur des réalités brutales, je voulus garder toute fraîche

dans mon souvenir cette belle figure de vingt ans qu'une adoration soudaine avait voilée sans pouvoir l'effacer de mon âme.

IX

Ce que dure le bonheur

Les jeunes épousés n'étaient pas millionnaires, mais ils ne doutaient de rien. Grâce à mes tapisseries, j'avais bâti un nid charmant, rue du Bac, au numéro 90. Jamais je ne fus si heureux que là, quoique n'ayant pas d'argent. J'écrivais alors pour Buloz : *Revue de Paris* et *Revue des Deux-Mondes*, articles signés, articles anonymes. Je continuais la série des *Portraits du dix-huitième siècle*, alternant par quelques romans que Victor Magen, Desessarts et Werdet me payaient à grand'peine mille francs le volume. Il est vrai qu'en ce tems-là le volume in-octavo ne renfermait que des pages blanches, ce qui était autant de pris sur l'ennui.

Les amis de la maison étaient Sainte-Beuve, Jules Sandeau, de Mars, Le Dien, L'Hôte, Lafayette, Gleyre, Beauvoir, Pradier, Jules Janin ; çà et là, Victor Hugo, Alfred de Musset, Alexandre Dumas ; toujours Théophile Gautier, Gérard de Nerval et Édouard Ourliac, mes camarades de la bohême. Pendant deux hyvers on dîna le samedi sans trop s'apercevoir qu'il y avait sur la table comme dans mes romans beaucoup de pages blanches.

C'était encore le beau tems du romantisme : on se croyait dans l'Olympe et on se saluait dieu ou demi-dieu. Jamais les romantiques ne se sont refusé les apothéoses ;

aussi Gustave Planche, qui avait été leur ami, passait-il pour un renégat quand il croyait faire, en toute bonne foi, son métier de critique.

J'étais donc un homme heureux. Ne vous offensez pas! Si le bonheur ne se raconte pas, c'est que dans ce monde on n'aime pas le bonheur — des autres. Je donnerai pourtant ici ce sonnet pour témoigner des beaux jours qui dorent le mariage ou que le mariage dore.

On était aux beaux soirs de la belle saison :
La cigale en chantant dansait sur la prairie,
La rosée emperlait la luzerne fleurie,
Déjà la luciole étoilait le gazon ;

Nous avions dépassé la rustique maison,
La nacelle fuyait avec ma rêverie
Et ta main dans la mienne, ô ma blanche Egérie !
Nous voguions doucement vers un cher horizon.

C'était à l'heure aimée où toute créature
Boit sa part de la vie, ô féconde nature :
L'oiseau dans sa chanson, l'abeille dans son miel ;

Je prenais un baiser par chaque coup de rame,
Et comme un pur encens qui monte dans le ciel
Le parfum du bonheur s'envolait de notre âme.

X

Premier château, premier tombeau

Les deuils ont beau s'user et blanchir, le cœur reste noir, a dit Victor Hugo. Rien ne coûte plus cher que le bonheur. Toute joie a sa peine. Tout rayon s'éteint

dans la nuit. Toute robe rose a son revers. La nuit porte le deuil du jour.

Dieu nous avait donné une fille. Quand je dis Dieu nous avait donné, je sens mon cœur qui se révolte, puisque cette fille, qui était charmante, est morte à son aurore. Quelle que soit la soumission de l'homme devers les décrets de la Providence, on ne la comprendra jamais cette amère raillerie : des enfants qui nous viennent comme par une grâce du ciel et que la mort emporte dans leur première fleur ! N'y a-t-il donc que des forces aveugles ou que des forces occultes ? Si Dieu nous brise ainsi le cœur, est-ce pour faire jaillir en nous la source des larmes ? Quelle que soit l'horrible douleur de se voir arracher le sourire de la maison, on aime encore mieux souffrir mille morts, pour payer les joies de la paternité et de la maternité. Et puis la désolation elle-même est une consolation : pleurer ceux qu'on aime c'est les aimer encore. Les douleurs anciennes sont des harmonies.

Pendant trois ans, ce fut une fête non seulement chez moi à Paris, mais chez mon père à Bruyères, grâce à cette enfant, douée de toutes les beautés.

Doux réveille-matin, gazouillement d'oiseau, bouquet de roses au déjeuner, apparition de l'avenir courant par la maison ou par le jardin, petites mains qu'on tient dans la sienne, comme on tiendrait un trésor, questions imprévues qui nous ramènent jusqu'à l'enfance, cheveux d'or ruisselant au soleil, yeux bleus, couleur du tems, dont chaque regard efface un nuage de l'âme, toutes ces joies du cœur perdues en un jour parce que Dieu le veut, ou parce qu'un médecin ne sait pas battre la mort !

Je ne rappelle ceci que pour ceux qui ont eu des en-

fans et qui les ont perdus; les autres ne comprennent pas ces douleurs-là.

Quel que soit le chagrin de voir mourir son père ou sa mère, on s'y résigne, parce que c'est la loi fatale; mais se voir arracher un enfant qui ne devrait mourir qu'après vous, c'est une désolation qui fait une brèche au cœur. Il y a des blessures presque mortelles qui se ferment peu à peu; mais celles-là saignent toujours.

Mme Arsène Houssaye avait perdu sa grand'mère. Le lendemain, quand je rentrai chez moi, je vis ma petite fille tout en noir: ce fut un premier coup. Je voulus qu'on lui mît une autre robe; mais le surlendemain, le jour des funérailles, elle m'apparut encore en robe noire, et il me sembla qu'elle avait pâli. Après l'enterrement je la trouvai endormie. Une seconde fois, pour aller me promener avec elle sur le quai d'Orsay, je la fis mettre en blanc. « Grand'maman n'est donc plus morte ? me dit-elle. — Non, elle viendra te voir. — Dis-lui qu'elle ne vienne pas, elle me ferait peur. » J'essayai de jouer avec Edmée. Elle avait à la main son cerceau, mais elle n'avait pas la force de tenir le bâton. Elle aimait les contes, je lui en contai un : elle m'interrompit pour me dire qu'il ne fallait pas que la dame mourût.

J'eus beau lui conter un conte gai, elle n'y prit point plaisir comme de coutume. Nous étions assis sur un banc vis-à-vis le Conseil d'État; tout d'un coup je m'aperçus qu'elle dormait, laissant retomber sa tête en arrière. Je l'emportai chez moi. Je demeurais alors au quai Malaquais, où je trouvai ma femme pleurant sa grand'mère. Je ne lui dis rien, mais j'eus le pressentiment qu'il fallait garder des larmes. Hélas ! la source des larmes est inépuisable. Edmée voulut qu'on la couchât, je

courus chez mon cousin Bouillaud, mais ce grand médecin était frappé de politique: on l'avait nommé député et il parlait ce jour-là à la Chambre. Premier chapitre des fatalités. Quand il vint vers huit heures, il était trop préoccupé de son discours pour s'attarder devant ma fille. Elle le regarda d'un air curieux, comme si ce fût la Providence. Il murmura le *ce ne sera rien* des médecins qui ne pénètrent pas leurs malades. Il partit sans ordonner quoi que ce soit. Il revint le lendemain en allant à la Chambre. L'enfant dormait; je voulus l'éveiller; il s'y opposa, parce que l'homme politique n'avait pas le tems. Le soir encore il revint et j'eus beau faire, il ne me parla que de M. Guizot et de M. Thiers, « de vraies marionnettes politiques, » car lui c'était un républicain austère qui peut-être, sous l'Empire, aspira au Sénat. Il se contenta de l'Académie des sciences. Pendant cette visite ma petite fille me dit en regardant un tableau de sa grand'mère — *Une fillette égrenant des raisins :* — « Il faut la gronder, elle ne veut pas me donner sa grappe. » C'est la fièvre, dit le docteur Bouillaud; puisqu'elle veut du raisin, donnez-lui du raisin, mais rassurez-vous, elle a une dent qui va percer, après quoi ce sera fini. »

Oui, après quoi ce fut fini, hélas!

Dès que le docteur fut parti, j'allai en toute hâte chez Chevet, d'où je rapportai une boîte de raisins : La pauvre petite sourit et égrena les grappes; sa mère lui mit les plus beaux grains sur les lèvres, mais elle ne voulut pas desserrer les dents. Je courus alors chez un célèbre médecin des enfans, je le ramenai avec moi, non sans peine. Il me dit que le docteur Bouillaud avait raison et qu'il n'y avait point péril en la demeure. J'eus beau parler de fièvre cérébrale, il n'y voulut pas croire.

Il ordonna un bain et s'en alla en murmurant que s'il y avait quelque chose à faire, il le ferait le lendemain matin.

Dès que l'enfant fut dans le bain, je vis sa tête retomber en arrière et ses yeux se troubler. La mère sortit en pleurant pour appeler une de ses amies qui attendait dans le salon; c'était la charmante Mme Jules Le Fèvre, la femme du poète romantique. Pendant que j'étais seul avec Edmée, lui soulevant la tête dans le bain, Théophile Gautier entra. Théo savait la médecine comme la poésie. « C'est un meurtre, me dit-il, d'avoir mis cette petite fille dans le bain, il ne lui fallait qu'un bain de pied de sel et de poivre. » J'étais toujours effrayé des yeux d'Edmée, car elle me regardait sans me voir. Elle ne devait plus me voir, ni moi ni sa mère!

J'envoyai chercher un troisième médecin. Théo me recommanda de ne rien lui dire. Que fit ce troisième médecin? Rien. Il demanda ce qui avait été fait : naturellement il approuva. « L'enfant veut dormir, dit-il, il faut la laisser faire. Nous nous rencontrerons demain matin et nous aviserons avec mes deux confrères. » Théo indigné s'écria : « Docteur, vous êtes un âne! celui qui a ordonné le bain est un âne, celui qui n'a pas prévenu la méningite est un âne : vous ne voyez donc pas que cette pauvre petite fille est morte! » Le grand médecin prit son chapeau et ne reparut jamais.

Je peindrais mal le désespoir de tout le monde. Mme Jules Sandeau était survenue; ma femme et ses deux amies veillèrent Edmée comme trois mères, mais c'étaient les saintes femmes au tombeau. Et durant dix jours, ce fut ainsi au milieu des larmes et des sanglots. Edmée n'avait rien perdu de sa beauté, sinon que ses

yeux ouverts ne voyaient plus. La science s'épuisa devant ce berceau; le docteur Bouillaud seul revint; il fut digne de son nom; il s'accusa lui-même pour qu'on ne l'accusât point; un peu plus il chassait la politique de sa maison, comprenant que son rôle était plus beau à l'École de médecine ou au lit des malades. Mais le coup mortel était porté, tout son génie ne pouvait sauver Edmée, « sa chère petite cousine, » disait-il en pleurant lui-même.

Nous attendîmes penchés sur son berceau. Tous ceux qui la voyaient toujours belle, n'ayant pas subi encore l'atteinte visible de la mort, s'écriaient avec un accent d'espérance : « Cette enfant-là ne va pas mourir. » Mais cette pauvre petite fille, si gaie et si bruyante, n'avait plus que çà et là un cri de douleur. Elle ouvrait les yeux et elle ne voyait plus : à peine si trois ou quatre fois par jour et par nuit elle semblait entendre et voir sa mère, qui lui parlait avec tant de douceur et tant d'âme.

Combien de fois en ces douze jours si sombres, où le ciel nous punissait d'un peu trop de bonheur, nous la sauvâmes et la perdîmes tour à tour !

Je ne sentais plus mon cœur, ou s'il me revenait je ne pouvais le porter dans ses angoisses et ses révoltes. Nous touchâmes ainsi au treizième jour: la pauvre petite fille avait lutté jusqu'à la dernière secousse de la maladie. Mais la nature avait beau faire, la mort franchissait le seuil de la maison ; elle s'était assise, l'amère voyageuse, à cette table et à ce coin du feu où il y eut toujours un absent.

C'était la nuit, onze heures venaient de sonner. Quelques chers amis étaient là, priant du cœur autour du berceau. La mère tenait la main de son enfant. Nous

lui donnions notre âme en nous penchant sur elle, mais que peut l'amour contre la mort, deux aveugles qui se rencontrent!

Nous entendions, de minute en minute, le souffle s'arrêter. Tout à coup un sourire divin illumina cette chère tête d'ange : l'âme s'était envolée. Il fallait coucher dans un cercueil celle que nous avions tant aimée. J'étais plus fou que ceux qui sont à Bicêtre, cependant je me rappelle ce sourire dont nul n'a l'idée sur la terre, je me rappelle qu'une pauvre femme, aussi folle que moi, se jeta sur mon cœur avec un cri de désolation : « Je n'ai plus d'enfant! »

Deux jours encore elle fut veillée avec amour. Tous ceux qui l'avaient vue vivante voulaient la revoir morte : on l'avait habillée pour aller au ciel, on avait posé sur sa tête la couronne de roses blanches. La mort est pleine de profonds caprices; la cruelle s'amusa à embellir cette belle petite fille, elle perpétua son divin sourire, elle répandit sur la joue une teinte de marbre légèrement rosée. Quelle éclatante pureté dans ce lys coupé sur le rivage au premier rayon du matin! D'où venait donc cet ineffable sourire? Dieu lui était-il apparu dans un chœur de petits anges au moment suprême? Cette délivrance des chaînes d'ici-bas est donc une si grande joie pour l'âme qui va monter là haut?

Lorsque l'enfant redevint un ange, on lui mit pour jamais sa robe blanche. J'avais brûlé la robe noire pour conjurer le destin. Pour mieux la garder dans mon cœur je restai, après sa mort, près de deux jours devant le berceau mortuaire, fixant avec amour ce rêve évanoui. Berceau mortuaire! — deux mots qui ne veulent pas se toucher.

Peu à peu je m'aperçus des transformations de la mort. Hédouin avait tant admiré cette inexprimable sérénité, ce sourire d'ange, cette beauté qui n'était plus une œuvre de vie, mais une œuvre d'art, qu'il voulut essayer de reproduire toute la poësie de cette divine expression. Tout d'un coup je le vis pâlir : « Ne voyez-vous pas, me dit-il avec émotion, les métamorphoses de cette figure ? la mort est en travail : les cils s'agitent, le sourire change, l'œil s'agrandit, les traits s'allongent, ce n'est plus une petite fille de trois ans : depuis ce matin, la mort vous montre ce que vous eût montré la vie ; à six ou sept ans votre petite fille eût été comme elle est là. La mort va si vite qu'elle lui fait traverser avec le vol des aigles les jours et les années. »

Travail inouï de la mort ! Edmée mourait à trois ans, mais déjà ses douze jours de maladie lui avaient donné deux ans de plus. Le jour où elle expira, ses traits s'accentuèrent ; la nuit encore ; le lendemain matin, elle avait la figure d'une fillette de dix ans ; le lendemain soir sa mère s'écria : « Oh ! mon Dieu, il me semble que je la vois toute blanche à sa première communion *. »

Quand on la mit dans le cercueil, c'était la figure d'une jeune fille et d'un enfant. En sa robe blanche je la voyais telle qu'elle eût été à cet âge où les enfans vont offrir devant l'autel la virginité du cœur due à Celui qui répandit sur les cœurs la rosée de la couronne d'épines.

Cependant le corbillard attendait depuis une heure. J'avais couché Edmée dans les seules fleurs qu'elle connût par leur nom et par leur parfum : les violettes.

* Gleyre et Hédouin ont gardé cette adorable expression dans deux dessins superbes.

J'en semai sur elle ; mon cœur était passé dans mes mains. Ma mère en pleurs étendit doucement un voile sur la morte. Tout était donc fini ! j'étais devenu aveugle, puisque je ne pouvais voir ma fille. Je m'enfuis, les mains pleines de violettes.

Je n'espérais plus la revoir, une fois le cercueil fermé ; mais huit ans après, quand ma femme mourut, je voulus qu'elle reposât dans les bras de sa mère. Privilège adorable de tout ce qui est pur : Telle je l'avais mise dans le cercueil, telle je la retrouvai ; le tems n'avait ni déprimé, ni souillé, ni effacé.

Je la revis toute blanche comme une apparition ; quand je la posai doucement sur le sein maternel, il me sembla qu'un sourire passait sur la bouche de la mère et sur la bouche de l'enfant.

Mais est-ce donc dans votre tombeau que vous êtes, ma chère petite Edmée ! Je vous suis partout, je vous vois au delà des nues, car vous m'avez ouvert dans le ciel des échappées sans nombre. Je vous vois à toute heure dans cet adorable portrait aux ailes d'ange qui est suspendu au-dessus de cette vieille table de chêne, où vous vous cachiez pour jouer avec mes livres à images. Edmée ? Tu ne me réponds pas ! Edmée, adieu !

SAULES PLEUREURS

La poësie était venue en ma maison,
Douce comme un tableau d'Hemling ou du Corrège,
Fraîche comme un parfum de la belle saison,
Pure comme la fleur qui traverse la neige.

A cette poësie, amour tombé du ciel,
J'avais fait un berceau d'espérances fleuries;
C'était le livre d'or, le calice de miel,
C'était ma fille Edmée. — Espérances flétries!

Quelle fête, en mon cœur, quand j'entendais sa voix!
Je n'écoute plus rien, dans ma douleur farouche:
Haydn, Weber, Mozart, tous mes dieux d'autrefois,
Ah! je les donnerais pour un mot de sa bouche!

C'était la douce voix des vierges du bon Dieu,
Gazouillement d'oiseaux, doux cri de passerelle.
Comme j'étais enfant, le soir devant le feu,
Pour lui conter un conte et jouer avec elle!

Un jour que le Vinci dans sa sainte ferveur
Peignait Dieu réprimant les passions amères,
Il le représenta penchant son front rêveur
Sur un groupe d'enfans enlevés à leurs mères.

Pourquoi? Mon pauvre cœur, où retrouveras-tu
Ces joyeux battemens qui font aimer la terre?
Et ces rêves divins, ô mon front abattu,
Qui donc te les rendra sur ton seuil solitaire?

Je connais le chemin pour aller te revoir,
Chemin lugubre et doux, ô ma blanche colombe!
Dans le lit du linceul j'entrerai plein d'espoir:
Ne voit-on pas le ciel en traversant la tombe?

Mon cœur, mon pauvre cœur, quel doute te poursuit ?
Retrouverai-je Edmée en ces pays funèbres?
Puisque j'aime la mort, puisque j'aime la nuit,
C'est qu'une voix m'appelle au delà des ténèbres !

Ce n'est pas sans effort que je démasque ainsi mon cœur : la douleur se couvre de voiles, je n'aime à parler de mes chagrins qu'à moi-même. A ces tristes souvenirs de mes mortes aimées, une fille, deux femmes, je consacre le dimanche, lisant des lettres et fixant des portraits ; j'appelle cela prier Dieu, parce qu'alors je ne suis plus de ce monde.

La mort d'Edmée ne fut pas une douleur d'un jour : le silence se fit dans la maison, silence du tombeau. Ma femme avait pris la pâleur de sa fille. Elle ne pouvait se consoler que par les larmes, comme moi. Il me fut impossible de reprendre ma plume. Si pendant un an on vit mon nom dans les journaux, c'était par des portraits littéraires écrits déjà.

Je voulais me réfugier à jamais dans la petite châtellenie de Riancourt, à Bruyères, une ruine oubliée au fond des bois ; mais je ne pouvais condamner une jeune femme à une pareille thébaïde. Une meilleure idée me vint, c'était de voyager : nouveaux pays, nouvelle vie.

Nous nous décidâmes donc à un voyage en Italie. Ma femme me demanda de passer par Strasbourg, où demeurait son oncle Fée, son second père, qui longtems l'avait retenue chez lui quand mourut sa mère. Elle avait trouvé là une sœur dans une cousine. M. Fée ne fut pas seulement un savant, c'était un lettré passionné pour la poësie primitive ; il a publié plus d'un volume digne des plus sévères bibliothèques. Il a traduit les

chants de la Corse, *les Voccri*, ces cris d'amour, de passion, de vengeance. Il n'y eut point de plus charmant causeur, aussi avait-il élevé les deux jeunes filles en père et en maître : Elles savaient tout sans croire avoir rien appris.

Nous fîmes donc une halte à Strasbourg. Le sourire revint peu à peu sur les lèvres de la jeune mère, mais ce n'était encore que le sourire de la douleur.

Si on fuit Paris un jour de deuil pour se fuir soi-même ou plutôt pour vivre de sa douleur, c'est à Venise et à Rome qu'il faut aller. Si on veut oublier et s'oublier, c'est à Monaco et à Naples.

Rome et Venise, c'est le *Campo Santo* où l'on évoque les souvenirs parmi les ombres errantes sur la trame sombre qui voile les figures du passé. Naples et Monaco, c'est le coup de soleil sur la nature toujours en fête ; c'est la vie éclatante qui défie la mort ; c'est l'espérance qui jette des roses jusque sur les tombeaux.

C'est surtout Venise qu'il faut conseiller aux âmes blessées. Oui, Venise, avec toutes ses joies éplorées, ses larmes dans son sourire, la seule ville du monde où il y ait deux ciels, l'un dans le bleu, l'autre dans l'eau ; Venise avec plus de fantômes que de vivans, Venise, la femme qu'on aime et qui vous échappe ! l'amour retrouvé qui vous fuit ! la Muse harmonieuse des trépassés !

A Rome, les pompes du catholicisme montrent trop le néant des douleurs humaines. Saint-Pierre de Rome est comme le péristyle de la vie immortelle. On retient son cri de douleur dans le *sursum corda*. A Rome, la religion dans son défi est comme une moquerie majestueuse à nos petites misères. Qu'est-ce qu'une larme

dans cet océan de joies futures? Mais à Venise la ruine a tout envahi, même la religion. Les prêtres, triomphans à Rome, ne sont là que des âmes en peine; on n'est plus sur la terre, mais on n'est pas dans le ciel. Aussi l'humanité reprend tous ses droits, le cœur bat plus fort, l'esprit monte plus haut.

Dans les premiers jours on emporte plus vivans les chers fantômes, mais bientôt les fantômes ne sont plus que des fantômes. Le culte des morts vous retient encore à ses images, mais peu à peu la force de la vie vous étreint dans d'autres horizons. « Désespérer, c'est espérer encore. »





LIVRE VIII

LE ROI CITOYEN

I

De la folie politique

Quand Montaigne disait : « Le Français est le peuple le plus spirituel du monde, mais il faut à toute heure lui désenseigner la sottise, » il voulait parler sans doute des Français qui se mêlent de gouvernement. Si du haut des cieux Montaigne assiste à nos comédies politiques et révolutionnaires, il doit être effrayé de voir le chemin parcouru par la sottise. C'est elle qui règne et qui gouverne. C'est elle qui a fait la Sainte Alliance des rois contre Napoléon, c'est elle qui a glorifié les journées de Juillet en 1830, c'est elle qui a tiré un coup de pistolet en 1848, c'est elle qui a fait la guerre en 1870.

La France n'est plus qu'une maison de fous; aux journées de Juillet, on dévalait en plein Charenton; aux journées de Février on passait de Charenton à Bicêtre. Voyez plutôt : aux journées de Juillet on chasse Charles X à coups de fusil, pendant qu'il chassait lui-même la grosse bête à Rambouillet. Pour qui et pourquoi? On proclame la république, mais du même coup on décide que la meilleure des républiques, c'est la royauté. On casse la branche aînée des Bourbons pour se raccrocher à la branche cadette. C'est monstrueux de bêtise politique, puisque la Charte de l'un était la Charte de l'autre. En 1848, nouvelle révolution au nom des capacités : il n'y avait pas assez de médecins ni assez d'avocats à la Chambre. On ne s'entendait pas jusque-là, on s'entendit bien moins encore. Lamartine, le cygne du lac, se dépluma, tandis que Victor Hugo, l'aigle du romantisme, fut assailli dans sa place Royale par les républicains qui le considéraient comme un roi. Ce qui, un peu plus tard, lui fit troquer son habit de pair de France contre l'habit à la Robespière.

Cherchez un peu de raison dans toutes ces folies.

Chaque siècle nouveau-né apparait avec la boîte de Pandore à la main. C'est un renouveau efflorescent qui enivre tous les rêveurs. On s'imagine toujours que l'esprit humain va toucher à la terre promise, mais la terre promise c'est comme le château du bonheur, on n'y entre jamais. C'est en vain qu'on se retourne sur ce lit de douleurs qui s'appelle la vie. On est mal des deux côtés. On a tenté de faire le lit plus doux, mais nul médecin, nul empirique, n'a pu couper la fièvre des passions. Dans tous les tems, on a jeté en avant le mirage de la civilisation, l'art de voir de plus près les

misères du monde. Pauvre homme que tu es, tu as beau porter en toi la part de Dieu, tu es destiné à toutes les douleurs. Les apôtres du bien, qui cachent souvent les apôtres du mal, te feront le chemin plus accessible; du sentier, ils iront à la grand'route, de la grand'route au chemin de fer. L'électricité parlera sous leurs mains, le gaz luttera contre le soleil. Ils iront à la découverte des étoiles, ils feront plus abondantes les moissons de la terre. Ils mettront à la retraite les dieux anciens, pour fabriquer des dieux nouveaux, ou pour décréter que l'homme est son seul Dieu. Mais qu'est-ce que tout cela? Des jeux d'enfans en face de la grande et terrible fatalité qui nous a marqués au front pour les larmes. Les charlatans de la politique qui jouent l'éternelle comédie: « Ote-toi de là que je m'y mette », ont saoulé les simples d'esprit par le vin bleu de leurs stériles doctrines. Ils ont crié : liberté, égalité, fraternité. Ils savent bien que la liberté, c'est une pièce de cent sous, l'égalité une pièce de cent sous, la fraternité une pièce de cent sous. Mais cette pièce de cent sous, ils la dépensent eux-mêmes sans donner la monnaie aux pauvres. Ces gens-là méconnaissent le peuple, car le peuple est meilleur qu'ils ne le sont. Jésus-Christ le connaissait, il le nourrissait de symboles, il le consolait par le royaume des cieux, — la part du ciel, — le seul héritage de ceux qui s'en vont.

Croit-on que le pauvre qui travaille et qui travaillera toujours est plus heureux de « faire le lundi », où il humilie sa raison, de boire en niant Dieu le litre de l'abrutissement, que de pencher ses lèvres sur l'idéal? Si tous les réformateurs, appuyés sur la charité, répandaient la vraie lumière : le rayon du bien, du vrai, du beau,

sur les fronts obscurcis, n'accompliraient-ils pas une mission plus noble que celle de prêcher la haine sous le drapeau menteur de la fraternité ? Depuis bientôt cent ans qu'on prêche ce sermon-là, il n'y a plus que des frères ennemis. Les hommes crient bien haut le mot PROGRÈS. Qu'est-ce que cela ? Moins que rien, puisque les hommes ne sont ni plus intelligens ni plus heureux. Il y a en tout homme une vertu primordiale qui peut faire son bonheur et celui des autres s'il la cultive : cette vertu, c'est la bonté. Or, tous les politiques, tous les réformateurs, tous les utilitaires n'ont travaillé qu'à étouffer cette vertu dans l'homme, parce qu'ils n'ont voulu le conduire au bien que par le chemin de la haine.

Tous les esprits sages en sont arrivés depuis longtems à ne pas s'inquiéter du gouvernement. Qu'importe que ce soit le roi, l'empereur ou la république, pourvu que ce ne soit point l'anarchie, pourvu que la France lève fièrement la tête, pourvu que la loi soit la loi et que la justice soit la justice ; pourvu que la liberté ne soit point l'apanage d'un parti pour en opprimer un autre, pourvu que le gouvernement ne soit pas un défi aux dieux, pourvu que les éphémères du pouvoir n'injurient pas l'histoire nationale, qui est le seul héritage des peuples !

Aujourd'hui les hommes de France ont injurié la France dans ses figures les plus glorieuses. Pas une page qui n'ait été barbouillée par l'encre amère des historiens, si bien que les nations voisines nous prennent en pitié d'abjurer ainsi notre passé, pour que les infiniment petits d'aujourd'hui paraissent des géants. L'Europe nous prend au mot tout en éclatant de rire au nez de nos hommes du jour. Qui donc est resté debout pour tous ces Suétones d'antichambre ? Ni Henri IV, ni

Louis XIV, ni Napoléon. Ou plutôt ces trois figures ont grandi encore devant les injures de la haine aveugle.

Napoléon fait ombre à tout son siècle; c'est vainement que ses ennemis trouvent des points noirs au soleil; ceux qui n'en sont pas éblouis en sont aveuglés. L'histoire est comme la justice : si elle se passionne, c'est pour la vérité. Aussi les esprits sérieux prennent-ils en pitié ces brouillons de la plume qui s'enorgueillissent de jeter leur encre empoisonnée sur une des plus grandes figures de la France. Nier le génie de Bonaparte, c'est nier l'orage. Il fut de l'immortelle famille des Alexandre, des Annibal, des César, des Charlemagne. En étudiant la vie de ces grands capitaines, on retrouve partout Napoléon : il est aventureux et insatiable comme Alexandre, il a le caractère et l'énergie d'Annibal, il est brave, il est fier, il est ambitieux comme César. Ne peut-on pas le comparer à Charlemagne, puisque, pareil à Charlemagne, il refit le monde nouveau et lui donna des lois? Mais, pour le peindre d'un seul mot, n'est-il pas plus juste de dire qu'il fut Napoléon?

Ce génie de la guerre a tué l'héroïsme de la guerre à force d'héroïsme. Il y a encore eu des héros après lui, mais tous sont tombés, mais tous tomberont, un contre dix, sinon un contre cinq. Les belles aventures de la guerre sont condamnées par les mathématiques : ici la vaillance, là le canon, il n'y aura plus d'imprévu dans les batailles. On ne dira pas : vaincre ou mourir; les uns diront : vaincre, les autres diront : mourir.

Avec toutes ses victoires, Napoléon ne serait qu'un aventurier, s'il n'eût aimé la France; car ce n'est point assez d'aimer la gloire. Dans sa rapide ascension vers

son zénith, il eut toutes les hautes vertus d'un conquérant et d'un sage; il sauva la France, dans la ruine et le sang, à force d'énergie et à force de gloire; mais bientôt les nuées et les orages obscurcirent ce front souverain; il descendit de sa gloire, mais sans jamais descendre de sa dignité. Tout ce qu'il avait donné à la France fut bientôt reperdu, il reperdit même les conquêtes de la Révolution qui l'avait nommé son premier soldat. Aveuglé par les mirages d'une ambition épique, il sacrifia un million d'hommes sans pleurer sur ces vaines hécatombes. Il disait qu'il voulait venger la France, mais il voulait aussi sa vengeance corse. Toutefois, si on l'étudie bien, cet homme de bronze, cette âme d'acier, ce cœur de marbre, on le voit, dans sa chute profonde, moins préoccupé de Napoléon que de sa Patrie. Il se consolera à Sainte-Hélène sans trop de souci de la postérité, parce qu'il pensera que, s'il est tombé de si haut, la France est restée noble et fière jusque dans ses humiliations, parce qu'il lui a imprimé pour jamais le cachet de sa grandeur. Ses ennemis disent qu'il n'a aimé que lui-même : ses soldats ne l'ont adoré que parce qu'il aimait la France. Il a voulu conquérir le monde pour que la France fût le Monde. Pouvait-il donc être plus Napoléon qu'il ne l'était? Ne vous y trompez pas : s'il a gardé son auréole après Waterloo, même après la chute du second empire, c'est qu'il aimait la France comme la France l'aimait. Il fut vingt ans son homme, à cette nation théâtrale, qui a toujours mieux aimé la gloire que le pain, où les joies de l'esprit ont sans cesse dominé les misères du corps. Depuis Charlemagne, la France forge l'idée du monde : même dans ses mauvais jours, c'est encore la meilleure marque de fabrique.

Et maintenant, si on assemblait l'univers pour lui demander son opinion sur ces suprêmes ambitieux qui s'appelaient Alexandre, César, Napoléon, que répondrait l'univers ? Il dirait que le trésor de l'humanité, ce sont les grands hommes, puisque ceux-là font de grandes nations. Ne rejetons donc pas Napoléon en Corse, comme tant d'imbéciles font aujourd'hui. Sans esprit de parti, gardons le vainqueur et le faiseur de rois dans notre trésor national.

Quand un homme meurt, on dit : « Paix à sa cendre. » Ne profanons plus les tombeaux de Saint-Denis, ni les tombeaux du Panthéon. Paix à saint Louis, paix à Voltaire.

Il n'y a que les corbeaux qui s'acharnent aux morts. Par malheur, en politique, les nuées de corbeaux noircissent l'horizon. Le Français, qui se croit généreux, est le peuple qui pardonne le moins. Ce n'est point assez pour lui qu'un roi ait passé par la guillotine, par l'exil, par Sainte-Hélène ; on renouvelle tous les jours les injures aux ombres éplorées; on déchire les linceuls et on les souille dans le sang. Quand une révolution est faite, on devrait se tourner d'un autre côté. Pourquoi frapper le passé et profaner les tombes, quand on va marcher dans l'avenir?

Frapper le passé, c'est frapper la patrie.

II

Les dernières fleurs de lys

O instabilité des principes et des idées! Louis XVI est mort sur l'échafaud pour n'avoir pas voulu faire le roi ; et, pour avoir voulu faire le roi, Charles X est mort en exil. Ce n'est pas assez de savoir cueillir l'heure, il faut savoir la saisir. Charles X avait le préjugé de la couronne; sous prétexte qu'il était roi, il voulait régner. Louis XVI, au contraire, avait le préjugé de n'être pas là. Tout en s'occupant de pendules, il ne sut jamais l'heure qu'il était à l'horloge de l'humanité; tout en s'occupant de serrurerie, il n'a jamais su fermer la porte des Tuileries à la Révolution, pour l'empêcher de se ruer dans la salle du trône.

Louis XIV et Louis XV envoyaient les malcontens à la Bastille. Louis XVI changea les rôles : depuis 1792, ce sont les rois qui vont à la Bastille.

La Restauration a manqué de ministres. C'est alors qu'il fallait un Sully ou un Richelieu. On n'eut qu'un Talleyrand et un Polignac. Ni Louis XVIII ni Charles X n'étaient des hommes d'État, il fallait un ministre d'État. On s'imagina un instant que M. de Chateaubriand ou M. de Martignac serait l'homme. Il n'en fut rien : le premier était un fâcheux et un dissolvant, le second un sourire perpétuel; Chateaubriand voulait gouverner du haut de son génie, qui n'était pas le génie de la royauté, M. de Martignac croyait trop qu'on a raison de tout avec des chansons. L'avocat de Bordeaux avait débuté

par des vaudevilles ; il ne doutait pas qu'il ne triomphât avec des malices. M. de Chateaubriand flattait les Bourbons d'une main, mais il les souffletait de l'autre ; ami inséparable la veille, il devenait l'irréconciliable du lendemain. M. de Martignac avait dit : « Je serai le phare de la royauté. » Il n'en fut que l'arc-en-ciel entre deux orages.

Jamais Charles X ne fut plus roi qu'à la veille de sa chute. Aucun nuage à l'horizon, de quelque côté qu'il se tournât. On avait oublié la terreur blanche; on chantait les chansons de Béranger, mais on payait les impôts en chantant, parce que toute la France devenait riche. Le roi ne criait pas fraternité, mais il ouvrait aux pauvres la main toute grande et en laissait tomber dix millions de sa liste civile. Les mécontens songeaient comme toujours à renverser le ministère, mais nul ne s'attaquait à la royauté *. Le 4 juillet 1830, la marine française faisait mieux que la marine espagnole au temps de Charles-Quint : elle prenait Alger. A la fête donnée par le duc d'Orléans au roi de Naples, Charles X alla au Palais-Royal dans tout le cérémonial d'un roi qui va chez son cousin. Les Orléans étaient redevenus des Bourbons. C'est par Charles X que la Grèce avait reconquis sa place au soleil, comme Ferdinand d'Espagne avait reconquis sa couronne.

* Armand Carrel riait des journalistes qui portaient la croix de Juillet. — « Il n'y a pas de quoi rire, lui dit-on un jour. — Ils me font pitié, il n'y a que ceux qui se sont battus sur les barricades qui ont le droit de porter cette croix. — Vous ne vous êtes donc pas battu, vous? — Non seulement je ne me suis pas battu, mais j'ai tout fait pour empêcher les autres de se battre. »

Ces mots ne prouvent-ils pas que les républicains ne croyaient pas alors à la République? Presque tous parmi les meilleurs se fussent contentés du gouvernement vraiment parlementaire.

Mais M. de Chateaubriand était mécontent ! M. de Polignac, par malheur pour lui et pour la royauté, était ministre de la guerre, quand il signa les ordonnances. Charles X, ce roi incohérent, s'en alla chasser ce jour-là. Et cette monarchie, qui n'avait jamais eu une heure si brillante depuis 1815, tomba sous le revers de plume de quelques journalistes.

Et il en sera toujours ainsi, parce que les souverains ne croyant pas que les idées tuent comme les soldats, ne combattent pas les idées. Seul, Napoléon voyait le danger quand il tenait en mépris les idéologues. Il savait bien que le brasseur Santerre n'avait pas fait 89. Le peuple s'imagine qu'il a fait la Révolution ; il est vrai qu'il ne croit cela que parce qu'on le lui dit par toutes les trompettes de l'histoire et parce qu'il l'a chanté sur tous les tons. Or, la Révolution a été faite par le roi Louis XVI et par les gentilshommes du dix-huitième siècle. Elle a été faite par M. de Voltaire, chambellan du roi de Prusse et gentilhomme de la chambre du roi de France ; par M. de Beaumarchais, qui était gentilhomme de M. le prince de Conti ; par M. de Condorcet, qui était deux fois marquis ; par M. de Chamfort, qui se croyait gentilhomme, parce que sa mère avait aimé trois gentilshommes ; par le citoyen Lafayette, qui était marquis ; par Mirabeau-Tonnerre et Mirabeau-Tonneau, un marquis et un comte ; par le citoyen Égalité, duc d'Orléans et prince du sang ; par le prince de Talleyrand, prince de l'Église ; par Saint-Just, poëte et marquis ; par M. de Robespierre, qui ne cachait pas toujours ses manchettes ; par Louis David, peintre du roi et baron de l'Empire.

Jusqu'au 9 thermidor, le peuple s'agite, c'est la

noblesse qui le mène. Au 9 thermidor, le peuple s'agite, on lui donne un roi, le roi du peuple; mais ce roi du peuple, c'est le vicomte de Barras. Que dis-je, un roi! c'est un empereur romain et un sultan asiatique!

Qui succède au vicomte de Barras? C'est M. le marquis de Buonaparte. Celui-là trouvera la vieille noblesse trop décimée : il en créera une nouvelle qu'il baptisera à tous les Jourdains de l'Europe et au carillon de toutes les victoires.

La Révolution de 1830, qui la fait? M. de Chateaubriand ; celle de 1848, qui la fait? M. de Lamartine; celle de 1870, le vicomte Victor Hugo et le marquis de Rochefort.

Les révolutions sont faites pour le peuple — quelquefois, — mais jamais par le peuple.

C'est donc en haut et non en bas qu'il les faut combattre.

Charles X fut aveuglé, comme Louis XVI. Mais Dieu, qui n'a pas donné l'infaillibilité aux rois, les veut infaillibles. L'exil ou l'échafaud est le prix de leurs erreurs. Ainsi, le comte d'Artois avait émigré devant la Révolution ; la Révolution le poursuivait. La fatalité fut moins cruelle à Œdipe, puisqu'elle mit le bois sacré de Colonne au bout de sa course. Quels sujets pour les poëtes, pour ceux qui viendront après nous et qui écriront le cycle que nous avons vécu !

Mais ils ne feront point revivre la tragédie antique dans sa majestueuse unité : le XIXe siècle en a fini avec la tragédie, parce qu'il entrait de plain pied dans le drame. C'est la Révolution française qui a été le prologue du nouveau théâtre du monde, où tout est dans tout, la gaieté et la désolation, la joie et les larmes.

Il sera impossible de créer une pièce nouvelle, avec les hommes du XIXe siècle, sans faire du tragi-comique. Par exemple, Chateaubriand, qui parle de haut et qui ne rit pas, ébauche cent drames shakespeariens, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*. Après les pages romanesques des premiers volumes, il entre profondément dans la comédie humaine. Quoi de plus amusant que son ministère de l'intérieur à Lille, quand Louis XVIII, qui n'a plus un sujet, qui vient de fuir pour la seconde fois après une royauté illusoire, s'imagine qu'il porte encore le sceptre. Et le voyage à Prague de Chateaubriand, pour aller prier Charles X de pardonner à Mme la duchesse de Berry son rôle de Jeanne d'Arc après la lettre! C'est une autre scène vraiment étrange entre celui qui fut le roi et celui qui fut son ambassadeur, se confessant tous les deux qu'ils n'ont pas le sou. « Au tems où j'étais ministre, dit Chateaubriand, j'ai dédaigné d'escamoter les fonds secrets. Quand je passe par une ville, je m'informe d'abord s'il y a un hôpital; s'il y en a un, je dors sur les deux oreilles. Mais vous me parlez de ma fortune, Sire, pour éviter de me parler de la vôtre. » Ce à quoi Charles X répond qu'étant logé par l'empereur d'Autriche, il lui reste « tout juste de quoi aller jusqu'au bout ».

Mais le roi très chrétien s'imaginait faire pénitence pour son peuple. Il s'obstine à dire que les Français ont pris à rebours les ordonnances de Juillet : « Il faut qu'un roi soit libre de faire le bonheur de son peuple. Croyez-vous que les Parisiens soient plus heureux et plus libres qu'ils ne l'étaient avant moi? On a presque doublé les impôts! Quelle vache à lait que la France! »

Un peu plus cette vache à lait laissait mourir de faim,

après l'avoir proscrit, ce roi galant homme, qui un seul jour avait voulu faire le roi. La France oubliait que Charles X avait payé une pension à la sœur de Robespierre; que, sous son règne, l'agriculture avait par milliards enrichi la France; que, grâce à lui, l'Algérie avait remplacé nos colonies perdues. Charles X exilé n'a-t-il pas mieux fini que Louis XIV à Versailles? Jamais un mot amer n'est tombé de ses lèvres. Il a pardonné à tous ses ennemis comme à tous ses amis : n'a-t-il pas pardonné au duc d'Orléans devenu roi?

Dans sa chute, il s'élevait au-dessus des vanités humaines en disant : « Dieu le veut! » En ses derniers jours, quand il souriait aux jeux du duc de Bordeaux, se faisait-il illusion sur la couronne perdue?

On peut dire aux dynasties ce qu'un philosophe disait aux renommées : « César et Napoléon ont disparu avec majesté. Vous qui aimez la gloire, soignez votre tombeau; couchez-vous-y bien, tâchez d'y faire bonne figure.» Charles X fait bonne figure dans son tombeau; c'est le dernier roi chevalier portant à la main un lys, qui n'est plus qu'une fleur de courtoisie.

III

Louis-Philippe d'Orléans

Louis-Philippe d'Orléans a commencé par un dessin de Carmontelle; il a fini par un opéra, après avoir joué le grand rôle dans la comédie de son règne.

Il eut deux maîtres : le premier, Mme de Genlis, ne lui conta pas de contes de fées pour dorer son imagination. Elle voulut que l'enfant fût déjà un homme, elle lui montra la vie sous la lumière brutale de la vérité ; aussi, au lieu de lui enseigner la poésie à l'heure des récréations, elle lui enseignait la médecine.

Le second maître du jeune prince fut l'exil ; c'est en courant le monde qu'il apprit à mieux connaître la France ; mais déjà avant l'exil il avait eu ses grands quarts d'heure de patriotisme. Ne prouva-t-il pas, en 1792, sous les ordres de Biron, qu'il y avait en lui un soldat ? Le général écrivait : « M. de Chartres a marché avec moi comme volontaire, il a bravé les coups de fusil avec héroïsme. » Très peu de tems après, nommé maréchal de camp, il commanda une brigade de dragons sous Luckner ; il fut vaillant à la prise de Courtrai et marqua son nom à la première bataille de la Révolution, à Valmy, où il dirigea la deuxième ligne de Kellermann. C'était le 20 septembre ; six semaines après, Dumouriez le proclama un des héros de Jemmapes. Il eut tort, car en 1792 un prince n'avait pas le droit d'être un héros ; toutefois on lui permit encore de faire des prodiges et d'avoir un cheval tué sous lui à la bataille de Neerwinden. Tout cela sera payé par l'exil, sinon par l'échafaud. C'est alors que commence — et pour vingt et un ans — cette course philosophique à travers les mondes. Les commencemens furent rudes ; il lui fallut « vivre de ses talens » ; il donna des leçons de dessin, d'astronomie, de mathématiques, disant avec un sourire résigné : « J'apprends aux autres ce que je sais et surtout ce que je ne sais pas. » Ce prince, qui n'était pas romanesque, mena la vie la plus romanesque. Il y aurait

là, pour un conteur, toute une odyssée. Pénélope ne l'attendait pas au retour, mais il trouva en Sicile, dans la fille du roi, la plus adorable des Pénélopes, cette Marie-Amélie qui fut une sainte dans le mariage comme dans la maternité : la vraie femme et la vraie mère. Aussi voulut-elle vivre assez pour qu'il mourût dans ses bras; aussi voulut-elle vivre trop pour pleurer longtems ses deux enfans les plus aimés.

Le duc de Chartres, devenu duc d'Orléans par la mort de son père, se trompa de date pour rentrer en France, puisqu'il y revint en 1814. Il repassa la frontière avec beaucoup d'humiliation, n'espérant pas de sitôt rebrousser chemin, car seul de sa famille il croyait au génie de Napoléon; mais en 1814 Napoléon ne croyait plus lui-même à son génie, puisqu'au lieu de se jeter en toute hâte sur l'ennemi, selon sa coutume, il perdit de longs jours à gagner à sa cause ce libéralisme beau parleur qui perd les nations en les énervant sous les fleurs de rhétorique.

Le duc d'Orléans assista en simple spectateur à la comédie politique de la Restauration, où le premier rôle fut tenu par un roi railleur qui ne croyait à rien, et par un roi convaincu qui croyait à tout. Il avait failli être roi en 1815 et ne s'étonna pas de l'être en 1830 *; quand

* Le duc de Chartres, après ses campagnes, eut une entrevue avec Danton, lequel put lui donner les premières idées de sa royauté future. « Jeune homme, que faites-vous à Paris? retournez à l'armée; tâchez de vous conserver non pas pour vous mais pour les autres. La France peut avoir besoin de vous. »

En 1817, quand Louis XVIII rappela malgré lui le duc d'Orléans sur la prière du comte d'Artois, il lui dit : « MONSIEUR mon frère, gardez cette plume, peut-être vous servira-t-elle un jour à signer votre abdication. »

il donna à danser sur un volcan, il pressentait la catastrophe. Il était décidé, quoi qu'il arrivât, à faire cause commune avec la nation, car il aimait la France et il ne voulait pas recommencer ses voyages au pôle nord et au pôle sud.

Le 1er août, quand Charles X le nomma lieutenant général du royaume; le 2 août, quand Charles X, qui n'était plus le roi, abdiquant en faveur du duc de Bordeaux, le chargeait de faire proclamer Henry V, sous sa régence, il déclara qu'il ne voulait pas recommencer la tâche périlleuse de son aïeul le Régent. « A la moindre douleur d'entrailles de Henry V, on m'accuserait de l'avoir empoisonné. » Ce fut alors que Mme Adélaïde, cette sœur légendaire qui n'a jamais quitté son frère, s'écria énergiquement : « Après tout, qu'on fasse du duc d'Orléans tout ce qu'on voudra, un régent, un président de République ou un roi, mais non pas un proscrit. » Fatalement on devait faire un roi. Le duc d'Orléans fut proclamé roi des Français. Roi citoyen! On put dire ce jour-là : Rien n'est changé en France, il n'y a qu'un roi de plus.

On avait élevé sur le trône la sagesse elle-même. Le nouveau roi ne voulait pas d'aventures; il espérait faire une France libre, laborieuse, intelligente sous l'égide de la paix. Jamais chef d'État ne fut moins guerroyant. Aussi Casimir Périer, qui fut le premier de ses ministres, était-il son porte-voix quand il disait : « Nous ne concédons à aucun peuple le droit de nous forcer à combattre pour sa cause, car le sang français n'appartient qu'à la France. » Il semble que Napoléon III se soit évertué à donner tort à ces paroles toutes nationales.

L'histoire du règne pourrait s'écrire en quelques

lignes. Que fit le roi pendant dix-huit ans ? Rien. Que fit le peuple ? Tout, puisqu'il travailla. Grande période pour les artistes, les poëtes, les agriculteurs, les industriels. On laissait parler les avocats, mais on ne perdait pas son tems en se passionnant à leurs discours. Le ro créait le musée de Versailles, l'armée se faisait la main en Algérie, la fortune publique montait au beau fixe. Mais la politique n'était pas contente, parce qu'elle n'est contente de rien. Les ministres s'évertuaient à remettre sur pied le principe d'autorité, tout en criant bien haut que la France était libre. Qu'est-ce que la liberté ? Pour beaucoup de désœuvrés de la plume, c'est le droit de faire le mal et d'imprimer des injures. Descendu du trône, non sans quelque majesté, le roi citoyen disait : « Ce que je cherchais, moi, libéral de la vieille roche, c'était le développement progressif des grands principes de 1789, tout en comprimant l'esprit révolutionnaire, et j'ai été la victime de cette arme que Voltaire appelait *le mensonge imprimé.* » Louis-Philippe parlait juste, mais il a été surtout la victime de l'émeute. Celui qui vient par l'émeute s'en ira par l'émeute.

Le roi était du vieil esprit français. Il écrivait ceci au roi des Belges, en 1846 : « Ce qui gâte toutes nos affaires, c'est que nos hommes politiques ont une surabondance de courage et d'audace quand ils sont dans l'opposition, tandis que dans le ministère ils sont *feigherzig* et toujours prêts à tout lâcher, en disant au roi : « Tire-toi de là, Pierre, mon ami ! » comme dans la chanson. Pendant dix-huit ans, le roi se tira de là, pendant que Soult, Thiers, Guizot, Duchâtel et les autres se disputaient le sous-pouvoir. Il était bien le roi et non un fantôme de roi ; mais comment agir pendant que toute

la France parle ? Son règne fut énervé par les crises ministérielles, ce fléau moderne, comme il le disait. « Être ou n'être pas ministre ! » Quand un homme politique s'éveille le matin, il dit toujours à son voisin, s'ils ne sont ministres ni l'un ni l'autre : « Avant tout, il faut renverser le ministère. » Ce qui n'empêche pas le plus guerroyant d'avoir peur de la bataille. En effet, que disait Louis Blanc au 23 février ? « Si les patriotes descendent demain, ils seront écrasés. » Que disait Ledru-Rollin ? « Mon opinion est qu'une affaire engagée à cette heure n'est qu'une folie. » Que disait Flocon ? « O peuple, garde-toi de tout téméraire entraînement. » Mais ces trois pacifiques se réveillèrent membres du gouvernement, le lendemain de la bataille. Logique des révolutions ! Il y a ceux qui frappent et ceux qui règnent. Octave-Auguste ramassa le fer de Brutus pour s'en faire un sceptre, et teignit de pourpre son manteau dans le sang qu'il n'avait pas versé.

On n'a une figure dans l'histoire qu'à la condition de faire de grands désastres, couronnés par de grandes victoires. Dans le Rubicon de César comme dans celui d'Alexandre, de Charlemagne ou de Napoléon, c'est le sang qui coule. Les figures pacifiques, quelle que soit leur auréole, s'effacent dans les pénombres, mais l'historien leur fait une place dans le lit de justice du tombeau. Combien de belles pages on pourrait consacrer à ce roi citoyen, qui voulut mettre un trait d'union entre tous les mots incohérens du XIX[e] siècle.

Il fut élevé à la Jean-Jacques par M[me] de Genlis, qui, un peu plus, en eût fait un menuisier. Mais l'histoire lui prenait l'esprit ; ce fut le roman de ses premières années. Franchement, quand on pense aux poëtes du tems de

sa jeunesse, on s'étonne que Sainte-Beuve lui reproche de n'être pas un Valois pour la poésie, lui qui s'appelait alors le duc de Valois. Il était difficile d'être poëte au tems de Ducis, il était aussi difficile d'être prince au tems de la Révolution. Quelle figure faire, à moins de prendre le masque du philosophe, quand on a un pied dans le passé et qu'on ne sait où poser l'autre dans l'avenir ! Le jeune duc de Valois en arriva bientôt à combattre toutes les aspirations et tous les enthousiasmes. Avec ce caractère de scepticisme, si on ne fait pas de grandes choses, on fait du moins de bonnes choses, parce que la raison vous y force quand on est au pouvoir. Le roi citoyen ne fut pas un roi fainéant. Il bâtit des monumens et des palais ; il créa le musée de Versailles, ce panthéon trop ouvert quand l'autre était trop fermé.

Louis-Philippe n'avait pas voulu reconnaître l'Être suprême de Robespierre, mais voyant tant d'évêques se faire jacobins, il ne vit dans l'Évangile qu'une phase historique. Toutefois, il voulut mourir en chrétien. N'était-ce que pour l'exemple et pour être agréable à la reine, car on se rappelle qu'il lui dit, après l'extrême-onction : « Ma femme, es-tu contente de moi ? » Oui, elle était contente de lui.

Louis-Philippe d'Orléans était né père de famille et non pasteur des peuples. Brave, il avait horreur de la guerre. A la bataille de Jemmapes, il donne l'ordre de marcher à deux régimens de carabiniers qui sont aussitôt foudroyés comme le furent plus tard les cuirassiers de Reischoffen : le prince pleura toute sa vie ces deux régimens. Les héros ne pleurent pas. Il ne voulut jamais la guerre, comme s'il eût été bercé sur les genoux de

l'abbé de Saint-Pierre. S'il la fit en Afrique, c'était pour prouver que ses fils étaient braves comme lui. D'ailleurs, la guerre d'Afrique ne pouvait changer les destinées de la France; c'était un jeu sanglant, mais c'était un jeu. Qui donc ferait un crime au roi de cette sagesse qui l'empêcha plus d'une fois de jeter son épée à travers l'Europe? Mais pour être roi, il faut être doué de l'esprit d'aventure. Avec son tempérament, le roi de Juillet aurait mieux fait de prendre en 1830 le titre de premier président de la République; il ne serait mort ni en exil ni sur le trône, mais on eût salué à ses funérailles le fondateur du gouvernement de tous par tous. Quand on a peur des sommets, il ne faut pas se risquer sur les abymes. Que lui a-t-il servi, à cet homme, d'être proclamé roi citoyen? Il a été en butte à tous les assassins, à tous les complots, à toutes les émeutes; il lui a fallu subir toutes les injures ou tous les grognemens des journaux qu'il muselait. On disait : Le roi règne et ne gouverne pas. S'il ne gouvernait guère, il ne régnait guère non plus. Il n'avait pas osé prendre le prestige de la couronne, puisqu'il n'avait pas voulu être couronné. Or, qu'est-ce qu'un roi sans couronne?

IV

L'Ange des Tuileries

Louis-Philippe disait : « On m'accuse de ne pas faire le prince. On ne peut faire le prince qu'au milieu des princes; or, je n'en connais plus en France. S'il y a encore de grands noms, il n'y a plus de grandes

familles. » Il y avait au moins de vrais princes autour de lui. Tout paternel qu'il fût, il ne passait rien à ses fils et les risquait à la victoire. Voyez plutôt cette lettre du maréchal Vallée :

Je prie Votre Majesté de me permettre de lui faire connaître la belle conduite de monseigneur le duc d'Aumale. Ce jeune prince a couru en plusieurs batailles les plus grands périls, en marchant aux premiers rangs de nos soldats. Son Altesse royale est portée sur le tableau d'avancement pour le grade de lieutenant-colonel ; mais l'armée serait heureuse de lui voir obtenir en outre la décoration de chevalier de la Légion d'honneur. Cette faveur, Sire, lui ferait prendre rang à côté de ses frères d'armes, dans l'ordre dont sa naissance l'appelle à porter le grand cordon, mais dont Votre Majesté a voulu que les princes, ses fils, méritassent le premier grade en servant dans les rangs de ses armées.

Ces princes, qui savaient se battre comme Condé, ne dormaient pas la veille des batailles. Ils tenaient la plume de l'écrivain ou le pinceau de l'artiste.

Le duc de Nemours peignait à ses heures perdues. « Eh bien, lui dit un soir le roi, je te fais mon compliment. Je vois avec plaisir que si une révolution nous jette dehors, nous aurons tous notre gagne-pain. J'ai vu aujourd'hui une très jolie aquarelle de toi, que je croyais d'Isabey ou d'Eugène Lami. On voit bien que tu as été à Constantine. »

Si le duc de Nemours aimait les arts, le duc d'Orléans les adorait. N'était-il pas l'ami de tous les jeunes peintres dignes de ses sympathies, car il faut lui savoir

gré de son dédain pour les artistes médiocres? Decamps était son homme; pareillement Delacroix, Horace Vernet, Diaz, Rousseau, Isabey, Alfred Dedreux. Mais le plus aimé, c'était Decamps, « pour la splendeur du vrai ». Il aimait aussi Decamps pour son caractère cordial, pour sa franchise brusque, pour son esprit prime-sautier, pour son air tout à la fois soldat et artiste. Plus d'une fois, il l'emmena chasser avec lui. C'était ses jours de fête de voir le peintre tuer un lièvre et le chasseur saisir son crayon pour indiquer à grands traits une figure ou une perspective.

On pourrait peindre beaucoup de scènes charmantes où les princes et les artistes étaient en intimité. On se rappelle que le duc d'Orléans, escaladant les cinq étages de Decamps, avait trouvé tout simple de lui monter sa culotte, sur la prière du concierge : « Dites donc, monsieur, puisque vous montez là-haut, portez donc le pantalon à M. Decamps. — Comment donc ! » Et ouvrant la porte de l'atelier : « Tenez, Decamps, voilà votre culotte. »

C'est que la révolution était faite dans les mœurs, à la cour comme partout, grâce à la volonté du roi citoyen, qui ne faisait le roi qu'à son corps défendant. Il n'était heureux qu'à Versailles, au milieu des peintres et des sculpteurs, ou au château de Neuilly, dans sa famille, regardant sa chère Marie sculpter divinement la Jeanne d'Arc légendaire.

Ce roi sceptique et spirituel — l'esprit du XVIIIe siècle et non l'esprit de son tems — ce roi qui n'avait pas foi en lui ni en ses ministres, parce qu'il se sentait toujours porté par les vagues révolutionnaires; ce roi qui avait une royauté sans trône et sans autel; ce roi qui

n'était pas la tradition ni l'avenir, parce qu'il n'avait pas de racine dans le passé et parce qu'il ne pouvait bâtir la France future, eh ! bien, il avait pourtant des aspirations vers Dieu, par sa fille la princesse Marie.

Quand celle qu'on appelait l'ange de la famille lui fut prise par la mort, il retrouva la source des larmes. Ce fut une si grande douleur, qu'il se tourna vers le ciel en s'écriant comme Job : « Frappez, frappez, Seigneur ; ce n'est assez de m'avoir condamné à ce fumier de la politique, de m'avoir condamné à gouverner par ces hommes qui font toujours le mal sans pouvoir faire le bien ; frappez, Seigneur, frappez. »

Un soir que tout le monde dormait aux Tuileries, il se traîna sombre et désolé vers la chambre de la princesse Marie ; il lui semblait que la chère morte, cette amie du marbre, lui apparaîtrait dans sa blancheur idéale. Il entra avec un tressaillement. Il referma la porte, il évoqua l'ombre aimée. La princesse lui apparut par la force des souvenirs, dans son lit virginal, puis au coin du feu, lisant un de ses chers poëtes, puis travaillant à sa statue de Jeanne d'Arc. Ah ! Jeanne d'Arc ! le symbole de Dieu protégeant la France ! Voilà ce qu'elle avait voulu rappeler, cette douce princesse. Le roi n'avait pas compris, mais il comprit alors qu'il n'y a pas de France sans Dieu.

A trois heures du matin, l'esprit qui veillait aux Tuileries — qui veille aujourd'hui sur les ruines des Tuileries — a vu Louis-Philippe premier et dernier roi des Français, agenouillé devant le lit de la princesse Marie, pleurant sa fille et pleurant aussi ses illusions de roi, écoutant les vagues concerts des songes qui passent. Cette nuit-là, il fut plus roi qu'il ne l'avait été jusque-là,

parce qu'il sentit que s'il n'y avait pas de peuple sans maître, il n'y a pas de maître sans Dieu.

Le lendemain, son premier ministre s'aperçut qu'un sentiment nouveau avait hanté le roi : on parla un peu plus de l'Évangile que de la charte, on s'inquiéta beaucoup de ceux qui souffrent, on médita des lois fraternelles. Hélas! ce ne fut encore qu'un songe qui passe. Quand on est roi constitutionnel, on est condamné à se croiser les bras.

On criait par-dessus les toits que la cour du roi citoyen était la cour du monde la plus bourgeoise, sous prétexte que les gardes nationaux avaient le droit de cité aux bals de l'hiver. Eh! bien, quoique le roi ne fût pas jeune et qu'il ne fut pas chimérique, c'était la jeunesse et la poésie qui dominaient au palais des Tuileries, — la jeunesse par tous ces enfans du roi qui étaient dans leur plein épanouissement, — la poésie par cette adorable princesse Marie qui semblait tomber des fresques florentines, tant elle appartenait déjà au monde extra-humain.

L'ange de Fiesole l'avait-il entrevue dans ses rêves, ou s'était-elle modelée sur les figures idéales de ce disciple de saint Luc? On voyait bien du premier regard que la princesse était promise à la mort. Ce fut en vain qu'elle passa par le mariage comme pour y trouver une renaissance en doublant sa vie : la tige avait reçu le coup fatal; la fleur s'inclina et fut jetée à terre au premier coup de vent. Mais du moins, cette blanche figure survivra, parce que l'art l'avait sacrée. En effet, qui donc oublierait qu'elle peignit des vitraux, qu'elle chanta comme Paziello, qu'elle sculpta Jeanne d'Arc? Les sceptiques sourirent d'abord en disant : « Cette fille de roi. »

Est-ce que Lamartine, né grand seigneur, ne fut pas un grand poëte ? Pourquoi l'art ne naîtrait-il pas plus haut que les coteaux modérés de Sainte-Beuve ? Cette fleur rare, on la cueille partout.

La princesse Marie initia la cour au romantisme, elle défendit les dieux nouveaux avec toute l'éloquence d'une croyante et d'une voyante. Les jeunes princes parlaient batailles pour voiler les lâchetés pacifiques des ministres et des Chambres, pour prouver que le sang généreux de Robert le Fort, de Henri IV, du Régent coulait toujours dans leurs veines. Mais la princesse Marie, qui vivait dans le royaume idéal des poëtes et des artistes, devisait le soir avec son père pour lui apprendre le nom de Victor Hugo, d'Eugène Delacroix, d'Alfred de Musset, de Decamps, de tous ceux qui devaient illustrer son règne. Le roi était rebelle aux jeunes renommées, parce qu'il était de son tems, c'est-à-dire d'un autre tems. Mais à force d'entendre la douce voix de la princesse, il finissait par se laisser convaincre.

Le duc d'Orléans venait souvent à la rescousse, mais le roi ne donnait pas à ses fils la liberté d'avoir tout haut des opinions, même sur les artistes et les poëtes ; aussi, quoique le duc d'Orléans fût le camarade de collège et quelque peu l'ami d'Alfred de Musset, il n'osa jamais plaider sa cause devant le roi.

Il faut dire que Louis-Philippe qui voulait régner, mais aussi gouverner, avait fort à faire à travers les émeutes, les tribuns, les machines infernales, les cris des affamés, les gourmandises des repus et les bêtises de ses ministres. Il disait avec raison : « Tous les métiers sont faciles, hors le métier de roi. Ceux qui jugent du dehors s'imaginent volontiers que c'est un métier de

paresseux, mais ceux qui sont à l'œuvre se couchent tard, se lèvent de bonne heure et ne trouvent jamais que l'oreiller soit du bon côté. »

La princesse Marie, dans son amour de l'art, s'exilait de la cour dans son atelier, un atelier qui rappelait ceux des grands artistes de la Renaissance. Qu'était-ce que la cour et les personnages de la cour, en face des dieux de la sculpture, de la poésie, de la peinture, qui, par des portraits, des marbres, des bronzes, lui souriaient comme à une élue? Le fier Michel-Ange lui-même semblait avoir adouci son froncement de sourcil devant cette jeune et belle enthousiaste. Aussi, pour elle, en dehors des joies de la famille, il n'y avait rien qui la charmât en ce sombre palais des Tuileries, le bruit des fêtes encore moins que le silence. D'ailleurs, qu'est-ce qu'une cour, quand on ne croit plus au roi? Louis-Philippe n'était que le chef d'un gouvernement parlementaire. Tous ceux qui étaient revêtus de titres officiels semblaient de bien petits seigneurs à la princesse, qui s'était retournée vers des hommes de génie. Alfred de Musset et Eugène Delacroix n'étaient pas pairs de France comme MM. Fulchiron et Viennet; mais on commençait à comprendre, au tems où je méditais l'histoire du Roi Voltaire, que les royautés officielles s'étaient effacées devant les royautés de l'intelligence. Aussi la princesse osait-elle parler avec enthousiasme, devant le roi et ses ministres, des poëtes et des peintres romantiques. Aussi bataillait-elle souvent avec son père, tout au XVIIIe siècle; elle osait lui dire que Lamartine valait mieux que Voltaire et que George Sand valait mieux que Jean-Jacques. La famille royale n'avait pas à demander au dehors le nom des hommes d'élite qu'il fallait inviter aux fêtes des

Tuileries; elle était renseignée par la princesse. Sous Napoléon III, l'impératrice, qui connaissait mal l'état-major des arts et des lettres, se faisait donner des listes par le premier imbécile venu, qui mettait une étiquette à chaque nom : j'en sais quelque chose. La princesse Marie se contentait d'écrire le nom.

Les vraies fêtes de la princesse Marie étaient donc les jours passés dans son atelier, même quand elle ne sculptait pas, même quand elle était seule. C'est que la Muse de l'étude venait sans cesse ouvrir à cette intelligence toutes les avenues de l'art, de l'histoire et de la poésie.

Son métier de sculpteur, elle l'apprit comme par la magie des fées. Dès qu'elle sentit l'argile sous ses doigts, du premier essai cette petite main blanche sut modeler avec grâce et avec fermeté. « A son gré la terre devenait armure ou velours, épée ou dentelle. » Tout enfant, comme elle jouait dans le parc du château d'Eu, le roi lui avait dit : « Jeanne d'Arc fut enfermée ici. » Aussi Jeanne d'Arc fut toujours sa religion et son héroïne. Naturellement, ce fut l'image immortelle qu'elle voulut sculpter, quand le musée de Versailles s'ouvrit à toutes les renommées de la France. Elle commença par une statuette; elle aborda bientôt la statue; et ces deux œuvres expriment le beau sentiment de l'artiste. Dans cette statuette, une statuette équestre, Jeanne d'Arc, penchée, vient de trancher la tête à un Anglais. L'énergie de la guerrière s'efface sous l'effroi de la jeune fille; un peu plus, l'épée lui échapperait de la main. Comme on l'a dit : « Ce n'est pas elle qui a tué cet homme, c'est son épée. » Dans la statue, la pucelle est debout, dans la simplicité de la foi en Dieu et de l'amour de la

France. C'est l'heure de la bataille, mais l'oriflamme n'est pas encore déployée. D'une main nerveuse elle tient son épée : elle sait qu'elle va vaincre; mais, sans emphase, ce n'est pas la batailleuse, c'est la fille que Dieu conduit.

Comme Jeanne d'Arc, la princesse Marie devait mourir jeune, dévorée par le feu de l'idéal. Elle disait : « Je meurs de ce qui fait vivre. » Elle voulut du moins voir l'Italie, croyant que le soleil est une âme qui retient à la terre; mais elle s'éteignit bientôt dans la ville des tombeaux, à Pise, où tous les fantômes de Campo-Santo lui firent une glorieuse escorte.

La France la pleura. Elle revint dans le royal Campo-Santo de Dreux, sous la chapelle dont elle avait peint les vitraux. Ce fut le premier grand deuil du roi. Un second grand deuil devait le frapper bientôt : celui qui eût été roi après lui tomba frappé sur la route de la Révolte. Les mots ont leur ironie.

V

Les fêtes du règne

Mais ne voyons pas encore les jours sombres de ce règne pacifique et fécond. Soyons un instant de la cour pour deux spectacles grandioses : les fêtes de Fontainebleau et de Versailles, souvenirs lointains des féeries de Louis XIV. Mais il manquait Molière.

Quand la princesse Hélène de Mecklembourg vint en

France, son premier mot fut celui-ci : « Il m'a semblé que j'étais née pour devenir Française. » Mais elle ne l'était point par son adorable simplicité. Elle ne l'était point, parce qu'elle cachait son esprit et qu'elle aurait voulu cacher sa beauté, tant le soleil de la cour lui faisait peur. Aussi accueillit-elle avec le plus adorable sourire l'éventail de Camille Roqueplan que lui offrit le prince royal. Cet éventail représentait les amours peintres, c'est-à-dire les amours peignant le portrait de la princesse Hélène. On eût dit un Watteau. Quoique la future duchesse parlât le beau français du roi Louis XIV, elle ne parlait presque pas, comme si elle craignait que tous les oiseaux bleus ne s'envolassent de son cœur. « Que vous dit la princesse ? demanda le duc d'Orléans à une des dames d'honneur. — Elle me dit qu'elle est bien heureuse. » Le duc d'Orléans baisa la main de sa fiancée. « Eh bien, moi, je ne prendrai pas de chevalier d'honneur pour vous dire que jamais mon cœur n'a été si content. »

Ceci se passait à Melun où le duc d'Orléans présentait à la princesse Hélène avant l'arrivée à Fontainebleau ses dames et ses chevaliers d'honneur, Mmes de Lobau, de Chanaleilhes, de Montesquiou et d'Hautpoul ; MM. de Flahaut, de Coigny, de Trévise, de Praslin, d'Elchingen, de Montguyon, Bertin de Vaux, Chabaud-Latour. « Aimez-les, madame, lui dit le prince, ce sont mes amis. »

Tout le monde fut enchanté. On disait d'abord qu'elle était belle parce que c'était la fille d'un roi. Mais quand on vit ses beaux cheveux, blonds comme la gerbe, ses yeux si beaux et si doux, si limpides et si spirituels, ce parfait ovale de marbre rosé, cette main mignonne et ce

pied de fée; cette blancheur idéale du cou et des bras, cette taille si fine et si souple, ce je ne sais quoi de lumineux et de magnétique qui s'appelle la sympathie, on salua une seconde fois.

L'arrivée à Fontainebleau fut très bruyante; c'était l'arrivée de Louis XIV à Versailles avec ses chevaux emportés et ses postillons en belle humeur. Tout Fontainebleau était en fête, avec la garnison sous les armes. Un régiment de hussards, le plus jeune, le plus fringant, le plus beau qui se soit pavané un jour de revue, ce fut le régiment du colonel Brack.

Quand la princesse monta le perron, le roi, quoique sa grandeur l'attachât au rivage, commençait à descendre, avec la rapidité de la jeunesse; la nouvelle venue dans la famille se précipita pour saisir la main du roi et pour la baiser, mais ce fut le roi qui baisa la main de la princesse Hélène. De belles larmes tombaient des yeux de la princesse Marie, cette artiste prédestinée à la mort, qui la veille avait envoyé sa Jeanne d'Arc au musée de Versailles. Elle étreignit la princesse Hélène dans ses bras avec des pâleurs de marbre. Était-ce le pressentiment de son tombeau et du tombeau du duc d'Orléans? « Les jeunes filles qui vont mourir ont des visions suprêmes », a dit le poëte.

L'acte de mariage fut signé le 30 mai au soir, dans la galerie de Henri II, par-devant le baron Pasquier, faisant les fonctions d'officier d'état civil, accompagné du duc Decazes, grand référendaire, du comte Molé, ministre des affaires étrangères, et de Félix Barthe, ministre de la justice*.

* Où étant, avons procédé à l'acte de mariage de très haut et très puissant prince Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri

De la galerie de Henri II, on passait par la galerie de François I[er] pour aller à la chapelle, cette merveilleuse chapelle que domine Freminet par les peintures de la voûte. Elle était éclairée à giorno comme pour la fête des âmes ; ce fut l'évêque de Meaux qui donna la bénédiction nuptiale. Il eut tort de parler, car il prouva qu'il ne s'appelait pas Bossuet.

Après la cérémonie, M. de Flahaut qui aime à rire ne put s'empêcher de dire à mi-voix : « Allons-nous en, gens de la noce ! » Il avait raison, il y avait trop longtems qu'on jouait à la solennité.

Mais c'était grand et c'était beau, car on croyait que les destinées de la France étaient présentes. On voyait déjà le mariage fécondé par la grâce de Dieu ; on saluait le second roi futur de la dynastie dans le duc d'Orléans ; on pressentait déjà le troisième roi dans le comte de Paris. Vit-on jamais de plus nobles cœurs que ceux du duc et de la duchesse d'Orléans ? L'un s'appelait la vaillance, l'autre la vertu. Mais les destinées de la France se sont détournées : Il n'a fallu pour cela qu'un cheval et un homme. Le cheval s'appelait casse-cou, l'homme s'appelait Guizot *.

d'Orléans, duc d'Orléans, prince royal, né à Palerme, le trois septembre mil huit cent dix, fils de très haut, très puissant et très excellent prince Louis-Philippe, premier du nom, roi des Français, et de très haute, très puissante et très excellente princesse Marie-Amélie, reine des Français d'une part ;

Et de très haute et très puissante princesse Hélène-Louise-Élisabeth, princesse de Mecklembourg-Schwerin, née à Ludwigslust, le 24 janvier 1814, fille de feu très haut et très puissant prince Frédéric-Louis, grand-duc héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, et de feu très haute et très puissante princesse Caroline-Louise de Saxe-Weimar, grande-duchesse héréditaire de Mecklembourg-Schwerin.

* Je n'oublierai pas que le jour de la mort du duc d'Orléans

Ne quittons pas si vite ces fetes du mariage dont le bruit a retenti dans toute l'Europe. Le lendemain, toute la forêt de Fontainebleau fut de la noce Le soleil n'eut garde de manquer à son devoir. Cavalcades et carrosses, brises printanières et chansons lointaines, cris et vivats, cliquetis du fouet des postillons, sonneries du grelot des chevaux; toute la joie de vivre en plein air dans le spectacle réconfortant de la nature.

Le soir ce fut un tout autre spectacle. Mlle Mars joua les *Fausses Confidences*, ce qui n'était pas de saison; on ne voulait pas marivauder à la cour où il n'y avait pas de coquettes. Mlle Mars eut beau jeter l'esprit à chaque coup d'eventail, elle ne fut comprise qu'à demi par ce parterre de princes distraits et de citoyens parvenus. La mariée ne put s'empêcher de dire : « Mon Dieu! mon Dieu! que de peine on se donne pour ne pas se comprendre. » M. de Talleyrand lui rappela à propos que M. de Voltaire avait dit « M. de Marivaux connait tous les sentiers du cœur, mais il n'en connait point la grand'route. »

A la fin du spectacle, comme le roi passait devant le plus célèbre des diplomates et qu'il l'empêchait de se lever à son passage, M. de Talleyrand lui dit : « Sire, M. de Talleyrand est mort, ce qui ne l'empêche pas de se lever devant vous. »

Après les fetes de Fontainebleau, ce furent les fêtes

j'ai rencontré Godefroy Cavaignac dans les Tuileries. Godefroy Cavaignac, le fier républicain, qui avait l'esprit de croire en Dieu, ne me dit pas un seul mot, il me montra le ciel du doigt.

Le 24 février 1848, Lamartine, allant à l'hôtel de ville, vit un homme du peuple qui portait un chat mort au bout d'un bâton avec une banderolle de papier où était barbouille le nom de Guizot. Le grand poëte fit le même geste que le grand révolutionnaire.

de Versailles; les fêtes royales sont toujours les mêmes. A Versailles, on vit plus d'hommes de lettres et plus d'artistes. Tout l'Institut passé et tout l'Institut futur, Hugo, Sainte-Beuve, Mérimée, Alfred de Musset, sans compter ceux qui ne furent pas de l'Académie, comme Balzac, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Arsène Houssaye. Banquets à perte de vue, quadrilles bruyans, spectacles avec Molière comme au beau tems; mais que de mauvais vers! C'est qu'on avait choisi pour les cantates M. Dupaty au lieu de choisir Victor Hugo, tant il est vrai que les dieux se contentent du premier encens qui brûle.

VI

Le roi chez lui

Quoique je ne fusse pas devenu plus royaliste que le roi, les assassins me le firent aimer, peut-être aussi les insulteurs, peut-être aussi sa bonté pour les artistes, sinon pour les gens de lettres, car il avait peu de goût pour la plume. Je priai Antoine de La Tour de me conduire un jour chez le roi, quand il irait lui-même, sans passer par la solennité des audiences. Antoine de La Tour, qui était de la cour par le duc de Montpensier, montrait une parfaite bonne grâce pour les poëtes, parce qu'il était aussi de la cour d'Apollon. Un matin, il me fit signe. J'étais à deux pas des Tuileries, puisque j'habitais alors l'appartement de M. de

Voltaire. Ce fut, je crois, pour cela que le roi voulut bien m'accueillir en voisin. Antoine de La Tour lui avait dit en quelques mots qui j'étais : moins que rien, un chasseur de rimes. Je n'ai jamais vu un homme plus simple et plus charmant. Il commença par me dire qu'il aimerait bien mieux habiter l'appartement de son ami Voltaire que le grand palais des Tuileries, qui était à tout le monde, excepté à lui-même. Ensuite, il me fit l'éloge de mes Portraits du XVIIIe siècle, ce qui me renversa : « Comment Votre Majesté a-t-elle pu trouver une heure pour feuilleter mon livre ? — Monsieur, ce sont les bonnes fortunes du hasard. Votre livre m'est tombé sous la main. Je l'ai feuilleté plutôt que lu, mais j'ai senti que vous aviez vécu dans le tems passé. Quand M. de La Tour m'a dit votre nom, je croyais voir une barbe blanche. Je suis sûr que vous avez connu mon aïeul Philippe d'Orléans. Vous l'avez compris et vous l'avez apprécié. — Oui, Sire, ce fut un interrègne hardi et fécond que la régence de votre aïeul ; s'il eût vécu et s'il eût régné, il eût mis en œuvre pacifiquement toutes les idées qui ont éclaté comme la foudre dans la Révolution. Son histoire n'est pas faite encore, mais celui qui l'écrira fera un beau livre, où le monde nouveau se lèvera sur le monde ancien. — Oui, oui, dit le roi, ç'a été un grand cri de joie en France quand le régent donna un coup de pied dans l'édifice de Mme de Maintenon, du père Letellier et des bâtards. Il fallait que le testament de Louis XIV fût déchiré, il fallait que la France respirât. Par malheur, Philippe d'Orléans se heurta au cardinal Dubois et à Law. — Law, Sire, il n'en faut pas trop dire de mal, car sa ruine fut féconde. — Oui, mais il eût mieux valu que le régent se fût

appuyé sur Sully. — Sully serait venu, Sire, si le régent était devenu roi de France, comme le voulait la France. Ce sont les bons rois qui font les bons ministres. » Le roi sourit. « Ce sont peut-être les bons ministres qui font les bons rois. »

Nous en étions là quand, par malheur, un personnage haut de taille vint parler à Louis-Philippe. J'eus peur d'être indiscret, je me levai. « Que puis-je faire pour vous être agréable? me demanda le roi. — Rien du tout, Sire. — Comment, rien du tout. — Oui, mon ambition était de voir le roi. — Ah! le roi n'est plus le roi! Auguste était maître de lui comme de l'univers ; je suis maître de moi parce que je suis un sage, mais c'est tout. Louis XIV disait : L'État, c'est moi. Je suis forcé de dire : L'État, c'est tout le monde. Au train dont vont les choses, la France n'aura plus dans cent ans, comme l'Égypte, que des momies de rois. »

Louis-Philippe eut un accent de tristesse : « Dieu sait si je suis un homme de bonne volonté ; vous voyez comme les journaux m'accusent. Si mes ministres font bien, ils ne sont inspirés que par eux-mêmes ; s'ils font mal, c'est moi qui les inspire. — Sire, ne vous inquiétez pas des clameurs politiques, ce sont les vagues de la mer; mais ceux qui écrivent l'histoire vous rendront justice. — Jamais ! ceux qui écrivent l'histoire aujourd'hui, c'est M. Thiers, c'est M. de Lamartine : ils ne m'aiment pas. Ils font cause commune avec les brouillons et les rêveurs. Enfin, quand les beaux parleurs de la tribune assemblent trop de nuages autour de moi, je vais me consoler au musée de Versailles, avec mes amis de tous les siècles. »

Je ne perdis pas l'occasion de louer le roi sur la créa-

tion de ce musée. « Voilà, Sire, lui dis-je, la meilleure bibliothèque pour les historiens. — C'est mon opinion, monsieur ; toute l'histoire de France est là. — Eh bien, Sire, on y trouve quelques belles pages sur vous, signées Ingres, Delacroix, Horace Vernet, Ary Scheffer. » La figure du roi s'éclaira : « Adieu, monsieur, me dit-il cordialement et en me donnant la main. Quand vous voudrez, nous continuerons cette leçon d'histoire. » Et le roi ajouta bien gracieusement : « En voisins. — Sire, je serai trop heureux de retrouver un maître tel que vous. »

Je m'en allai très content de n'avoir rien demandé à un si brave homme. Le soir, je dinais au café de Paris avec Malitourne, Loëve Weimars, Véron et Roqueplan. Véron, qui savait tout par le *Constitutionnel*, dit tout haut : « Les blonds sont des ambitieux. Houssaye va nous dire ce qu'il est allé demander au roi ce matin. » Je répondis que j'étais allé demander un bureau de tabac. « Comme il cache son jeu ! » s'écria Malitourne. On ne voulut jamais croire que je fusse allé voir le roi pour voir le roi.

Quoique je fusse charmé du roi citoyen, je regrettai de l'avoir vu faire des doléances sur son sort de roi. Si noblesse oblige, royauté oblige encore bien plus. Louis-Philippe m'eût pris davantage avec la fierté du sceptre. J'ai ce préjugé d'aimer mieux Napoléon parlant aux Pyramides, que jouant le rôle de petit caporal. Je serais sans doute d'un autre avis sous Denys de Syracuse.

VII

Pourquoi le roi exilé fit un opéra

Carmontelle lui avait dit en dessinant avec lui ses physionomies de cour : « Voyez-vous, monseigneur, il y a deux mondes, le monde de la politique et le monde des arts ; c'est le second qui console du premier. Ce que je vous dis là, votre grand-père le régent l'avait dit avant moi. » Louis-Philippe d'Orléans se rappela les paroles de Carmontelle dans son exil en Angleterre, quand il s'amusa à faire un opéra sur Charles VIII. On sait que Scribe fut son collaborateur, ce qui amena une vraie scène à la Shakespeare que Halévy, musicien de cet opéra, nous racontait avec beaucoup d'esprit à un dîner de Mme la princesse Mathilde * :

Scribe voulait corriger les idées du roi qu'il trouvait trop shakespearien. Le roi : Voyons, monsieur Scribe, songez que l'opéra sera représenté à Londres ; il ne faut pas trop franciser. Est-ce que vous admirez Ducis ?

* On retrouve cette petite note d'Halévy dans les Mémoires de son ami le docteur Véron :

Halévy s'engagea à chercher quelques airs anglais. « Je vais vous en chanter un charmant, dit le roi, c'est un *glee* (les *glees* sont de petites mélodies musicales). » Il chanta l'air. Halévy, après avoir tracé les cinq lignes de musique sur un papier, écrivit les notes du *glee* pendant que le roi chantait. « Il faut maintenant, ajouta le roi, mettre les paroles anglaises sur la musique », et il les récita. Mais il s'aperçut bientôt qu'il avait oublié un vers. « Tenez, dit-il, je vais vous les écrire moi-même. » Il les écrivit en effet sur le papier noté. « Vous pouvez dire à Paris que j'ai encore une excellente écriture et que ma main ne tremble pas non plus que ma voix. Je chantais cet air, il y a quarante ans, à Londres, devant de belles dames. »

Scribe : J'avouerai à Votre Majesté que Ducis a eu l'esprit d'être le poëte de son tems. Le roi : Oui, mais Shakespeare a eu l'esprit d'être le poëte de tous les tems. Halévy : Et de tous les pays. Scribe : Ce fut sans le vouloir : le génie est inconscient, comme la folie. Il travaillait pour le parterre de Black-Friards et le monde entier a applaudi ; mais il ne se fût pas fait siffler par le parterre, au prix des applaudissemens du monde. Sire, votre *Charles VIII* m'effraye par sa vérité. Il faut adoucir la perspective au théâtre. Le roi : J'ai toujours cru que le spectacle est une peinture à fresques et non une miniature. Scribe : Au théâtre, il n'y a point de vérité absolue ; il ne faut jouer qu'au trompe-l'œil et à l'illusion. Ah ! si nous avions un grand comédien pour jouer Charles VIII... Le roi : Ce sont les grands rôles qui font les grands comédiens. Scribe : Ce sont souvent les grands comédiens qui font les grands rôles. Du reste, je suis enchanté de voir que Votre Majesté n'a pas désoublié le théâtre ; je ne demande qu'à me soumettre aux idées du roi. Le roi : Pas du tout, monsieur Scribe, vous avez trop souvent enjôlé le spectateur pour n'être pas un maître. Scribe : Il est vrai ; Votre Majesté a une meilleure tête que la mienne, mais elle n'a vu la scène qu'en spectateur, moi, je l'ai vue en auteur et en acteur. Quand Votre Majesté aura un peu plus travaillé pour le théâtre... Le roi : Croyez-vous donc, monsieur Scribe, que pendant dix-huit ans, je n'ai pas travaillé pour le théâtre, le théâtre du monde ? Scribe : Ah ! c'est un autre point de vue. Votre Majesté a prouvé qu'elle connaissait bien les hommes, mais à la fin les ministres ont trop joué le rôle du maître. Halévy : Il ne faut jamais que le premier personnage soit sacrifié. Le roi : Qui sait ? dans

la comédie humaine, il y a un personnage caché qui vient dénouer la pièce; la question est de savoir si ce personnage s'appelle le hasard ou la destinée. Halévy : Ce personnage, c'est l'Auteur de la pièce.

Le roi laissa tomber sa tête sur sa main, des larmes vinrent aux yeux de Scribe. Halévy dit quelques mots pour prouver au roi que l'histoire lui donnerait raison. « Que voulez-vous, lui répondit Louis-Philippe, le tems est éternel; ce n'est pas lui qui passe, ce sont les hommes.»

Belles paroles de roi tombé. On discuta pendant toute une heure sur quelques scènes capitales. « Et ainsi, tout sera bien, reprit le roi, surtout quand le maëstro aura mis là-dessus sa grande musique. N'oubliez pas, monsieur Halévy, qu'un des auteurs ne serait pas à la première représentation si vous tardiez trop. »

Scribe était de bonne foi dans son travail, mais Halévy se mit à peine à l'œuvre, parce qu'il reconnut la pâleur de la mort sur la figure du roi.

Louis-Philippe d'Orléans mourut quelques jours après sans avoir achevé son opéra historique non plus que son œuvre politique. La mort ne veut pas, dit un proverbe indou.





LIVRE X

LE RÈGNE DU ROI CITOYEN

CARACTÈRES ET PORTRAITS

I

Figures politiques

1830-1848 *.

La Bruyère n'avait pas le souci des transitions, voilà pourquoi son livre est rouvert à toute heure de la vie. C'est un peintre charmant, qui vous peint, selon les jeux de la lumière, tantôt de face, tantôt de profil, tantôt de trois quarts, pour mieux accentuer les caractères de la figure ; aussi chacun se retrouve çà et là dans ce beau miroir des physionomies humaines. S'il se fût avisé de faire un livre didactique et pédantesque, il y a longtems qu'on ne le lirait plus. N'est-ce pas une leçon

* Les figures apparaissent dans chacun des chapitres par ordre de dates.

pour ceux qui écrivent les mémoires de leur tems *? Ils se trompent, s'ils veulent, d'un pinceau ambitieux, tenter les grandeurs de la fresque. Ils pourront, à première vue, surprendre la curiosité, mais on les laissera bientôt se morfondre dans leur manière orgueilleuse. Le mémorial d'une période qui peint les hommes depuis le souverain jusqu'au chiffonnier, mettant en scène toutes les personnalités d'en haut et d'en bas, doit bien plutôt ressembler à une galerie de tableaux où se heurtent tous les maîtres de toutes les écoles, ici un Raphaël à côté d'un van Ostade, plus loin un Rembrandt à côté d'un Prud'hon, plus loin encore un Véronèse à côté d'un Hogarth : tous les styles et toutes les palettes. On aime toujours à revenir vers une galerie de tableaux aussi variée; tantôt on s'arrête devant un portrait, tantôt devant une scène de mœurs; on passe aujourd'hui devant des peintures qui ne prennent pas le regard; demain, au contraire, elles vous arrêteront; et ainsi la galerie sera toujours nouvelle. Le monde roulant dans le même cercle, chaque station future ramènera les curieux à quelque tableau du passé qui sera un tableau du présent. Voilà pourquoi, dans la peur d'être monochrome, j'ai voulu changer souvent de palette en ces volumes. Ici surtout, j'ai jeté au hasard des pages légères, portraits ébauchés, fêtes du monde, souvenirs, paradoxes, nouvelles à la main, chroniques, révélations, curiosités; pages prises au hasard tant elles sont loin l'une de l'autre ; elles ne se

* Beaucoup de nouvelles à la main sont détachées de lettres autographes que j'écrivais tantôt à une tante, tantôt à une sœur qui aimaient d'autant plus Paris qu'elles étaient emprisonnées en province. C'est donc le simple style épistolaire jeté au courant d'une plume qui ne cherchait ni l'esprit ni l'éloquence.

suivent que par la date ; mais elles n'en donnent pas moins l'esprit et la couleur du tems.

*
* *

« Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. » Le comte d'Artois oubliait que Napoléon était à Sainte-Hélène. Il n'y avait donc pas un Français de plus. Mais aujourd'hui que Charles X est exilé, il y a un Français de moins, — sans compter Henri V.

Tous les écrivains qui ont signé la chute de Charles X ne savaient-ils donc pas qu'ils avaient sur le trône le seul roi qui traitât avec les écrivains de puissance à puissance ? Quand la censure de 1829 arrêtait *Marion Delorme*, Victor Hugo était admis à discuter avec Charles X lui-même, les devoirs de la royauté et les audaces de l'art. C'est que Charles X avait gardé vis-à-vis des gens de lettres, comme avec les femmes, quelques-unes des traditions de son aïeul Louis XIV.

Sept académiciens, dont quatre étaient députés, se réunirent pour demander à Charles X de ne point laisser jouer *Henri III*. Or, Charles X répondit au porteur de la pétition préventive : « Dites à ces messieurs que ce qu'ils me demandent me paraît impossible ; l'art est roi comme moi, et entre têtes couronnées on se doit des égards. »

*
* *

Quand le roi eut mis la main sur la révolution de juillet, elle voulait poursuivre ses cavalcades à l'étranger, mais il la fit rentrer en elle-même comme une fille soumise qui a peur de Saint-Lazare. On craignit un instant

qu'elle ne tentât des aventures par toute l'Europe, mais le roi, tout en la caressant, lui mit la camisole de force.

*
* *

Le duc de Saint-Simon — le nôtre — s'était fait peuple comme Jésus s'était fait homme.

Disciple de d'Alembert et de Diderot, soldat avec Lafayette en Amérique, voyageur par tout le globe, il avait prêché avec foi les tems nouveaux, non pas en idéologue, mais en homme qui veut mettre la main à l'œuvre; aussi donna-t-il une âme à l'industrie. Tous les esprits tournés vers le passé riaient devant la grandeur de cet homme, mais il savait que son jour allait venir; lui aussi avait entrevu la terre promise. Jusqu'à lui *l'école industrielle* n'était qu'un rêve d'arrière-boutique, mais il jeta sur son idée la poésie à pleines mains. On commença à comprendre les miracles qu'il laissa aux mains d'Enfantin, de Péreire, de Lesseps, de tous ceux qui sont ses apôtres. Des miracles et des apôtres que faut-il de plus pour faire un Dieu? Je vous le dis en vérité, là est l'évangile du travail. A chacun selon ses œuvres.

Cet homme était prédestiné, Dieu l'avait fait beau, tout en lui donnant le feu qui crée. Mais dans ce pays de sceptiques qui s'appelle la France, on faillit le conduire à Charenton. Il n'y eut pas assez de huées pour attrister les premiers saint-simoniens. Enfantin qui fut le saint Paul du dieu me contait avec un beau sourire de résignation le haut dédain des grands hommes politiques de 1830, qui n'avaient rien appris à l'école de la première révolution et qui cherchaient la petite bête quand les lions dévorans aiguisaient leurs dents, *escam*

jurens. C'est l'histoire de toutes les idées, aussi voyez-vous l'œuvre stérile des deux hommes qui ont personnifié tout un règne : Thiers qui ne croyait pas aux chemins de fer; Guizot qui ne voulait pas du suffrage des docteurs en droit, non plus que des bacheliers ès lettres, s'ils ne payaient deux cents francs de contributions! Enfance de la politique! Et pourtant l'un a écrit l'histoire de la civilisation et l'autre l'histoire de la Révolution. Ils parlaient du progrès comme Sénèque parlait de la pauvreté.

*
* *

Louis XII avait perdu la mémoire en gagnant le trône. Mais Louis-Philippe se souvient du duc d'Orléans. Le roi citoyen obéit au citoyen roi. De souverain à souverain, il n'y a que la main; aussi celui qui fut le duc des armées de 1792 ne fait-il pas de façon pour donner sa main au premier venu qui lui tend la sienne? Ce n'est pas tout : quand son peuple l'appelle, le roi est obligé de paraître sur son balcon. Plus d'une fois, les cris d'enthousiasme l'ont réveillé avant l'heure et un décoré de Juillet lui a dit sans façon : « Sire, le peuple se lève matin. — Oui, mais les rois se couchent tard », a répondu Louis-Philippe. Quelques barricadeurs ont grogné, c'est peut-être la dernière fois qu'ils daigneront réveiller le roi des barricades.

*
* *

Juvénal vient de publier *les Iambes*, la poésie de la rue, comme Lamartine publie la poésie du ciel, comme Victor Hugo publie la poésie du soleil. Je relis *la Curée* dans *les Iambes :* ce serait très beau, si c'était vrai; mais la curée de qui? la curée de quoi? puisque ce sont toujours les mêmes hommes qui sont au pouvoir. Qui

donc a mangé dans l'assiette de M. de Talleyrand, de tous ceux qui ont fait du bruit depuis cinquante ans? Comme Cambronne, ils meurent et ne se rendent pas. On a nommé quelques sous-préfets et quelques gardes champêtres. Il y a eu la chasse, avec les mêmes chasseurs; la meute seule a changé.

Allez plutôt aux bals des Tuileries, dont se moquent beaucoup ceux qui ne sont pas engagés, vous y retrouverez presque toutes les figures des anciens mondes : République, Empire, Restauration. La politique n'a qu'un principe bien connu : « Ote-toi de là que je m'y mette. » Mais ce n'est pas assez de plusieurs révolutions pour déraciner les ambitieux.

Au fond, il n'y a eu que la révolution romantique. Ah! par exemple, celle-là n'a laissé personne debout, hormis Chateaubriand, ce romantique de la veille; hormis Béranger, ce romantique du lendemain. Mais aussi cette révolution n'est pas stérile : ne voit-on pas rayonner tout d'un coup, aux vitres des libraires, ces œuvres d'une même saison, *les Feuilles d'automne*, *les Harmonies*, *les Iambes*, *la Salamandre*, *la Peau de chagrin*, *le Lorgnon;* un beau drame de Frédéric Soulié, *Clotilde.* Comme on voit aux expositions les tableaux d'Eugène Delacroix, de Deveria, de Decamps, de tous les acclamés d'hier. J'allais oublier deux drames d'Alexandre Dumas, *Richard d'Harlington* et *Thérésa.* Ne sont-ce pas aussi des œuvres romantiques, le *Louis XI* de Delavigne, le *Robert le Diable* de Scribe?

Si, après tout, il y a eu une curée, les gens de lettres n'y étaient pas. Il faut glorifier Casimir Delavigne, ami du duc d'Orléans, qui a refusé les bienfaits du roi. « Sire, si j'acceptais une grâce de vous, je n'aurais plus

le droit de signer *la Parisienne*, ni de faire d'autres Messéniennes en votre honneur. »

Mais il est arrivé au poëte de Juillet, comme on le surnommait, une étrange mésaventure : il avait commencé *les Enfants d'Édouard* sous la Restauration. On a représenté ce drame au printems de 1833. Toute la salle a vu là des allusions qui n'y étaient pas : les légitimistes ne se tenaient pas de joie; c'était pour eux « une soirée poétique et sainte, une soirée vengeresse ». Quelle joie d'applaudir à la barbe du roi citoyen le jeune Henry V, c'est-à-dire le jeune Édouard V, jetant à bas le chapeau de son oncle Richard. *Respectez la mère de votre roi :* succès fabuleux qui a éclaté comme le tonnerre.

Et voilà comme le roi et son poëte ont mis un sinet au milieu du livre de leur amitié. — La lecture n'en fut jamais reprise.

***

Le roi citoyen a mis la croix de chevalier à l'habit quelque peu fripé de Rouget de l'Isle, un brave homme qui, comme tous les poëtes, a couru toutes les opinions. C'était Louis XVI qui devait décorer Rouget de l'Isle, par la croix de Saint-Louis, puisque la Marseillaise a paru au mois de février 1787, dans la première édition de ses poésies. Cela s'appelait alors le *Chant des combats*. Il avait dédié ce chant à son oncle Bailly qui, peut-être, ne l'avait jamais lu, quand il fut forcé de l'écouter en faisant le tour du Champ de Mars, portant, comme le Christ, ce qu'on appela dans le langage du tems « l'instrument de son supplice ». Et pourquoi l'appelle-t-on le Chant des combats, la Marseillaise? parce que

une horde de vagabonds du Midi, qui n'avaient jamais foulé que le sol sacré de la Cannebière, vinrent fraterniser à Paris avec les sans-culottes, en chantant l'amour sacré de la Patrie. Louis XVI a méconnu Rouget de l'Isle. Louis-Philippe a réparé les torts de l'ancienne royauté. Que fera le roi citoyen pour le poëte de *la Parisienne*, autre vieille chose retapée pour la circonstance, car *la Parisienne* datait de 1825? C'est là le caractère des chants nationaux.

*
* *

On disait qu'il n'y avait plus qu'un diplomate, il y en a encore deux; le premier ce n'est pas le prince de Talleyrand.

On m'a redit cette petite causerie dans le cabinet du roi : « Ah! bonjour, prince. Je m'ennuyais de ne plus voir celui qui tient l'Europe dans sa tabatière. — Oui, j'ai du bon tabac dans ma tabatière, en voulez-vous, Sire? » Le roi prend une prise. « A la bonne heure, avec un pareil tabac, le cerveau se débrouille : je vois nettement mon chemin. C'est égal, il me faudrait longtems encore votre bâton de vieillesse que vos ennemis appellent une béquille. — C'est qu'ils ont peur des coups de canne; mais les hommes d'État d'aujourd'hui tombent sous une chiquenaude. Vous le savez bien, Sire. J'ai été à votre école, j'ai appris à jouer à ce jeu d'échecs qui s'appelle la politique. — Mais vous me faites peur, car vous avez enterré tant de gouvernemens! — Ce n'est pas ma faute, ils se tuaient eux-mêmes. — Que feriez-vous, prince, si je tuais mon gouvernement? — Je sauverais la France une fois de plus. »

Le roi regarda fixement le diplomate. « Écoutez, prince, nous sommes deux philosophes, revenus des

vanités. Nous pouvons jouer cartes sur table. Que dites-vous des destinées de celui qu'ils appellent Henri V? — Henri IV lui fait trop de tort, car il ne dirait pas : Paris vaut bien une messe. L'Église a perdu les Bourbons. — Et les Napoléons ? — Ils sont tous ensevelis à Sainte-Hélène. — Et les républicains? — Ils se sont tous guillotinés sous la Terreur. Ceux qui ont survécu ont trahi la République, comme moi. Mais vous n'êtes pas pour cela à l'abri des coups de main. Si vous voulez toute ma pensée, Sire, la France, déjà trop embourgeoisée, s'achemine vers un futur état de choses qui s'appellera la bêtise universelle : voilà votre ennemi. Je vous conseille de ne pas le protéger. Vous avez à votre cour beaucoup d'imbéciles ; appelez tous les hommes d'esprit; ç'a été là le prestige de Louis XIV de marcher dans le cortège des grands hommes. — Peut-être, mais les grands hommes, on ne les connaît que quand ils sont morts.— Je vous remercie, Sire. — Oh! ne vous offensez pas, prince, tout le monde sait que vous êtes le premier des hommes d'État. — Après vous, Sire. »

La causerie a duré trois heures sur ce ton ; le prince a osé nommer tous les imbéciles de la cour, y compris ceux de la Chambre des pairs, y compris quelques-uns des ministres. Il a conseillé au roi de renvoyer à leurs chaires tous les professeurs, parce qu'il veut des hommes d'action; il a indiqué une multitude de gens d'esprit sans emploi ; il n'a même pas dédaigné les poëtes et les romanciers comme Lamartine et Balzac. « Je ne connais pas ces gens-là, Sire, mais on en parle beaucoup à Londres ; du moment qu'ils ont passé le détroit, c'est qu'ils ont pris le chemin de la postérité ; faites-en des ministres ou des pairs, sinon ils vous déferont. »

Le roi dit, pour lever la séance, qu'il n'avait pas peur des gens d'esprit. « C'est qu'il y en a beaucoup, Sire. — Oui, l'esprit court les rues, mais il n'a jamais de quoi acheter des souliers pour faire son chemin. »

*
* *

On a de l'esprit à la cour, mais c'est peut-être le roi qui dit les plus jolis mots.

Quand le roi et M. de Talleyrand étaient ensemble, on se demandait lequel jouerait l'autre. M. de Talleyrand vient de partir en ambassade extraordinaire pour l'autre monde : est-ce sa dernière ambassade ? Le roi n'est pas encore bien sûr qu'il ne le trahira pas, aussi a-t-il dit avec son sourire malin : « Quel intérêt avait-il donc à mourir ? »

Le roi citoyen commence à en avoir assez de son pouvoir sans coudées franches ; il disait hier à un ambassadeur qui le complimentait de régner sur le plus beau pays du monde : « Qu'est-ce qu'un roi sans prestige, qu'est-ce qu'une cour sans courtisans ? Je me trompe, j'ai encore des courtisans, ce sont messieurs les assassins qui me traitent en roi, mais ce sont les seuls ! »

M. Thiers rit lui-même de sa taille de tambour-major. Le maréchal Sébastiani l'a surpris déjeunant d'un roitelet : « Général, vous allez dire que je suis un anthropophage. »

M. de Rémusat aiguise son esprit contre tout le monde, même contre le gouvernement parlementaire qui est bien le sien. Il disait dans un groupe de députés : « C'est la toile de Pénélope. » M. Berryer lui demanda comment finiraient les embarras de Pénélope. Il répondit : « Par le retour du Lys. »

Il n'y a que l'esprit de situation. Je ne connais rien

de comparable à la rencontre de Napoléon revenant de l'île d'Elbe et du roi de Monaco revenant de Paris. « Où allez-vous ? demande l'Empereur au roi. — Je retourne chez moi. — Et moi aussi. »

Et pourtant ce n'était pas un homme d'esprit qui parlait. Il est vrai que c'était un homme de génie.



J'avais vu M. Thiers à cheval, c'est sa manière de paraître grand ; j'ai voulu le voir l'épée au côté, car aujourd'hui l'Académie lui ouvrait son sein, selon l'expression consacrée. Il avait pris des leçons d'armes, il a mis noblement la main sur son épée, en saluant les spectateurs.

L'Académie a failli attendre, car il y a plus d'un an que le ministre oublie de faire le discours de l'historien. Beaucoup de visages officiels, beaucoup de femmes plus ou moins officielles à ceintures tricolores et à rubans versicolores. Il y avait en somme trois immortels : celui qui était mort, M. Andrieux ; celui qui n'avait jamais vécu, M. Viennet ; enfin, le récipiendaire (un mot qui fait frémir ! il y en a comme cela dans le dictionnaire de l'Académie). M. Thiers avait deux discours sous la main : celui qu'il devait prononcer à l'Académie et celui qu'il devait prononcer à la Chambre. Naturellement, M. Thiers prononça à l'Académie le discours qu'il devait prononcer à la Chambre ; aussi, ce fut un succès inouï. Mais il s'est repris tout à coup : « On voit bien, dit-il, que je vais faire l'éloge des *Étourdis*, car je suis plein de mon sujet. » Il a repris en souriant le discours de l'immortel qui a été fort goûté. Les malins disaient : « Tels vers, telle prose. Andrieux ne parlerait pas mieux

en vers. » M. Viennet, surnommé le barde d'Estagel, a prouvé en lui répondant que le ridicule ne tue pas. Pour lui, il n'a parlé ni en prose, ni en vers, ce qui ne l'a pas empêché de comparer M. Thiers à Cicéron et à Tacite. Il a obtenu un succès de fous rires, non pas pour avoir comparé M. Thiers à Cicéron et à Tacite, mais parce qu'il s'est comparé lui-même à Napoléon et à Corneille.

*
* *

Mme la duchesse de Berry a oublié que Bourbon-Vendée s'appelait Napoléon-Vendée ; elle a voulu soulever un peuple qui ne croit plus guère à la grâce de Dieu dans les affaires de ce monde.

Jamais un roman n'a passionné Paris comme le roman de la duchesse de Berry. On a dit que Marie-Louise avait tout fait contre son fils. On dira que Caroline a tout fait pour le sien. C'est une héroïne de la Renaissance, qu'il ne faut pas comparer à Jeanne d'Arc, parce qu'elle n'est pas la pucelle d'Orléans. C'est là où le roman se complique ; mais Clorinde pouvait-elle tenter une si haute aventure sans être accompagnée de Renaud ? Il y a, dans cette iliade et cette odyssée, du drame et de la comédie, même de la comédie de Molière. Par exemple, comme on a dit qu'elle était malade, son royal cousin, qui est un malin, lui a fait dire qu'en « attendant sa délivrance », il lui envoyait de Paris *les quatre médecins de Molière*, les docteurs Dubois, Gintrac, Deneux et Mesnières. Si elle n'en meurt pas, c'est décidément une femme forte.

Jules Janin m'a lu ce matin une très jolie lettre de son ami Mesnières sur la blonde captive, car on sait que

cette Napolitaine a les cheveux d'Ève et de Magdeleine ; mais, tudieu ! ce n'est pas un esprit blond !

Si Marie-Louise s'était ainsi sacrifiée pour le roi de Rome, la grande armée eût sans doute sauvé l'Empire sur les bords de la Loire.

Savez-vous pourquoi les légitimistes ne mettront pas Henri V sur le trône ? C'est que, hormis la duchesse de Berry, ils n'y vont pas bon jeu bon argent. C'est un amour tout platonique. J'en donnerais une idée si je publiais la liste de souscription pour la veuve et les enfans de Cathelineau. C'est à faire pleurer. A la cinquième liste, on n'est pas arrivé à cinq mille francs ! Quand de grands noms se sont inscrits pour une pièce de cent sous, ils s'imaginent avoir fait merveille. Messeigneurs, si vous ne donnez plus de l'épée, donnez de la bourse.

Mme la duchesse de Berry est une princesse de race, douée de tous les courages. L'épée n'eût pas failli dans ses mains. Au moyen âge, on l'eût sacrée sur le champ de bataille. Dans toutes ses actions, elle montre beaucoup d'âme et beaucoup de grandeur d'âme. N'est-il pas surprenant de voir, en 1832, quand elle est prisonnière du roi des Français, Chateaubriand partir en ambassade vers Charles X pour demander la grâce de cette femme héroïque et ne l'obtenir qu'à demi, parce qu'elle s'est remariée avec le comte de Luchési, à peu près comme Louis XIV avait épousé la veuve de Scarron. N'en avait-on pas vu bien d'autres dans la famille des Bourbons, comme dans toutes les familles royales ou princières ? La duchesse de Berry, fille du Régent, plaidait pourtant sa cause auprès du roi, elle qui avait aussi mis au monde des princes sans couronnes, qu'on n'attendait pas.

*
* *

M. Thiers, ce révolutionnaire, est le seul qui ait protesté par son pantalon au dernier bal de M. le duc d'Orléans. Son embarras se manifestait d'une façon visible; un peu plus il montrait ses mollets. On sait que tout le monde a pris cette année la culotte courte et le bas de soie, pour plaire au prince, ce qui donne à ses soirées un aspect *régence*. Jamais la cour constitutionnelle n'avait déployé un tel luxe d'étiquette; M. le duc d'Orléans n'a eu qu'à frapper du pied le parquet pour en faire sortir les noms et les personnages les mieux blasonnés du royaume. Ce n'étaient à chaque instant que vicomtes et marquis, marquises et vicomtesses; chacun pouvait se croire en plein Œil-de-bœuf. On ne s'imagine pas combien il y a peu de roturiers en France. Quelle est la famille qui n'a pas ses lettres de noblesse dans quelque coin oublié, ou, à défaut de parchemins, un ancêtre ou deux tués devant Saint-Jean-d'Acre? Le moment est venu d'écheniller son arbre généalogique, en chaussant le bas de soie et le soulier à boucle d'argent.

Rien de plus amusant que cette petite recrudescence aristocratique au procédé Ruolz. Il faut avoir aujourd'hui un certain courage pour se faire annoncer Duval, entre les Carabas et les Pretintaille de nouvelle souche. Les plus déterminés prennent un biais et s'intitulent équivoquement Duval de Saône-et-Loire. C'est une levée d'armes, — ou plutôt d'armoiries, — contre le faubourg Saint-Germain.

Il ne faut pas précisément tant de façons pour tenir sa place chez Mme la princesse Czartoryska. Les rangs y sont assez indistinctement mêlés et le député peut au moins laisser son département à la porte — Girod de

l'Ain ou Dupont de l'Eure. — Cela ne veut pas dire que les fêtes de la noble étrangère y perdent en magnificence. C'est un peu, par le bruit et la foule, l'antithèse du salon de lord Normanby. Là, point d'harmonie bruyante ; les causeries et les quadrilles s'y font *pianissimo;* à peine si l'on entend les glissades du soulier blanc et chaque visage de jeune femme garde jusqu'à la fin un masque gracieux d'*impenetrability*. On dirait que tous les conviés dansent sur un volcan. — Chez la princesse Czartoryska, au contraire, c'est dans un volcan que l'on danse, — comme aux soirées de Mme Duchâtel et de Mme de Rambuteau.

Quand il n'y aura plus de cour, il y aura encore des courtisans. La preuve c'est que, dans l'exil, Charles X se fait le courtisan de Henri V. La duchesse d'Angoulême a voulu qu'on tirât les rois ; naturellement c'est Henri V qui a pris la fève. Charles X s'est écrié : « Heureuse France quand on mettra la couronne sur la tête de mon petit-fils ! »

A Paris, le préfet de la Seine a dépassé toutes les courtisaneries en donnant à ses convives des glaces tricolores.

*
* *

Saint-Simon a fort malmené les roués : « Broglio, Nocé, Canillac et quelques jeunes gens de traverse ». M. Thiers se croit sous la Régence, il veut faire le beau et le dépravé, comme les roués. Il dit qu'il ne connaît ni Dieu, ni diable, parce qu'il ne les a jamais rencontrés dans le monde.

Pour mieux accentuer ses belles impertinences, il vient de faire des siennes au château de Grandvaux, où

il a dit, après boire, à ses compagnons d'aventures : « Voulez-vous voir la lune ? » Et il leur a montré la lune. Grand scandale à Paris où on dit : « Le pouvoir ne doit jamais se montrer qu'en face. » M. Thiers restera-t-il ministre ? On assure que la première fois qu'il montera à la tribune, tous les malins de la Chambre crieront : *La lune, la lune, la lune!* Le roi, arrière-petit-fils du régent, ne veut pas renier son aïeul, mais il ne veut pas de roués à sa cour.

On parle du mariage de M. Thiers. Il ne sera plus question que de la lune de miel.

M. le baron Thiers fait bien les choses. Il ne lui manque que la taille pour être un Brummel en lunettes. On parle de ses chevaux et de sa livrée ; les uns disent « ce dandy », les autres disent « ce féodal ». « Ses footmen et ses grooms sont habillés dans le goût de ceux du baron de Riblesblad et du baron Fitz-Gibbon. »

Tous barons, jusqu'au baron Thiers. Tout le monde se met sur la porte pour le voir passer en briska, avec l'air dégagé d'un grand seigneur de race — et en lunettes. — Il n'a pas encore joué du lorgnon.

*
* *

On porte des cravates à la Saint-Just, des habits à la Fréron et des gilets à la Camille Desmoulins, que les historiens mal renseignés ont appelé des gilets à la Robespierre. C'est M. Mignet, que les jaloux appellent le beau Mignet, le beau Mignard, le beau Mignon. Il donne la mode de la coupe des cheveux à ceux qui ont des cheveux blonds comme lui. Pourquoi des cheveux blonds, puisque c'est un méridional ? Mais la duchesse de Berry, cette princesse du Vésuve, n'a-t-elle pas

aussi les cheveux blonds ? Les femmes disent de M. Mignet que c'est un grand historien, mais les gens de lettres disent que c'est un homme à bonnes fortunes.

M. Thiers vient de faire une fin. Le ministre du commerce va se risquer au commerce de l'amour par devant M. le maire du deuxième arrondissement. Il épouse, qui s'en douterait ? Mlle Dosne, fille mineure. On croyait jusqu'ici que c'était Mme Dosne seule qui fût mineure. Est-ce la fin de la comédie *La mère et la fille ?* Quoi qu'il en soit, on n'appelle plus M. Thiers, le lilliputien du tiers état et du tiers parti, que Thiers-Dosne. Il n'en touche pas moins une dot de deux millions, il n'en est pas moins ministre, il n'en est pas moins grand historien. C'est par l'esprit qu'on mesure les hommes.



On vient de faire une caricature représentant une soirée chez M. de Broglie, le seul ministre où il aille du monde. On y voit le président Séguier levant la main et disant à M. Dupin en souliers ferrés : « Le serment, c'est l'acte le plus important de notre vie. » On y voit M. Guizot, en habit râpé, causant avec M. Villemain, qui lui offre un de ses gants de filoselle. Que se disent-ils ? Ils comptent les fautes de français dans Chateaubriand, qui en fait deux à la page, tandis que Bossuet n'en faisait qu'une. On ne voit pas les autres fidèles du salon de Broglie, parce que M. d'Argout les cache avec son nez.

J'oubliais : M. Thiers arrive, faisant porter les deux pans de son habit par M. Gisquet et M. Vidocq.

M. de Buffon a fait l'éloge du cheval et du chien ; il savait bien que Caligula avait fait un consul de son

cheval; pressentait-il que le duc Pasquier ferait de son chien un homme politique?

Eh bien! cela est. M. Pasquier fait et défait des ministres, mais quand son chien a donné son opinion. Et comment la donne-t-il? En caressant ou en mordant les futurs ministres. Si le chien n'est pas pour vous, vous n'arriverez à rien, qui que vous soyez. Aussi il faut voir les courtisans de *Mouton*. C'est à qui lui dira des douceurs; mais Mouton ne se laisse prendre qu'aux vrais maîtres. Si Mouton grogne, l'ambitieux peut décamper, le duc Pasquier ne lui donnera jamais un portefeuille.

Le salon du grand chancelier est le rivage dans les tempêtes ministérielles. Il aime mieux faire des ministres que d'être ministre lui-même. Combien de ministères enlevés à la fourchette! On dit qu'il ne tient pas aux hommes, mais aux principes. Je crois qu'il ne tient pas plus aux principes qu'aux hommes; il est, comme M. de Talleyrand, la tradition vivante de tous les gouvernemens bâtis sur le sable. Il nous disait hier: « Je suis le présent, M. Thiers est l'avenir, M. Molé est le passé. » Pour ne pas se brouiller avec M. Guizot, il n'a pas prononcé son nom.

Parmi les grands salons politiques, il y a aussi celui de M. Molé, où cet homme d'État joue au sacerdoce. C'est la faute de sa figure. M. Molé n'a jamais ri; on dirait qu'il est descendu de Mathieu Molé en passant par le tombeau. Quand il parle, c'est un oracle; quand il se tait, c'est un sphinx. On a dit de son salon que c'était le plus conservateur des salons de l'opposition et le plus opposant des salons conservateurs. Il a eu beau vivre au milieu des romancières, il n'a jamais respiré leurs bouquets, pas plus ceux de sa femme que ceux de

la princesse de Salm, de la duchesse de Duras, de la princesse de Craon. Pourtant, en souvenir de sa femme, il s'est marié en seconde noce avec l'Académie française.

M. de Salvandy m'a conduit dans le salon de M. Molé, où je n'ai pas entendu le plus petit mot pour rire. Le comte m'a reçu comme un homme politique reçoit un homme littéraire, c'est-à-dire du haut de ses doctrines, mais tout en me remerciant de venir m'ennuyer chez lui. Il a bien voulu me parler des romans de sa femme, mais il ne les avait pas lus. Il m'a dit ensuite : « Vous aimez les œuvres d'art, voyez ce beau portrait. » C'était le célèbre portrait du duc d'Orléans, par Ary Scheffer. On y a gravé en lettres d'or ces paroles du testament du prince : *A M. le comte Molé, qui m'a marié et qui a attaché à la naissance de mon fils le grand acte de l'amnistie.* J'ai dit au comte Molé : « Voilà qui console d'avoïr été ministre. — Monsieur, m'a-t-il répondu, j'ai fait autre chose sous mon ministère. » Un peu plus, je lui demandais quoi.

Il y a un autre salon plus bruyant, c'est-à-dire plus français. C'est celui de M. Thiers, qui reçoit sept fois par semaine; cet enfant terrible ne se repose même pas le dimanche. Chez lui surtout on travaille à la toile de Pénélope; mais au moins, on s'y amuse, parce que l'esprit y a ses coudées franches. M. Thiers est tout à la fois un petit homme d'État et un grand homme d'État, un petit journaliste et un grand journaliste. C'est Buloz qui m'a présenté à lui. J'avais peur de tenir une place dans ce salon parmi les aspirans à tout qui n'arrivent à rien; mais M. Thiers, qui sait tout, m'a bien vite parlé critique d'art. Je me suis hâté de lui répondre que la critique d'art, excepté la sienne, était une œuvre de tems perdu,

attendu que les peintres ne se corrigent pas. « C'est vrai, a répliqué M. Thiers, mais ce n'est pas une œuvre de tems perdu pour le critique d'art, puisqu'il apprend par là à regarder les chefs-d'œuvre sous leur vraie lumière. »

***

Où vont donc ces deux hommes qui, chacun dans une voiture, souriant avec des amis, ont dépassé les premiers arbres du château de Vincennes? Est-ce qu'il y a des courses de chevaux par là? Est-ce qu'ils sont précédés ou suivis par des femmes qui iront dîner dans le cabaret du bois? Est-ce une simple promenade pour respirer l'air vif et pour échapper à l'atmosphère parisienne?

Non, ce n'est pas cela.

Ces deux hommes vont s'entretuer. Pourquoi? Sont-ce des ennemis? Pas le moins du monde: ils se sont donné la main à leur dernière rencontre. Que sont-ils? Deux journalistes : le premier est un grand esprit qui a jusqu'ici gouverné l'opinion démocratique; le second sera demain un grand pourfendeur qui jettera son âme dans toutes les batailles, pour tous et contre tous, tantôt royaliste et démocrate, mais toujours le premier apôtre de la liberté.

C'est un duel. Pourquoi ce duel, puisqu'ils veulent, tous les deux, le règne absolu de la liberté? C'est parce que les hommes ne s'entendront jamais sur le triomphe des idées, même quand ils serviront les mêmes idées.

J'avais vu à peine deux ou trois fois Armand Carrel et Émile de Girardin, quand vint ce fameux duel qui en jeta un sur le champ de combat et qui mit l'autre à deux pas de la tombe. On ne s'est jamais battu plus vaillam-

ment. Nul n'avait prévu un pareil dénouement. Armand Carrel tira le premier, en homme qui ne manque pas son adversaire. C'est qu'il y avait là pour lui une question de principe, principe à rebours, car il croyait que la presse à bon marché tuerait la démocratie. Carrel eut peur de tirer trop haut, il frappa trop bas. Sa balle atteignit Girardin à la cuisse, d'où le sang jaillit en gerbes. « Touché! » dit Émile de Girardin en appuyant sa main gauche sur la blessure pour arrêter le sang. La secousse avait fait tomber son monocle ; mais il le remit dans son œil et tira à son tour. Carrel tomba comme foudroyé, car la balle l'avait frappé dans la région hypogastrique. C'en était fait de Carrel, ce frère cadet de Paul-Louis Courier. Girardin, désespéré, voulut aller saluer Carrel en s'appuyant sur ses amis. Il ne trouva pas un mot. « Monsieur de Girardin, lui dit le mourant, êtes-vous gravement atteint? — Non, dit Girardin, je souhaite de tout mon cœur que vous ne le soyez pas plus que moi. »

Girardin avait été presque mortellement blessé, car le premier mot des médecins fut celui-ci : « Il faudra vous couper la jambe. — Eh bien, on me coupera la jambe. »

Pendant les deux jours que Carrel fut à l'agonie, ce fut une pareille agonie pour Girardin. Il croyait sa vie politique finie sans retour ; or, pour lui, la vie politique c'était toute la vie. D'ailleurs, quelle horrible perspective d'avoir la cuisse coupée. Heureusement que Cabarus était un de ses médecins. Quel que fût le péril, il voulut que Girardin gardât sa jambe. Il organisa dans son lit une fontaine jaillissante qui jetait de l'eau glacée sur la blessure. Girardin fut sauvé ; mais, une fois debout, il lui fallut subir la haine armée de tous les amis

d'Armand Carrel, quoique le grand journaliste eût pardonné sa mort à son adversaire. Le vocabulaire des injures connues et inconnues fut mis en pièces, non seulement par les amis de Carrel, mais par tous les journalistes à qui Girardin faisait ombre. Ce n'était pas assez de l'appeler l'assassin de Carrel, on le souffletait d'un coup de gant, en plein Opéra, après lui avoir dit : « C'est bien vous qui êtes M. de Girardin et qui vous êtes battu avec Armand Carrel ? »

Je ne sais pas d'homme au monde qui ait traversé des outrages avec plus d'indifférence que Girardin. Mais son dédain avivait encore la rage des insulteurs, jusqu'au jour où Mme de Girardin prit la parole de très haut pour dire, dans la plus belle indignation poétique, en vers superbes : « Cet homme, c'est le mien et cet homme, je l'aime. »

Il sembla que la pythonisse antique avait parlé. On fit silence.

***

Les rois modernes ne mettent plus au monde de fils de haute futaie et de haut courage pareils aux fils du roi citoyen. Le père y est bien pour quelque chose, mais la mère semble de la famille de ces mères italiennes, on pourrait dire romaines, qui ont été si fortement représentées par Lætitia Bonaparte.

Quand M. le duc d'Aumale est parti pour l'Algérie, une grande dame a dit : « Il ne lui manque que l'épée du vainqueur de Rocroi. » Cette épée a été vendue à l'encan, comme le petit chapeau de Napoléon. Mais il paraît que M. le duc d'Aumale avait racheté l'épée du grand Condé, puisqu'il vient de se battre comme un

soldat et comme un général. On a dit du duc de Nemours : « Trop beau pour voir le feu. » Et il a été au feu comme son cousin Charles X à la messe. M. le duc d'Aumale a prouvé que ce feu-là était l'auréole de la figure. On a dit aussi du prince de Joinville qu'on ne pouvait pas faire plus de plaisir à l'Angleterre qu'en le créant grand amiral. En attendant, les marins disent que ce sera un rude loup de mer et qu'il pourrait bien un jour mettre sa patte sur la fière Albion.

Ah! c'est un rude métier que celui de prince aujourd'hui.

*
* *

L'Académie des Beaux-Arts qui regarde Couture du haut de l'Institut, pourrait prendre une grande leçon de ce jeune maître qui n'est pas seulement un coloriste et un « vivant » mais un penseur. Dans ses *Romains de la décadence*, il a représenté les Français de la décadence. Ne voyez-vous pas partout l'orgie française dans ce festin où l'on rit, où l'on chante, où l'on pleure !

Mais soyons optimiste : Les gamins des collèges deviennent des hommes politiques. Bien mieux, ils descendent dans la rue. Hier, on leur avait donné un congé : Ils ont passé leur journée à poursuivre les carrosses, surtout les carrosses armoriés. « A bas les équipages ! vive l'égalité ! vive l'omnibus ! » Un homme sensé qui passait par là en a empoigné toute une douzaine et les a nichés malgré leurs trépignements dans l'omnibus de la Barrière-Blanche en leur disant : « Ah ! vous voulez de l'omnibus, en voilà. Le premier qui descend, je le conduis au poste. »

S'il y avait au début de toutes les émeutes un homme aussi décidé, il n'y aurait plus de révolutions.

On assure qu'au collège Louis-le-Grand et au collège Henry IV, tous les gamins ont été mis à pied pour avoir crié : A bas les carrosses !

Mais ne vous y trompez pas, c'est un signe des tems. Ces gamins-là prendront leur revanche et monteront dans le carrosse du roi.

*
* *

M. Guizot est un homme d'État, tour à tour premier ministre et premier ambassadeur. Le jour où, poursuivi par la meute des aspirans au pouvoir, il s'écria, dans une superbe attitude : « Vos injures ne monteront jamais à la hauteur de mon dédain », il perdit son chapeau à la tribune. Un journaliste, qui aurait bien voulu se tromper, se coiffa du chapeau de M. Guizot. Il fut rencontré par un ami. « Qui diable t'a coiffé ainsi? » Il se décoiffe et regarde le chapeau. Une lettre était fichée dans la coiffe. Il lit la suscription : *Monsieur Guizot. Très pressé.* « Tiens ! le chapeau de l'homme austère. » La lettre étant décachetée, il ne fit pas de façon pour la lire, ce qui était d'un bien galant homme. « Bravo, dit l'ami, nous allons surprendre les secrets de l'homme d'État. »

Or, voici ce que contenait la lettre :

« Mon ami, ne dépenses pas toute ton éloquence
« avec ces fruits secs, qui ne te vont pas à la cheville ;
« accours chez moi en descendant de la tribune, car tu
« sais que j'ai la fièvre quand je t'attends. »

M. Guizot n'avait pas d'autres secrets d'État.

*
* *

De quoi est-il question ? Je vous le donne en mille. Il

est question de Dieu. Les journaux, n'ayant rien sous la dent, se rabattent sur le Créateur. Ils n'y croient pas, mais ils discutent sérieusement sur la Providence.

Les Bourbons, rois par la grâce de Dieu, s'abandonnaient naturellement à la Providence. Louis XVI est mort « guillotiné ! » lui qui avait reçu Guillotin à Trianon. Louis XVII est mort de sa prison comme le dernier des malfaiteurs. Deux fois Louis XVIII a été roi par la folie grandiose de Napoléon. Charles X est retourné dans l'exil. Le duc de Berry a été assassiné. Henri V n'est plus que le premier gentilhomme français. Croit-il que tout cela est l'œuvre de la Providence ?

Et M. de Lamennais croit-il à la Providence, lui qui a commencé par lire pieusement les Évangiles et qui finit par les traduire sans la foi qui leur donne la vie ? On espère pourtant qu'il les comprendra. Mais alors il ne comprendra plus ses *Paroles d'un Croyant*. Ombre et lumière, c'est la loi fatale de l'esprit humain.

*
* *

M. le duc d'Aumale qui aime la ligne parce qu'elle est la stratégie de l'art, a prié M. Ingres de composer les cartons des vitraux qui doivent décorer la chapelle à construire au château de Chantilly. Le duc d'Aumale a pris, dans l'héritage du duc d'Orléans, la sympathie que ce prince accordait aux artistes. Par malheur, le duc d'Aumale est parti pour l'Algérie, où nous ne pensons pas qu'il ait l'idée de naturaliser nos peintres. M. Ingres, chargé de composer des cartons de vitraux, en l'an de grâce 1847, rappelle qu'en 1775, Viel, le dernier des peintres-verriers, écrivait ceci : « Nous ne sommes plus que deux ou trois en France capables

d'exercer un art qui ne nous donne pas de quoi vivre et qui s'en va mourir avec nous. »

Nous avons aujourd'hui une vice-reine, la duchesse d'Aumale, qui rêve à Alger une cour noire et blanche. On va lui bâtir un Alhambra : voilà ce qu'il fallait faire tout de suite en 1830, pour charmer les Arabes ; ce n'était pas un corps d'armée, mais un corps de ballet qui eût désarmé les farouches du désert. Tous les peintres orientaux, Delacroix et Decamps en tête, vont avoir leur palais d'hiver à Alger. On a dit : « Alger, qu'un coup d'éventail a perdu, sera sauvé par la grâce d'un éven tail. »

La Cour est au château de Vincennes, où M. de Montpensier reçoit le dimanche avec la grâce de Louis XIV à vingt-cinq ans. J'ai la bonne fortune d'être des élus avec Pradier, Lehmann, Alfred de Musset, Clesinger et vingt autres jeunes renommées dans les arts et les lettres. Les dîners sont exquis, je ne dînais pas mieux chez Lucullus ni chez Philippe d'Orléans, si je me souviens bien. La musique militaire, adoucie par l'espace, alterne avec les entrées et la mousquetade des gens d'esprit. Le prince a beaucoup de verve, de gaieté et d'abandon, aussi gagne-t-il plus de partisans à la dynastie que tout ce qui a été fait depuis dix-sept ans. C'est d'ailleurs la tradition de Salvandy, le seul ministre qui n'ait pas détesté les gens de lettres en aimant les lettres. Après le dîner, on fume, on cause, on dit des vers, on conte des histoires ; les artistes surtout prennent leurs coudées franches : on les dirait dans un atelier, ce qui enchante le prince. Hier, comme Diaz lui demandait son portrait, il écrivit gentiment au bas de la gravure : *Montpensier à son ami Diaz de la Pena.* « Voilà, dit

Diaz, une image et une signature qui iront loin. » Le prince dit au peintre : « Eh bien, mettez le mot *recommandé.* » Mais il ajouta avec un sourire railleur : « Plus on met le mot *recommandé* dans les lettres adressées à la postérité, moins elles arrivent ; c'est comme l'espérance, qui ne paye jamais ses billets. Voilà pourquoi, Messieurs, il faut vivre au jour le jour. »

Celui qui parle ainsi est bien le fils de son père : l'esprit dans le scepticisme.

II

Figures littéraires.

1830-1848.

Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Balzac, Sainte-Beuve, Jules Janin, Alfred de Vigny, Mérimée sont à l'œuvre. Œuvres et chefs-d'œuvre. Charles Nodier publie *Le Roi de Bohême et ses châteaux;* on lit *Les Poésies de Doralle* avec la préface de Victor Hugo ; on traduit et on retraduit *Hoffmann* et *Byron*, qui germanisent et anglomanisent les jeunes imaginations; Eugène Süe veut se faire encore plus brun qu'il n'est par *Atar-Gull*, Alexandre Dumas jette ses drames à grande volée.

Il fallait bien que la révolution romantique marchât en avant de la révolution citoyenne pour être une révolution, sans quoi elle se trouvait embourgeoisée et frappée de

mort. Toute une jeune armée, vaillante et téméraire, frappant d'estoc et de taille, proclame déjà ses victoires et conquêtes. Hugo prend la dictature, un dix-huit brumaire, un coup d'éclat, quand Chateaubriand ne voit toujours en lui qu'un enfant sublime. Alexandre Dumas dédaigne la dictature, croyant que toutes les provinces du théâtre sont à lui. Alfred de Musset répudie le drapeau et fonde le royaume de la fantaisie, tandis qu'Alfred de Vigny se réfugie dans sa tour inaccessible.

Merveilleux tems où l'on voit naître dans la même saison tant de chefs-d'œuvre : *Notre-Dame de Paris*, *La Peau de chagrin*, *Le Rouge et le Noir*, *Les Contes d'Espagne et d'Italie*, les plus beaux drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, les plus belles figures nues de Bosio et de Pradier, cette farouche et sublime *Liberté* d'Eugène Delacroix, les critiques de Sainte-Beuve. Et tout ce monde-là travaille pour rien. Victor Hugo donne pour mille cinq cents francs *Marion Delorme*, Eugène Delacroix donne *la Liberté* pour deux mille francs. Mais il est bien question d'argent! Le génie ne compte pas, à moins qu'il ne compte les astres. *Quantum mutatus !*

***

M. de Sainte-Beuve (du *Globe*) vient de se battre en duel avec M. Dubois (de la Loire-Inférieure).

Pourquoi se sont-ils battus ? On a dit que M. Dubois, qui tenait la caisse, ne l'ouvrait jamais, par la bonne raison qu'il n'y avait rien dedans. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir de hautes prétentions littéraires plus ou moins justifiées. M. de Sainte-Beuve lui a décoché un mot cruel : il l'a appelé Dubois de la Gloire inférieure.

De la Gloire inférieure! on ne pardonne pas ça, même

quand on n'a pas de gloire du tout. De là, duel. Voilà les deux amis, accompagnés de plusieurs autres, qui s'en vont en guerre dans le bois de Romainville, ce qui dérange quelque peu M. Paul de Kock, qui se préparait à déjeuner sur l'herbe avec la *Pucelle de Belleville*. En toute occasion, M. de Sainte-Beuve n'abandonne jamais son parapluie, dont il se fit un parasol pendant les journées de Juillet.

Bien lui en prit, le matin du duel, car une averse vint fondre sur les pourfendeurs. Au moment où M. Dubois (de la Gloire inférieure) ajustait M. de Sainte-Beuve, il le voit deployant son parapluie. « Ce n'est pas de jeu, crie-t-il. — Pourquoi pas ? riposte Sainte-Beuve ; je ne jetterai point mon bouclier comme Horace ; je veux bien être tué, mais je ne veux pas être mouillé. » Les témoins de Sainte-Beuve éclatent de rire, les deux coups partent et ne portent pas. L'averse a passé. On aborde Paul de Kock et on lui demande une place à sa table verte, à côté de la *Pucelle de Belleville*, qui sera la rosière du *Globe*. Les deux autres témoins, Pierre Leroux et Duvergier de Hauranne, effeuillent des marguerites à ses pieds.

*
* *

« Ne t'inquiète pas, ma tante : on ne meurt pas une
« plume à la main. Chaque jour, la peste enlève mille
« Parisiens ; tu crois peut-être que les arts sont en
« deuil ?

« On n'a jamais mieux dansé à l'Opéra où *Robert le*
« *Diable* est acclamé ; on n'a jamais peint plus de ta-
« bleaux ; Béranger n'a jamais si bien chanté. Chateau-
« briand va lancer la foudre. On ne compte plus les

« œuvres de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas. M. de
« Balzac, dans ses entr'actes écrit ses *Contes drôlatiques;*
« Je feuillette à la même heure *Stello* d'Alfred de Vigny;
« *Indiana* par George Sand ; les *Souvenirs de jeunesse*
« de Nodier; la *Danse macabre* du bibliophile Jacob;
« un tout petit poëme de M. Brizeux sous le titre de
« *Marie*. Je ne parle pas de toute une série de romans à
« ogives, à mâchicoulis, à meurtrières et à oubliettes.
« C'en est effrayant. J'allais oublier *l'Écolier de Cluny*
« par Roger de Beauvoir qui a aussi sa part d'auteur
« dans la *Tour de Nesle*, une tragédie en prose qui
« ferait frémir Eschyle. Ils étaient quatre pour ce chef-
« d'œuvre : Beauvoir, Gaillardet, Janin et Dumas. »

Étrange saison en verité, où les uns meurent, où les autres vivent deux fois.

*
* *

On fait beaucoup de mots contre la *Némésis*, qui commence à mordre la queue de ses serpens depuis qu'elle s'est trahie elle-même. Pauvre Barthélemy! on lui a coupé le sifflet à bon compte. Heureusement que Méry n'en est pas. On dit que les serpens de Némésis sont sifflés depuis qu'ils ne sifflent plus; on dit que ce ne sont plus que des anguilles.

Un jeune poëte, Hégésippe Moreau, reprend l'œuvre de Barthélemy avec plus d'indignation et plus de poésie. Sa satire s'appelle : *Diogène*. Il cherche un homme, il n'a encore trouvé qu'un roi.

Pauvre Diogène, je vois l'orgueil à travers les trous de ton manteau ! Mais l'orgueil n'est-il pas la vertu du poëte !

*
* *

Alexandre Dumas a voulu réconcilier tous les mondes, les légitimistes, les bonapartistes et les orléanistes, dans un bal qui sera une page d'histoire intime et pittoresque ; les personnages les plus remarqués étaient Lafayette et Deburau. Les singes de Decamps jouaient du violon. Alexandre Dumas s'était déguisé en Alexandre Dumas, avec tout l'esprit d'Alexandre Dumas.

Alexandre Dumas a dit longtems : Moi et Hugo. C'est que son premier drame, *Henri III*, représenté le 11 février 1829, un an avant *Hernani*, fut le coup de tonnerre, c'est-à-dire le coup de théâtre de la révolution romantique. Cette œuvre de jeune homme qui ne savait rien, fut une œuvre de maître comme le premier drame de Victor Hugo, qui savait tout. Les créateurs n'ont besoin ni de grammaires, ni de dictionnaires, ni d'humanités, parce que l'humanité est dans leur cœur, si on me permet ce mot.

Eschyle pouvait se passer des lois de la poétique française, comme Shakespeare s'est passé des lois de la poétique grecque. Or, il y a du Shakespeare et de l'Eschyle dans *Henri III*, sans que Dumas se fût préoccupé de ces deux dieux de l'art dramatique. Il avait lu Schiller et Walter Scott par distraction bien plus que par étude ; mais sa vraie muse inspiratrice, la muse de tous les grands et de tous les glorieux, ce fut la Passion.

*
* *

On a dit d'Horace Vernet qu'il était un grand peintre sur une petite toile, mais qu'il n'était qu'un petit peintre sur une grande toile. On pourra dire le contraire de Gros qui vient de se jeter à l'eau, parce que la critique

l'accusait d'être tombé en enfance. Un de mes amis qui le voyait souvent chez Mme Vigée-Lebrun m'a peint l'état de son âme avant son suicide. On parlait de la mort de Léopold Robert ; on s'étonnait de cette folie : un pauvre cœur frappé par l'amour. « On voit bien que vous n'avez plus vingt ans, dit Mme Vigée-Lebrun. — Allons donc, dit Delacroix, l'amour de l'art doit toujours consoler un artiste. — L'amour de l'art, s'écria Gros, c'est une autre folie, on en meurt. » — Gros partit de là pour se mettre en scène. « Trouvez-vous donc que je marche sur des roses, moi que la critique vient de déclarer mort et enterré. Il ne me reste plus qu'à faire un chef-d'œuvre ou à me jeter à l'eau. — Nous sommes sans inquiétude, dit Mme Vigée-Lebrun, vous ferez un chef-d'œuvre de plus. »

Il s'est jeté à la Seine après avoir déjeuné d'une critique sans merci. Voilà qui n'est pas épique.

Il y a deux jours, un homme matinal côtoyait la Seine ; un chapeau mouillé venait d'aborder sur la rive ; le promeneur cherche des yeux : tout à coup il découvre dans les roseaux le baron Gros noyé depuis la veille.

Ce fut un grand cri de douleur, car le baron Gros était le peintre d'histoire s'il en fut. On pourrait presque dire notre seul peintre d'histoire. Eh ! bien, ce grand artiste mourait sous un coup de plume. Il avait exposé *Hercule et Diomède*, une page mythologique. La critique se moquait du baron Gros, parce qu'il donnait encore dans la friperie olympienne.

Le baron Gros trouva plus simple de mourir.

Quelles sont les pages de plumitif qu'on peut mettre en regard des œuvres de ce pinceau magistral ? J'ai revu tout son œuvre, tableaux et esquisses, quand on a rou-

vert son atelier après son suicide. On franchissait le seuil avec une émotion toute religieuse. Il y avait là des répétitions de tous ses grands tableaux, les unes telles quelles, les autres avec des variantes : *Napoléon touchant les pestiférés de Jaffa*, la *Bataille des Pyramides*, la *Bataille d'Aboukir*, la *Bataille d'Eylau*, l'*Incendie de Moscou*, le *Départ de Louis XVIII pour Gand*, combien d'autres souvenirs presque vivans. La plupart de ces toiles n'étaient que des ébauches, mais où rayonnait le génie du maître ; à chaque pas on se trouvait dans un peuple de héros, on entendait au lointain le bruit du canon. Le baron Gros avait réuni quelques reliques, comme le chapeau que portait Napoléon à la bataille d'Eylau. Qui va acheter ce chapeau? Ah ! s'il y avait aujourd'hui quelqu'un pour s'en coiffer!

On trouve ce grand peintre plus grand encore quand on l'a vu chez lui au milieu de son peuple de héros. Comment Napoléon, Kléber, Murat, Ney, Desaix ne l'ont-ils pas défendu contre cette plume homicide qui lui a dit : « Ton pinceau est glacé ! »

Le chapeau de la bataille d'Eylau fait beaucoup de bruit dans le monde ; on dit qu'il sera acheté par un peintre de batailles. Si nous étions en Angleterre, il serait acheté par l'État. Il faut bien dire sans trop de scepticisme que les brocanteurs ont vendu depuis 1815 beaucoup de manteaux d'Austerlitz et beaucoup de culottes de Waterloo. J'ai deux amis qui possèdent la plume de l'abdication ; je les ai mis en présence, mais ils m'ont dit : « Napoléon n'a-t-il pas abdiqué deux fois? »

* * *

« O ma tante ! Je pourrais dire ô ma nièce puisque tu

« es plus jeune que moi. Tu me demandes ce que je « fais. Je ne fais rien. Voici ma journée : Je me lève « toujours avec le soleil si le soleil ne se cache pas. Le « soleil se cache souvent. Je prends mon violon et pour « me réveiller je joue, en pensant à toi et à ma tante « Olympe, à ma mère et à ma sœur, quelque vieil air « que mon père joue si bien ; c'est ma manière de vous « dire bonjour. Après quoi je soulève une plume d'oie « qui m'agace et qui grince pendant une heure ou deux. « Je veux que le diable m'emporte si je sais ce qu'elle « chante. Elle conduit ma main et ma main conduit « mon esprit, lequel n'est pas toujours là. Il m'arrive « de dessiner une figure de femme quand je crois écrire « une phrase à la Bossuet. Je me moque de moi en me « regardant à l'œuvre, surtout depuis que je suis allé me « perdre dans la bibliothèque royale. C'est là qu'on « prend en pitié les plumitifs. Tout a été ecrit dans le « monde ancien comme dans le monde moderne ; mais « la vanité nous force à mettre notre nom dans cette « nécropole. C'est un ci-gît, mais c'est toujours ça. On « devrait brûler les bibliothèques tous les cent ans. « Les flammes d'Alexandrie, comme les flammes du « Purgatoire, ont purifié l'avenir. La science met des « bandelettes au front divin de la poésie et elle en fait « une momie pour le tombeau.

« Pour le quart-d'heure, je traduis le *Voyage senti-* « *mental* à peu près comme j'ai traduit *Daphnis et* « *Chloé*. Vers dix heures et demie mon camarade Du- « may vient faire des armes sous prétexte de bien dé- « jeuner. Ah ! si j'avais ta cuisinière ! Mais nous allons, « faute d'argent, chez le maître empoisonneur du quar- « tier. Je vais mettre ma faim au régime comme l'an

« passé, c'est-à-dire déjeuner au café Molière ou au
« café Voltaire d'une tasse de chocolat. J'ai un chien
« grand comme un éléphant que je ne puis mettre au
« même régime. As-tu remarqué que ce sont toujours
« les pauvres qui nourrissent le mieux les bêtes ? A
« midi je rentre et je reprends ma plume jusqu'à cinq
« heures, avec un quart-d'heure de grâce çà et là pour
« jouer avec mon chien et arroser les fleurs de mon
« balcon. Il m'arrive de perdre toute une après-midi à
« rimer un sonnet comme celui que je t'envoie. A cinq
« heures et demie je me fais beau et je passe l'eau pour
« dîner avec Sandeau et Lafayette chez la belle madame
« Douix, au Palais-Royal. Nous y allons chacun de
« notre pièce de cent sous, mais nous dînons chacun
« pour dix francs parce qu'elle raffole des romans. Nous
« avons même là un compte ouvert qui ne sera jamais
« fermé : il y a des grâces d'État et de métier. Après le
« dîner on va au théâtre, on va même dans les coulisses,
« sur quoi je baisse le rideau pour que tu ne tires pas
« les tiens avec ta pudeur de jeune mariée. Ne faut-il
« pas vivre ses romans ?

« Voilà donc la journée d'un homme de lettres : tu
« vois que j'avais raison de te dire que « je ne fais rien ».

*
* *

M. Eugène Pelletan, tour à tour secrétaire de George Sand et de Lamartine, est à ses heures perdues un poëte romantique, mais rebelle à l'impression. Aussi a-t-on été quelque peu surpris de voir dans *L'Artiste* de fort beaux vers de lui où il conte dans le style de la *Chute d'un ange* l'histoire d'une paysanne qui meurt de chagrin parce que son amoureux est parti.

Ce fut longtems après ; la fosse était couverte
D'une églantine en fleur et d'une ronce verte.
Un jeune homme en ce tems vint d'au delà des mers.
Il ne s'enivra pas de longs regrets amers ;
Il suivit le sentier qui mène dans les sables ;
Il y traîna son front brisé par le remords.
Il murmura tout bas ces mots insaisissables,
Que les vivans en pleurs vont murmurer aux morts.
On ne l'a plus revu depuis cette soirée :
On a dit que, vers l'heure où montait la marée,
Des marins qui rentraient au port dans leur bateau
Virent sous les rayons d'une lune incertaine
Comme une ombre debout sur la roche lointaine,
Et le vent de la mer soufflait dans son manteau.
Les voisins n'ont plus dit : Qu'a donc la jeune fille,
Qu'elle n'a pas encore ouvert son contrevent,
Ni chanté sa chanson quand le soleil pétille
En étincelles d'or sur l'Océan mouvant ?
Nulle femme à ce seuil n'attache sa ceinture ;
Le pampre mort retombe aux murs de la maison,
La mousse des tombeaux verdit sur la toiture,
Et d'autres moissonneurs vont faucher la moisson.

C'est du Lamartine, mais du Lamartine — après la lettre.

*
* *

Un matin, Hégesippe Moreau, affolé de misère, se décida à aller frapper à la porte de quelques poëtes, s'imaginant qu'il y avait une franc-maçonnerie littéraire. Il trouva presque toutes les portes fermées, parce que ces portes-là étaient défendues par la misère, misère en habit noir, mais misère. La porte d'Alfred de Vigny s'ouvrit toute grande ; celui-là non plus n'était point

riche. Peut-être son titre de comte l'obligeait-il plus qu'un autre, peut-être son cœur parlait-il plus haut que sa raison? Il fut très accueillant, mais sans doute il prit le jeune poëte pour un de ces cent et un rimeurs qui courent les stations du Juif errant : il finit par lui donner cent sous, un louis d'à présent. Moreau fut humilié, mais il avait faim. Quand il eut mangé cette aumône, il eut le tort de dire tout haut que le comte Alfred de Vigny avait osé lui donner cent sous. Les journaux démocratiques s'indignèrent et reprochèrent cette pièce de cent sous au poëte de *Chatterton*.

Depuis ce tems-là, il arrive souvent ceci : c'est que parmi les gens de lettres, il en est plus d'un qui, ayant peur de donner trop peu, ne donne rien du tout. Eh bien! C'est Moreau qui a eu tort; aussi je ne doute pas que si Alfred de Vigny a soif en enfer, Moreau ne lui porte un verre d'eau. Il n'y a pas de petites aumônes. Chaque fois que je n'ai pas donné sous prétexte de donner trop peu, j'ai bientôt senti que j'aurais soif en enfer. Et je n'ai cru à l'enfer que ces jours-là.



Quand la gloire monte vers un homme, cet homme trouve une femme. Jadis trouvères et preux portaient les couleurs de leurs dames. Au XVIIe siècle, Mme de la Sablière fut la providence de La Fontaine et nous a valu une de ses naïvetés sublimes. Voltaire apprenait l'alchimie de l'amour dans le laboratoire de Mme du Châtelet. Le tems où nous sommes offre de nouveaux exemples de ce servage chevaleresque : M. le comte Molé est l'hôte assidu des soirées de Mme de Castellane; M. le vicomte de Chateaubriand s'est refugié à l'Abbaye-au-

Bois sous l'aile plumée de Mme Récamier ; la princesse de Liéven fut longtemps l'Égérie de M. Guizot ; M. le chancelier Pasquier aime à se distraire des ennuis du Luxembourg sur le canapé doctrinaire de Mme de Boigne ; M. Thiers ne vivrait pas un jour sans les lois de Mme Dosne.

Deux grands esprits isolés, deux nobles âmes rêveuses viennent donc de se rencontrer dans un pareil sentiment. L'un est aveugle ou peu s'en faut ; il a écrit notre plus belle histoire ; comme presque toujours les grandes gloires ont leur expiation, Dieu l'a frappé dans sa femme. Chacun a nommé l'auteur de la *Conquête des Normands*, M. Augustin Thierry.

L'autre est une princesse aussi richement douée par la beauté que par la naissance. Les doubles armoiries qui s'écartèlent aux panneaux de ses équipages attestent qu'un mariage a réuni les deux familles des Visconti et des Trivulse qui brillèrent à la cour de François Ier et qui sont ainsi presque françaises. Or, la princesse de Belgiojoso, avec cette miséricordieuse grâce qu'on lui connaît, s'est empressée d'ouvrir son hôtel de la rue d'Anjou au veuvage de M. Augustin Thierry.

Une nouvelle famille, de nouveaux loisirs se sont formés autour de l'historien, car sa présence, on l'imagine sans peine, n'a point transformé en solitude les salons de sa consolatrice. M. Mignet, M. Thiers, M. de Musset, des académiciens, des anciens ministres, des artistes, en sont, comme par le passé, les habitués fidèles et il n'y a dans la maison qu'un ami de plus.

Que bénie soit donc Mme de Belgiojoso! Les dernières années de son règne ne seront pas les moins mémorables ; la politique, les arts, les lettres sont plus que

jamais « enchainés à son char » ; d'une main, elle guide le pinceau de M. Chenavard — qui ne peint pas, — de l'autre, elle tiendra désormais la plume de M. Augustin Thierry, — qui n'écrit plus. — Où conduira-t-elle le cœur d'Alfred de Musset ?

*
* *

Le bureau de deux Revues situé rue des Beaux-Arts est un bureau d'esprit — quand Buloz n'est pas là. — Ceci n'est pas une épigramme, car Buloz est toujours sérieux, tandis que son codirecteur Félix Bonnaire aime à rire. Eugène Süe en conte d'inouïes, Gozlan d'imprévues, Théophile Gautier d'invraisemblables. Sainte-Beuve jette çà et là un mot hardi, Planche est plus gai que dans sa critique, Alfred de Musset a de jolies moqueries. Buloz n'apparait que pour dire qu'il s'est trompé de porte. Castil Blaze et Henry Blaze se fuyent l'un l'autre non sans avoir prouvé leur vif esprit. Quelquefois les jeunes enfans de Buloz échappés des bras de la mère ou de la gouvernante apportent leurs poupées ou leurs toupies, sans se douter que les rédacteurs des Revues buloziennes sont des hommes marqués du sceau divin, ce qui ne les empêche pas pour la plupart d'habiter des taudis et de vivre en Spartiates.

Au bureau de la *Revue de Paris* qui est le bureau de la *Revue des Deux-Mondes*, on voit passer tous les aspirans à la renommée. A beaucoup de ces nouveaux venus on dit : « Vous ne repasserez pas. » Parmi ceux qui ont repassé, M. Paul de Molènes a marqué gaiement sa physionomie de mousquetaire. Aux deux Revues comme prime d'encouragement on ne paye jamais le premier article. Buloz dit : Tout pour la gloire. Quand on a

appris à Paul de Molènes que ses vingt premières pages n'étaient considérées que comme une simple carte de visite et ne seraient pas payées, il s'est écrié en tordant sa moustache blonde : « C'est un souper de moins pour ces demoiselles ! — et pour ces messieurs ! a-t-il ajouté en se tournant vers nous. » Bonnaire qui est bon diable a dit à Molènes : « Si je suis du souper, je payerai la carte. » Nous avons tous été de cette petite fête qui fut de la plus haute gaieté : Buloz n'en n'était pas. Ces demoiselles ne se sont pas douté un instant que la *Revue des Deux-Mondes* fût pour quelque chose là-dedans.



L'invention d'Apollon entouré des neuf Muses est un symbole que pratiquent tous les poëtes d'aujourd'hui, qu'ils soient mariés ou non. Lamartine, pendant que Mme de Lamartine peignait des aquarelles, pouvait compter sur ses doigts les belles mondaines de son cortège. Victor Hugo vient de se faire remarquer avec sa troisième Muse. Alfred de Musset est amoureux d'une princesse, d'une femme du monde et d'une romancière, sans compter Mlle Mimi Pinson. Sainte-Beuve poursuit ses neuf pucelles dans la rue du Jeu de l'Amour et du Hasard. Théophile Gautier est amoureux des trois Grisi, Julia, Carlotta, Ernesta. Mérimée a deux maîtresses : une anglaise et une espagnole.

On ne connaît bien la femme que par les femmes. Alfred de Vigny qui s'attarde à une seule, Mme Dorval, dit qu'elle renferme toutes les femmes. Alexandre Dumas soutient que celle qui sera toujours Mlle Ida et jamais Mme Alexandre Dumas n'est que le masque de

la femme ; voilà pourquoi il est amoureux de toutes les autres.

Les anciens poëtes ne procédaient pas autrement depuis Homère amoureux dans l'Olympe, jusqu'à Virgile et Horace amoureux à la cour d'Auguste ; en passant par Le Tasse et L'Arioste amoureux des princesses du Décaméron ; jusqu'à Ronsard et ses disciples surnommés les poëtes de la pléiade, parce que chacun avait sa pléiade de femmes. Racine se consolait de la Du Parc avec la Champmeslé ; Molière a été l'amant de toutes les comédiennes de sa troupe.

On trouve tout simple que les peintres déshabillent des modèles dans leur atelier ; pourquoi s'étonne-t-on de voir les poëtes pratiquer l'étude du nu ? Les Muses ne portaient pas de robes montantes.

***

Alexandre Dumas est bien jeune encore, mais comme il a déjà vécu deux existences, il va publier ses *Confessions* comme préface de ses œuvres dont on prépare une belle édition. Il m'a conté, en quelques mots, ces confessions qui feront tout un volume, mais que j'ai traduites en une seule page pour le *Figaro Karr*.

« A l'âge où Jean-Jacques Rousseau commençait à écrire , j'ai le droit de publier mes *Confessions*, puisqu'on publie mes œuvres. Je suis Alexandre Dumas, je pourrais dire marquis de la Pailletterie, mais j'ai laissé mes parchemins dans l'antichambre. Mon père était le célèbre Alexandre Dumas qui a fait la conquête de l'Égypte et que Buonaparte a disgracié parce qu'il l'eût empêché de faire le Dix-huit brumaire. Je suis né, tel que vous me voyez, à Villers-Cotterets, dans la chambre

où mourut Charles-Albert Desmoutiers, l'auteur des *Lettres à Émilie sur la mythologie*. Je n'ai pas continué ce babiolage, parce que j'ai moi-même créé une mythologie. Je sais tout sans avoir rien appris, comme Alexandre le Grand, parce que j'ai dormi avec Homère sous mon oreiller. Charlemagne m'a enseigné cette méthode, en mettant au chevet de son lit *la Cité de Dieu*. Et le Dieu de Saint-Augustin parlait en songe au fils de l'Edda.

« J'ai commencé par faire amitié avec le duc d'Orléans qui m'a nommé son bibliothécaire. Je n'ai accepté que parce qu'il n'avait point de bibliothèque. Nous avons chassé ensemble la grosse et la petite bête. Voilà pourquoi on a dit que j'étais dans l'administration des forêts. J'ai créé le drame romantique en prose et en vers, historique et intime, *Stockholm et Fontainebleau*, *Henri III*, *Antony*, *Thérésa*, *Angèle*. J'en passe et des meilleurs comme la *Tour de Nesle*. Sous ce titre : *Gaule et France*, j'ai créé l'histoire de la Gaule et l'histoire de la France. J'ai planté là le duc d'Orléans dès qu'il a été roi, parce que je ne suis que le courtisan de ma renommée. Je ne déjeune pas de l'hôtel et je ne soupe pas du budget. Qu'est-ce qu'un budget de roi citoyen devant le budget d'Alexandre Dumas!

« J'ai cent bras pour écrire, j'ai cent millions de lecteurs. Quand j'aurai nommé mon ministre des finances, je percevrai les impôts de mon génie aux quatre coins du monde. Il n'y a plus que les royaumes intellectuels. Une grande idée m'est venue : c'est de découvrir la Méditerranée. J'ai frété un navire. Je vais étonner Paris et Villers-Cotterets, car en France, personne ne connaît la géographie. »

Et trois mille pages comme celle-là !

*
* *

Grand combat entre M. Nisard et M. Jules Janin à propos de la littérature facile et difficile. Or, ils se trompent tous les deux : la littérature facile est celle de M. Nisard, tandis que la littérature difficile est celle de M. Janin. En effet, M. Janin peut faire sa littérature et pourrait faire la littérature de M. Nisard, tandis que M. Nisard, qui fait très bien sa littérature, ne pourrait faire celle de M. Janin.

Les sorbonniens, les pédans et les universitaires font de la littérature facile — à faire — et de la littérature difficile — à lire.

La vraie littérature difficile est celle de Victor Hugo, de Lamartine, de Balzac, de George Sand, — jusqu'à Jules Janin.

Jules Janin a trop d'esprit pour ne pas suivre deux sillons à la fois; dans l'un, il est plus royaliste que le roi; dans l'autre, il est plus révolutionnaire que Félix Pyat. Il en est ainsi de ses admirations et malédictions littéraires. Après tout, il croit peut-être qu'un journaliste est comme un comédien qui joue tous les rôles dans la comédie humaine. Il a du moins l'auguste pudeur de prendre des pseudonymes pour se faire le même jour l'avocat du pour et du contre. C'est ainsi que nous l'avons vu un matin, avec sa bonne plume de Tolède, écrire deux articles sur George Sand, le premier pour l'élever aux nues, le second pour la jeter aux gémonies. On a dit cela à George Sand qui a remercié Janin deux fois. Une fois par la plume de Mérimée et une fois par la plume de Pierre Leroux.

Roqueplan a dit à Janin : « Si encore tu avais deux styles. » Janin s'est écrié : « Es-tu bête! si je disais du bien

sans dire du mal, je n'aurais plus ni amis ni ennemis. »

Un critique a dit à Janin: « Ton esprit n'est qu'un feu de paille. — Oui, a répondu Janin, mais cela brûle et flambe ? Toi, avec ton feu de bois, tu ne flambes pas. Crois-tu donc que le phénix est plutôt dans tes cendres que dans les miennes ? »

Fumée ! fumée ! fumée !

*
* *

De l'urbanité de la critique :

« *La Fleur des pois,* un de ces romans à la Balzac, qui
« ont l'air de promettre et qui ne tiennent pas. Et puis-
« que j'ai eu le tort de nommer M. de Balzac en si
« honnête sujet, il attrapera sa bordée, et moi aussi
« critique, je ferai ma *course* sur lui. Quand je pense à
« cette quantité de mauvais romans par où il a com-
« mencé et par où il finit, je ne puis m'empêcher de
« dire : Il a fallu au plus fécond de nos romanciers un
« fumier plus haut que cette maison pour qu'il y poussât
« quelques fleurs délicates, maladives et rares; et main-
« tenant qu'il n'y a plus de fleurs et qu'il n'en poussera
« plus, le fumier monte, monte toujours. »

On peut juger par cette seule bordée d'un homme aussi écouté que Sainte-Beuve, de la gravité des blessures que M. de Balzac lui a faites.

Pourquoi y a-t-il des critiques ?

Pourquoi n'y en aurait-il pas ? J'ai écrit naguère : « Les poëtes sont vengés des critiques dès que les critiques se font poëtes. »

Balzac n'était-il pas vengé de Sainte-Beuve par les romans de Sainte-Beuve qu'il appelle Sainte-Bévue ?

Soyez donc un grand poëte. Voici comment *La Mode*,

fondée par Émile de Girardin, a parlé du *Spectacle dans un fauteuil*, cet adorable chef-d'œuvre : « C'est un salmis indigeste de vers et de prose. Voilà le dandysme d'estaminet. »

Un autre papier compare Théophile Gautier au marquis de Sade tout en donnant ses préférences au marquis.

* * *

Jules Janin m'a écrit ce billet :

Vous avez écrit un livre dont je raffole, venez vous promener sous mes arbres. JULES JANIN.

C'était à propos de *La Pécheresse*. Voilà une bonne fortune littéraire que je n'espérais pas. Je suis allé tout de suite rue de Tournon, où j'ai été reçu par la marquise de la Carte, une vraie grande dame, traînant dans le jardin de l'hôtel, avec le nonchaloir des cygnes, la queue d'une robe à la pompadour.

C'était un rêve, car la fille du baron Bosio est d'une beauté de statue. On m'a retenu à dîner. Il n'y a pas d'homme plus charmant et d'esprit plus bonne fille que Janin chez lui, avec ses amis Chaix d'Estanges, Mesnières, Roqueplan, Burette, Chaudesaigues, Ricourt. Me voilà de la maison et plus heureux que si j'étais de la cour.

Jules Janin a tant d'esprit qu'il ne sait pas bien ce qu'il fait ni ce qu'il dit. En sa qualité de critique, il arrive au dernier acte de la pièce; le lendemain il parle de la pièce et dit qu'elle n'a qu'un acte. Il raconte cet acte mot à mot. C'est un chef-d'œuvre. L'auteur de la pièce, M. ou Mme Ancelot (on ne sait jamais si c'est le mari ou la femme), arrive chez Jules Janin. « Vous avez raison, mon maître, ma pièce ne commence qu'au troi-

sième acte; aussi je supprime les deux premiers. — Que me dites-vous ! ce n'était donc pas une pièce en un acte? »

Jules Janin n'en fait pas d'autres. Voilà ce que j'appelle la critique.

Janin n'arrive qu'au dernier acte, mais il arrive toujours à tems pour voir juste. C'est là le génie de la critique, quand le critique a du génie.

Ainsi, qui donc a acclamé Rachel avant que le soleil fût levé?

Cette jeune tragédienne prépare la revanche des classiques.

*
* *

Au Salon de 1836, j'ai voulu me voir dans le *Triomphe de Pétrarque* de Louis Boulanger, car j'y suis à ce triomphe de Pétrarque, — en peinture. — Dans une visite à l'atelier du peintre, avec Théophile Gautier, Louis Boulanger prit quelque chose au brun et au blond, sous prétexte que dans le cortège, il lui fallait des poëtes.

On a mis à la place d'honneur la *Bataille des Pyramides*, pour venger dans la mort le baron Gros. On a placé à côté, les *Pêcheurs* de Léopold Robert, un autre adieu d'un homme qui s'est tué. Il mourut de l'amour d'une princesse, pour n'avoir pas retenu le suprême aveu de Strafford : *Nolite confidere principibus hominum.*

Gros, un orgueil frappé, Robert, un cœur blessé.

L'auréole à ton front s'était-elle ternie,
Vieillard, n'avais-tu plus de souffle fécondant ?
La douleur venait-elle éteindre ton génie,
Jeune homme au cœur ardent ?

Oui, tous les deux sont morts avant que l'heure sonne
Sans qu'au vieillard la gloire ait parlé du passé,
Et sans que l'espérance ait montré la couronne
Au jeune homme insensé !

L'amour désespéré, la critique mordante
Étouffent l'un et l'autre ; à la mort enchaînés,
Ils s'en vont revêtant le manteau lourd dont Dante
Accablait les damnés.

De qui sont les vers ? Sans doute de Mme Louise Colet puisque le philosophe Cousin les trouve sublimes.

Ce n'est pas l'opinion de Karr, qui n'est pas, comme le philosophe Cousin, le cousin de Mme Colet. On raconte à ce propos que le philosophe et son écolière ont été surpris dans les blés par un garde champêtre. Daphnis et Chloé cueillaient des fleurs de rhétorique. La jeune Muse en a fait une maladie de neuf mois. « Simple piqûre de Cousin ! » s'est écrié Karr. Ce qui était sûrement une calomnie dans une malice.

Mais Mme Louise Colet a couru chez lui un poignard à la main et a failli le piquer au cœur. Et on lui a donné raison.

On discute beaucoup à ce Salon de 1836 un *Saint Sébastien* d'Eugène Delacroix, où je vois une admirable figure de femme tournant la tête et faisant retourner la tête.

Horace Vernet expose sa fameuse *Victoire de Fontenoy*, une vraie fête de cour. L'année est d'ailleurs des plus fécondes : Camille Roqueplan promettrait un grand peintre par son *Lion amoureux*, s'il ne lui manquait les griffes du lion. Robert Fleury, par la *Mort de Henri IV*, a prouvé sa science historique par les accessoires comme

par la vérité portraiturale. Léon Cogniet expose un *Départ des batailleurs de 1792*, une autre page d'histoire, toute pleine de mouvement et de couleur, où le peintre a mis en scène de fort jolies citoyennes éplorées.

***

Après le règne absolu des romantiques, on a vu poindre les fantaisistes, ces passionnés de l'art pour l'art.

En 1842, l'École du Bon sens s'est imposée de par la vertu de *Lucrèce*. Ponsard a pris le pas suivi d'Augier, qui est un malin, puisqu'au fond c'est un romantique. Voilà maintenant les réalistes. En littérature : Champfleury, Barbara, Duranty, Pierre Dupont ; en peinture : Courbet tout seul. Au fond, c'est toujours la marque de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, d'Eugène Delacroix, de Théodore Rousseau. L'École du Bon sens a fait croire un instant que Charenton était à Paris, tant on disait de folies dans les deux camps. Ponsard lui-même était effaré de son triomphe, surtout quand la belle Mathilde, célèbre pour avoir été peinte par Ary Scheffer, vint le prendre un jour dans un landau conduit à la daumont. Le petit avocat de Vienne, en Dauphiné, ne se reconnut pas. Il crut un instant qu'il avait gravi l'Olympe, mais il retomba dans le bon sens de son école. Je suis très mal avec lui pour avoir imprimé qu'il ne savait pas écrire en prose et qu'on le voyait bien à ses vers. Je crois que j'ai dit aussi qu'il était le Campistron de Campistron, ce qui était une injustice, car il y a chez lui des vers de Corneille et de Racine ; mais c'est l'antiquité du collège. Un grand romantique qui n'a pas été

au collège, Alexandre Dumas, lui avait pourtant donné une belle leçon par son *Caligula*.

J'avais applaudi la *Lucrèce* de Ponsard ; aussi, quand je le rencontrai, il me tendit la main. « Ce n'est pas la main de Campistron », me dit-il.

Toutes ces questions d'école sont des questions enfantines, puisqu'en art et en poésie il n'y a que des personnalités, ou, si vous aimez mieux, des tempéramens. Quiconque croit aux maîtres ne croit pas à lui.

M. Saint-Marc Girardin a reconnu l'École du Bon sens. Je crois bien : M. Saint-Marc Girardin est un ennuyeux de qualité depuis qu'il est à l'Académie. Il y verse l'ennui comme à la Sorbonne, mais avec une urne antique.

Il vient de décider doctement que le romantisme a fait son tems.

Qu'a-t-il donc manqué à ce beau mouvement romantique pour entretenir dans le public l'ardeur du feu sacré ? On a trop souvent passé près du sphinx sans l'interroger. Devant les splendeurs de la Beauté visible, on n'est pas assez remonté à la Beauté invisible. On regardait trop par les yeux du peintre pour voir par les yeux du philosophe.

Ce qui a le plus manqué à l'école romantique, c'est un idéal.

Le monde romantique, armé pour toutes les nobles causes, eut le tort de s'annoncer par une simple révolution dans la forme ; il eut beau faire depuis, il eut beau agiter l'arbre de la science : après une pluie de fleurs, il tomba peu de fruits ; on ne voulut plus voir en ses œuvres que la réalisation du programme qu'il s'était tracé. Il éveilla ainsi plus de curiosité encore que d'enthousiasme. Mais, comme le Nil qui jette de l'or pour

les blés en débordant, le flux romantique avait enrichi le rivage.

*
* *

Je retrouve cette autre lettre :

« Bonjour bon an, ma sœur bien-aimée. Dieu pro-« tège ta beauté sur le berceau de ton fils, en l'an de « grâce 1844. J'espérais t'embrasser ces jours-ci, mais me « voilà dans la bêtise jusqu'au cou : figure-toi que moi « cinquième, avec quatre des amis passionnés pour « l'art, nous avons eu la folie de nous payer un journal, « c'est-à-dire le droit de nous faire des ennemis ; depuis « deux jours j'en compte quatre, j'en aurai une armée à « mes trousses au bout d'un an. Mais je ne hais pas mes « ennemis, ils assaisonnent le ragoût de la vie, ils vous « font meilleur, ils vous grandissent devant leurs in-« jures.

« Me voilà donc directeur de *L'Artiste*, conduisant « quelque peu le chœur des jeunes poëtes et des jeunes « artistes. C'est tout une nouvelle pléiade, mais mon « char d'Apollon n'est qu'un fiacre et mes colombes ne « sont que des colombines.

« J'ai interrompu ma lettre pour me faire encore « deux ennemis, un gros bonhomme nommé Asselineau « et un monsieur pointu nommé Babou. Ils sont venus « me demander d'écrire en vers et en prose. Tu sais si « j'ai l'horreur des noms qui ne sont pas faits pour la « gloire. D'ailleurs j'avais déjà Asseline que m'a recom-« mandé son cousin Victor Hugo. J'ai dit à Asselineau « de repasser, j'ai dit à Babou de ne jamais repasser, « par ce qu'il avait par avance maltraité mes meilleurs « amis. — Babou, babouin, n'en parlons plus. — Il paraît

« qu'ils vont se mettre en quatre tous les deux pour « faire un mot contre moi. Je serai alors un personnage.

« Mais j'ai fait une rude bêtise de me donner les sou- « cis d'un journal qui va me brouiller avec la *Revue de* « *Paris* et qui ne me laissera plus le loisir d'aller pavoi- « ser la barque de Watteau dans ta jolie rivière.

« Ma femme t'embrasse sur la bouche de sa fille. »



Dans la pléiade de *L'Artiste*, où Théodore de Banville joue les Pindares et les Aristophanes, tous les prosateurs sont poëtes, témoin ce tout jeune critique d'art, qui ferait de la critique littéraire comme Sainte-Beuve, s'il n'était pris par l'attraction des statues et des tableaux. Il serait même un poëte s'il daignait rimer ses sentimens. Voyez plutôt ce sonnet :

Elle est blonde et sans doute elle a de doux yeux bleus
Celle que par hasard ton âme a rencontrée ;
Elle est belle : — Pourquoi cette tête sacrée
Serait-elle un prétexte à des vers langoureux ?

Tes galants madrigaux la peindront, si tu veux,
Blanche comme Vénus et comme elle adorée ;
L'abondante moisson par le soleil dorée
N'aura pas un épi plus blond que ses cheveux.

Tes vers la chanteront selon sa fantaisie,
Et, prise aux doux filets que tend la poésie,
La belle sera prompte à se laisser charmer ;

Mais au lieu d'inventer de menteuses paroles,
De rimer un refrain pour des chansons frivoles,
Ne vaudrait-il pas mieux ne rien dire — et l'aimer ?

Ce tout jeune rimeur, qui se défend d'être poëte, se nomme Paul Mantz; il a juré qu'il ne ferait qu'un sonnet : Félix Arvers aurait pu se dispenser d'en faire deux.

*
* *

J'avais vu venir à moi un jeune homme tout noir qui accompagnait Privat — lequel n'était pas encore d'Anglemont. — Ce tout noir fut silencieux de parti pris pour jouer à cache-cache. A la fin il me donna un sonnet. « Ce n'est pas de moi, monsieur », me dit-il avec une gravité théâtrale. Le sonnet était de lui; il l'avait signé Privat.

Ce tout noir depuis les cheveux jusqu'aux bottines, tout noir par les yeux, tout noir par l'esprit, se nommait Charles du Fays — pas encore Beaudelaire. — Il serrait les lèvres et fixait les gens comme un inquisiteur. Je lui opposai mon coup d'œil comme une épée qui croise une épée. A la fin il me dit : « Monsieur, vous êtes poëte, car vous avez écrit deux poëmes : *Le foin* et *Le blé*. — Et vous monsieur ? — Moi, j'écris *des sonnets*, croyant faire *des poëmes*. » — Pas un mot de plus.

Je viens de retrouver le tout noir chez Ourliac. Louis Veuillot au coin de la cheminée prêchait Ourliac et sa femme; tout à coup Beaudelaire, jusque-là silencieux, dit à l'apôtre : « Je ne crois pas à Dieu, monsieur. — Voilà qui va lui être bien désagréable », dit Ourliac. Veuillot demanda à Beaudelaire : « Croyez vous à vous-même ? — Oui, monsieur. — Je vous en fais mon compliment, car pour moi je ne crois pas à moi-même et je crois à Dieu. »

On a tant parlé de Dieu que Mme Édouard Ourliac a eu peur de le voir arriver. Elle s'est hâtée de servir le thé « avec une grâce de duchesse », lui ai-je dit. Ce à

quoi elle m'a répondu : « Mes aïeux étaient aux Croisades puisqu'ils s'appelaient *Boucher.* » Louis Veuillot lui a représenté qu'il ne fallait pas mal dire des soldats de Dieu. « Et des soldats du Pape, monsieur? — Ah! c'est autre chose ! »

M. Louis Veuillot convertira Ourliac, mais il perdra son latin de missel avec Mme Ourliac qui est belle et moqueuse. On a pourtant déjà dit qu'il ne voulait sauver le mari que pour perdre la femme. Pure calomnie. Il n'est pas plus beau que Tartuffe, mais il ne trahit que lui-même. Il a un brave sourire et un regard loyal.

* * *

Depuis que j'ai publié les *Aurores littéraires,* — le Charivari a dit les *Horreurs littéraires* — je suis assailli de jeunes plumitifs s'imaginant que je suis pour quelque chose dans le char d'Apollon. On ne fait de la lumière qu'avec de la lumière.

J'ai pourtant découvert quelques étoiles qui d'ailleurs n'avaient pas besoin de moi pour briller au ciel des gens d'esprit. J'ai déniché Champfleury, Murger, Beaudelaire, Asseline, Mantz, Marc Fournier et beaucoup d'autres étoiles nouvelles, dont quelques-unes ont filé.

Voilà, sans doute, pourquoi j'ai reçu cette lettre originale entre toutes :

A Monsieur Arsène Houssaye.

Monsieur,

Je suis arrivé de Bordeaux en Gascogne, confiant dans mes destinées, pour éblouir Paris par mon esprit, mais Paris ne veut pas qu'on l'amuse. Je vais être forcé de rebrousser chemin si vous ne me donnez une lettre de recommandation pour M. Arsène Houssaye.

CHARLES MONSELET. »

A cette lettre, je répondis par une lettre de recommandation adressée à moi-même.

Mon cher Houssaye,

Je te présente un homme de beaucoup d'esprit, qui va faire fortune à Paris. Ouvre-lui à deux battans les portes de L'Artiste.

Arsène Houssaye.

Charles Monselet m'arriva le lendemain matin en cravate blanche, pour continuer la comédie; il me présenta ma lettre, je lui tendis la main, nous fûmes les meilleurs amis du monde. Il écrivit pendant quatre ans, dans *L'Artiste*, des chroniques qui ont donné le ton à tous les chroniqueurs venus à sa suite.

Voici le début de Charles Monselet :

« Savez-vous un événement digne de surprise et de
« pitié ? Ils ont fait de Charlotte Corday un vaudeville
« pour le Gymnase. C'est fini, je m'en vais écrire une
« pochade sur le docteur Guillotin.

« Tout est à la glace dans cette pièce, style à la
« glace, acteurs à la glace : le public est resté glacé.
« On a nommé Tortoni. »

* * *

Quelques nouveaux poëtes et quelques nouvelles beautés : — j'aime mieux la poésie en action. — Chaque printems nous donne ainsi les floraisons naturelles. MM. de Belloy et de Gramont s'en viennent bras dessus bras dessous, le premier chantant des refrains du XVIIIe siècle et son ami des strophes de la Renaissance.

Ainsi s'en viennent M. Vacquerie et M. Meurice, deux hugolâtres échevelés.

J'aime beaucoup les Orestes et les Pylades parce que

les amitiés littéraires sont presque toujours fécondes. Vacquerie qui chante des odes à la lune forcera les portes où passera Meurice, et Meurice criera casse-cou à Vacquerie. Que Phébus-Apollon les conduise sur son char de feu !

Pour surprendre leur monde, ces deux hugolâtres debutent à l'Odéon par une traduction d'*Œdipe roi*.

Sainte-Beuve lui-même fait école. Il a mis au monde littéraire Auguste Desplaces qui est aussi malin que lui dans la pénétration du génie des autres et dans l'art de parler en vers comme s'il parlait en prose. Il a pour camarade un disciple d'Alfred de Musset nommé Henri Vermot qui fait bien la *ballade à la lune* mais pas *Rolla*. Il est d'ailleurs trop joli pour bien faire, car il est la proie des femmes, — j'ai failli dire des flammes.

Balzac est tout dépaysé dans le bruit qui se fait sur les romans d'Eugène Sue, de Frédéric Soulié et surtout d'Alexandre Dumas : *les Mystères de Paris*, *les Mémoires du Diable* et *les Trois mousquetaires*. Il disait hier : « J'ai beau m'enfermer pour aller jusqu'au bout, je m'endors toujours au premier feuilleton. » La vérité c'est qu'il ne lit pas ses rivaux, parce qu'il n'a pas le tems de lire. Ces trois grands succès passent comme trois nuages sur sa renommée ; il n'a jamais fait autant de bruit ; il se console en disant que c'est de la menue monnaie ; mais s'il faisait son compte avec Dumas, Soulié et Sue, il verrait que s'ils sont mieux payés que lui par le bruit, ils sont aussi mieux payés par l'argent. — Il fut un tems ou l'on parlait de deux sous la ligne, on parle aujourd'hui de deux francs. Qu'est-ce que cela si on songe au théâtre ? Aussi Balzac qui se croyait roi du roman se décide à porter sa couronne sur la scène.

Mais on connaît déjà *les Ressources de Quinola*. Balzac est un descriptif, un psychologue, un conteur, un grand romancier, jamais un metteur en scène. Il fait la Comédie humaine, mais il ne réussira pas à la Comédie-Française.

*
* *

De quelques gens de lettres et de quelques artistes :

M. Louis Blanc qui publie l'*Histoire de dix ans* ne se doute pas qu'il y a trois historiens de cette période qui lui survivront : Eugène Lami, Daumier, Gavarni. Le premier est l'historien du monde, le second l'historien de la bourgeoisie, le troisième l'historien des femmes galantes. Dans cent ans quand on verra les merveilleuses aquarelles d'Eugène Lami, les caricatures épiques de Daumier, les *fourberies de femmes* de Gavarni, on dévisagera notre époque.

Pierre Dupont s'est fait poëte et musicien sans savoir la poésie ni la musique; ça été sa force : ni vieux habits, ni vieux galons. Une brutalité que remue l'esprit, un cri du cœur qui frappe au cœur. Pierre Dupont est bien nommé Pierre Dupont. Le nom est une enseigne. Lamartine est toute une poésie, Hugo en est une autre. Je viens de voir Dupont et Courbet, bras dessus bras dessous, un bouquet de sainfoin à la boutonnière, sur le coin des lèvres une malice de paysan revenu du Danube, sur toute la figure un air de bon diable qui met tout le monde dedans.

Ce n'est pas comme Jérémie-Laprade qui met tout le monde dehors avec ses beaux airs pindariques. C'est le poëte des sommets inaccessibles; aussi personne n'y va, même avec des fourrures. C'est par surcroît un grand poëte en prose.

Émile Souvestre eut un coup de vent démocratique qui troubla son sentiment littéraire. Il se crut obligé de dire que le pauvre valait mieux que le riche et que le républicain valait mieux que le royaliste. Dieu ne s'inquiète pas des opinions quand il crée les hommes ; il met plus ou moins d'or dans l'alliage, voilà tout.

Cela fut fâcheux pour Émile Souvestre qui, plus d'une fois, s'est emporté dans un enthousiasme généreux; mais plus d'une fois aussi, c'était un cheval de fiacre qui prenait le mors aux dents. Ainsi comment trouvez-vous cette phrase à encadrer ? Il parle d'une lettre anonyme et il s'écrie : « C'était une de ces lettres anonymes qu'un brave signe et qu'un lâche ne signe jamais. »

*
* *

Une feuille politique et littéraire, qui n'a ni politique ni littérature, vient de jouer du talon rouge, avec des manieres de Cid Campéador, à propos du fameux voyage des deux Dumas et de Théophile Gautier, qui ont accompagné le duc d'Aumale en Espagne : « Pauvre noblesse espagnole! quel honneur pour elle de se voir coudoyer par ces messieurs! Que dites-vous de l'auteur de *Quatre femmes et un perroquet* trinquant avec un grand d'Espagne? » Qui donc a écrit ceci? Si c'est un gentilhomme, ce n'est pas un gentilhomme de lettres. Pourquoi fait-il un métier dont il est le premier à rougir, puisqu'il ne se croirait pas digne de trinquer avec un grand d'Espagne? Quels sont donc aujourd'hui les grands de France, si ce n'est Lamartine, Hugo, Thiers, Dumas, de Vigny, Guizot, de Musset et les autres ?

* * *

Nous avons trois Lacretelle : Lacretelle aîné, mort mais immortel de par l'Académie ; Lacretelle jeune qui n'a que quatre-vingts ans ; Lacretelle tout jeune, le poëte des *Cloches*. Le Lacretelle de quatre-vingts ans est plus jeune que la plupart de nos désillusionnés qui se lamentent dans la *desesperanza*. Aussi, les voyant si désolés, il leur a rimé de fort jolis vers pour se moquer d'eux :

Donnez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien.

Le tout jeune Lacretelle est un disciple de Lamartine, qui pourrait publier tous les ans un volume de *Méditations* sous le nom du maître. Tout le monde y serait pris, même Lamartine.

J'ai rencontré le père et le fils à l'Abbaye du Val, chez Jules Le Fèvre, un ci-devant romantique, qui n'a jamais pu gagner un numéro à la loterie de la Renommée quoiqu'il ait tout autant de génie que les autres*. On croit que ses millions gâtent tout. Poëte millionnaire, cela ne rime à rien, aussi est-il en train de se ruiner.

En attendant, on s'amuse beaucoup chez lui, soit dans son petit château de l'Abbaye du Val, soit dans son hôtel de l'avenue d'Antin. Il y a bien de quoi : sa femme est charmante, beauté étrange qui rappelle la figure de la princesse Belgiojoso ; son cuisinier fait tous les jours des menus de prince, ses amis ont tous de l'esprit et du talent. Celui qui mène la musique et la danse est M. Vaucorbeil, dont la maîtresse de la maison aime

* A force d'entendre Jules Le Fèvre lui lire ses stances et ses strophes, Delatouche exaspéré lui a jeté en pleine figure ce vers terrible : *Publiez-les vos vers et qu'on n'en parle plus!* Et on n'en a plus parlé.

les beaux airs. C'est du plus pur sentiment. Jules Le Fèvre a retenu de force le jeune musicien, pour que sa femme chantât tous les jours avec lui. Il n'y a pas de duo plus harmonieux.

C'est la maison du Bon Dieu, que l'Abbaye du Val, cette belle ruine hospitalière où battait des ailes la jeune pléiade sous le cri des hiboux méditatifs. On y vient pour un jour, on ne s'en va jamais. Ainsi, un soir, un critique qui, je crois bien, s'appelle Lacombe, arrive pour remercier Jules Le Fèvre de l'avoir remercié. Bonne table et bon gîte. C'était au mois de mai, au mois de septembre Lacombe n'avait pas décampé. Jules Le Fèvre, dans sa dignité hospitalière, n'y prenait pas garde. mais tous les amis rappelaient matin et soir à Lacombe qu'il n'était pas chez lui, ce qui fit dire à Émile Deschamps : « Cet animal-là, on le bourre comme un canon — et il ne part pas ! »

Auguste Barbier a pu dire en toute justice : « Les deux Deschamps ont marqué les limites de la révolution poétique. Ils n'ont point désarticulé le vers, jonglé avec la rime et cultivé la métaphore à outrance. »

La révolution poétique n'avait-elle pas été faite par André Chénier? Mais on a voulu 93 après 89 et on a guillotiné Racine. Je ne dirai pas que c'est aujourd'hui le décapité parlant, mais le grand poëte en perruque est plus jeune que tous les chevelus de 1830; demandez plutôt à Théodore de Banville, son idolâtre.

Émile Deschamps éclatait en saillies, mais sa mousqueterie ne tuait personne. C'était le meilleur homme du monde, toujours souriant même dans les mauvais jours; aussi je me reproche un mot qui a couru les gazettes : il s'était présenté bien des fois à l'Académie,

dont le strict devoir était de lui ouvrir à deux battans; mais après avoir obtenu quatorze voix, il en obtint dix, puis six, puis deux, ce qui me fit dire : « Ce pauvre Émile Deschamps, il meurt d'une extinction de voix. »

Il m'écrivit à ses derniers jours :

« Ne m'oubliez pas si vous venez à Versailles. Vous « ne trouverez ni une extinction de cœur, ni une extinc-« tion de voix. »

***

Les hommes passent vite. Raymond Brucker, ce lapidaire, qui contait si bien et qui écrivait mieux, n'est plus que l'ombre de lui-même. Il devait aller à l'Académie, le voilà tombé à l'Athénée.

L'Athénée (?) sous la présidence du comte Jules de Castellane a secoué la poussière qui ternissait ses mornes couleurs. L'Athénée, autrefois école de beau langage, parloir de petits abbés et de caillettes, est devenu un club de bavards, où discutent sans raison ni rime jacobins de rhétorique et comédiens en disponibilité.

Tous les lundis, la parade a lieu dans une salle sombre et enfumée, devant un auditoire composé de vieilles femmes, de philosophes échevelés et de poëtes barbus. On parle de tout et d'autre chose.

Les questions les plus graves sont traitées en un tour de main, entre deux chandelles.

Parmi les Cicérons de l'endroit figure Raymond Brucker, aujourd'hui prieur à Notre-Dame. Il a passé par toutes les illuminations de l'époque pour arriver à un fougueux christianisme ; les cheveux s'abaissent en désordre sur son front pâle ; son manteau offre en

perspective le profil d'une robe de bénédictin avec une croix rouge sur la poitrine ; on le prendrait pour un moine d'Alcantara. Pauvre poëte égaré! Ses manches tombantes découvrent un bras amaigri ; la macération et le jeûne ont donc passé par là ?

Parfois l'Athénée se paye les jeux de la scène, *panem et circenses !* Le comte de Castellane prête, pour la circonstance, quelques décors de son hôtel du faubourg Saint-Honoré. Le théâtre s'improvise dans le laboratoire de chimie ; les piles de Volta tiennent lieu de vases de Corinthe et les cornues de chaises curules. On a joué trois fois *le Dépit amoureux* et *Britannicus* en habit bourgeois.

L'orchestre se composait d'un joueur de flageolet : représentation délirante !

*
* *

Hier, 3 février 1848, Clésinger avait appelé quelques amis dans son atelier où tout était disposé pour la joie de l'esprit et des yeux. Radieusement illuminé il déployait toute une galerie de tableaux, quelques-uns de Clésinger lui-même, qui est peintre et sculpteur, comme Michel-Ange son maître ; car il ne reconnaît que celui-là. Des bustes d'un charmant caractère étaient épars aux quatre coins de la salle. *La femme piquée par un serpent*, notre amour de l'an passé, attirait un peu moins le regard que *la Bacchante*, un chef-d'œuvre de vie en plein marbre que vous admirerez tous au prochain Salon. Une table couverte de fleurs et de bouteilles, — les fleurs épanouies de la gaieté — nous appelait par mille sourires. Ce n'était pas le dernier banquet des Girondins, c'était le premier banquet des Montagnards

de l'art. — L'expansion, la couleur, la liberté, c'est-à-dire le mépris des règles, avaient là leurs plus fiers représentans. On se mit à table, tout en offrant la présidence à Michel-Ange, ce Jupiter Olympien de la Renaissance, qui était là vivant dans un marbre de Clésinger. George Sand y était aussi, — en peinture, — George Sand, cet homme par le génie, cette femme par le cœur, — fut nommé vice-président.

Les grands artistes sont gourmands, — la joie des lèvres après la joie des yeux. — Les fruits de la terre sont sacrés : ceux-là sont des athées qui passent devant l'or des épis et la pourpre des vignes sans s'incliner religieusement. Si Dieu est partout, n'est-il pas là qui sourit à sa créature? O les insensés, qui se détachent d'un pied haineux de la terre où fleurissent les roses, les pampres et les blés! Jésus-Christ aimait la terre comme une patrie; il y répandait son amour et son sang. Au banquet de Clésinger, on commença donc par s'enivrer des fruits de la terre; mais bientôt la gaieté de l'esprit courut sur la nappe de Diaz à Barye, de Thoré à Rousseau, de Jules Dupré à Couture. On fut éloquent, on s'enivra de paradoxes bien plutôt que de vin de Champagne. Je ne me souviens pas si on était fort raisonnable, mais j'affirme qu'on disait des choses qui n'ont jamais été imprimées. Imprimez-les donc, direz-vous. Mais la parole écrite, le fût-elle avec tout le génie de la couleur et toute la hardiesse de l'esprit, n'arriverait pas à ces effets inattendus, à ces tons francs et lumineux, à ce réalisme saisissant. Hier, après souper, peut-être aurais-je réussi à clouer tout vivans ces beaux et éloquens paradoxes battant de l'aile des aigles sur le gibet du journal; mais nous vivions alors pour nous-

mêmes et nous n'avions pas le tems de vivre pour la critique ; — car, ne le savez-vous pas ? nous sommes, Théo, Thoré et moi, des critiques expansifs : — avant de parler de l'amour, nous aimons.

Clesinger est brouillé avec sa belle-mère qui le menace des foudres de sa plume : « Je ne dirai pas son nom, dit-elle, mais on le reconnaîtra. — Et moi, s'écrie Clésinger, je la sculpterai toute nue, la figure voilée ; je ne lui mettrai pas de feuille de vigne et on la reconnaitra. »

* * *

Les académies sont d'institution divine puisqu'elles font des immortels, et d'institution humaine parce qu'elles se trompent souvent.

L'Académie — française — qui a fini l'année 1847, recevant — solennellement — M. Empis contre M. de Balzac et M. Alexandre Dumas, commence aussi bien l'année 1848 en nommant M. Vatout.

M. Vatout a eu dix-huit voix, M. Alfred de Musset en a eu deux. M. Vatout est donc neuf fois plus digne que M. de Musset, selon l'Académie.

Et il paraît qu'à l'Académie tout le monde a voté pour M. Alfred de Musset. Chaque académicien s'évertue à faire entendre que c'est un crime de lèse-académie de n'avoir pas élu le poète. « Vous avez donc voté pour lui ? — Pour qui voulez-vous que j'eusse voté ? » C'est fort bien ! D'après ce que j'entends dire, il a eu la voix de M. Hugo, — de M. Sainte-Beuve, — de M. Mérimée, — de M. de Rémusat, — de M. de Lamartine, — de M. de Vigny, — de beaucoup d'autres encore ; — total : deux voix.

Deux voix! Balzac aussi a eu deux voix l'an passé, Dumas pareillement. « C'est beaucoup! » s'écria Gozlan qui n'en a eu qu'une seule. Ce n'est pas celle de M. Villemain qui lui avait dit : — « Vous n'aurez pas ma voix. — Monsieur, a riposté Gozlan, ce n'est pas votre voix que je viens vous demander, c'est votre fauteuil. »



Le hasard est toujours malin ou cruel. C'est de par l'Académie que M. Patin a fait l'oraison funèbre de Chateaubriand.

Vraies funérailles d'un oublié. O France!

Plus un ami! Chateaubriand a manqué son heure. D'une simplicité voulue, le corbillard des pauvres a conduit le corps de l'illustre, du nº 112 de la rue du Bac, où il demeurait, à la chapelle des Missions-Étrangères. Un service funèbre a été célébré, après quoi on a descendu le cercueil dans un caveau qui s'ouvre sous le double perron. C'est là qu'il dormira jusqu'au jour où il se rendormira à Saint-Malo.

Consolons-nous : la voix de l'Océan parlera plus éloquemment à cette ombre illustre que celle de l'Académie ne l'a fait ce jour-là.

La Bretagne a mis au monde pour le xixᵉ siècle deux éloquences suprêmes qui ont amassé des nuées d'or et de pourpre, mais des nuées sur toutes choses : religion, philosophie, littérature, politique. Ces deux illustres Bretons s'appellent M. de Chateaubriand et M. de Lamennais. Ils ont beaucoup parlé de Dieu sans le connaître. Ils ont prouvé qu'en pénétrant la philosophie, ils n'avaient pas vécu en philosophes. Ils ont créé toute une langue nouvelle en mariant la parole de Jésus-Christ à

la parole de Jean-Jacques. Ils n'ont bâti que sur le sable, l'un républicain, l'autre royaliste, parce que la terre tremblait sous leurs pieds, parce que sur le fronton de leur monument, on ne peut inscrire qu'un seul mot : orgueil !

Mais Dieu aime ces hommes-là.



On s'accoutume à tout, même aux révolutions.

Pradier est revenu de son voyage en Italie, avec sa jeunesse éternelle et son amour pour les Gréco-françaises. — Ingres et Delacroix se réfugient plus que jamais dans le château-fort de l'art. — Diaz revient de la forêt de Fontainebleau avec de jolies figurines frappées de soleil et d'ombre. Dieu nous garde le soleil! C'est la même vertu que le bon vin. — David d'Angers a décidément quitté la politique pour l'atelier. C'est là qu'il s'est retrouvé. — Rousseau, Jacque et Millet, ces trois naturalistes qui ont dérobé un rayon de poésie à Rembrandt et à Ruysdaël, se sont retirés du monde. Ils ont acheté chacun une petite maison dans la forêt de Fontainebleau, à Barbizon, cette franche académie des paysagistes. — Corot n'en est pas, lui qui chante les églogues de Virgile dans ses bois et sur sa barque. — Vidal, le fin et charmant dessinateur, continue sa galerie de portraits, où toutes les beautés contemporaines voudront figurer, parce qu'on y fait belle figure. — Gavarni, Alfred Dedreux, Eugène Lami et quelques autres sont à Londres dans le brouillard de l'anglais. — Couture annonce qu'il va peindre la Révolution de 1848 avec les trois couleurs du drapeau. Combat des rouges, des bleus et des blancs. — Decamps, Isabey, Troyon,

Dupré s'enivrent de leurs couleurs comme d'un vin généreux. — Chenavard, Papety, Gérôme, Chasseriau, Lehmann, la couleur et le style, se sont remis aux œuvres sérieuses comme aux beaux jours de prospérité et de paix publiques. — Horace Vernet compte pour rien les cent mille francs qu'il vient de recevoir du pays des roubles pour son tableau russe qui comptera dans son œuvre. — Adolphe Leleux peint d'autres *Insurgés* et Meissonier achève sa *Rue de Paris au 24 juin.* — Mais celui qui les dépasse tous, c'est Clésinger, qui en une semaine a fait six bustes : George Sand, Chopin, Théophile Gautier, Couture, Arsène Houssaye et Clésinger. Le dimanche, pour se reposer, il a fait un buste de femme *.

III

Propos de théâtre.

1830-1848

Un provincial qui monte en graine est venu me voir ces jours-ci. Nous avons couru ensemble les deux mondes de Paris : la rive gauche et la rive droite, le Paris où l'on travaille et le Paris où l'on s'amuse. Nous avons rencontré Henry Monnier. J'ai dit à mon ami : « Voilà M. Prudhomme. — Oui, je le reconnais bien,

* J'ai vécu dans l'amitié des artistes de mon tems : on les verra au quatrième volume dans leur vie et dans leur œuvre.

il n'y manque que le paraphe. » Le soir, au Palais-Royal, nous avons revu Henry Monnier qui se jouait lui-même. « C'est étonnant, m'a dit mon ami, comme il représente bien M. Prudhomme. — C'est que M. Prudhomme et Henry Monnier ne font qu'un. » J'étais émerveillé du naturel du comédien, mon provincial le trouva détestable : « Pourquoi ? lui demandai-je. — Parce qu'il ne se donne pas la peine de jouer. »

Le provincial avait peut-être raison. La comédie est un art qui donne l'illusion. Henry Monnier ne semble plus vrai à force d'être vrai, il est chez lui et non sur la scène, il se bredouille des mots qui ne portent pas. Son monologue devient monotone, il lui faudrait trouver des acteurs comme lui, parlant comme vous et moi, sans souci du public, comme s'ils ne parlaient que pour eux-mêmes. Tout ceci prouve une fois de plus que ce n'est ni le naturel ni l'art qui font le grand comédien. C'est je ne sais quoi qui fait rire et pleurer le spectateur.

Le spectateur est ainsi fait qu'il veut qu'on se donne la peine de l'amuser ou de l'émouvoir. Il voit dans la rue cent comédies jouées au naturel, mais il ne s'y arrête jamais, à moins qu'il ne soit comédien, à moins qu'il ne soit poète ou philosophe. Henry Monnier voit juste, il a beaucoup d'esprit, mais il ne veut pas paraître malin. Ses dessins crient la vérité ; tous les Parisiens d'aujourd'hui tombent de son pinceau comme d'un miroir. Lepeintre aîné, son Sosie, lui a conseillé de se faire comédien. Il est entré corps et biens dans cette idée. Il vient de créer au Vaudeville la *Famille improvisée*. C'est le miracle du naturel. Tout le monde a applaudi, mais Lepeintre aîné, le miracle de l'art a dit : « Ce n'est pas encore ça. »

*
* *

Qui s'en serait douté ? Voilà qu'au milieu de la bataille romantique, la comédie aristophanesque nous jette son formidable éclat de rire. Cela s'appelle *Robert Macaire*. Qu'est-ce que cela ? Robert Macaire, c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde, c'est même le roi. Ce qu'il y a de moins étrange, c'est qu'on a choisi le plus petit théâtre de Paris pour cette œuvre de maître, jouée par un maître comédien, Frédérick. Et tous les soirs, le plus beau monde y va respirer l'odeur du cabaret qui tempère l'odeur de la caserne, c'est-à-dire l'odeur de l'homme. S'il n'y avait pas là des ivrognes à pleine gueule, on ne pourrait pas respirer. Mais Robert Macaire offre à ses amis du vinaigre des quatre voleurs.

Ce Frédérick est à cette heure le plus grand comédien, même en face de Bocage. Il lui manque Aristophane et Shakespeare, mais il s'en passe. Quel que soit son rôle, il le monte à la hauteur du génie de l'incomparable Athénien et de l'incomparable poëte d'Élisabeth. Ici, c'est lui qui est toute la pièce. C'est horrible et c'est beau. J'ai bien peur qu'il n'ait ainsi donné l'image de son siècle. Aussi, ce qui fait le triomphe de cette comédie si invraisemblable et si vraie, c'est que tout Paris s'y retrouve sans se l'avouer. C'est la statue vivante de Pasquin qui venge et qui bafoue. C'est le pamphlet inexorable qui démasque les cœurs. Pour tous ceux qui pénètrent les choses à fond, Robert Macaire a élevé au quatuor le trio immortel chanté par Panurge, Falstaff, Sancho.

M. de Chateaubriand s'est écrié : « Ah ! que la voilà bien cette société française sous les rafales de l'athéisme, après les saturnales de la guillotine républicaine, les

équipées et les épopées de l'Empire, les palinodies de la Restauration et les mystifications du 7 août. Que reste-t-il, maintenant que toutes les grandes figures sont couchées dans le tombeau ? Le mot vulgaire de Robert Macaire : *vieux blagueur*, s'adresse à tout le monde : au roi qui fait la Charte, comme au ministre qui la viole; à tous ceux qui, depuis la Révolution, ont trahi leur foi et leur idée; au vieux M. de Talleyrand comme au jeune M. Thiers ; à celui qui parle à la tribune comme à celui qui prêche en chaire, car ni l'un ni l'autre ne croit à ce qu'il dit. » Ni nous non plus.

*
* *

Pendant que la Comédie-Française renie les romantiques, la Porte-Saint-Martin leur élève des autels. Victor Hugo et Alexandre Dumas s'y disputent la scène. *Lucrèce Borgia*, du moins celle de Victor Hugo, a ravi et effrayé tous les spectateurs. C'est une autre Marguerite de Bourgogne qui vient continuer la série des indomptables. Phèdre et Messaline sont détrônées. Victor Hugo triomphe de l'impossible par la force de son génie. Il brave l'histoire et la vérité, parce que l'art a son histoire et sa vérité. Ses coups de théâtre sont des coups de tonnerre, ses admirateurs n'y voient que du feu, ses admiratrices montent dans l'arc-en-ciel, ses critiques tombent frappés de la foudre. Génie étrange qui a le vertige des sommets et dont les abymes sont radieux. Toute la salle hier était électrisée, tout le monde aurait voulu embrasser dans la même étreinte Victor Hugo et Lucrèce Borgia. Le poëte souverain et l'actrice souveraine.

Et pourtant cette Lucrèce Borgia n'a jamais existé

qu'à la Porte-Saint-Martin. Il arrive aujourd'hui ceci de curieux, que le commandeur Francesco de Borgia qui était à la représentation a juré de porter au tribunal contre Victor Hugo et Mlle Georges une plainte en diffamation. Le lendemain, ç'a été bien pis, car on lui a dit dans le salon de M. de Choiseul : « Après César Borgia, hélas ! mais après Lucrèce Borgia, holà ! »

Le commandeur qui est spirituel comme tous les Italiens de race a dit devant un ministre du roi citoyen : « Oh ! mon Dieu, le duc d'Orléans a eu le bon esprit de ne pas changer de nom, quoique son père eût été répudié par les Borgia de la branche aînée. »

On se raconte — loin de la place Royale — que Roméo a trouvé dans les coulisses une adorable Juliette, qui n'est ni une Lucrèce ni une Borgia. On pleurera place Royale, mais cela ne durera que le temps de jouer une sérénade.

*
* *

Paris ne sait où donner des mains pour applaudir. Julia Grisi ensorcelle tous les dilettanti par sa cavatine de la *Gazza*. Mme Dorval vient de reparaître dans *Antony ;* aussi a-t-elle des milliers d'Antonys à ses trousses ; il n'y a pas un amoureux à Paris qui ne voudrait jouer le rôle de Bocage. M. Scribe, au Théâtre-Français, vient d'être applaudi pour *Bertrand et Raton ;* Bertrand, c'est M. de Talleyrand ou M. Thiers ; Raton, c'est M. de Lafayètte ou M. Laffitte. Voilà comment on fait l'histoire des révolutions. Mais on accuse bien M. Scribe d'être lui-même un Bertrand, quand tous ses collaborateurs ne sont que des Ratons-la-recette, dirait Odry. Ce n'est pas tout : M. Véron, à l'Opéra, va rouvrir

le paradis de Mahomet dans la *Révolte au sérail*. Il veut s'amuser avant d'amuser son monde; il a demandé sérieusement à la commission du théâtre de venir passer en revue toutes ses odalisques, car il ne veut pas qu'une seule entre en scène si elle n'est jolie. Pour l'examen de la commission, apparaîtront-elles nues comme des Phrynés? Du reste, il y aura une surprise à la première représentation : le directeur de l'Opéra était accusé de trop habiller ses danseuses; il va les décolleter aux deux hémisphères. Et il faut le voir à l'œuvre! Pour lui, l'administration de l'Académie royale de musique est un sacerdoce.

Ce n'est pas tout : on en est à la centième représentation de *Napoléon* au Cirque-Olympique et on rappelle plus que jamais Napoléon. On ne désespère pas de le rappeler aux Tuileries. *Le Pré-aux-Clercs* en sera bientôt à sa deux centième représentation. Succès sur toute la ligne. Il n'est pas jusqu'à la comédie parlementaire qui n'amuse les spectateurs. Le roi vient d'y parler de ses alliances. « Allons donc! s'est écrié M. Berryer, des alliances pour ses filles. »

Et le livre des *Cent et un !* un autre tableau de Paris dessiné par cent et une plumes qui marquent à l'eau-forte. Voici *Sous les Tilleuls*, un beau cri de passion. Voici *Jeanne la Noire* et *les Jeunes France*, un mauvais livre et un beau livre, de deux nouveaux venus d'infiniment d'esprit. Les romans nouveaux, on ne les compte pas : *Johanne la Pucelle*, *Nostradamus*, *Priez pour elles*, *De profundis*, *Napoline*. Ce dernier roman est en vers et signé par Mme Émile de Girardin : bouquet de rimes cueilli pendant la lune de miel.

* * *

Mlle Taglioni qui était impeccable s'est évanouie dans les bras du comte Gilbert de Voisins qui croyait y aller de la main gauche et qui y est allé de la main droite : l'écharpe tricolore les a mariés pour l'éternité. Je connais le compère ; dans un an, il fera des pointes ailleurs. Il m'a dit à moi-même comment l'histoire s'était passée : elle avait le plus grand effroi du choléra, il lui a prouvé avec sa faconde parisienne que le choléra vous prenait la nuit quand on était tout seul ou toute seule dans un lit. Les danseuses croient à tout, Mlle Taglioni s'est résignée à devenir comtesse. Quand elle a reparu à l'Opéra, ses camarades lui ont crié : « Grâce à vous, nous voilà toutes veuves. » Que de veuves sur le chemin de ce Lovelace bâti en Hercule, car sa théorie est celle-ci : « J'aime toutes les femmes les yeux fermés, à la condition de ne les avoir pas encore — aimées. »

A l'Opéra, une femme mariée, fût-elle une étoile, perd la moitié de son prestige. Fanny Essler n'est pas si bête que de donner tête baissée dans le bonnet de coton : « A moins, dit-elle, que je n'épouse un roi. » Oh ! mon Dieu, au prix où sont les rois, elle pourrait se payer cette fantaisie.

En attendant, Camille Roqueplan vient de peindre Mlle Taglioni et Mlle Essler, la danseuse pudique et la danseuse charnelle. C'est rapidement enlevé par un pinceau spirituel. Naturellement elles sont toutes les deux dans l'exercice de leur fonction et elles semblent s'envoler dans le paradis de Mahomet.

Au foyer de l'Opéra, savez-vous quels sont ceux qui font les beaux dans le cortège du duc d'Orléans ? Le comte de Morny, le duc Decazes, le marquis de Lava-

lette, le baron Thiers et le baron Mignet, le duc Decazes et l'inévitable M. Vatout, le plus inévitable M. Viennet qui parle de mettre ses tragédies en opéras, M. de Rémusat qui prend le bras du philosophe Cousin pour l'empêcher de trop platoniser, le baron Vigier qui conjugue de la Seine à la scène, les deux Roqueplan, M. Liadières qui, comme M. Ancelot, se croit l'amant de sa femme, quelques jeunes doctrinaires sans nom comme M. de Guizard. Enfin pour le bouquet de rhétorique, M. Saint-Marc Girardin, l'homme-période, qui se croit à la Sorbonne quand il chante à l'Opéra et qui se croit à l'Opéra quand il danse à la Sorbonne.

J'allais oublier M. Gonzalès et son Gentilhomme. Et ce nouveau venu, M. Albéric Second, poëte aujourd'hui, romancier demain, que son père a dépêché pour l'École de droit et qui croit fermement que l'école de l'Opéra le fera un jour premier président. Cette école n'a-t-elle pas fait déjà des premiers ministres, comme le duc de Richelieu ?

M. Malitourne en mission amuse le baron Thiers par des lettres fort bien troussées où il raconte son voyage à la manière de Chapelle; il lui dit par exemple : « En passant à Périgueux je ne pouvais pas me dispenser de serrer la main à mon ami Romieu, de son vivant homme d'esprit et préfet après sa mort. »

Du reste, depuis que M. Thiers est du gouvernement tricolore, il en voit de toutes les couleurs. Il a un frère qui était peintre en bâtimens et qui menace de remonter à l'échelle, si le ministre ne le nomme pas directeur des bâtimens civils ou conservateur des tableaux du Louvre. M. de Balzac a dit qu'il ferait un roman sous ce titre : *Les parents pauvres*, mais M. Thiers, plus malin que lui,

a traité son frère en grand seigneur en l'invitant à dîner un jour où il ne recevait que le corps diplomatique. Un homme d'État doit savoir armer ses amis et désarmer ses ennemis.

***

Il y a des hommes et des femmes marqués fatalement à l'image du tems : tels sont Bocage et Lockroy, des comédiens qui ne pouvaient pas venir plus tôt ni plus tard. N'est-ce pas la figure romantique rêvée par les amoureuses de toute une génération ? Ils ont les pâleurs, les attitudes, les brisemens, la voix souterraine, le regard fatal de tous les Antonys qui courent le drame. Mme Dorval, par sa figure passionnée, est la vraie femme pour jouer avec eux. Mlle Georges joue aussi les grandes héroïnes romantiques quoiqu'elle soit née en pleine tragédie et qu'elle porte une tête de camée ; mais le génie triomphe de tout, j'en prends à témoin Frédérick Lemaître qui jouerait dans la même soirée *Hamlet* et *Tartuffe*, le *Joueur* et *Robert Macaire*. La scène française d'ailleurs n'a jamais été si bien peuplée. On y coudoie des hommes et des femmes doués par la Muse tragique et comique. Chaque théâtre a son grand acteur et sa grande actrice. On peut se tromper de porte, on en aura toujours pour son argent. Je pars souvent pour aller à la Comédie-Française et je m'arrête au Vaudeville où je trouve un grand comédien et une grande comédienne, Arnal et Suzanne Brohan. On peut leur faire jouer quoi que ce soit, chacun d'eux donne la vie à la pièce. Arnal avec sa haute originalité qui verse le rire comme une source vive ; Suzanne Brohan avec la science du cœur humain qui arrache des larmes aux plus sceptiques.

Pourquoi Suzanne Brohan n'est-elle pas au Théâtre-Français ? Pourquoi non plus Mlle Déjazet ? Qui donc a plus de verve et plus d'esprit ? On dit que la maison de Molière perdrait de sa dignité si elle recevait au sociétariat une femme qui a été servie dans un souper sur un plat d'argent vêtue d'un peu de thym et de persil. Ne dirait-on pas vraiment que toutes les comédiennes de la rue Richelieu filent de la laine ! Au xviiie siècle on ne s'offensait pas du tout de ce costume, témoin Mlle Duthé et Mlle Guimard. Sous la Régence, une Parabère quelconque fut aussi servie sur un plat d'argent. On en parla à un cardinal pour qu'il la fît excommunier. Il demanda si elle était belle toute nue. « Très belle, lui répondit-on. — Eh bien alors elle a eu raison. » Il est vrai que c'était le cardinal Dubois.

J'ai deux amis au Vaudeville, le directeur Arago et le décorateur Contant : l'esprit et la gaieté. Il m'arrive de prendre la brosse du décorateur et de peindre un arbre pendant que le directeur nous conte la comédie qu'il fera pour le Théâtre-Français. « Pourquoi ne la faites-vous pas pour le Vaudeville ? — Je n'ai pas assez d'esprit. » Et nous rions.

Un autre Arago, descendant de l'Observatoire, vient de découvrir une étoile visible à Paris, au ciel du Théâtre-Français. Elle s'appelle Mlle Plessy. C'est un amour de comédienne, jolie comme un cœur, la malice de Mlle Mars sous l'air ingénu de Mlle Anaïs. Tout le monde en raffole, elle se moque de tout le monde — Emmanuel Arago aussi — même de M. de Montalivet, qui croyait cueillir une étoile comme on cueille une rose. Le ministre est entré au foyer des acteurs pour la féliciter de jouer si bien Célimène. Ne la voyant pas,

il a dit à Beauvallet : « Mlle Plessy n'est pas là ? » Le tragédien a gracieusement répondu de sa voix de tonnerre : « M. le comte connaît son répertoire tragique :

La princesse est aux lieux — où l'on aime à rêver ! »

Et le vers fut crânement scandé.

*
* *

Théo disait qu'il donnerait ses droits de citoyen français, pour voir toute nue Julia Grisi sortant du bain. Pourquoi sortant du bain ? La diva vint en France comme la Vénus de Milo, mais avec des bras. A elles deux, elles détrônèrent la Vénus de Médicis. C'est qu'elles avaient la beauté souveraine, comme la comprenaient Phidias et Cléomène. Tout en évoquant les Sabines et les Romaines, David n'avait pas si bien révélé le monde antique. Le triomphe de Julia Grisi est peut-être plus grand par sa beauté sculpturale que par son génie de cantatrice. Quand elle apparut, on parlait encore de la Catalini devenue reine des salons de Florence ; de Mlle Sontag qui ne jouait plus qu'un rôle, celui de la Contessina ; de la divine Pasta, fille des dieux, douée de toutes les beautés. Grisi les fit oublier toutes.

*
* *

Le docteur Véron de l'Opéra passe à l'état de Léon X. Il a des manières de prince ce bourgeois gentilhomme qui a touché à tout. Nul ne sait mieux chatouiller les amours-propres de ceux-ci, ni satisfaire les appétits financiers de ceux-là. Directeur de l'Opéra, il conviait ainsi à sa table un romancier célèbre par ses bonnes fortunes : « Venez donc dîner avec nous un

jour, mon cher... je ne sais pas votre petit nom. Je le demanderai à une de vos maîtresses. »

Aimable flatterie qui en rappelle une autre. Un critique, connu pour être toujours à cela près d'une pièce de cent sous, se trouvait, d'aventure, dans le cabinet du proconsul des danseuses. « A propos, mon cher X***, je donne un ballet nouveau la semaine prochaine, composez-moi donc une réclame. » Le critique saisit au vol une feuille de papier et déjà son enthousiasme s'exhalait *currente calamo*, quand M. Véron l'arrête et lui dit : « Mettez donc quelque chose sous votre papier, vous écrirez mal sans cela. » Et en même temps, d'un doigt furtif, il glissait un chiffon sous le vélin glacé. C'était un billet de cinq cents francs.

L'histoire intime de M. Véron est pleine de ces traits-là. Il a beaucoup donné d'argent à ses ennemis et même à ses amis. Le fameux Saint-Ange, du *Journal des Débats*, lui a écrit ce billet à encadrer : « Prêtez-moi deux mille francs. Vous êtes si heureux, qu'il n'est pas impossible que je vous les rende. »

* * *

Victor Hugo se promène dans la France, comme Jésus dans Jérusalem, pour relever les pécheresses et les femmes adultères, pour changer l'eau en vin, pour ressusciter les morts. Mais s'il est Jésus, il est aussi Satan. Tout poëte, d'ailleurs, tient de Dieu et du diable; sans quoi, serait-il humain? Hier, à la première représentation d'*Angelo*, j'entendais des spectateurs crier au royaliste et au révolutionnaire ; mais Chateaubriand est plus revolutionnaire et plus royaliste que Victor Hugo! Qu'est-ce que tout cela, en face de la vérité, cette muse

suprême de l'art? On s'indignait des personnages du grand poëte. Qu'est-ce que la Thisbé? qu'est-ce que Lucrèce Borgia? qu'est-ce que Marion Delorme? Et Hernani! et Triboulet! Ces indignés n'ont donc jamais été au spectacle des maîtres de l'antiquité? On dirait, sur ma foi, qu'Eschyle n'a mis en scène que des saints du calendrier. Pour moi, je remercie le poëte de m'avoir donné ce grand spectacle, où Mlle Mars et Mme Dorval font vibrer les cordes les plus douces et les plus énergiques de la passion. Certainement, l'abbé d'Aubignac eût fait le drame tout autrement; mais ni Mlle Mars ni Mme Dorval ne voudrait jouer dans un drame de l'abbé d'Aubignac.

Combien d'abbés d'Aubignac pour un Victor Hugo? Aussi, Alexandre Dumas et Alfred de Vigny applaudissaient-ils à tout casser. Alexandre Dumas a applaudi sur la joue de M. Théodore Muret, qui n'était pas content du drame et qui n'est pas plus content d'Alexandre Dumas. Ceci peut s'appeler la critique de la critique.

Maintenant que Mme Dorval est à la Comédie-Française; on espère bien, la porte étant ouverte, que Mlle Suzanne Brohan y entrera, entraînant avec elle Mlle Déjazet.

Mais Mlle Déjazet a déjà deux théâtres : le *Palais-Royal* et le *château royal de Compiègne*, où le duc d'Orléans l'a emmenée comme cantinière pour les grandes manœuvres. Deux cantinières comme ça par chaque égiment et on referait bientôt la grande armée!



Un soir, un homme tout de noir habillé se présenta chez le docteur Ricord. Le grand médecin fut frappé de

cette physionomie lumineuse, quoique recouverte d'un voile de mélancolie : le front pensait, l'œil parlait, la lèvre exprimait toutes les malices d'un sceptique.

— Vous êtes malade, monsieur ? demanda Ricord.

— Oui, docteur, malade d'une maladie mortelle.

— Quelle maladie ?

— La tristesse, l'ennui, le spleen, l'horreur de moi-même et des autres.

— J'ai vu cela, murmura Ricord en souriant; mais ce n'est pas une maladie mortelle : on en revient de plus loin.

— Que faut-il que je fasse ?

Ricord regarda ce malade imaginaire qui lui rappela Molière.

— Que faut-il que je fasse ? dit encore le malade.

Ricord, qui avait vu Deburau la veille, lui répondit :

— Allez voir Deburau.

— Je suis Deburau, Docteur.

N'est-ce pas là une scène de Shakespeare ?

On peindrait mal les caprices de Paris si on ne disait qu'à chaque saison, la grande ville dévore une renommée et en crée une autre sans jamais bien savoir ce qu'elle fait. Ce fut ainsi qu'un matin ou plutôt un soir, elle mit un funambule sur un piédestal. Charles Nodier et Jules Janin décidèrent du haut de leur sagesse attique que tous les comédiens passés, presens et futurs étaient détrône par Deburau, un pierrot idéal qui, par sa figure enfarinée, traduisait toutes les passions.

Ce qui acheva la renommée de Deburau, c'est que le bruit se répandit un jour qu'il avait tué un homme. Pourquoi ? Parce que Deburau était un despote qui ne souffrait pas de réplique. Un comédien de son illustre

théâtre s'était permis de le traiter trop en camarade. Du haut de sa dignité, Deburau avait voulu remettre à sa place ce malséant qui, furieux, se précipita pour fricasser son maître selon son expression; mais en un tour de main Deburau se fit justice. Tel est l'empire de la mode ou plutôt l'idolâtrie qu'on ne poursuivit pas cet homicide dans la coulisse. Deburau avait des amis au Palais de Justice où on décida que c'était là des affaires de théâtre où la justice n'avait rien à voir. Ceci, d'ailleurs, se passait chez messieurs les saltimbanques qui s'étaient mis hors la loi en vivant hors du monde.

Quand Jules Janin publia DEBURAU, ce fut un holà dans tout Paris. On s'indignait que le prince des critiques descendît jusque-là.

On écrivit dans un journal, — c'était peut-être son ennemi Félix Pyat : « Voilà l'histoire d'un pierrot écrite par un paillasse. » Mais Jules Janin répliqua que la vie est un carnaval où tout le monde est écouté, même Jocrisse.

Jules Janin mit à la mode Deburau. Il n'avait d'ailleurs été que l'Améric Vespuce de ce nouveau monde des théâtres de Paris. Nodier, Hugo, Gautier, Gérard, Ourliac, Rogier et moi, tous admirateurs de Deburau, nous lui avions improvisé des pantomimes dans le Château de la Bohême ; mais c'était à huis clos ; tandis que Jules Janin proclama son enthousiasme à la face de Paris. Pendant huit jours on ne parla que de Deburau jusque chez M. Guizot, jusque sous la coupole de l'Institut, jusqu'à la cour du roi-citoyen qui un jour appela le célèbre Pierrot, sous prétexte d'amuser ses enfans, mais en vérité pour s'amuser lui-même. Deburau avait ainsi écrit son épitaphe : *Ci-gît qui a tout dit et*

qui n'a jamais parlé. Il n'avait parlé qu'une fois, pour dire qu'il mourait du mal de la vie!

* * *

Depuis la révolution de 1789, la France est en perpétuel carnaval, parce que les hommes les plus sérieux ont appris l'art de retourner leur habit. Sous le tricorne de l'homme d'État il y a un bonnet rouge, sous l'habit brodé de courtisan il y a une carmagnole. Autrefois on se contentait de jouer un rôle dans la comédie humaine, aujourd'hui on veut les jouer tous. Aussi il n'y a plus de caractères sinon Deburau.

* * *

Aventure diabolique dans la chambre à coucher d'une femme du monde tombée en littérature : — La comtesse Dash fut marquise de Saint-Mars; — depuis elle a couru des fortunes diverses; marchant sur les pas de Lola Montès et de Mlle Clairon, elle s'en est allée à travers l'Allemagne se faire sacrer souveraine, je ne sais plus où. — Beauvoir, son amant, l'avait plantée là. Mais voilà qu'un soir, après avoir trop bien soupé, Beauvoir ne sachant plus son chemin s'en va chez la comtesse Dash. Il avait gardé à ses breloques une petite clé d'or qui le dispensait de frapper à la porte. Il entre et s'en va tout droit dans une chambre à deux lits où, pendant quelques saisons, l'amant et la maitresse avaient joué la comédie de l'amour. Beauvoir ne reconnait plus son lit et prend l'autre d'assaut. Un cri : le cri de Lucrèce! Naturellement la comtesse Dash n'était pas revenue, mais elle avait permis à une jeune amie de province d'habiter chez elle pendant son voyage féerique. Le cri éveilla

une femme de chambre qui elle-même jeta un cri pour appeler des voisins. Ladite femme de chambre apparaît devant sa maîtresse suivie de gens dans le simple appareil. La jeune dame se révolte : « Mais Madame a crié ? — Si j'ai crié c'est que ça me faisait plaisir. »

Beauvoir avait eu le tems d'apprivoiser la colombe effarouchée qui n'en était pourtant qu'à son premier nid. Mais le bruit de la maison s'est répandu au dehors.

*
* *

Auber, ce grand musicien d'opéra-comique, a par malheur des imitateurs qui l'encanaillent, ce qui le désespère, lui qui croit rimer à Weber et à Meyerbeer. Les barbares qui jugent la musique par l'orgue de Barbarie lui préfèrent Adam.

Aussi Adam s'est présenté à l'Académie des Beaux-Arts. C'est Caraffa qui l'a emporté. On disait : « Adam est le premier homme du monde, mais Caraffa a du sang royal dans les veines. » C'est presque un Bourbon de Naples ; ce qui ne l'a pas empêché d'être premier écuyer de Murat quand Murat régnait devant le Vésuve, un autre Murat, comme il disait lui-même.

M. Adolphe Adam a écrit beaucoup d'opéras, mais j'aime mieux le *Masaniello* de Caraffa. Quand le compositeur français fit ses visites, il trouva un bonhomme de statuaire, qui lui demanda ce qu'il faisait. — « Des opéras. — Je ne vais plus au théâtre, chantez-moi quelque chose. » — Adam ne se fit pas prier ; il chanta au statuaire un air du *Chalet*. « Bravo ! J'ai entendu cela sur l'orgue de barbarie, cependant je suis fort embarrassé.

— Pourquoi ? — C'est que mon ami Lesueur est mort, lui seul me disait toujours pour qui je devais voter. — Eh ! bien, monsieur, voulez-vous un bon conseil ? — Oui. — Votez pour moi. »

C'est la seule voix qui fut donnée à Adolphe Adam.

M. de Bériot et M. de Paganini se disputent la succession d'Orphée ; M. de Paganini c'est l'enfer, M. de Bériot c'est l'Élysée ; M. de Paganini se compare à Michel-Ange, M. de Bériot se compare à Raphaël.

Une femme d'esprit a dit en tendant sa main à M. de Bériot :« Le jeu de M. de Paganini est admirable, mais tout bien considéré, j'aime mieux la musique. » M. de Bériot a baisé la main. Il avait juré de briser son stradivarius, mais il en jouera encore.

Litz et Paganini viennent de baptiser Berlioz grand musicien, pour finir l'année. Berlioz avait convié les dilettanti à sa plus vaillante symphonie. Ce diable d'homme, qui ressemble un peu au diable et qui a le diable au corps, étonne et détonne, mais avec une *furia* qui annonce un maître. La musique française ne nous avait pas habitués à cette hardiesse bruyante, ni à cette énergie indomptable. Là, tout est original, idée et couleur. Le compositeur foule aux pieds mandolines et guitares. M. de Rémusat a promis de mettre cela en musique. Mot imprimé contre Campra.

C'est qu'en France on n'aime que l'air connu. Paganini applaudissait de toute sa hauteur, il ne lui manquait que son violon. Litz secouait sa blonde crinière en s'écriant que c'était le Jugement dernier de la musique.

Litz ne veut pas qu'on le compare à Victor Hugo qui n'est pas d'assez vieille souche. Il aime mieux être comparé à Michel-Ange.

Chopin se contente d'être comparé à Lamartine, mais il ne se révolte pas quand on lui dit qu'il a la touche de Raphaël.

O piano! Encore si nous n'avions que ces deux maîtres, le coup de foudre et l'arc-en-ciel, l'orage et le rayon, la tempête et le rivage ; mais nous avons tant de pianistes qui font du bruit!

Je disais à Litz : « Je voudrais que la Sainte-Cécile de Raphaël fût au-dessus de votre piano. — Non, me répondit-il, la Fornarina. »

J'aime Litz. Il est épique, il ose lutter avec toutes les grandes figures, il s'aventurera sur le chemin de la Croix comme sur le rocher de Sapho. Il traduira l'intraduisible, il exprimera l'inexprimable. Il se jette dans la passion comme dans un abyme. Quel grand comédien il est dans un salon, mais quel grand comédien il serait sur un théâtre !

J'aime Litz, parce qu'il parle un français inattendu, précis, pittoresque, vivant, passionné, inouï. Son style tiendrait tête au style de Hugo; mais s'il écrivait, il écrirait des deux mains.

Il est le poëte le plus cher payé de tous les tems ; la poésie qu'il écrit dans la langue des doubles croches lui rapporte vingt mille francs par soirée. Aussi n'a-t-il jamais eu le temps de compter l'argent qu'il gagne.

Il entretient quelques petits princes d'Allemagne — c'est d'un bon citoyen.

* * *

On vient encore de découvrir une étoile au ciel du théâtre. Emmanuel Arago n'y est pour rien. Celle-ci s'appelle Mlle Doze : un vrai nom de théâtre, quoique ce

soit un nom vrai; par-dessus le marché elle s'appelle Aimee et tout le monde l'aime. Il y a bien de quoi : elle joue comme un ange et elle est belle comme le jour. Elle a débuté par une antithèse: Molière et Marivaux, et Marivaux et Moliere l'eussent applaudie. C'est une poesie qui marche dans ses seize années toutes riantes. Pradier veut modeler ses mains et ses pieds; mais qui pourrait donner au marbre le charme de sa figure, et sa demarche rythmée, et sa taille d'archidéesse? (La taille! pourquoi ne trouve-t-on pas un autre mot? la taille des arbres, la taille des cheveux, la taille du pain et la taille d'une femme! Et il y a quarante académiciens pour travailler au Dictionnaire.) Tous les peintres s'évertuent à faire son portrait; le plus beau sera le plus ressemblant. Hier, un de mes amis crayonnait pour une jalouse — qui fut belle en son tems — ce portrait qui ne manque pas de vérité : « Ovale charmant; beau front, pas trop haut « ni trop large, celui de Diane dans les ramées et de « Vénus sortant des vagues; cheveux blonds légèrement « cendrés, d'une couleur et d'une finesse à désespérer « un peintre; joli nez, droit et ferme, bien taillé, porté « sur deux petites ailes, les plus légères et les plus pal- « pitantes du monde; une bouche toute rouge, découpée « comme à plaisir par quelque héritier de Praxitèle, « respirant le caprice et la douceur; des yeux tels qu'on « n'en voit qu'aux femmes du Corrège, tendres, humides, « grands comme ces belles amandes cueillies toutes « fraîches dans les bois. »

C'était au foyer de la Comédie-Française, Mlle Doze lut tout haut ces dix lignes et dit en se moquant : « Diane, Vénus, Praxitèle, Corrège! je ne me croyais pas d'une si grande famille. »

La duchesse de Montpensier va peut-être sauver la Comédie-Française. Comment ? En y allant. Pour la voir, tout le monde y va; depuis longtems on n'y avait pas admiré tant de bras nus. Il est vrai qu'on y va bien un peu aussi pour voir la *Cléopâtre* de Mme de Girardin sous la figure de Mlle Rachel. A la bonne heure, le monde est aux femmes ! Dieu l'a voulu.

*
* *

Il y a maintenant un homme qui sera dans les arts ce que Frédérick Lemaître est au théâtre : la haute caricature des personnalités du jour. Cet homme s'appelle Daumier, mais il n'a pas les grands airs du comédien. Je lui ai demandé quel était son maître en peinture. Il m'a répondu, Molière. En effet, je le rencontre souvent à la Comédie-Française. Il m'a dit l'autre soir : « S'il y a un vide dans la salle, c'est qu'il y a un vide sur la scène. Quand ils auront Frédérick, ils auront tout le monde. » Je lui ai répondu : « Tant pis pour eux ; tant mieux pour nous. Frédérick serait fort beau dans *Tartuffe*, mais nous ne le retrouverions ni dans *le Joueur*, ni dans *Robert Macaire* — les terreurs antiques et la fantaisie moderne. »

*
* *

Le désespoir d'Eugène Süe c'était d'avoir le sentiment de la distinction sous la figure la plus bourgeoise du monde. Fût-ce pour cela qu'il se fit peuple ? Je l'ai vu amoureux ridicule de quelques beautés héraldiques, qui se passionnaient à ses romans, mais qui ne voulaient pas faire de romans avec lui.

C'était aussi le désespoir de Véron, qui jouait le

bourgeois gentilhomme, avec une figure invraisemblable : Un masque pétri de pâte de Regnault dans du jus de groseille. Mais il n'avait pas d'écrouelles. C'était un esprit parisien généreux et hardi, passant de la malice à l'ingénuité, de l'impertinence à la soumission, de la prodigalité à l'art de compter ; voilà pourquoi Malitourne, son meilleur ami, disait de lui : « Véron, je le connais bien, il jette son argent par la fenêtre, en plein soleil, mais dès qu'il fait nuit, il descend pour le ramasser. » Or, qui fut bien attrapé ? ce fut Malitourne : il tomba malade et Véron lui fit une pension de six mille francs, sans attendre que le soleil fût levé, sans la reprendre quand le soleil fut couché.

Ce qui est bon dans l'homme, c'est le pécheur. L'humanité est un composé de bien et de mal. C'est le jeu de Dieu. L'homme est sa monnaie, il ne pouvait la frapper d'or pur sans alliage.

Véron eut un salon quelque peu célèbre, puisqu'il ne recevait que des gens d'esprit qui avaient de l'esprit, à l'inverse de beaucoup de gens d'esprit qui n'en ont pas.

*
* *

Le prince Tuftiakin fut un original dans le pays de l'originalité ; aussi prit-il tout de suite une figure à Paris.

Son hôtel, une ancienne petite maison du dix-huitième siècle, bâtie et rebâtie en face du théâtre des Variétés, fut le désespoir de Nestor Roqueplan, qui disait : « Ce Tout faquin a un théâtre en face du mien qui fait toujours de l'argent : il n'a qu'à ouvrir ses portes, il y a du monde ; on a beau y jouer de mauvaises pièces, Tout faquin est toujours applaudi. » Le prince invita à dîner le directeur de théâtre avec Balzac et quelques

hommes de lettres. Balzac qui voulait toujours « faire de l'argent », comme les alchimistes veulent toujours faire de l'or, proposa à Roqueplan de lui improviser le vaudeville le plus gai qui ait jamais été joué. « Eh ! bien, faites-le tout de suite. » Balzac offrit de dépasser la vitesse d'Alexandre Dumas. « Donnez-moi une plume et une rame de papier, demain matin j'aurai barbouillé cinq actes. — Oui, dit Roqueplan, mettez-vous à l'œuvre, je vais de ce pas prier Lamartine de faire les couplets. » Balzac ne pardonna pas à Roqueplan de se moquer de lui. Il ne fit pas les cinq actes, ce qui est bien dommage, car le titre promettait beaucoup : *Les cinq actes de la vie d'une danseuse*. « Oui, joli titre, disait Roqueplan, mais Balzac n'a jamais fait le tour d'une danseuse ! Il ne sait pas que c'est un monde. »

*
* *

L'impératrice de Russie fait bien les choses. Elle est dans la tradition de la grande Catherine avec Diderot. Il y a eu une représentation d'adieu à l'Ermitage, les adieux de Mlle Taglioni, dont on ne dit jamais la Taglioni. L'impératrice est allée sur la scène avec l'empereur, pour saluer la danseuse. Pendant que l'empereur débitait des madrigaux à la fille des airs, l'impératrice lui a dérobé son bracelet, en vraie voleuse. Ce bracelet valait bien vingt-cinq louis. C'est toujours cela, pour une impératrice. Mais aussitôt elle lui a remis au bras un bracelet de vingt-cinq mille francs, qu'elle portait elle-même. Mlle Taglioni a eu l'esprit de ne s'apercevoir de rien.

L'impératrice portera-t-elle le bracelet de la danseuse ? Un homme d'esprit disait hier, à l'Opéra : « Si le mari

de la danseuse eût été là, je sais bien où il aurait porté le bracelet. » Calomnie. Le comte Gilbert de Voisins donne des bijoux aux femmes du corps du ballet, mais il ne les prend pas dans les écrins de sa femme.

***

On parle encore des billevesées de la loge infernale, laquelle manque de satanisme. C'est une simple baignoire — pas plus haute que ça — peuplée de quelques détachés d'ambassades et de quelques gentlemen ridés qui se disent des gentlemen readers.

C'est le marquis de La Valette qui m'a conduit là; j'y ai rencontré M. de La Grange — pas le marquis, — M. de Boigne, M. Germain, M. Lautour-Mezeray.

On y parlait encore du tragique Duranton, qui s'est tué pour une Muse et pour un coup de cartes. On sait qu'il n'avait pu retourner ni le roi de pique ni la dame de cœur (Mme E. de G.).

Beaucoup d'autres ne font qu'y passer comme Roqueplan, Aguado, le marquis du Hallay, de Monguyon. Je me croyais pris dans un feu d'artifice, mais il n'y a pas eu de bouquet ; à peine quelques chandelles romaines qui ne dépassaient pas la rampe, quoiqu'elles fussent lancées contre les demoiselles de la scène. Je me trouvai fort bête au milieu de ces hommes inouïs. J'écoutais toujours, croyant que l'esprit allait jaillir; mais pas un mot à mettre sous la dent, je veux dire sous la plume. Véron survint, il fut le plus drôle.

Me voyant en si bonne compagnie, il m'offrit dans le *Constitutionnel* le feuilleton de l'Opéra. Ce que je fis une fois par semaine, ne signant que d'un Y. J'ai toujours aimé la musique, sans y rien comprendre, comme

l'harmonie des vagues ou des langues inconnues. Voilà pourquoi mes critiques étaient détestables. Véron y changeait un mot par-ci par-là, il dit tout haut à l'Opéra qu'elles étaient de lui, ce qui me fit bien plaisir ; mais ce qui m'agréa moins, c'est qu'il dit à la caisse du journal : « Je suis de moitié dans le feuilleton. » Si bien qu'il fut de moitié dans les deux cents francs attribués chaque semaine à ce genre d'exercice.

On n'est pas plus drôle. Mais Véron avait du bon, puisqu'il avait de l'esprit, — une bonne cuisinière, — et des amis.

La loge infernale était une des dernières expressions du romantisme ; elle rappelait les orgies au thé tiède des truands, qui s'en venaient, chapeau pointu, aux premières représentations de Victor Hugo.

C'était pourtant un titre d'être de la loge infernale, comme d'être du Jockey, comme d'être des bals du duc d'Orléans et du duc de Nemours. On vous sacrait dandy, lion, fashionable. Les femmes n'avaient rien à vous refuser, mais beaucoup de ces messieurs de la loge infernale disaient comme Louis XIV, qui ne voulait pas mourir à la bataille : « Notre grandeur nous retient au rivage. »

Il y eut pourtant ceci d'infernal dans la fameuse loge, que tous les habitués moururent de mort surnaturelle, comme Duranton qui se brûla la cervelle, comme M. de La Grange qui mourut d'une nuit de mardi gras, comme Lautour-Mezeray, qui mourut fou dans sa préfecture d'Alger. Véron seul mourut naturellement, puisqu'il mourut de toutes ses indigestions. Je ne parle pas de ceux qui moururent ruinés, c'était leur devoir, ni de M. de La Valette qui mourut de la dernière révolution.

J'oubliais de dire que la loge infernale tendue de soie et ornée d'un miroir, pour parler comme un notaire, était égayée, à chaque représentation, par la visite de quelques hautes coquines qui venaient tâter le pouls et la bourse de ces beaux décavés.



Quand Mario di Candia, le plus beau des Almavivas, et Gulia Grisi, la plus belle des Rosines, se rencontrèrent, ce fut une conjonction d'astres ; fatalement ils devaient se jeter l'un vers l'autre, aussi personne ne trouva mauvais qu'ils fussent heureux et qu'ils eussent beaucoup d'enfans, sans avoir passé devant M. le Maire et M. le curé. Paris a ses indulgences plénières. Quand on allait souper chez eux, on n'était pas bien sûr d'échapper à l'orage, car la Grisi éclatait souvent en jalousie. Un soir ils se sont jeté les flambeaux à la tête. — « Ce sont les flambeaux de l'amour, ai-je dit pour les désarmer. — Et les flambeaux de l'hyménée », s'est écrié Mario qui avait peur d'épouser la diva.

Hier, la salle des Italiens était épanouie pour la fête de Mario. Jamais les femmes plus jolies, les bouquets plus éclatans, les épaules plus frémissantes. L'Opéra est devenu un théâtre sans magie ; on n'y va plus que par habitude. Tout y semble à son couchant, les chanteurs comme les danseuses, la musique comme les décors. Aux Italiens, on retrouve l'éclat du soleil levant, les rayons sur la rosée, tout ce qui brille, tout ce qui respire, tout ce qui s'agite. La vie est là. C'est qu'en effet on y voit les jeux de la passion dans toute leur force et dans tout leur charme. Les spectateurs y sont inondés de lumière et de musique ; ce n'est pas une dis-

traction, c'est une fête. On y va pour son cœur, pour ses yeux, pour sa coquetterie. Quelle joie sérieuse et douce cette musique de Rossini fondant les ailes de plomb du libretto français ! Je n'ai jamais voulu savoir tout à fait l'italien pour ne pas gâter mon plaisir à l'opéra que chante Grisi. Sur les lèvres de Grisi, cette langue italienne dit à ceux qui ne la comprennent pas bien tant de belles choses que jamais les poëtes n'ont pu rendre en aucune langue ! Comme alors la passion est poétiquement éloquente ! C'est l'âme qui parle avec les ressources de la pensée, avec les nuances du sentiment. La Muse moderne, c'est Grisi ; et quoiqu'elle ne vive pas dans l'Olympe, ce n'est ni la moins belle ni la moins radieuse. Lundi, quand le sombre Othello l'accusait, comme elle savait lui répondre avec l'accent du cœur qui bondit sous la blessure ! Que d'amour dans ce beau regard mouillé ! Que de passion humaine et extra-humaine dans ce sein qui s'agite comme la tempête. Othello, vous l'étoufferez tout à l'heure, mais n'est-elle pas déjà mortellement frappée par votre colère !

Mlle Grisi n'est peut-être pas la Desdémone rêvée par Shakespeare, mais quand on la voit si belle et si vraie dans sa passion, qui songe à lui dire : Tu n'es pas Desdémone ? Dès qu'elle paraît, on l'admire ; dès qu'elle chante, on l'aime. Elle ne quitte jamais la scène sans entendre pour adieu les applaudissemens enthousiastes. — « Et si vous entendiez tous les battemens de cœur ! lui ai-je dit ce soir. — J'aime mieux les mains que les cœurs. — Jusqu'à minuit, mais passé minuit ! »

*
* *

Les myopes sont de doux illusionnaires. Paul Foucher

donne des comédies — qu'il trouve sublimes parce qu'il ne les voit pas jouer, — et il donne la comédie par ses méprises légendaires. Ainsi il entre dans un salon et croit voir sur un canapé une femme sommeillant toute nue comme le discours d'un académicien; il salue la maîtresse de la maison et lui dit avec la bouche en cœur : « C'est mademoiselle votre fille? voilà un beau portrait, portrait de famille très ressemblant. » Or, c'était tout simplement une copie de la Vénus couchée du Titien.

Mlle Augustine Brohan qui voit pourtant de haut et de loin par son esprit, est tout aussi myope que le frère de Mme Victor Hugo. Ces jours-ci, voulant voir de près comment on vaccinait, elle y regarda de si près qu'elle se vaccina le nez. Ce qu'il y a de plus curieux, on pourrait dire de plus providentiel, c'est que le vaccin prit et la sauva sans doute des horreurs de la petite vérole. Et voilà pourquoi, faute d'un nez présentable, tous ses adorateurs du Théâtre-Français ne l'ont pas vue pendant huit jours. Ce fut une fête quand elle reparut. « Pourquoi cette absence? — Je me suis vaccinée. »

Alfred de Musset a été quelque peu surpris quand son amie Augustine Brohan l'a conduit au Théâtre-Français où on jouait une comédie qui s'appelle *le Caprice*. Le poëte a fini par reconnaître qu'il avait écrit cela autrefois, quand il faisait de la comédie sans le savoir.

Une autre singularité : Il n'y a pas un trait d'esprit dans *le Caprice*, quoique la pièce soit spirituelle d'un bout à l'autre, ce qui prouve peut-être le génie dramatique.

Alfred de Musset n'en revenait pas d'avoir été tant

sifflé autrefois pour de vraies pièces,tandis qu'il est tant applaudi aujourd'hui pour des babiolages.

***

La Comédie-Française, après avoir soupé du *Moineau de Lesbie*, va boire la *Ciguë* après l'Odéon et après l'avoir refusée.

En attendant, les comédiens ordinaires de la République ont représenté cinq actes de M. Adolphe Dumas, *Un secret du monde*, qui restera un secret pour tout le monde. Grand cliquetis de mots, quelques périodes qui troussent galamment leurs moustaches ou qui ferraillent bruyamment avec leur rapière méridionale, en un mot beaucoup de bruit pour moins que rien, pour quelques beaux vers. Vous me la baillez belle, ô Dumas d'un autre lit, avec vos rimes, vrais panaches aux carrosses du roi. « Que voulez-vous ? disait Adolphe Dumas, Molière a dévalisé ceux qui sont venus avant lui et ceux qui sont venus après lui. »

Ce qui n'a pas empêché Dumas Ier de faire *Mademoiselle de Belle-Isle*.

Adolphe Dumas a pourtant un mérite. Il a inspiré un mot charmant à Alexandre Dumas. Adolphe disait à Alexandre : « On dira les deux Dumas comme on a dit les deux Corneille. » Alexandre a ri et a dit à Adolphe en le quittant : « Adieu, Thomas ! »

IV

Le monde parisien.

1830-1848.

J'ai gardé un souvenir très vif des caractères, des figures et des modes en 1830, à mon premier voyage à Paris. Rien n'annonçait la révolution romantique. Même avant la révolution de Juillet, un air de bourgeoisie s'exprimait sur toutes choses. Le véritable historien des figures du tems doit être consulté; c'est Gavarni, que déjà Émile de Girardin avait attaché à son journal *la Mode*. Quoique Gavarni fût un excentrique, il n'a pas réussi à aristocratiser ses images, tant elles étaient embourgeoisées, bien plus, il est vrai, par le costume que par l'expression du visage. Passe encore pour les hommes; mais les femmes paraissent invraisemblables, si on les regarde par l'œil de Gavarni. Puisqu'il passait pour un dandy de race, comment n'a-t-il pas appris aux femmes à s'habiller de par la duchesse d'Abrantès, sa patronne?

Jamais les femmes ne furent plus mal habillées, plus mal coiffées et plus mal chaussées. Cette mode était la caricature de la mode. J'ai pourtant un dessin de Gavarni qui représente agréablement la duchesse de Berry, « toilette habillée pour dîner », beaucoup trop habillée, mais agréable à voir. C'était à la veille de la révolution de Juillet et on voit que la duchesse n'avait aucun pressentiment. A la même époque, Gavarni dessine des mondaines en toilette de bal, avec des cheve-

lures à cinq étages, avec un jardin babylonien. C'est le comble! Il faut voir ces choses-là pour y croire: robe très courte, mais demi-montante, avec des ailes! Pourquoi Gavarni ne prenait-il pas un mètre d'étoffe aux épaules pour en ajouter dix mètres sur les pieds?

Cette année 1830 est très curieuse à étudier : révolution littéraire, révolution politique, prise d'Alger, mort de Georges IV, l'ami de Brummel,deuil de cour, la fête sur un volcan au Palais-Royal, réjouissances pour la prise d'Alger. Aussi Gavarni a-t-il fort à faire. C'est toujours la duchesse de Berry qui donne le pas à la cour, au théâtre, à l'église. Tout l'amuse, même le deuil de Georges IV. Bientôt elle dit que le second deuil n'exclut pas les coiffures de couleur : on la voit à la Comédie-Italienne en bonnet de tulle garni de blondes, épanoui de rubans de gaze rose et de fleurs posées en touffes entre les dentelles et les cheveux; mais elle a gardé sa robe noire, en dégageant les manches, parce qu'elle a de beaux bras.

C'est la duchesse de Berry qui dirige la mode; elle entraîne dans son cortège toutes les femmes de cour qui veulent bien jouer à la prodigalité; elle dit que c'est pour la fortune de Paris. C'est bien un peu pour s'amuser.

Mais voilà que tout à coup, dans *la Mode,* on lit ces mots en épigraphe : *La mode est une révolution qui s'accomplit chaque jour;* puis, au-dessous, en tête du texte : *Adoption spontanée et unanime des couleurs nationales.* C'en est fait du règne de la duchesse de Berry, c'en est fait du trône de Henri V : le drapeau blanc ne flottera plus sur les tours de Notre-Dame. Qui le croirait? voilà toutes les femmes de Paris qui s'ha-

billent aux trois couleurs; autant de femmes, autant de drapeaux.

O Gavarni, où es-tu? Gavarni est à son poste; j'ai sous les yeux ses projets d'uniforme pour la garde nationale. Voilà deux hommes debout, un qui monte la garde et un qui se promène en fumant un cigare. Tout à côte, des mondaines portent les trois couleurs à leur chapeau et à leur cou! Ce n'est pas tout : voici un dandy qui porte à la boutonnière un ruban tricolore et qui promène une femme : jupe bleue, corsage blanc, ceinture rouge. Et pas un mot pour rire de Gavarni !

Et pas un alinéa d'Émile de Girardin. C'est que le publiciste est amoureux et ne sait à quelle opinion se vouer. C'est qu'il a publié quinze jours avant la révolution, les vers d'une jeune fille qui est venue au bureau de *La Mode* avec sa mère : la mère, c'est Mme Sophie Gay; la fille, c'est Mlle Delphine Gay. La mère a présenté les vers de sa fille : c'est un *Te Deum* sur la prise d'Alger, où elle veut laver les trahisons de Bourmont :

O mystères du sort! ô volonté suprême!
Un Français dans nos murs amena l'étranger;
On l'appela transfuge, et cet homme est le même
Que Dieu choisit pour nous venger.

Émile de Girardin prit feu soudainement pour la jeune Muse, qu'il appela la dixième Muse. Il imprima ce *Te Deum*, qui fit grand tapage. On parla autant de Delphine Gay que de la prise d'Alger. Ce fut sa journée d'*Hernani* et de *Charles VII*. La duchesse de Berry l'appelant aux Tuileries lui fit mille caresses. Voilà pourquoi Émile de Girardin retenait sur ses lèvres

amoureuses son grand cri de liberté. Mais sa nature en avant l'empêchera de pleurer les absens.

La révolution politique ne changea rien à la mode, à cela près que les hommes abandonnèrent les couleurs de l'ancien régime, c'est-à-dire les habits violets, à flamme d'enfer, bleu ardoise, tabac d'Espagne, gris argent.

On avait vu tous ces habits-là à la réception à l'Académie française de M. de Ségur et de M. de Pongerville, où tous les vieux de la vieille s'en étaient donné à cœur-joie contre les romantiques. L'Académie était convaincue qu'elle sauvait les destinées de la langue française par la parole d'or de M. Jay et de M. Jouy, avec l'air de flûte de M. Arnault; ce jour-là, l'Académie rit à gorge déployée de M. Victor Hugo et de M. Alexandre Dumas. Plus tard, elle fera bien un peu pénitence, en donnant à moitié son cœur à Victor Hugo; mais elle demeurera intraitable envers M. Alexandre Dumas parce qu'il se moque d'elle.

***

Il y a aujourd'hui trois physionomies dans le caractère francais : le romantique, cheveux en saule pleureur; le bousingot, cheveux hérissés; le garde national, cheveux en poire, style royal. Si je n'avais horreur du vaudeville, moi, Français né malin, je les mettrais en scène dans cette petite histoire. Ces trois prototypes sont au corps de garde; le garde national parle de son lieutenant, qui vient d'être décoré et qui dîne à la cour. Pourquoi a-t-il été décoré? Parce qu'il a une femme sensible. « Pauvre femme! elle dîne seule, il faut que j'aille la consoler. » Le garde national part, il revient au

bout d'une heure. Le bousingot, qui connaît aussi la femme sensible, s'en va consoler la servante de la maison, qui est une autre femme sensible. Le romantique l'accompagne, simple distraction. Vers minuit, tout le monde est revenu au bercail, je veux dire au corps de garde. L'homme qui dîne aux Tuileries y entre, parce que c'est son chemin. Chacun dort sur son lit de camp. Dans la nuit la plus profonde, la lumière jaillit d'une allumette. Du premier regard, le mari voit le ruban rouge briller à la boutonnière de son ami. « Bravo! tu ne m'avais pas dit ça? te voilà décoré comme moi. » Le romantique arrive. « C'est donc une comédie? s'écrie le mari, Thadéus a la croix de Juillet! » On ne donne pas d'explication au mari. La vérité, c'est que, dans l'affolement de l'amour et de la peur, la femme sensible avait donné la capote du mari à l'amant. Quand le romantique était venu, même scène, il avait mis la capote de l'amant, décoré de Juillet. Le bousingot, comme le troisième de la chanson, ne portait rien.

***

Le cœur n'est plus du même côté. Il bat à droite, du moins chez les jeunes filles. Autrefois c'étaient elles qui jetaient leurs bonnets par-dessus les abymes pour les retrouver après leur descente aux enfers. On les enlevait à seize ans; mais une fois mariées, c'étaient des mères de famille, tandis qu'aujourd'hui Juliette laisse Roméo se morfondre sous son balcon. Se faire enlever, pas si bête, si Roméo n'a pas tout au moins vingt-cinq mille livres de rentes, si Roméo n'est pas ministre plénipotentiaire, si Roméo n'est pas régent de la Banque. Par exemple, quand elle sera mariée, elle ouvrira sa fenêtre pour

écouter les sérénades, elle habitera un hôtel à bibelots, où on trouvera tout au monde excepté une mère de famille. Jules Janin, le premier, a vu ce changement de rôle ; aussi quand une jeune fille à son aurore voulait devenir romanesque, il lui faisait répondre par un joli amoureux : « Je suis occupé avec votre mère, mon enfant, repassez dans dix ans pour voir si nous pouvons faire quelque chose de vous. » Mme de Girardin a dit avec beaucoup d'esprit : « Aujourd'hui, Junie épouserait bien vite Néron pour être impératrice. »

Et voilà pourquoi M. de Balzac, qui veut peindre la passion dans la vérité, met en scène les femmes de trente ans qui en ont quarante.

*
* *

Paris est affolé de merveilleux. Il se promène de la Madeleine à la Bastille, depuis deux jours, sous la lumière du gaz. Un peu plus, on exilerait le soleil comme un roi détrôné, mais Méry, Théo et moi, nous protestons contre les révolutionnaires, en faveur de Phébus-Apollon : grâce à nous on permettra au soleil de se montrer entre deux nuages.

Une autre merveille, c'est une demoiselle nommée Jacqueline, qui menace de prouver une fois de plus que la mère de l'humanité est la chimpanzée. Le roi citoyen lui a donné un appartement au Jardin des bêtes, ce qui n'est pas très flatteur pour Jacqueline. Tous les philosophes matérialistes vont la saluer. Elle boit à leur santé dans un verre de pur cristal. Un professeur du Jardin des bêtes lui apprend le dessin. Il ne lui manque que la parole, ce qui est fort heureux. Elle ne dirait

pourtant pas autant de bêtises qu'elle en fait dire aux savans.

Lamartine et Hugo sont allés voir la chimpanzée. Lamartine disait à Hugo : « Je vois bien la bête, mais où est l'âme ? » Un spectateur, qui écoutait Lamartine, s'écria en le regardant : « Je vois bien l'âme, mais où est la bête ? » Lamartine s'est incliné. Eh bien ! il a eu tort, car ce qui fait la force de l'âme, c'est la bête. Rappelez-vous le mot célèbre de l'abbé de Voisenon : « Je serais devenu un grand homme, si je n'avais eu trop d'esprit. »

*
* *

Parlons des bêtes, des biches et des lions.

A la dernière chasse de Versailles, on a lancé une belle biche blanche ; elle s'est fort bien conduite, elle a voulu mourir comme le gladiateur antique. On voulait la sauver, tant ses larmes désarmaient les chasseurs, mais les chiens ne voulaient pas avoir couru pour rien : ils ne lui ont pas fait grâce d'un coup de dent. Quelques femmes plus ou moins légères se sont regardées en pleurant : belles larmes de crocodile.

De là un nouveau mot, *bicherie*. Mot plus ou moins juste, car ce sont ces dames et ces demoiselles qui sont à la curée.

Les Anglais enrichissent nos écuries et nos dictionnaires. Quel accueil feront MM. les Quarante aux mots *lion* et *lionne* qui nous arrivent, crinières au vent, de la blanche Albion ? Pas un jeune homme, pas une jeune fille qui ne rêve à enrichir leur blason mondain du *lion* et de la *lionne*, tout juste au moment où Van Amburk dompte les lionnes et les lions. Mme de Girardin impa-

tientée d'entendre dire : Je suis un lion, tu es un lion, nous sommes des lions, elles sont des lionnes, s'écria : « Vous n'êtes pas des lions, elles ne sont pas des lionnes. Vous êtes des dandys, des beaux, des incroyables, des muguets, des fashionables, des merveilleux, des merveilleuses si vous voulez ; mais vous n'êtes pas des lions. Moralement, qu'est-ce qu'un lion ? Définition : Un lion moral est une bête curieuse. Or, par le mot bête curieuse, on n'entend pas un animal indiscret qui veut tout voir, mais un animal extraordinaire que tout le monde veut voir. »

Être un lion c'est retourner le roi en jouant aux cartes de la vie. C'est causer avec Hugo, donner à dîner à Balzac, souper avec le duc d'Orléans ou le comte d'Orsay. C'est défendre à l'Abbaye-aux-Bois Guizot contre Thiers ou Thiers contre Guizot. C'est entrer en ami dans l'atelier de Delacroix ou dans l'écurie du comte de Lagrange. Mais ne tombez pas dans les gravures de modes vivantes. Parmi ce monde-là, il n'y a que Gavarni, l'historiographe des lions, qui soit le lion. Arnal dit que les lions du boulevard de Gand sont des lions sots.

En attendant les combats de taureaux que nous promet le chevalier Malitourne, nous avons des combats de rats. Ceci ne se passe pas dans les coulisses de l'Opéra, mais à la barrière du Combat ; la mode va par là au lieu d'aller à Longchams. J'y ai rencontré des amazones en robe *fumée de Londres* avec des queues extravagantes ; il y a aussi sur le chemin des merveilleuses en landau mené à la daumont. Les merveilleux y vont avec une rose à la boutonnière et une cravache à la main, même s'ils sont à pied. Le spectacle est dramatique ; ici les combats de coqs, plus loin les combats de chiens, plus

loin encore les combats de taureaux, mais ce sont les taureaux de l'abattoir. Les journaux légitimistes pleurent toutes leurs larmes et disent que les boucheries de la barrière du Combat sont au tournoi et au carrousel ce que les pairs du roi citoyen sont à ceux de Charlemagne.

*
* *

Caligula serait à cette heure sportman et son cheval aurait des statues.

C'est le règne du cheval.

On s'étonne de ne plus retrouver les Français chevaleresques comme au temps passé; c'est tout simple : la Révolution a créé une autre France qui vaut peut-être bien l'ancienne, à cela près qu'elle a supprimé la société polie.

Le premier coupable, qui s'en douterait, ç'a été Louis XVI qui, à Versailles, en 1789, après avoir ouvert la porte aux gentilshommes, a fermé un battant aux hommes du tiers état. Cela n'était pas chevaleresque de la part du premier gentilhomme de France. Mirabeau non plus ne fut pas chevaleresque quoiqu'il ne fût pas le dernier des gentilshommes, quand il dit au grand maître des cérémonies : « Va-t-en dire à ton maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes*. »

Pendant toute la Révolution, qui donc fut chevaleresque ? Est-ce la guillotine?

Rappelez-vous le jugement de la reine où elle fut accusée d'avoir perverti son fils. L'Empire fut héroïque

* Ce beau mot eût été plus beau ainsi : « Et nous n'en sortirons pas même par la force des baïonnettes. »

et non chevaleresque. Louis XVIII non plus n'était pas chevaleresque et Charles X n'eut pas le tems de l'être.

Aujourd'hui que tous les partis sont déchaînés et s'injurient les uns les autres, où voulez-vous cueillir cette fleur d'atticisme ?

Louis XV avait prévu l'anglomanie. La Tour portraiturant M[me] de Pompadour vantait les mœurs de l'Angleterre où il avait séjourné. « Et qu'avez-vous appris par là ? lui demanda le roi avec une pointe de dédain. — A penser, sire. — Des chevaux », dit Louis XV impatienté.

*
* *

Je ne serais pas surpris que l'institution du Jockey-Club ne fît quelque tort à l'institution de l'Académie française parce que la jeunesse l'emporte toujours sur la vieillesse. Au palais des Quatre-Nations on travaille au dictionnaire ; au Jockey-Club on forge les mots ainsi que l'indique son titre, dans une compagnie de femmes. Je crois qu'on aimerait mieux la grammaire amoureuse du Jockey-Club que celle de l'Académie. Voyez plutôt : Je ne connais que trois ou quatre membres de l'Académie qui seraient assez éveillés pour discuter avec les membres du Jockey-Club : MM. d'Orléans, de Nemours, de la Moskowa, Rieussec, Caccia, De Lamarre, Belgiojoso, Cavour, d'Alton Shée, Demidoff, Laffitte et Lord Seymour pour président.

Mais le Jockey-Club vient de faire une bêtise ; après avoir élu Romieu, comme homme d'esprit, on a black-boulé Alfred de Musset.

Le major Fraser a dit : « Que voulez-vous ! il ne sait

pas monter à cheval. — Et Romieu? — Oh! celui-là se casse le cou avec tant d'esprit. » D'Alton Shée est furieux et conseille à Alfred de Musset de prendre sa revanche à l'Académie française où sans doute il sera trois ou quatre fois blackboulé par les prosateurs, pour ses vers, et par les poëtes, pour sa prose.

Voilà Autun qui vient de répandre une goutte de sang sur la robe sans tache de sa renommée. Le prince de Talleyrand en avait une fois de plus illustré l'évêché. M. Ingres a enrichi la cathédrale par son célèbre Symphorien. Autun donnait des fêtes royales, depuis deux cents ans, dans son Champ de Mars, où le directeur de l'Opéra est allé s'inspirer pour le troisième acte de *la Juive*. Cette année, la fête, qui appelait tant de monde, se changea en convoi funèbre. M. de Mac-Mahon, marquis de Sully, était d'une course de haies entre gentlemen-readers, avec son frère Eugène de Mac-Mahon. Il montait *Glaucus*, beau cheval anglais bai clair. Mais Glaucus n'aime pas à sauter les haies; au second tour, il saute de côté, tombe et tue le marquis dans sa chute. Grands cris de douleur, grands cris d'effroi. Il y a toujours une comédie après la tragédie. Le marquis de Villers-Lalaye, qui était resté bien en arrière des trois autres gentlemen-readers, a fini par gagner le prix, parce que les autres s'étaient retournés. Le corps du marquis a été emporté dans le landau à quatre chevaux du comte de Talleyrand. Un voile de deuil s'est étendu sur toute la contrée. M. Dupin, qui était là, a versé une larme en disant : « Pourquoi aussi franchir des haies quand il n'y a rien de l'autre côté? Moi, quand j'étais jeune, je franchissais des haies, mais c'était pour retrouver Margot ou Jacqueline. »

A force de vouloir s'occuper de l'amélioration des races chevalines, on oubliera l'homme en chemin.

*
* *

Ce ne sont pas les hôtels fastueux qui trompent la renommée. Mme Récamier eut encore plus de courtisans dans sa cellule de l'Abbaye-au-Bois que dans son hôtel de la Chaussée-d'Antin. Que restait-il là de tout son prestige ? Sa beauté s'effaçant de jour en jour, sa harpe silencieuse, son piano, qui n'était plus qu'un écho affaibli, sa bibliothèque, vrai cercueil des livres plus ou moins oubliés, une amie en peinture, Mme de Staël, un clair de lune représentant Coppet, deux petits jardins babyloniens sur les deux fenêtres, c'était tout. C'était tout, mais qu'importe le décor quand un homme comme Chateaubriand joue son dernier rôle et appelle à lui toute la glorieuse jeunesse de la nouvelle génération, depuis Hugo jusqu'à Mlle Rachel ! Dans cette cellule, la France poétique vient tous les jours faire une station, elle prend la main du Passé et le marie à l'Avenir.

Lélia ne va pas à l'Abbaye-au-Bois. On y commentait hier ce qu'elle a dit d'Alfred de Musset : « Pourquoi ces colères soudaines dans cet homme d'une éducation exquise ? Il portait au cœur un serpent qui le mordait et lui arrachait des malédictions. »

Pourquoi Lélia n'a-t-elle pas rappelé cette fable indienne ? « La femme, dans sa cruauté, nourrit des ser-
« pents sur son sein et leur montre la place du cœur,
« afin qu'ils puissent mordre l'homme quand ils auront
« des dents. »

Si le serpent a mordu le cœur du poëte il ne l'a pas dévoré, car en apprenant la mort de la Malibran, de

belles strophes ont jailli de son cœur. Mme Récamier les a lues tout haut avec le sentiment racinien :

Connaissais-tu si peu l'ingratitude humaine?
Quel rêve as-tu donc fait de te tuer pour eux !
Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux ?

Que ne détournais-tu la tête pour sourire,
Comme on en use ici quand on feint d'être ému ?
Hélas ! on t'aimait tant, qu'on n'en aurait rien vu.
Quand tu chantais le Saule au lieu de ce délire,
Que ne t'occupais-tu de bien porter la lyre ?
La Pasta fait ainsi : que ne l'imitais-tu ?

Ne savais tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur ?
Ne savais-tu donc pas que, sur ta tempe ardente
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur ?

Comme c'est beau ce cri du cœur d'un grand poëte ! Ne semble-t-il pas que c'est encore la Malibran qui chante, — qui chante son *De profundis?*

M. de Chateaubriand s'est réveillé à ces vers superbes. Mais on a ensuite lu une fable de M. Viennet, et M. de Chateaubriand s'est rendormi. Se réveillera-t-il ?

Oui, M. Viennet a toujours la fièvre des fables ; voici la dernière qu'il déclame à la cour, à la ville et à l'Académie. On dit que c'est divin :

Voyez ce petit fou, qui, n'y trouvant qu'un jeu,
Plaisante horriblement avec une arme à feu !
L'arme que cet enfant ne croyait pas mortelle
Étend sur le carreau sa jeune sœur Estelle.
Jeunes filles souvent cet imprudent c'est vous !
L'arme à feu, c'est l'amour ! la victime, c'est nous !

O La Fontaine ! ô Dorat ! Dormez Chateaubriand.



Gavarni s'évertue toujours à faire la mode. Un tailleur célèbre va lui donner mille livres sterling, comme à un autre Brummel, pour « habiller » ses habits en les portant. C'est que Gavarni est irréprochable : pas un barbarisme ni un solécisme dans sa tenue du matin et du soir. En attendant, il ne s'enrichit pas à dessiner des dandys et des merveilleuses. Au moins, tant qu'il donnera le ton à la mode, nous ne verrons pas trop de caricatures dans le monde. Les femmes avouent qu'il leur apprend à s'habiller.

Il vient de dessiner une loge, à l'Opéra, qui est un chef-d'œuvre de vérité. Cette page peint toute une époque. Balzac l'a fait encadrer. Gavarni dessine aussi des travestissemens pour le bal de l'Opéra. Il a imposé l'uniforme des commissaires, qui est un chef-d'œuvre de haut goût. Il a indiqué, pour le soir, des habits à la française à larges revers et à larges basques : c'est étoffé et ça donne grand air. Il n'a pas encore réhabilité la culotte courte, mais il a imposé le pantalon collant qui empêche les hommes de se jeter aux pieds des femmes.

Eugène Sue, qui a la même grammaire que Gavarni,

s'est risqué l'autre jour, chez un ministre, avec un habit en velours; mais il n'a pas eu plus de succès que nous, quand nous sommes sortis avec Théo dans nos bottes à revers.

On a demandé à Gavarni pourquoi il faisait des habits demi-français au lieu de faire des habits à la française : « Je fais du juste-milieu comme tout le monde. »

Vestris disait, dans ses grands jours : « Vous croyez que la danse est un art à la portée de tous ; moi, j'en ai fait une philosophie ; j'en suis arrivé à danser l'*Histoire universelle* de Bossuet et les *Maximes* de La Rochefoucauld. »

Gavarni, qui a débuté par la poésie et qui est furieux de faire des gravures de modes, a les mêmes prétentions que Vestris : il veut mettre sous les robes et sous les chapeaux de ces dames toute l'histoire des mœurs de son tems.

*
* *

Lamartine a mis à la mode la muse des mélancolies, ça a été le règne des femmes sveltes et pâles. Il faut lui savoir gré, comme à Chateaubriand, d'avoir donné le coup de balai à toutes les impiétés du XVIII° siècle. Il a purifié le ciel de l'intelligence.

Mais toutes ces femmes rêveuses et penchées n'ont pas encore inspiré à leurs couturières le génie de leur tems. Elles ont des aspirations éthérées, mais elles s'habillent comme des cuisinières.

Et pourtant mesdames les couturières le prennent sur le ton des artistes, c'est-à-dire sur le ton de la comédie.

On s'aperçut un jour de première représentation

qu'une robe manquait à l'incomparable Plessy-Célimène. Elle était si pleine de son rôle qu'elle avait oublié sa couturière.

On court chez cette femme. — « Et ma robe ! — Je n'ai pas eu une seule idée aujourd'hui. — Mais il me faut cette robe pour le troisième acte. Nous n'avons plus que deux heures devant nous. — C'est plus qu'il n'en faut ; donnez-moi votre rôle, je l'étudierai et je vous habillerai. »

* * *

Avant-hier Mme Aguado a inauguré son hôtel, place Vendôme, une demeure princière qui a abrité la maîtresse du dernier Condé. Un intermède musical avait été improvisé ; Mme Persiani, Balfe, Mme la comtesse de Sparre, qui fut au tems de la Pasta la séduisante Naldi, ont récité des cavatines et des duos. Ricci a chanté des chansons napolitaines avec un succès qui a dépassé celui de la *Polonaise* de Mme Persiani. Et pourtant il était ému, car on riait beaucoup dans le coin des femmes : on l'accusait d'avoir laissé, la veille, son manteau chez la comtesse Putiphar.

Les bals, les concerts, les routs ont recommencé chez Mme de Pontalba et le prince Tuffiakin ; à l'ambassade d'Angleterre ; chez M. de Rambuteau, la comtesse Appony, Mme Pozzo-di-Borgo, la comtesse d'Osmont. Rivaux à la Chambre, M. Guizot, M. Molé et M. Thiers semblent vouloir se disputer les femmes du monde, comme les députés.

* * *

Selon l'Évangile de — saint Just, — les glorieux seront humiliés et les humbles seront glorifiés ; c'est le spec-

tacle qui a été donné en France depuis 1789, mais le théâtre du monde est comme la comédie, il ne corrige ni l'orgueil ni les mœurs.

J'ai lu ce matin une lettre quelque peu étrange chez Souverain, un libraire philosophe qui rit de tout, même des livres qu'il ne vend pas; voici quelques lignes de cette lettre d'un gentil garçon :

« Oui, mon cher Souverain, — votre nom fait bien dans « cette affaire, — je succède à Napoléon. Vous ne vous « en apercevez pas aux Tuileries, mais je m'en aperçois « à Parme. J'ai chanté devant Marie-Louise. Elle m'a « retenu à souper, le souper a duré toute la nuit. « Quand je me suis réveillé le matin, j'ai pu me figurer « que j'étais l'empereur.

« Ne soyez pas trop fier de votre romancier maritime. « Si j'ai été *à l'abordage*, c'est comme ténor et non « comme romancier. Cupidon dit : Il faut avoir deux « cordes à son arc. »

La lettre était signée *Jules Lecomte*, auteur du roman *A l'Abordage*. On sait qu'il s'est exilé de Paris pour avoir signé par étourderie pour une femme galante un billet de cent francs ! Il avait eu le tort de le signer d'un nom d'emprunt, il a eu peur de la police correctionnelle, il a fui la France, il a brisé sa plume, il s'est révélé ténor à Liège, à Munich, à Vienne, à Venise ; enfin à la cour de l'archiduchesse qui l'oblige à chanter pour elle seule, doux et rude servage, car Marie-Louise a du sang de Lucrèce Borgia.

Elle n'a pas aimé l'empereur, mais elle adore Jules Lecomte. Les chambellans lui parlent à la troisième personne. « Monsieur le comte veut-il faire ceci ? Monsieur le comte veut-il faire cela ? » Un nom prédes-

tiné. Mais il n'y a qu'une volonté dans le palais, c'est celle de l'archiduchesse.

On se demande si celle qui avait épousé en seconde noce, par mariage morganatique, le comte de Reypperg, en troisième noce le comte de Bombelles, épousera en quatrième le comte Jules. On gravera sur sa tombe :

« Ci-gît qui a commencé par un empereur et qui a « fini par un ténor. »

Les glorieux seront humiliés et les humbles seront glorifiés. Jules Lecomte finira-t-il à Sainte-Hélène comme Napoléon I[er], tué par la Sainte-Alliance des rois, ou comme Napoléon II dans le palais impérial, je veux dire dans la prison impériale de Vienne, tué par François II, qui n'a jamais dit à son petit-fils : « Roi de Rome, tu seras empereur des Français! »

Je souhaite bien du plaisir à Jules Lecomte qui est un bon compagnon d'aventures, mais si j'avais le déplaisir de ténoriser avec Marie-Louise, je crois que je jouerais avec elle le rôle d'Hamlet. N'oublions pas qu'elle pouvait sauver l'empire pour son fils : elle s'est enfuie ; elle pouvait élever son fils pour son fils : elle l'a élevé pour la mort. Qu'est-ce qu'un fils de Napoléon quand on trouve des chambellans pour vous en faire d'autres !

Les glorieux seront humiliés et les humbles seront glorifiés. Jamais, en aucun tems, en aucun pays, on n'a salué avec autant d'éclat une royauté future que celle de Napoléon II à son berceau. Ce fut un cri de joie par tout Paris et par toute la France ; l'empire du monde était à ses pieds ; mais son royaume ne fut pas de ce monde. Un jour, pourtant, il eut sa royauté. Quand son portrait, peint par le baron Gérard, fut exposé devant la tente de Napoléon, la veille de la bataille de la Moskowa.

Toute l'armée, — et quelle armée ! — voulut voir le roi de Rome. Il fut acclamé par tous les grenadiers qui pleuraient comme des enfans. « Mes amis, dit Napoléon, en embrassant le plus vieux grenadier, si mon fils avait quinze ans, il ne serait pas ici en peinture *. »

*
* *

M. et Mme Dumas seront chez eux tous les samedis soir.

On s'est d'abord demandé si Mme Alexandre Dumas avait envoyé cette invitation à Alexandre Dumas ? Oui.

On se rappelle le mot : « Pourquoi vous mariez-vous, mon cher Dumas ? — C'est pour ne plus entendre parler de ma femme. »

Eh ! bien, le mari et la femme — qui le croirait — étaient alors les meilleurs amis du monde. Est-ce que l'Opéra qui fut de la fête mit l'harmonie dans sa maison ? Enfin tout est bien, puisque tout va bien.

On ne saurait dire ce qui se dépense d'esprit, — je ne parle pas d'argent, — sous ce toit aimé des dieux. Dumas apparait, il conte une histoire, tout le monde rit. Dumas disparait Savez-vous où il est allé ? Par la sambleu ! écrire son histoire. Mais la belle Ida jette sur la causerie une poussière de diamans qui éblouit et qui fait oublier le maître. Rassurez-vous, d'ailleurs. Dumas reparaît pour souper. Et nous soupons en musique. Et c'est divin : les violons d'Orphée alternant avec les voix les plus charmeuses.

* Depuis que ces lignes sont écrites, le fils de Napoléon III reçut à quinze ans le baptême du feu sur la frontière allemande, mais il n'en fut pas plus empereur pour cela Il y a des destinées.

« Voyez-vous, dit un soir Dumas aux convives, c'est une malice de ma femme. Elle donne de la musique pour remplacer les cailles et les ortolans. »

Or, Dumas, disant cela, avait déjà mangé deux cailles et quatre ortolans. Il n'y a décidément de vrai souper que chez les gens de lettres et chez les artistes. Allez donc un peu souper à la cour ou chez un ministre !

Une histoire que Dumas n'a pas contée, c'est celle-ci :

Ils s'étaient quelque peu pris aux cheveux, le mari et la femme, — une manière d'avoir des cheveux l'un de l'autre. — On intervient : Dumas désespéré s'enfuit dans son cabinet ; Mme Dumas échevelée et éplorée dit qu'elle ne se consolera jamais et qu'elle va se retirer dans un couvent.

Des amis arrivent, on se dit mystérieusement l'aventure, on cherche à consoler la femme déjà consolée, mais ne faut-il pas consoler aussi ce pauvre cœur qui s'intitule Dumas ? — « Lui, s'écrie Ida, je ne suis pas inquiète, je ne me ferai pas un collier de perles avec les larmes qu'il répand. — Je suis sûr, Madame, qu'il est plus désespéré que vous-même. — Allez y voir. »

On y va voir et que voit-on ? Dumas, tout épanoui dans sa gaieté, écrivant une scène de comédie ! *Ecce homo.*

*
* *

Le marquis de Boissy, cette bourrasque de la Chambre des pairs, cette turbulence à panaches, va continuer lord Byron, non pas comme le dernier roi de France a continué Pharamond. Il revient d'Italie avec un coup de soleil, je veux dire avec une toison d'or, je veux dire traînant à son bras la Guccioli.

On nous promet, pour cet hiver, les plus beaux cheveux blonds de l'Italie, ceux que lord Byron enroulait à son cou.

La marquise est plus belle que jamais, car, depuis Byron, elle a pris du corps, disent les faiseurs de prose. Pour moi, qui fais des vers, j'aime mieux dire que ses seins sont plus séditieux que jamais. Si le poëte de Don Juan revenait au monde, le marquis de Boissy passerait un mauvais quart d'heure. Mais il n'y a pas après les femmes revenues de tout pour se contenter de rien.

Je vois souvent la marquise, qui me conte les premières pages de son roman : « Vous écrirez ça », me dit-elle. Ce qui me permet de poser beaucoup de points d'interrogation devant les fantaisies de lord Byron. Byron battait la Guccioli.

J'avais déjà questionné, à Venise, son autre maîtresse : la fille du gondolier : il la battait, — et elle le battait, — le tout pour son plaisir.

C'est le plaisir des dieux.

*
* *

Les chanteurs ressemblent à l'évêque de Grenade.

On a repris aux Italiens le dernier chef-d'œuvre du doux Bellini : *I Puritani*. M. Lablache, non applaudi, a dit en remontant dans sa loge : « Décidément cette musique des *Puritains* a vieilli ! »

L'Opéra avait un figurant qu'il a envoyé figurer ailleurs.

Retiré comme Achille sous sa tente, c'est-à-dire dans son école, Cellarius n'eut bientôt plus d'autre occupation que celle d'ouvrir à la fortune, frappant jour et nuit à sa porte. L'invention de la *valse à deux*

tems le posa, non plus comme un danseur de pacotille, mais comme un maître ; son école devint un portique, ses leçons prirent le nom de *cours*. Les cachets coururent le crescendo.

Sur ces entrefaites, la *polka* fit son entrée triomphale à Paris, sous les auspices de la princesse de Ligne, née princesse Lubomirska. Aussitôt les plus belles, les plus illustres de nos patriciennes, voulurent l'apprendre, Cellarius eut l'honneur insigne d'apprivoiser à cette saltarelle brutale les jambes encore mignonnes de Mmes Thiers, de La Tremoïlle et de Noailles.

L'Opéra va donner *Le Bien vient en dormant :* l'Opéra dort, mais on ne peut pas lui appliquer tout le proverbe.

De l'Opéra aux Funambules, il n'y a pas loin.

La troisième pantomime de M. Champfleury, — quand nous serons à dix, nous ferons une croix, — a parfaitement réussi au théâtre des Funambules. *Pierrot-Marquis* est une paraphrase très originale de ce proverbe en cheveux blancs : — La fortune ne fait pas le bonheur, — et un manifeste à coups de pied contre les tragédies du bon tems, comme disent les uns, du bon sens, comme disent les autres.

Il est impossible d'avoir plus d'esprit que M. Champfleury, sans dire un mot.

La Comédie-Française a joué hier une grande comédie en vers! de M. Étienne Arago : *les Aristocraties*. Ce n'est pas de l'Arago de l'Observatoire, c'est de l'Arago de l'observation. Mais pour peindre les aristocraties il y a trop de démocratie dans les vers de cet Arago, qui sait pourtant rimer à Hugo.

Mlle Doze qui était sortie de la Comédie-Française

simple pensionnaire, y rentre poëte. Le monde a hâte de connaître les trésors de cette muse blanche et rose; mais l'ange tombé du ciel cache sous son aile sa tête blonde et se montre très craintive en ses épanchemens. Mlle Doze a jusqu'à présent refusé les offres qui lui ont été faites par les journaux; tout au plus a-t-elle consenti l'autre soir à réciter quelques strophes chez M. le comte de Castellane. « Ma poésie est trop passionnée », a dit la timide comédienne :

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'emporte au vallon;
Et moi, je suis semblable à la branche fleurie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilon!

Pourquoi cette comparaison, madame? Vous avez vingt ans, vous êtes belle et vous cultivez encore les roses blanches de la virginité. Mais on dit que Roger de Beauvoir va faire quelques ravages dans votre jardin, — en tout bien tout honneur, — puisqu'il va passer avec vous par la mairie. Prenez garde! ces mariages-là sont toujours des mariages de comédie!

***

Les orgiaques du romantisme se donnaient rendez-vous au bal Musard et au bal des Variétés pour la valse éperdue, le galop infernal et le quadrille à tout casser. Les folies raisonnables d'aujourd'hui sont des descentes du Père La Chaise, si on les compare aux folies abracadabrantes que conduisait Musard avec ses violons endiablés.

C'était la bourrasque, c'était l'orage, c'était la tempête.

La ronde des sorcières, la révolte des Titans, les éruptions du Vésuve donnent à peine l'idée de ces emportemens vertigineux. Rien n'eût arrêté dans la course, pas même le flux de l'Océan, le galop infernal de Musard. Et le quadrille fantastique des *Huguenots* sous les lumières rouges! Jamais le carnaval ne s'est montré sous pareille couleur et sous pareille gaieté. Rien ne manquait à la fête ; ce n'était point assez d'un orchestre de cent musiciens, il y avait là des musiciens qui brisaient des chaises à chaque mesure, d'autres qui éclataient de rire en tirant des coups de pistolet. On en était revenu au grandiose des bacchanales antiques. Les femmes demi-nues tombaient mortes de plaisir, mais non pas assouvies, — vraies Messalines de la valse et du quadrille.

Aussi Musard, roi du carnaval, fut emporté de la salle Saint-Honoré pour être sacré à l'Opéra. Il y fut surnommé le roi des ribauds. Son fils eut plus tard un autre surnom : que n'a-t-il gardé la royauté et le violon de Musard !

* * *

Le jardin de M. Mabille a sa Fanny Essler ; elle se nommait Héloïse, on l'appelle depuis le dernier carnaval la reine Pomaré. Cette reine de nuit fit de nombreuses conquêtes aux bals masqués de l'Opéra sous son costume de pierrot. Depuis, elle a repris les robes diaphanes des femmes du monde, mais toujours avec une extravagance qui la fait reconnaître du plus loin qu'on l'aperçoive.

Le quadrille de la reine Pomaré, chez Mabille, comme celui de la Trénitz et de la reine Hortense au bon tems du Consulat, est l'objet d'une attention générale ; on

s'y porte des bocages les plus mystérieux, on monte sur les bancs et sur les chaises pour la mieux voir. Les sergens de ville eux-mêmes sont fascinés.

L'autre soir, le comte d'O***, de passage à Paris, voulant donner un témoignage public de son admiration à la reine Pomaré, lui fit don d'une calèche à quatre chevaux, — louée chez Brion quarante francs pour la journée. — Au retour du bal Mabille, les curieux se pressaient sur la ligne des boulevards, de la Madeleine à la rue Laffitte. Il y avait de quoi : Une jeune femme vêtue de satin et de dentelles, dramatiquement décolletée, les bras nus, assise sur le siège du cocher, qui se prélassait dans la voiture, conduisait à grandes guides et à fond de train la calèche à quatre chevaux.

C'était la reine Pomaré, — au procédé Ruolz, — qui allait souper à la Maison-d'Or.

On a reconnu, un soir, la princesse Beljiojoso, sous les ombrages de Mabille. Elle y a fait une mauvaise rencontre, celle du prince Belgiojoso ; mais elle a affirmé qu'elle n'y était venue que pour voir si on pouvait y donner une fête de bienfaisance. Voilà pourquoi, aujourd'hui, nous nous y sommes risqués, pour la première fois! pour ce concert au bénéfice d'une famille italienne. Ce n'était pas pour y voir Offenbach, qui a violoncellisé comme s'il fût dans l'Olympe ; ce n'était pas non plus pour y voir Brididi ni Rose Pompon ; c'était pour saluer huit grandes dames à la mode; la princesse conduisait le chœur. Tout Paris était là. Le concert, dans une église ou dans un palais, n'eût réussi qu'à moitié. Mais ces dames étaient venues avec ferveur, comme au paradis perdu. C'est ainsi que la haute littérature fait queue aux Funambules pour voir les panto-

mimes de Champfleury. Au fond, ces grandes dames n'ont donné le concert que pour respirer sous les ombrages de ces demoiselles. « Je m'y suis bien amusée », disait la princesse. » Je crois bien ! D'Alton-Shée lui avait parlé comme à Peau-de-Satin.

*
* *

Femmes de l'Empire, femmes d'antan !

La comtesse Merlin parle d'elle et fait parler d'elle ; le monde ne courant plus après elle, elle court après le monde. De là ses lettres sur la Havane. Elle a trop joué de la coquetterie pour ne pas savoir peindre les femmes. Elle dit des Havanaises qu'elles ne s'occupent que des peccadilles du cœur :

« Ici, le soleil joue le rôle de la lune pour protéger « les amours, et ses rayons ardens écartent les importuns « comme ailleurs les ombres de la nuit... La toile exté- « rieure, suspendue à la fenêtre, est soulevée par une « petite main blanche qui parle mystérieusement... Et « vous pourriez apercevoir, si vous étiez là, deux de ces « yeux noirs du Midi, que lord Byron disait *doublés de* « *soleil*, ces yeux qui, moitié sauvages, moitié timides, « essaient de percer l'espace... » Mais nous ne sommes pas là !

Les précieuses ridicules voudraient apprendre à lire dans les lettres de la comtesse Merlin. Le roi, qui aime à dire un mot sur tout le monde, a demandé des nouvelles de la voyageuse. — « Sire, elle est toujours dans le pays où l'on aime, a dit M. Thiers. — Encore ! s'est écrié le roi, je la croyais sur le retour. »

Ces rois ne respectent rien.

Pour se consoler de ce mot du roi, la comtesse à

peine « sur le retour » est allée se retremper dans l'Océan, mais on a dit que c'était l'eau lustrale.

La duchesse d'Abrantès ne se contentait pas d'être une duchesse de l'Empire. Elle entendait trop dire, sous la Restauration, que Junot était un soldat de fortune — et d'infortune. — Elle était obligée de traîner sa plume comme il traînait son sabre. Aussi disait-elle, pour se relever de sa tache : « Je suis mieux qu'une duchesse de l'Empire, je suis une petite-fille des empereurs d'Orient. » Elle eut beau faire, elle mourut dans une mansarde, devant un foyer sans feu. Ironie du sort! Chateaubriand, qui aurait pu mourir riche, fut presque seul au convoi de la duchesse d'Abrantès : « Il faut bien, disait-il, que les pauvres suivent les pauvres! »

Cela s'appelle les grandeurs!

Les femmes s'en vont. Ces tems-ci,toutes les femmes qui tiennent aux lettres du plus près au plus loin se sont couchées dans le tombeau.

C'est une fête pour le curé de Saint-Thomas-d'Aquin : mortes Mme de Chateaubriand, Mme d'Arlincourt, Mme Bernardin de Saint-Pierre, je veux dire Mme Aimé Martin, car celle qui fut la femme de Bernardin de Saint-Pierre était tombée, en seconde noce, dans les bras d'Aimé Martin. Elle trouvait ce commentateur bien supérieur au poète en prose de *Paul et Virginie* et de *La Chaumière indienne*. Pourquoi? Ne pénétrons pas dans les secrets de l'hyménée. Mortes aussi la duchesse de Brissac et la marquise de Radepont, des mondaines qui portaient un bouquet de littérature au corsage.

Le vicomte d'Arlincourt va rééditer *Le Solitaire*.

* * *

On a servi au monde parisien à son réveil l'épouvante sur un plat d'argent : une duchesse assassinée la nuit à coups de poignard par son mari amoureux d'une institutrice! Le duc de Choiseul, ce grand ministre de Louis XV, a dû se soulever d'horreur dans son tombeau. Et quel assassinat! Il a fallu toute une heure au duc de Choiseul-Praslin pour taillader sa femme avant qu'elle rendît l'âme. Elle fuyait, il la poursuivait; elle a imprimé toutes rouges ses mains sur les lambris, sur ler rideaux, sur les meubles. Le mélodrame qui jusqu'ici a tout montré n'a pas représenté une telle scène. Et quel était le crime de cette femme? Son obstination à aimer son mari. « Il y a autant de gens qui souffrent d'être aimés que de ne l'être pas », lui a-t-elle écrit dans une de ses lettres. Naturellement la duchesse était belle tandis que l'institutrice était laide.

Comme on s'étonnait de ce travail inouï à coups de poignard, qui a duré si longtems, un grand personnage a dit comme pour excuser le duc : « Que voulez-vous, il n'en avait pas l'habitude. »

Voilà qui va bien! nous avions eu jusqu'ici un ministre tombé sous les pots-de-vin, un ministre de la justice surpris dans un lupanar de filles de douze ans, un prince trichant au jeu, ce qui est aussi infâme qu'un duc assassin. Quand s'arrêtera cette série à la noire et à la rouge? *

* Le duc de Praslin, pair de France, a été jugé par la cour des pairs Après la condamnation à mort on lui a apporté du poison, pour que le sang d'un pair de France ne jaillît pas sur l'échafaud. Il y a deux versions sur la fin de l'histoire. Selon la première, il s'est empoisonné; selon la seconde, écrite par un médecin, il a refusé de s'empoisonner, et on l'a revu à Londres, quoiqu'on eût fait ses funérailles en France.

Noblesse oblige, ce qui n'empêche pas les princes d'être assassins, faussaires, voleurs, comme les simples mortels.

Le procès du prince de Berghes a fait cette semaine la joie de tous les journaux « avancés ». Pour beaucoup de gens, la satisfaction de voir condamner un prince a été contrariée par le peu d'importance de la condamnation. On aurait aimé à voir un prince aux galères. Il faut donc apprendre à ces ennemis de l'aristocratie, qu'ils n'auraient eu là que le maigre régal d'un gentilhomme très ordinaire, qualifié d'escroc, ce qui s'est vu bien des fois dans tout pays, sans rejaillir sur l'institution héraldique.

Le titre de prince produit en France un effet magique, parce qu'il y est rare et parce qu'on s'imagine qu'un prince quelconque est presque autant qu'un prince de la famille royale. Le titre de prince ne constitue, ni en France ni à l'étranger, un degré de l'ordre nobiliaire ; c'est un simple titre de cérémonie, abandonné au caprice des rois ou des grandes familles. Il n'a même pas de couronne spéciale dans le blason. Louis XV, un jour qu'on lui présentait un prince, demanda : « Est-il gentilhomme ? » M. le duc de Praslin ni le prince de Berghes n'étaient gentilshommes.

***

On sait que la belle-fille de Fouché, duc d'Otrante, est une belle créature de beaucoup d'esprit ; le fils de Fouché cultive le désœuvrement. C'est le plus mauvais ménage de Paris. Il court les filles avec tant d'abandon qu'un peu plus il entraînerait sa femme avec lui. On l'appelle le duc d'Otrante et quarante. La jeune duchesse a jusqu'ici toutes

les vertus d'une Romaine, mais elle a aussi ses jours de fanfaronnades. Le mari et la femme sont dans la tradition révolutionnaire pour la gauloiserie du langage. Hier, par aventure, ils ont dîné ensemble. Il est vrai qu'il y avait un ami et une amie. Le duc s'est mis à gémir sur les tristesses de l'existence, car il est à bout de folies. « Ce qui me console, dit-il, à son premier cigare, c'est d'avoir fait beaucoup de cocus. — Ce qui me désole, s'écria la duchesse, c'est de ne pouvoir en faire qu'un seul. »

* * *

Voltaire n'aimait pas les phrases, — les phrases des autres, — car il en a panaché ses tragédies. Un Genevois arrive un matin à Ferney, il se jette aux genoux du patriarche et lui dit avec emphase : « Lumière du monde, je vous salue. » Voltaire, trop malin pour ne pas rire, crie à sa nièce : « Apportez les mouchettes. » Il faudrait aujourd'hui beaucoup de mouchettes.

Voltaire ne prévoyait pas que le règne des phrases était à peine à son aurore. Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Senancour, et tous les romantiques se sont payés ce luxe d'habiller la vérité de robes à queues et de chapeaux à plumes.

Un prince de beaucoup d'esprit, l'esprit n'étant pas le privilège des chiffonniers de lettres, n'a pas obéi à cette fièvre de flamboiement quand il a écrit à une comédienne du Théâtre-Français cette lettre admirable de style lapidaire :

Où ? — Quand ? — Combien ?

Naturellement la comédienne a répondu dans le même style :

Chez moi. — Ce soir. — Pour rien.

Ce sera le style galant du XXe siècle.

V

Menus propos.

Esprit perdu, quelques mots retrouvés :

Roger de Beauvoir me conta qu'il était dans la loge voisine de M. Thiers et de M. Dosne aux Folies-Dramatiques, pour voir jouer *Robert Macaire*. « M. Thiers a paru très content de son beau-père, et M. Dosne a battu des mains en voyant son gendre. »

Malitourne disait de Chateaubriand. « C'est le républicain le plus dévoué de la monarchie qui passe, et le monarchiste le plus utile à la république qui vient. » Il disait aussi : « Ne me demandez pas plus compte de mon esprit que de mon argent, je n'ai jamais écrit ma dépense. »

A propos des chapeaux rouges que nous portions en 1832, le *Figaro* se moquait des bousingots, — lesquels demandèrent raison aux rédacteurs. Karr et Roqueplan détachèrent chacun une épée de la panoplie oisive. Un des bousingots prit lui-même une épée et se mit en garde sans se décoiffer. Karr se contenta, — vrai Guillaume Tell, — de percer le chapeau rouge, ce qui fut un trophée sur lequel Roqueplan écrivit : « Tête de bousingot détachée du tronc. »

M. de Balzac marche sur les brisées de M. Chateaubriand ; il publie une brochure intitulée : *Enquête sur la politique des deux ministères*. Voilà qui déconcerte tous les lecteurs de M. de Balzac. S'il fait un pas de plus vers ces questions stériles, la politique le dévorera. Et quelle politique ? M. de Balzac ne dira son secret que

le jour où il sera ministre. On lui a demandé le jour. Il a répondu : « Le jour où la France se souviendra de Richelieu. »

On passe toujours d'une dictature à une autre. Après la dictature révolutionnaire, ç'a été la dictature héroïque, la dictature royale, la dictature de l'argent, la dictature du souvenir, enfin la dictature de la bêtise. Cherchez les règnes et les hommes.

On s'irritait à Athènes d'entendre toujours dire : « Aristide le Juste. » N'est-il pas bien plus irritant d'entendre toujours dire à Paris : « L'hydre de l'anarchie, le char de l'État, le navire de nos destinées, les tours de bâton, les pots-de-vin. » Où est Aristide le Juste ?

Le roi, en véritable voltairien, se moque toujours quand il parle, même quand il dit des douceurs. Il voit Ary Scheffer dans une fête des Tuileries : « Eh bien! monsieur, vous faites toujours de l'histoire avec des romans ? » Mais cette fois Ary Scheffer ne s'est pas contenu, il a répliqué au roi : « Et vous, Sire, vous faites toujours de l'histoire avec des gardes nationaux. »

Le cheval est l'ennemi de l'homme : Le duc d'Orléans, dans une course de chevaux, entre amis, au bois de Boulogne, a fait une royale culbute, mais en vrai cavalier, avec une grâce charmante, tandis que Mme Le Hon a mal versé sur le boulevard des Italiens. Le prince devait une visite à la comtesse. Un de ses familiers lui a dit : « Prenez garde, prince, un Romain rentrerait chez lui. » Mais le prince n'est pas un Romain : voilà pourquoi il a rencontré M. de Morny qui pansait l'ambassadrice. Elle a dit au prince inquiet : « Morny soit qui mal y pense! »

Tout le monde sait cette histoire de Fontenelle qui

avait fini par perdre son cœur en chemin, vers sa quatre-vingt-dixième année. Il n'avait plus que dix ans à vivre! Un de ses amis de l'Académie des sciences venait tous les vendredis déjeuner avec lui. C'était la saison des asperges; l'ami les aimait à la sauce blanche, Fontenelle à l'huile et au vinaigre. Un vendredi, comme Fontenelle attendait son ami, on vint l'avertir qu'il était mort. Le premier mot de l'amitié fut celui-ci: « A l'huile et au vinaigre. »

M. de Montrond avait aussi un ami, le comte de Sampayo, qui ne vint pas dîner, parce qu'il mourut en chemin. M. de Montrond découpait un perdreau truffé. A cette nouvelle, il se lève de table, se croyant en proie au plus violent désespoir, mais aussitôt il se rassied et dévore le perdreau à lui tout seul, en s'écriant: « Je croyais que cela m'aurait fait plus d'effet. »

Le comte de Montrond joua au Chamfort sous le Directoire, l'Empire, la Restauration; il faisait les mots du prince de Talleyrand, de Barras, de Lucien Bonaparte, de Charles X et de Montrond. C'est lui qui, en voyant des gens du meilleur monde se jeter à la tête des flambeaux, s'écriait gaiement: « Comme j'avais raison de dire que vous étiez bien ensemble! »

Mme Valdor disait hier à Mme Gay: « Tout le monde y passera. — Vous parlez au futur, madame; moi je pourrais dire tout le monde y a passé. »

Un mot en appelle un autre:

On se dispute un peu plus dans le beau monde que dans le mauvais.

La vieille comtesse de R***, qui compte aujourd'hui soixante-cinq printems, ne peut pas pardonner cela à son mari, aussi le maltraite-t-elle par le plus beau vocable

du monde. A bout d'injures et de qualificatifs, elle finit par l'appeler cocu.

Ce à quoi le mari répondit avec son flegme britannique : « Plus maintenant, madame. »

M. Vatout est un courtisan et un mondain qui fait le joli cœur sur le tabouret de Mme Dosne et de Mme Le Hon. « Cela vous amuse donc bien ? lui demandait le roi. — Oui,ces dames disent qu'elles jouent leur Vatout masse en avant. — Et vous leur chantez des chansons ? — Oui, Sire, *l'Écu de France*, c'est ce qu'elles aiment le mieux. »

Cette chanson a tant de succès dans le meilleur monde que M. Eugène Isabey vient de la symboliser par un beau tableau style rococo. On mettra le tableau en loterie chez ces dames avec la chanson autographe de M. Vatout.

M. Vatout, comme M. Viennet, fait songer à ces poëtes qui plantent des pommes de terre en s'imaginant qu'ils récolteront des truffes.

VI

Commencemens du demi-monde.

Les hautes coquines prennent le pas, — le pas des déesses.

La Carte du Tendre pour les filles galantes n'était pas bien dessinée sous le roi citoyen, qui donnait tous les jours aux Tuileries la représentation des bonnes

mœurs. Louis-Philippe fut plus encore un père de famille qu'un roi de France, car il n'eut que des quarts d'heure de roi, tandis qu'il fut à toute heure père de famille. Les courtisanes ne se risquaient pas encore en pleine lumière ; elles n'avaient pas comme aujourd'hui leur état civil et leur place au soleil. On ne les voyait ni à l'Opéra ni à la Comédie-Française. Elles se cachaient dans les baignoires des petits théâtres, elles ne prenaient pas le haut du pavé pour aller au Bois, où, d'ailleurs, on ne les voyait presque jamais. Quand celle qu'on appelait la femme brune fit monter Ponsard dans son landau attelé à la daumont, ce fut tout un scandale. Ponsard était effaré. La belle Mathilde n'en dévora pas moins les droits d'auteur de *Lucrèce;* elle appelait cela déprovincialiser Ponsard. Depuis elle est morte en Dieu sous les bénédictions de l'archevêque de Lyon, au tems même où mourait Ponsard sous les bénédictions de Jules Janin dont il était l'hôte à Passy. Il y avait encore celles qu'on appelait la Joconde, Esther Guimond, Andréa, la Colombe, Mogador, Salade-à-la-russe, toutes plus ou moins panachées de comédiennes légères, comme Alice Ozi : le théâtre était un baptême qui les sauvait du péché originel. Aussi toutes les filles voulaient-elles être filles de théâtre. Mais ce monde-là était un bien petit monde, dont un Malte-Brun aurait dédaigné de faire la géographie, — parce qu'il n'y avait point de province — : à peine ces demoiselles émergeaient-elles par delà Notre-Dame-des-Lorettes. Le demi-monde n'était pas créé, parce qu'alors les femmes tombées de l'aristocratie tenaient toujours les filles à distance. Peu à peu, pour s'amuser ou parce qu'un amant était le trait d'union, on vit le miracle de la confusion. Les unes et

les autres firent un pas de plus et se donnèrent le baiser de Judas.

Cette confusion des coquines et des femmes bien nées, des marquises et des comédiennes fut une révolution dans les mœurs beaucoup plus grave qu'on ne l'imaginait : la création du demi-monde fut la fin d'un monde.

Les douairières et les duchesses, les femmes démodées et les femmes à la mode eurent beau battre le rappel, leurs salons se dépeuplèrent rapidement. On ne trouva plus que les futurs académiciens et les futurs diplomates pour s'attarder dans le haut monde, parce qu'on s'y ennuyait avant la comédie du monde où l'on s'ennuie.

*
* *

Les mondaines et les demi-mondaines ont commencé à se coudoyer dans les bals de charité et aux courses de chevaux. A première vue, c'étaient les mêmes femmes, habillées par les mêmes couturières, avec cette nuance que les demi-mondaines avaient plus de « chic » que les mondaines. Le mot chic est de ce tems-là, du moins chez les femmes, puisqu'il existait dans le dictionnaire des artistes.

Le prince Radziwill me rappelait hier, dans un dîner chez Mlle Phryné, une aventure de courses où nous en vîmes de belles. A une de ces grandes fêtes sur le turf, donnée par le Jockey-Club, les femmes du monde furent suffoquées de voir ces demoiselles monter gaillardement dans les tribunes réservées et prendre cavalièrement le bras de ces messieurs ; c'était un 89 dans les mœurs ; la canaille féminine ouvrait ses États généraux.

Les grandes dames, celles surtout dont parle Bran-

tôme, envoyèrent leur maître de cérémonies déclarer à ces demoiselles qu'elles n'avaient pas droit au chapitre. Esther Guimond répondit qu'elle était là par la volonté de ces messieurs et qu'elle ne s'en irait que par la force des baïonnettes. Elle ne dit pas au maître des cérémonies selon la légende de Mirabeau : « Va dire à ton maitre », elle dit : « Va dire à ta maîtresse. »

Le mot porta, car elle parlait à l'amant d'une « très honneste dame. » On voulut apaiser Esther Guimond, qui criait trop haut; mais elle n'avait peur de rien. « Si je ne suis pas du monde de ces dames, je suis du monde de ces messieurs. » Pour le retour des courses, elle donna un louis à son cocher, pour qu'il marchât de pair et compagnie avec le cocher de la comtesse de Courval. Dans le landau de la comtesse se trouvaient trois autres très honnestes dames, la comtesse Le Hon, entre autres, qui n'avait pu retrouver ni sa calèche, ni ses gens.

Esther Guimond ne trônait pas dans un landau, elle avait une petite victoria, où elle étalait ses jupes provocantes, en compagnie de deux hautes coquines, celle qu'on surnommait la Madone (?) et celle qu'on surnommait la Joconde. Il y a un charmant sonnet de Théophile Gautier sur ces deux jolies drôlesses. Naturellement, si Esther Guimond voulait accompagner la comtesse de Courval, ce n'était pas pour lui jeter des fleurs : elle improvisa tout le long du chemin, sur l'air de *La Rifla*, une chanson en trente-six couplets, qui était un chef-d'œuvre d'impertinences et de rimes cavalières. Tout Paris la chanta le lendemain, cette chanson qui fut répandue un peu partout par ces messieurs, comme par ces demoiselles. Tout le monde y jetait son grain de sel et de poivre, sel gaulois et poivre de Cayenne.

« Et voilà, disait gaiement Esther Guimond, comment j'ai fait mon entrée dans le monde. »

Comme ceci se passa sous un roi vertueux et familial, dans une période où le romantisme avait avivé tous les beaux sentimens, cet enfant terrible, qui s'appelle Paris, prit la coquine sous sa protection. Cette femme, qui n'était pas jolie, qui n'avait ni charme ni grâce, devint la coqueluche de la jeunesse dorée, tout simplement parce qu'elle était forte en gueule, — et pas bégueule, — comme dit la chanson. On la rencontra jusque dans les soupers diplomatiques ; il lui arriva de faire la pluie et le beau temps dans l'arrière-politique, parce qu'elle voyait tous les hommes d'État.

Quand Louis XIV tentait une aventure, il demandait : « Qu'en pense Ninon ? » L'austère Guizot demanda plus d'une fois à Esther Guimond ce qu'elle pensait de ceci ou de cela, mais surtout des hommes du pouvoir et des hommes qui aspiraient au pouvoir. Souvent il ne lui fallait qu'un trait pour peindre une figure. Si on publie ses Mémoires, on trouvera beaucoup de caquetages et de rabâchages, mais on trouvera aussi quelques pages à conserver pour l'histoire intime du XIX[e] siècle. Il faudrait surtout publier sa correspondance, mais où la retrouver ? On lui a dérobé, à l'heure de sa mort, toutes les lettres curieuses qui lui ont été adressées. Elle avait sur son lit funéraire deux oreillers, un pour dormir et un pour rêver : l'oreiller pour rêver était tout plein de lettres de ses amis. Elle nous avait dit un jour, à Roqueplan et à moi : « Croiriez-vous que j'ai huit cents lettres de Girardin et qu'il refuse de me les acheter ! » On sait que c'était son habitude de vendre directement les autographes. Elle a fait école. Combien de femmes

qui échangent, contre des billets de banque, des billets qu'on leur écrit dans une heure de passion. « Veux-tu me racheter tes lettres ? » est un mot bien connu aujourd'hui.

*
* *

Lola Montès avait montré le chemin aux coquines.

Cette héroïne de théâtre, armée de sa cravache légendaire, est allée, à travers mille et une frasques, conquérir le roi de Bavière. A peine sur le trône, sa faveur se consolide. La reine détrônée lui témoigne de l'amitié; elle lui confère l'ordre de Sainte-Thérèse, elle l'appelle « ma chère comtesse », elle l'admet dans son intimité. Aussi les dames de la cour croient-elles de leur devoir de se rapprocher de la favorite, qui voit tout le monde à ses pieds. Le luxe de Lola Montès passe les bornes de toute folie. Mais elle brise dans ses royales mains sa cheminée en porcelaine de Sèvres peinte par les premiers artistes; brisés aussi sa toilette en vieux saxe, ses meubles Louis XV, recouverts en brocatelle d'argent avec fils d'or. Ce conte fantastique est à sa dernière page. Le roi de Bohême, — je me trompe, — le roi de Bavière s'est réveillé de son rêve. Lola nous revient comtesse avec les diamans de la couronne, — de sa couronne.

On assure qu'elle avait d'abord pensé à faire graver une cravache sur son blason, car elle a fait la plupart de ses conquêtes et enlevé sa position à la pointe de la cravache qui a été un sceptre et qui n'est plus qu'une cravache.

Il y a longtemps que cette fameuse cravache s'est illustrée.

Lola bâtit un petit palais à Beaujon. Elle m'a demandé s'il pouvait s'appeler le *palais royal*. — « Madame, appelez-le plutôt le *palais des mille et une nuits*. — Eh bien, Monsieur, je vous offre pour rien la mille et deuxième. »

Lola Montès a continué à jouer à la Diana Vernon et à la duchesse de Polignac, cultivant l'amour de la danse et la danse de l'amour, tombant de théâtre en théâtre. Mais c'était écrit. Après bien d'autres frasques, elle s'en est allée mourir de faim à New-York, dans le taudis d'une odieuse femme qui la rouait de coups de cravache, — sa cravache, — quand elle ne voulait pas « travailler ».

*
* *

La jolie Marie Duplessis aura aussi sa légende. Elle a dejà ses poëtes et ses romanciers. On la surnomme la *Dame aux camélias*, non parce qu'elle en portait un à sa boutonnière comme Lautour-Mezeray et Gilbert de Voisins, mais parce qu'un amoureux platonique l'emprisonnait dans une forteresse de camélias. Tous les matins, on en jetait des brassees par les fenêtres de son entresol du boulevard des Capucines. Cette jolie créature n'était pas belle ; cette comédienne d'aventures jouait mal la comédie ; cette fille d'esprit ne disait que des bêtises ; mais avec tout cela ou sans tout cela, elle arriva à la renommée à force de charme. Quand on était avec elle, on n'avait pas envie de s'en aller. Et puis elle a eu l'art de choisir son monde. « Dis-moi le nom de tes amans, je te dirai qui tu es. » Demandez plutôt à Alexandre Dumas deuxieme du nom ! Sait-il que sa dame aux camélias a éte une petite paysanne normande vendue

par sa famille à des saltimbanques ? Ce fut là le Conservatoire où elle trouva ses premiers maîtres.

La *Dame aux camélias* a eu son salon quand ses pareilles n'avaient qu'un cabinet de toilette.

Ce n'est pas tout : Alexandre Dumas en a fait deux fois une sainte du calendrier des coquines.

*
* *

Quand cette jolie fille est partie pour l'autre monde, les anges n'ont eu qu'à bien se tenir !

Qui n'a vu Maria, la belle courtisane,
Assise sur sa couche, et les cheveux flottans,
Le front plus pâle encor qu'une fleur de liane,
Ses lèvres de chair rouge et ses yeux éclatans,
Larges perles d'azur sous un flot diaphane,
Et son beau cou de cygne et ses seins irritans.

Intrépide amazone, ah ! qu'elle était donc belle
Au Bois caracolant ! La poussière volait
Au ciel ! chaque caillou devenait étincelle !
Le vent est moins léger, moins prompte l'hirondelle.
C'était, sous la feuillée, une ombre qui sifflait.
O Marie, où vas-tu fouler le serpolet ?

Ah ! si vous l'aviez eue, à vos genoux posée,
Semant de roses-thé son canapé soyeux !
Si vous aviez senti sa main blanche irisée
Dans vos cheveux ! J'ai vu le ciel dans ses beaux yeux
Quand son baiser savant, la flamme et la rosée,
Eut noyé mes ennuis par les songes joyeux !

Ces strophes ne sont pas d'Alfred de Musset ni de Dumas II. Elles sont d'un amoureux anonyme qui a signé *Un Camélia*.

La *Dame aux camélias* n'était certes pas la plus jolie, ni la plus diabolique, ni la plus romanesque des courtisanes de son tems. Que nous en avons connu de ces capiteuses qui accentuaient leur magie par le piment des cruautés et des trahisons ! — les vraies armes de la femme. — Beaucoup, comme Marie Duplessis, sont mortes de cette folle vie, à peine saluées d'un *in pace* silencieux, suivies sur le chemin du cimetière par quelques amies à peine en deuil, qui, pour ne pas en perdre l'habitude, jouaient de la prunelle quand passait un dandy.

Je ne parle ici ni des ramassées de la barrière, ni des panadées, ni des mafflues de Saint-Lazare, que les Parisiens de la décadence ont métamorphosées en filles galantes, mais de ces jolies créatures pas trop mal nées, qu'une première chute a jetées dans la mauvaise vie pour y mourir après souper, comme elles seraient mortes à la peine, les pauvres petites, à raison de trente sous par jour devant une tapisserie ou un coloriage.

Combien de moissons amoureuses fauchées toutes vertes par *la cruelle qu'elle est*. Que de roses fanées dans le campo-santo de ma première jeunesse ! Combien de chansons joyeuses que je ne chante plus sinon sur la psalmodie du *De profundis !*

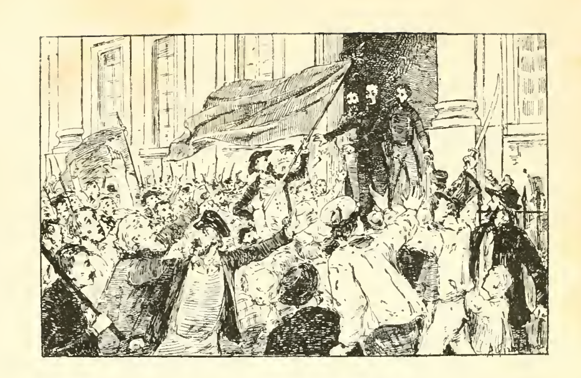
J'ai vu tout passer : les dieux, les rois, les beaux et les belles, toute la ménagerie. J'ai vu passer le bœuf gras, il ne passera plus. J'ai vu passer la descente de la Courtille : Ci-gît le carnaval. J'ai vu passer la mode à Longchams : *Requiescat in pace !*

Mais ce qui n'a pas encore passé, c'est le carnaval de la liberté.

Après tout, j'aimais mieux la gaieté des vendanges de Bourgogne. On dansait sur les tables, on roulait sous les tables. Mais tout a passé, tout est passé ! Le comte Germain, ce pair de France que les filles appelaient mon cousin Germain ; Gilbert de Voisins qui ne savait jamais s'il avait épousé la Taglioni ; d'Alton-Shée qui dansait la carmagnole ; Roqueplan qui haranguait le peuple sous le masque de *Figaro;* le prince de Belgiojoso qui changeait tous les jours de princesse ; Romieu qui bourdonnait comme un hanneton. Je me suis vu passer moi-même, et je me demande si je rêve par delà le tombeau en disant avec le psalmiste : *Quoniam iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum.*

Mais je suis encore de ce monde grâce à la poésie qui me fait croire à l'éternelle jeunesse.





LIVRE XI

LA RÉVOLUTION DE 1848

I

1848-1849.

Le 24 février, je passai le pont de la Concorde, après avoir vu tomber la régence à la Chambre des députés. Il me semblait que j'allais saluer une royauté au seuil de l'exil. Mais tout le monde était parti. Alexandre Dumas, qui, sans autre mandat que celui de la force des choses, avait voté la déchéance le sabre à la main, croyant comme tant d'autres à la terre promise, rejoignait son bataillon de Saint-Germain, qu'il fallait plutôt appeler le bataillon de Monte-Cristo. Il était confus d'une victoire si pacifique; d'Artagnan eût voulu batailler un peu. J'entrai dans les Tuileries, en fort mauvaise compagnie, pour regarder de plus près cette tyrannie tout ensanglantée qui s'appelle la Révolution.

Je n'avais pas peur du lendemain, parce que j'avais vu Lamartine prendre le pas de l'archange pour conduire les révolutionnaires à l'Hôtel de ville. Et ainsi, j'allais devant moi, curieux et attristé comme si j'assistais à des funérailles, quoique j'entendisse tout autour de moi les cris de joie de la jeune France parisienne. Je fus surpris de voir si peu de monde dans ce palais abandonné; c'est que les vainqueurs et les ambitieux couraient à l'Hôtel de ville. Par un sentiment de respect, je ne voulais pas monter cet escalier qui me rappelait les jours de fête. Mais un ami m'entraîna jusqu'à la salle du Trône. Là nous vîmes un spectacle tout à fait inattendu.

Il y avait un roi sur le trône. Ce roi, c'était un petit Savoyard qui riait à toutes dents et qui disait dans son éclat de gaieté : « Ah ! comme je m'amuse ! » Je rencontrai à ce moment le comte et le vicomte de La Ferrière, entraînés comme moi, sans le vouloir, devant cette scène de Shakespeare. « Le roi est mort. Vive le roi ! s'écria le comte. — Oui, lui dis-je; mais si on condamnait ce Savoyard à rester longtemps le roi, il demanderait bien vite sa marmotte et sa vielle. »

Nous n'étions pas là depuis cinq minutes, que le palais fut envahi. Des hommes et des femmes de tous les ordres, soulevés comme les vagues à tous les degrés de l'escalier, déferlaient à grand bruit dans les salons : ce qui nous submergea. Alors commença le sac des Tuileries. Les coquins firent main basse sur tout ce qui se trouvait à leur portée. Mais voilà qu'un élève de l'École polytechnique monte à son tour sur le trône et fait une conférence très éloquente sur les devoirs du citoyen. Celui qui parlait était un prince, et ce prince

était le prince de Polignac, fils du ministre des ordonnances de 1830*. Il n'eut pas plus tôt parlé, qu'on se jeta violemment sur les maraudeurs et qu'on écrivit sur les murs ce mané-thécel-pharès : « Mort aux voleurs ! » Les coquins se contentèrent de jeter tout par les fenêtres, — espérant bien d'ailleurs pouvoir ramasser quelque chose.

II

Toutes les révolutions sont filles de la première, comme la philosophie du xviii[e] siècle était la fille de la Renaissance. Ce que celle-ci avait fait pour les arts celle-là le fit pour la science des idées ; le même mouvement qui entraînait Michel-Ange emporta plus tard les penseurs eux-mêmes vers le naturalisme. Le xvii[e] siècle, si grand qu'il fut, n'avait vu les beautés du monde extérieur qu'à travers le voile de l'antiquité païenne. D'un autre côté les idées religieuses avaient empêché les chercheurs de fixer la magie de l'univers ; l'Église, qui de tout tems a condamné les spectateurs, avait jeté son interdit sur le théâtre même du Créateur. Il fallait un renouvellement d'idées pour que l'homme osât contempler la magnificence de la nature et prendre sa part du festin de la vie. La philosophie amena une nouvelle phase sociale.

Cette époque mémorable fut une des époques de la nature. Aussi elle eut Buffon pour révélateur.

* Celui-là qui devint un capitaine d'artillerie et qui fit une princesse de la fille de Mirès.

Voltaire, Diderot, d'Alembert, toute l'encyclopédie, armèrent la nature contre Dieu. Ce fut un autre combat des géants qui amena la Révolution.

Il y a des heures fatales. Le doigt de Dieu se montre dans les grands jours. Les rois et les peuples ont le vertige providentiel. Ces jours-là tout le monde est le maître, hormis la raison. Ce fut ce qui arriva le 24 février 1848. Il y avait deux gouvernemens aux Tuileries, un gouvernement à la Chambre des députés représenté par Lamartine, un gouvernement au journal *La Réforme* représenté par Marrast, Louis Blanc et Flocon. Enfin, un gouvernement dans l'insurrection représenté par Sobrier. Le peuple avait déjà quatre tyrans au lieu d'un. En ces momens terribles toute la force est du côté de ceux qui attaquent: ceux qui se défendent ne peuvent soulever leur épée. Le matin nous rencontrâmes, mon père et moi, le maréchal Bugeaud sur le quai d'Orsay; il était à cheval, mais son cheval le conduisait, car il ne savait où aller; nous le saluâmes hautement pour protester contre les clameurs de ceux qui déshonoraient la France et la langue française. Mon père, qui aimait le roi, dit au maréchal : « Vous n'avez donc plus un régiment ! » Le maréchal répondit : « J'aurais toute l'armée que je ne pourrais rien faire. » Il y a des heures fatales !

III

Royer-Collard disait pour peindre Lamartine : « Quand il vient de parler à la tribune, on a cru entendre le bon Dieu, tant il a la foi dans ce qu'il dit.

Je ne le félicite pas, tant j'ai peur qu'il ne me dise à l'oreille : « Entre nous, ce n'est pas étonnant, car je suis « le Père éternel. »

Dans les grands jours, Lamartine, en effet, n'était pas bien sûr de n'être pas Dieu, ou tout au moins l'ambassadeur extraordinaire de Dieu, — ambassadeur en vers et en prose. — Dieu lui-même eût-il mieux parlé? Aussi quel rayonnement autour de lui! Vers 1846 et 1847, tout le monde courait se jeter dans ses bras. Amphion élevait des villes sous le charme de son violon, Lamartine fit une révolution en jouant de la lyre. Jamais révolution ne fut et ne sera plus belle à son aurore. Comme Moïse, le grand poëte montrait la terre promise aux plus aveugles. C'eût été très beau, si toutes les ombres de 1793, Jacobins et Septembriseurs, ne fussent venues se jeter à la traverse; mais c'est la faute à Lamartine qui, sans le vouloir, en écrivant l'*Histoire des Girondins*, a chanté l'apothéose des Montagnards.

La révolution de 1848 restera à l'actif ou au passif de Lamartine. C'est son œuvre inconsciente. Il la voulait et ne la voulait pas. Il entr'ouvrit la porte du pouvoir : tout y passa, le roi pour s'en aller, le peuple pour jeter le trône par la fenêtre.

Qui fut bien étonné? c'est Lamartine lui-même; il était dieu, il lui fallut redevenir homme pour déchirer le drapeau rouge et pour se faire tribun. Il fut cruellement puni d'avoir voulu redescendre, car il ne remonta plus. Le jour où l'on cria dans la rue : Vive Lamartine! la renommée radieuse écrivit sous les pieds du grand homme : Ci-gît Lamartine! C'est la punition de tous ceux qui sont grands et qui se font petits.

L'homme s'agite, le hasard le mène. C'est le cheval

qui nous conduit droit au but ou nous jette dans une fondrière. Le 24 février Lamartine va à la Chambre des députés pour proclamer la régence par un discours *appris par cœur*, tant c'était une œuvre de cœur, mais il est vaincu par sa raison. Il devait dire au comte de Paris : « Levez-vous ! allez régner ! La nation n'hérite pas des veuves et des orphelins. Les ministres de votre aïeul ont dilapidé votre héritage, le peuple vous adopte, il sera lui-même votre aïeul. Vous n'aviez qu'un prince pour tuteur, vous aurez une nation. » Belles paroles d'un poëte ! Mais voilà qu'en montant à la tribune une voix crie en lui : « Vive la République ! » Il sacrifie la mère, l'enfant et ses phrases toutes faites pour crier : Vive la République ! Une heure après qu'eût-il dit et qu'eût-il fait ?

Nul n'est maître des destinées d'une nation. Tout obéit à la force des choses.

Il n'y avait plus que la branche « cadette » au tronc du vieil arbre de la monarchie ; il a suffi d'une bourrasque pour casser la branche.

IV

Tout le monde a battu des mains, tout le monde est content, parce que c'est un changement de spectacle. Il y avait trop longtems que M. Guizot jouait tout seul : on a sifflé la pièce.

La nouvelle comédie promet d'être amusante, mais on demande une autre distribution des rôles.

Alea jacta est ! Nous avons changé l'affiche, la Répu-

blique va nous donner quelques représentations imprévues.

La pièce a fort réussi à la première représentation, Lamartine, le premier grand rôle, a joué le républicain en grand seigneur, mais avec beaucoup de passion. On craignait les sifflets, il n'y a eu que des applaudissemens. On a demandé l'auteur de la pièce. Le tribun Ledru-Rollin, un Danton moins convaincu, a nommé : M. *Tout le monde.* Il aurait mieux fait de nommer : *Le hasard.*

Parmi les acteurs il y a trop de comparses ; il faut dire que c'est une œuvre improvisée et que personne ne savait bien son rôle. Ce qui est hors de doute, c'est que le public est enthousiaste. J'oubliais de dire que le titre de la pièce est : *La Terre promise.*

Ce n'est pourtant pas la terre promise pour Alfred de Musset si j'en crois ce décret qui a tué à moitié la République :

COMITÉ EXÉCUTIF. — RÉPUBLIQUE DES LETTRES.

Palais du Luxembourg, ce 12 juin, à midi et demi : Nous conformant à la parole de Platon : « Chassons les poëtes de la république », M. Alfred de Musset, conservateur à la bibliothèque du ministère de l'intérieur, est admis à faire valoir ses droits à s'en aller.

En vertu de notre décret, en date du 22 février : *Ote-toi de là que je m'y mette,* un grand citoyen, rédacteur de la *Réforme*, est autorisé à prendre les trois mille francs que touchait M. Alfred de Musset.

ARAGO. — MARIE. — MARRAST. — LEDRU-ROLLIN. — LAMARTINE. (O Lamartine, où es-tu ?)

Si beaucoup de décrets pareils sont signés par ces grands citoyens, je dirai que j'aime encore mieux les décrets de la Providence.

V

Trois causes de la révolution de février : la première c'est que le prestige royal s'était effacé sous le prestige de l'argent. On s'occupa de faire fortune et on laissa faire; on ne défendit pas sa maison sous prétexte qu'on bâtissait un hôtel. Et puis maître Odilon se drapait dans sa majesté en disant que les idées ne passaient plus : maître Prudhomme est pour les idées.

La seconde cause fut l'ambition de M. Duchâtel qui désarma et désagrégea le ministère pour devenir premier ministre : il y avait trop longtems qu'il entendait dire : l'austère Guizot. « Les premiers rôles n'ont jamais peur des seconds rôles, ils n'ont pourtant pas de plus sérieux ennemis. »

La troisième cause fut l'*Histoire des Girondins* de Lamartine. Il mit à la mode les Montagnards et donna l'idée de continuer l'histoire *.

Il y a peut-être bien aussi une quatrième cause. Le roi Louis-Philippe disait : « Charles X fut renversé pour avoir violé la Charte. Tant pis si je suis renversé pour

* Et puis il avait dit : « La France s'ennuie. » Aujourd'hui on dirait : « La France s'embête. » C'est la loi de la civilisation. Le monde marche.

Et puis on ne riait plus : le génie du peuple français c'est de rire à ses momens perdus. Il chante, mais il paye Il paye, mais il chante. Encore faut-il lui donner l'air de la chanson.

ne pas vouloir la violer. » Or, il n'avait plus la force de la violer ni de la défendre.

Pourquoi Louis-Philippe I[er] n'a-t-il pas relu l'histoire de Charles-Quint ? Son grand âge lui prescrivait d'abdiquer. Nous aurions aujourd'hui. s'il eût fait cela il y a un an ou deux, la régence toute pacifique du duc de Nemours ou de la duchesse d'Orléans. Le duc de Nemours eût incliné à droite, la duchesse d'Orléans à gauche, mais tout irait sans doute pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Tout s'était attristé pour la vieillesse du roi ; l'année 1848 s'annonça par un deuil de cour, par un deuil de cœur : Louis-Philippe perdit sa sœur, M[me] Adélaïde, qui était à elle seule un conseil de ministres. La reine était la consolatrice, la sœur était la lumière.

On a regretté, non sans raison, que les fils du roi fussent toujours éloignés ; il est beau de courir les mers et de tenir tête à l'ennemi ; mais l'ennemi est quelquefois plus dangereux dans la maison que dehors. En 1848, après la soumission d'Abd-el-Kader, l'ennemi était à Paris et non en Afrique. Comme disait le roi : « L'ennemi c'est l'étudiant, le journaliste et le café. »

L'histoire des dix-huit années du roi citoyen ne sera pas volumineuse si on ne fait une place aux infiniment petits. La littérature et les arts dominent de très haut la politique. Les hommes d'État du gouvernement de Juillet se sont bien plus préoccupés de l'éloquence de la tribune que de l'éloquence des événemens. Point un pas en avant. Ils se croyaient dans le tourbillon des grandes choses, mais ils voyaient l'océan dans un verre d'eau. Les plus impatiens du mouvement n'avançaient que comme les chevaux du cirque. Ils croyaient avoir couru beaucoup,

quand ils n'avaient fait que le tour du roi et d'eux-mêmes. Doctrinaires orgueilleux, ils n'aimaient le pouvoir que pour le pouvoir. Tout ce qu'on peut dire à leur éloge c'est que la France, pendant dix-huit ans, a été semblable à ces nations qui vivent heureuses parce qu'elles n'ont pas d'histoire. En effet, à cela près de quelques émeutes sanglantes à Paris et de quelques aventures glorieuses en Algérie, la France a vécu pacifiquement dans l'amour des arts et des lettres, sans trop s'inquiéter des vaines disputes de la tribune. Que ce fût Thiers ou Broglie, Molé ou Guizot qui conduisît « le char de l'État », c'était toujours la même pensée : l'art de ne pas verser en route, sauf à conduire la France à l'abyme. Ces grands politiques n'ont jamais prévu le lendemain par la veille. Et pourtant c'était tous plus ou moins des historiens.

Lamartine comme Chateaubriand aurait pu être le pacificateur des révolutions quand le pouvoir lui échut; mais il avait pour la France un amour platonique. Quand il lui fallut la dompter comme une femme en révolte, ce poëte pasteur des peuples, comme dans l'antiquité, pouvait prendre le pouvoir et se faire proclamer président de la République, consul à vie, empereur, car alors la vraie France était lamartinienne. Il laissa échapper l'occasion. Il avait l'énergie du bien, mais pour devenir maitre des hommes, il faut l'énergie du bien et du mal. N'est-ce pas M. de Talleyrand qui a dit : « En politique l'honneur et la vertu ne sont que des fantômes ? »

Le roi Louis-Philippe était un sceptique qui ne répandait pas la foi autour de lui. Homme de bonne volonté, il lui manquait le sentiment de l'idéal. Pendant

toute sa période, les poëtes, les romanciers, les philosophes, les artistes occupèrent les esprits; ce fut un autre État dans l'État, mais le jour où Lamartine s'écria: « La France s'ennuie », ce fut le cri de la fin. Et l'homme le plus étonné, ç'a été le roi quand il s'aperçut que ce trône qu'il avait cru rebâtir en ciment romain s'écroula au premier choc. C'est que la garde ne veillait plus aux barrières du Louvre. Le roi, qui ne croyait à rien, ne trouva ni Dieu, ni l'armée, ni l'opinion pour le défendre. Il avait fait son tems, sa comédie était jouée, il fallait changer de spectacle.

Le roi avait beaucoup aimé sa famille : sa famille resta debout, fière et brave, mais sa dynastie fit naufrage dans cette tempête imprévue. Quand l'histoire traverse ces dix-huit années, elle ne s'incline avec sympathie que devant cette famille très royale; elle demande compte aux ministres du tems qu'ils ont perdu et du bruit qu'ils ont fait. A la fin, la France s'est ennuyée. Elle s'est même ennuyée au commencement. Quand on ouvre *l'Histoire de dix ans*, on est forcé de convenir que sans les émeutes, sans les duels oratoires des rhétoriciens, ce règne serait déjà dans la fosse commune. C'est que la grande déesse moderne qui s'appelle l'Humanité eut beau frapper à toutes les portes des Tuileries, des ministères, des pairs de France et des députés de la bourgeoisie, on ne lui reconnut pas droit de cité. Elle était à peine accueillie dans les journaux qui sonnaient le tocsin. Esquiros me disait : « Comme il fait froid dans ces assemblées où le cœur ne bat jamais pour le Bonhomme Misère. » Et il écrivait *l'Évangile du peuple*, un livre bien plus fraternel que *les Paroles d'un croyant* de Lamennais.

La grande préoccupation de tous les souverains, ce

n'est pas de penser à la France qui souffre, c'est de se faire une figure pour « épater les nations étrangères ». Ce sont toujours des enfans qui jouent aux soldats tout en jouant au plus malin. Mais le plus malin, c'est toujours le peuple qui chante et qui paye, qui prend le pouvoir pour s'amuser un jour — et qui passe la main — à un autre despote, quel que soit son titre, parce que le mot pouvoir se traduit par le mot despotisme — avec le mirage de la Terre promise.

VI

Nous avons un Directoire. Nous sommes heureux de constater que, plagiat pour plagiat, il vaut mieux se copier soi-même que de copier les autres. Nous ne voulons pas, — au point de vue de l'art, au point de vue le plus élevé d'une grande nation, — de la République des États-Unis, qui compte à peine un philosophe, un littérateur et un peintre Nous ne désespérons pas encore de l'art en France avec Lamartine, Ledru-Rollin-Sand et Arago. Les autres directeurs, Crémieux, Pagès, Marie, représentent le parti modéré, c'est-à-dire ceux qui n'aiment ni les peintres, ni les gens de lettres. Lamartine a beau renier son passé, il pardonnera à la poésie. Ledru-Rollin aime les artistes et achète des tableaux; Arago n'oubliera jamais que la science est sœur de la philosophie : d'ailleurs ses voyages dans le ciel lui ont laissé des souve

Ce Directoire n'est encore, il est vrai, qu'un gouvernement provisoire, mais tout n'est-il pas provisoire ici-bas ? Il y a quelque mille ans que le monde va ainsi;

le déluge ne l'a pas corrigé. Admettons donc que *provisoirement* est un adverbe républicain.

Lamartine, Ledru-Rollin et Arago ont transporté le gouvernement à l'Élysée-Bourbon, où ils se sont installés. Les autres seigneurs habitent le petit Luxembourg. Le pouvoir est partagé par le fleuve. Le côté gauche est sur la rive droite et le côté droit sur la rive gauche. Toujours des antithèses !

M. Armand Marrast demeure maire de Paris, M. Louis Blanc se retire sur son trépied, et M. Albert a repris la lime — pour se faire les ongles. On est ingrat pour M. Louis Blanc. On l'accuse d'avoir désorganisé le travail. Est-ce que le travail existait le 25 février ! Nous croyons que M. Louis Blanc, en berçant les ouvriers de rêves généreux, les a calmés dans leur misère. Les bourgeois le poursuivent de leurs clameurs : il a sauvé les bourgeois.

VII

La fête du Champ de Mars n'est qu'une copie effacée des fêtes de la Convention, lesquelles étaient quelque peu renouvelées des Grecs et des Romains. Nous avons bien de la peine en France à nous délivrer de la tragédie. Quand elle n'est plus sur le théâtre, elle est dans la rue. Il faut dire que dans toutes ces tragédies en action il y a un peu de comédie. Tout est dans tout, comme disent les apôtres de Saint-Simon. Nous remarquons sans surprise que les délégués de la littérature et des arts sont placés dans le cortège entre les légions étrangères et les vétérans de la grande

armée. Le char n'est pas traîné par des bœufs aux cornes dorées, mais par seize chevaux de labour. Le char est rustique comme une chanson de Pierre Dupont. Il porte un chêne, un laurier, un olivier, symboles connus de force, de gloire et d'abondance. Nous saluons surtout la charrue couronnée de fleurs et d'épis. Pourquoi trois belles filles ne sont-elles pas là pour symboliser les trois vertus républicaines ? Si nous n'avons pas l'expression de l'art dans les fêtes nationales, ayons au moins un art vivant. Le soleil qui nous sourit ne permet-il pas aux créations du grand artiste qu'on appelait, il n'y a pas longtems, le gentilhomme d'en haut, de nous apparaître vêtues de l'air du tems dans la chaste nudité de l'âge d'or ou dans le poétique laisser-aller du Directoire ? Que les Vertus républicaines s'habillent d'un serpent au pied comme la belle fille de marbre de Clésinger ou comme les inoubliables Notre-Dame des Victoires et Notre-Dame de Thermidor !

Parlera-t-on encore de *monsieur* Guizot et de *monsieur* Thiers ? Car on en parlait autant que de *monsieur* de Voltaire. Thiers a déjà dit : « Petit bonhomme vit encore. »

Ces deux ennemis, sans le savoir, du roi citoyen, étaient les hommes les plus opposés. Un seul mot les peint. Thiers n'a d'éloquence qu'en attaquant, c'est le génie de l'opposition. Guizot n'a de force qu'en défendant, c'est le génie du gouvernement. Tout leur esprit parlementaire a prouvé que le régime parlementaire n'est pas créé pour les races latines. Thiers et Guizot sont de la même taille, il leur manquera toujours quelques millimètres pour devenir de grands hommes, même de grands hommes d'État, mais ce ne sont pas

non plus de petits hommes d'État, puisqu'ils s'imposent tous les deux au même degré. Thiers prend des citadelles en montant à l'assaut, Guizot gagne des batailles en pleine campagne. Ils aimeraient beaucoup leur pays tous les deux, s'ils n'étaient dominés par l'amour du pouvoir.

VIII

Le duc de Nemours a donné le spectacle d'un galant homme de prince, qui n'a jamais cru que son règne fût de ce monde. On a dit, le jugeant par sa médaille, que c'était un Henri IV triste. Il a porté d'abord par pressentiment, ensuite par souvenir, le voile noir des royautés perdues. Lui seul, à la cour de son père, semblait croire que c'était là un prestige sans lendemain, parce que ce n'était pas un prestige de la veille. Le duc de Nemours croyait trop à l'histoire ancienne pour ne pas être effrayé par l'histoire moderne. Fut-ce pour cela que l'histoire moderne n'a pas projeté ses rayons sur cette noble figure? Qui sait! peut-être qu'en 1848, quand il conduisit la princesse Hélène à la Chambre des députés, il eût pu tout sauver avec une audace à la Henri IV? Il ne le voulut pas. Croyait-il que dans la justice du peuple il y a toujours, comme l'éclair qui passe, la justice de Dieu?

Était-il résigné ou ne daignait-il? *

Place de la Concorde, — ainsi nommée parce qu'on y a guillotiné un roi et son peuple, — le roi citoyen fut

* Le duc de Nemours fut la dernière expression du gouvernement de Juillet, puisqu'il s'était dévoué, lui régent de droit, à

arrêté dans sa fuite*, — car c'était bien une fuite, — par quelques curieux qui saluèrent cette majesté de l'exil. Il fixa alors de son regard désolé la place même où son père, Philippe-Égalité, était monté sur l'échafaud. Il vit rouler encore une fois à ses pieds cette tête rougie de son sang et rougie du sang de Louis XVI ! On put remarquer alors qu'il leva les yeux au ciel comme pour y déchiffrer l'énigme de tant de misères humaines.

Et la moralité des révolutions ?

C'est que les révolutionnaires restent toujours dans la république de Platon. Or, les amoureux platoniques ne font pas d'enfans.

La dictature seule est féconde, parce qu'elle n'est jamais l'anarchie ; elle peut créer le mal comme le bien, mais le mal la dévore. S'il y eut de grandes républiques, c'est qu'elles avaient Dieu ou le Génie à leur berceau. Dieu s'incarne toujours dans un homme ! Mais qu'importe le nom : royauté, empire, république. Le dernier mot n'est-il pas le bonheur des peuples ?

Le plus grand des révolutionnaires avant Jésus-Christ, j'ai nommé Moïse, conduisit son peuple à la Terre promise, parce qu'il descendit du Sinaï avec les tables de la Loi, sans convoquer les avocats de son tems pour voter une constitution.

faire proclamer la régence de la duchesse d'Orléans. Or, quand la destinée joue son jeu, il y a d'étranges coups de cartes : Le même navire qui conduisait en exil le duc de Nemours ramenait le lendemain le prince Louis-Napoléon Bonaparte.

* Qui donc a dit que le roi s'était enfui dans un vieux fiacre pour ne pas être reconnu ? Il est parti dans une des petites voitures de sa cour, un brougham dont on fit ce jour-là un char à bancs à cinq ou six places, à peu près comme les anciens coucous qui, les grands jours, emmenaient trois fois plus de monde qu'ils n'en pouvaient contenir

Je ne demande qu'une chose à la République, moi, citoyen de la république des arts et des lettres, c'est qu'elle soit l'expansion des arts et des lettres pour l'instruction future de ses enfans. La reine d'Angleterre a une cour ou plutôt une académie de beautés vivantes, parce qu'elle sait que la beauté crée la beauté. C'était la politique d'Athènes.

Que la République se fasse athénienne, qu'elle peuple toutes les places publiques par les statues des grands hommes qui ont fait la France. Il faut que l'avenue des Champs-Élysées soit une promenade et un livre ouvert. De chaque côté, après les chevaux de Coustou, élevons tout un monde de statues.

Les enfans apprendront l'histoire et deviendront des hommes en regardant les figures illustres qui sont encore à cette heure notre meilleur héritage : l'homme qui voit un grand homme devient meilleur.

IX

Un étrange convive au café de Paris

La Révolution de 1848, si bonne aux avocats, fut fatale aux hommes de lettres et aux artistes; la misère prit cette petite République dans la grande République. Vers le mois de juin, je n'avais plus un sou. J'avais vendu à cinq cents francs ma dernière action de la Banque de France. Les prix de rédaction dans les journaux étaient dérisoires. Girardin osait parler de deux sous la ligne; le docteur Véron, qui avait augmenté

son format de moitié, avait baissé ses prix de moitié. Comme je lui reprochais de couper en deux ses pièces de cent sous, il me dit : « Venez tous les jours dîner avec moi. » Mais je ne pouvais renverser la marmite chez moi, d'autant moins que j'avais plus d'amis que jamais. Cette traversée de la Révolution fut rude. J'étais pour un quart dans la propriété du journal *L'Artiste*. Or, c'était alors une propriété à titre onéreux. Heureusement, j'avais des tableaux : je vendis un Boucher, un Prud'hon et un Diaz à Anderson, un peintre anglais qui me donna dix mille francs pour passer la saison. Mauvaise saison! Je retournai à la Bourse où je jouai si mal, — ou si bien, — que je perdis bien vite les dix mille francs accompagnés de plusieurs autres. Quoique je ne fusse pas né joueur, je commençai à croire que je finirais mal. J'eus peur du jeu et je jurai de ne pas remettre les pieds dans le temple grec : on verra comment je tins mon serment.

Un fils m'était venu en pleine révolution. Ce fut la joie de la maison quand la maison croulait, mais la mère ne voyait que son fils, — et moi aussi.

Bien à regret, je conduisis à la campagne ma femme et mon enfant : deux adorations. Mon père, quoique la Révolution ne l'atteignît pas, ne m'aurait pas baillé vingt-cinq louis; mais la maison, grâce à Dieu, était toujours ouverte, bon cœur et bonne vie. Il me dit gentiment : « Toi aussi tu ferais mieux de rester avec nous. » Mais, en ce tems-là, je ne vivais qu'à Paris, pris tout à la fois par la fièvre politique et la fièvre littéraire. Je ne demeurai donc que quelques jours à Bruyères, en disant là-bas que j'étais un homme de ressource et que je n'avais pas peur du lendemain. Ce qui était vrai.

J'avais subi des fortunes bien diverses. Mon père était millionnaire; mais je n'avais naguères emporté de lui que sa malédiction. Après avoir quitté le métier de soldat pour le métier de poëte, je n'en étais pas devenu plus riche. Toutefois, après la traversée de la bohème, j'avais rencontré quelques bonnes fortunes, car il est écrit là-haut que ma vie aura tout côtoyé, depuis la misère dorée jusqu'aux palais bâtis sur le sable, avec les châteaux en Champagne pour horizon.

A mon retour à Paris, je me remis vaillamment au travail. Je donnai en même temps *Chamfort* à la *Revue des Deux-Mondes*, *la République de Platon* dans *L'Artiste*, des profils de comédiennes au *Constitutionnel* et *les Mains pleines de roses et pleines de sang* dans le journal de Karr, qui n'avait d'autre titre que le *Journal*. Charpentier publia alors dans sa bibliothèque : *Les Portraits du dix-huitième siècle*. En un mot, pour oublier les mésaventures de la Bourse, je travaillai depuis l'aurore jusqu'au couchant, passant du jeu de l'argent au jeu de l'esprit. J'avais congédié ma cuisinière; je déjeunais sommairement au café d'Orsay, où je trouvais toujours des amis, entre autres Gleyre et Ziem. Je dînais çà et là, le plus souvent au café de Paris, en compagnie de Roqueplan, La Chaise, Gilbert de Voisins, Daugny, Beauvoir, Heckereen, Malitourne, Véron, lequel, jouant au fermier général, payait souvent le dîner à ses rédacteurs gais, car il n'aimait pas les tristes.

Je connaissais le docteur Véron depuis la métamorphose du *Constitutionnel* en 1844. Il m'avait appelé en même tems que de Musset pour ce qu'il appelait, avec son impertinence théâtrale, — il se croyait toujours directeur de l'Opéra, — les intermèdes du *Juif errant*.

Eugène Sue était la grande pièce, nous n'étions que les ballets. J'avais écrit dans le *Constitutionnel* mes histoires de comédiennes. Le docteur m'estimait surtout en raison de mes rapports avec ces dames. Il aimait les femmes, mais vues des coulisses. Il appréciait les moralistes qui étudient l'éternel féminin dans les comédiennes. Je lui avais une vive reconnaissance parce qu'au temps où je n'avais pas le sou, il était venu à moi : « Combien voulez-vous par feuilleton ? — Cent francs, dis-je, c'est le prix que me donne Girardin. — Eh bien! je vous en donnerai deux cents. »

C'était en cette belle époque où les journaux étaient grands comme un éventail et les feuilletons grands comme la main. Le dirai-je, hélas! Le docteur oublia ce cri du cœur qui n'était qu'un cri de vanité. Huit jours après, quand il m'envoya le traité à signer, ce n'était plus que cent cinquante francs par feuilleton. Voilà l'homme.

Véron était bon prince, même pour ceux qui n'étaient pas ses amis. On voyait souvent venir au café de Paris, sur les huit heures du soir, un jeune homme qui avait l'air bien né, mais qui était coiffé d'un chapeau bossué expliquant pourquoi il dînait mal, car il dînait souvent d'une soupe et d'un verre d'eau. Comme il demandait toujours une croûte au pot, Malitourne prétendait que c'était un mauvais peintre. Il nous intéressait tous. « Pourquoi diable vient-il ici manger la croûte au pot ? — C'est dans l'horreur des gargotes. — Si j'osais, dit Véron, je l'inviterais à dîner avec nous. — Pourquoi pas? c'est une belle idée. » Là-dessus, j'allai droit au convive imprévu. Je le ramenai bientôt au milieu de nous, mais quoi qu'on pût lui dire, il s'obstina à ne manger

que sa croûte au pot; il montra beaucoup de douceur, mais beaucoup de fierté dans sa douceur. Dans la causerie, il mit son mot, çà et là, en lettré et en mondain. Il se leva bientôt, salua et sortit, non sans avoir donné au garçon ses vingt sous pour sa croûte au pot, car en ce tems-là c'était le prix. Il revint le lendemain, Véron lui envoya une coupe de vin de Champagne; il la but par politesse; mais, le surlendemain, il refusa la même coupe. « Qu'il aille au diable, dit Véron, ne parlons plus de lui. — Ou plutôt parlons-en, dit Roqueplan. Si vous voulez savoir mon opinion : c'est un ténor en détresse. — Non, dit Daugny, si celui-là a jamais chanté, c'est sur la harpe de M. de Lamartine. — Non, dit le docteur Malherbe, je crois l'avoir vu parier aux courses : c'est un joueur qui a tout perdu, même son lendemain. — Je vous dis que c'est un poëte, reprit Daugny, ne voyez-vous pas qu'il cherche ses rimes. »

Ce décavé me donna du courage par sa fierté, qui éclatait sur sa misère comme le soleil sur le fumier. Je voulais le secret de ce philosophe. « Il y a un moyen bien simple, dis-je, de savoir son histoire, c'est de la lui demander pour le *Constitutionnel*. — Eh bien, je vous charge de cette ambassade », me dit Véron. Une seconde fois, j'allai vers ce personnage mystérieux. A ma proposition, il répondit par un sourire amer : « Monsieur, je n'ai pas d'histoire. Il n'y a que Napoléon et César qui ont eu une histoire. — Tout homme a un roman à raconter, le roman de sa vie. — Le roman de ma vie ne m'appartient pas. — Vous avez donc donné votre âme au diable ? » Je m'en revins comme un ambassadeur qui a demandé ses papiers.

On ne songeait plus à celui que nous appelions le

Sphinx, quand, un jour, le maitre du café de Paris nous apprit que son étrange convive n'était plus au banquet de la vie : il s'était tiré un coup de pistolet dans le cœur au bois de Boulogne. Il y avait donc quelque chose là.

Véron voulut me condamner à écrire, pour l'hiver, le roman de celui qui n'avait pas voulu le conter. « Pour l'hiver ! Je n'aurai pas le courage de commencer, car en tems de révolution on n'écrit pas pour demain. »

Ma femme revenait à Paris, et j'étais au désespoir de ne pouvoir plus lui donner le superflu, — le superflu, ce pain des femmes ! — Plus j'allais et plus je voyais l'abyme, car je ne pouvais rompre avec mes belles habitudes de vivre sans compter.

Ce fut alors que Rachel, cette figure tragique, vint dans ma vie comme une riante image de la destinée.





LIVRE XII

UNE PAGE DU ROMAN COMIQUE

UN COUP D'ÉTAT A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

I

Pourquoi Mlle Rachel brisa son verre

La Comédie-Française était à sa septième année de vaches maigres.

Un soir, un homme mystérieux, tout en noir, se présenta chez moi pour me prier d'aller avec lui à l'Élysée. Quoique l'Élysée ne fût pas la préfecture de police, comme j'étais l'ami de Thoré et de Sobrier, comme je venais de sauver Esquiros du conseil de guerre, je m'imaginai que j'allais avoir maille à partir avec messieurs de la sûreté publique. « Qui est-ce qui me demande, et pourquoi me demande-t-on ? — Je ne sais pas », me répondit l'homme tout en noir. Et à

toutes mes questions il me répondit : « Je ne sais pas. »

J'étais fort occupé à clouer une tapisserie des Gobelins dans mon cabinet de travail. C'était alors tout ce qui me restait d'un luxe très passager. J'avais habité l'appartement de M. de Voltaire, mais, d'un seul coup de plume, un oncle, qui n'était pas un oncle d'Amérique, venait de me faire perdre un million et demi. C'était l'adieu du Parthe. Il était mort sur cette mauvaise action*.

Je mis encore quelques clous dans ma tapisserie, après quoi, je passai dans la chambre de ma femme. Elle m'écouta et se mit à pleurer en serrant son enfant dans ses bras. « Ne pleure pas. Si on voulait m'arrêter, on ne me ferait point passer par l'Élysée. » Pourtant, j'embrassai la mère et l'enfant avec une vague inquiétude. Je n'avais pas conspiré contre la République, mais j'étais dans un cercle d'amis qui n'aimaient Napoléon que sur le champ de bataille.

Quand je reparus devant mon homme, j'étais moi-même tout en noir.

Un coupé de bonne maison nous attendait en bas.

Arrivé à l'Élysée, on me fit entrer dans un premier salon, puis dans un second, puis dans un troisième où je vis venir à moi, toute souriante, Mlle Rachel. Il semblait qu'elle fût chez elle. Mais n'était-elle point chez elle partout ? Elle était d'ailleurs alors la « maîtresse » de la maison.

* Voici l'histoire. Ma tante de Sainte-Preuve avait à la dernière heure conduit la main de mon oncle pour qu'il écrivît un nouveau testament qui nous déshéritait et qui lui donna le plaisir de convoler en secondes noces. Elle épousa le fils d'un maréchal de l'Empire, homme de batailles lui-même, puisqu'il la rouait de coups. Elle vient de mourir, — juillet 1883, — laissant à je ne sais qui les millions de mon oncle.

Je ne comprenais pas encore, mais la préface ne fut pas longue.

— Voulez-vous être directeur du Théâtre-Français ? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— Vous me voulez donc bien du mal ?

— Oui, vous savez qu'une tragédienne a toujours des vengeances à exercer.

— Eh bien ! vengez-vous. Je suis décidé à tout si vous êtes avec moi. Cela m'amusera d'ailleurs, ne pouvant être président de la République à l'Élysée, d'être président de la république de la maison de Molière.

Le monde est partagé en acteurs et en spectateurs. Les plus heureux sont sans doute les derniers parce qu'ils vivent passivement, mais j'ai mieux aimé passer tout de suite parmi les premiers, moins pour me mettre en scène que pour connaître les coulisses de la vie. Il fallait que je fusse armé de bien des illusions, pour en avoir gardé quelques-unes jusqu'à la fin.

Survinrent quelques personnages passés et futurs. Je fus présenté au prince Louis-Napoléon. Après un compliment sur je ne sais quel livre de moi ou d'un autre qu'il avait lu en prison, il exprima, avec sa voix de basse taille qui contrastait avec sa physionomie rêveuse, la volonté bien accentuée de rendre au Théâtre-Français toute sa splendeur, — et toutes ses tragédies. — Il connaissait à fond la constitution du Théâtre-Français, il ne voulait pas toucher au décret de Moscou, — l'arche sainte, — mais il voulait que la République autoritaire y succédât à la République parlementaire.

M. de Persigny me demanda si j'étais décidé à tenir tête à messieurs les comédiens ordinaires du roi, qui ne voulaient plus de roi, — qui parlementaient si bien

toute la journée, qu'ils n'avaient plus de verve pour le soir, — qui administraient si bien leur maison que les recettes tombaient à des chiffres tragiques ou comiques, selon le point de vue.

On avait fait une fois dans l'année cinquante-trois francs de recette. C'était l'été. « Mais maintenant qu'on est en automne, dit le commandant Fleury, on va jusqu'à cent cinquante-trois francs. »

Le prince ralluma son œil éteint. « Commandant, il paraît que vous allez dans les coulisses. — Mon Dieu, monseigneur, il faut affronter toutes les batailles. »

Je répondis que je ne pouvais pas arriver dans de meilleures conditions. Je remerciai le président d'avoir pensé à moi.

— Oh ! ce n'est pas moi qu'il faut remercier, me dit le prince, c'est Mlle Rachel. On lui a nommé dix hommes de lettres, c'est vous qu'elle a choisi, je ne sais pas pourquoi.

Je m'inclinai vers Mlle Rachel.

— Savez-vous pourquoi j'ai voulu que ce fût vous ? me dit-elle. C'est parce que je vous connais moins que les autres.

J'avais dîné deux ou trois fois avec Mlle Rachel chez le comte Walewski, chez le comte d'Obreskoff et chez le docteur Veron, mais je n'étais pas dans son intimité. Comme presque toutes les femmes, elle aimait l'inconnu. Elle m'avait pourtant demandé un drame antique sur Sapho. Mais à qui n'avait-elle pas demandé une tragédie ?

Le prince, tout en parlant des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, parla des œuvres modernes. Il désirait que Mlle Rachel interprétât Hugo, de Vigny, Dumas,

de Musset et les autres. Mlle Rachel promit d'étudier tout de suite *Angélo* et *Mademoiselle de Belle-Isle*, pour donner des gages à l'école moderne. Elle voulait d'ailleurs se révéler dans le sentiment dramatique des contemporains.

Je sortis avec elle, content de tout le monde, même de moi, mais surtout de l'illustre tragédienne. Elle me fit monter dans son coupé et me conduisit rue du Bac, en me disant de ne pas oublier d'aller dîner le lendemain avec elle pour parler du répertoire.

Mais le lendemain, je n'étais déjà plus directeur du Théâtre-Français.

Voici ce qui s'était passé : A la première nouvelle venue par Rachel, car moi je n'avais rien dit, les comédiens se réunirent en comité de salut public ; ils jurèrent sur le plâtre de Talma et de Mlle Mars qu'ils n'auraient plus de maître. Leur enthousiasme fit tressaillir le portrait de Molière. Ils se précipitèrent dans six fiacres et se rendirent chez le ministre de l'intérieur. On eût dit un enterrement de troisième classe, à les voir ainsi en habit noir et en cravate blanche. Ils espéraient bien que c'était mon enterrement.

Le ministre reçoit toujours les comédiens, même les jours où il ne reçoit pas. Il a bien raison. Ceux qui l'ont amusé sur les planches doivent être plus amusans encore dans la vie privée quand la nature n'a plus de masque. En cela on se trompe bien un peu, car le comédien joue toujours la comédie, même devant son miroir ; c'est l'histoire de la coquette.

Le ministre s'appelait alors Ferdinand Barrot, un homme d'esprit d'autant plus fin qu'il prenait des airs de bonhomme. Mais, cette fois, les comédiens furent

plus forts que lui ; ils jouèrent si serré qu'il se laissa prendre à leurs doléances. Ils lui prouvèrent qu'il était impolitique de toucher à leur république : « Cela donnerait l'éveil sur les desseins du prince ; on ne manquerait pas de l'accuser de commencer par le Théâtre-Français pour finir par la France ; les journaux allaient dire sur tous les tons que les deux républiques n'existeraient bientôt plus. »

Quoique le ministre eût reçu l'ordre de « libeller » ma nomination, il rassura les comédiens et leur dit qu'il défendrait leur cause devant le Président. Il ne doutait pas que le prince, qui les aimait beaucoup, ne leur laissât toute liberté d'action.

Ceci fut raconté dans un journal qui termina son article par ces mots : « Et voilà pourquoi M. Arsène Houssaye fut directeur du Théâtre-Français pendant cinq minutes. »

J'étais tout justement chez Mlle Rachel quand cet article vint la trouver. Nous dînions gaiement avec Rebecca. Rachel brisa son verre.

— Pourquoi cette action tragique ?

— Lisez, me dit-elle.

Et elle me passa le journal.

— Il n'y a pas de quoi briser son verre.

— Vous ne savez donc pas que cela porte bonheur et malheur en même tems ? Bonheur à soi, malheur aux autres.

En ce moment, Rebecca renversa la salière pour prendre le journal à son tour.

— Cette fois, dis-je, c'est grave.

Nous primes tous les trois du sel pour le jeter par-dessus notre épaule.

— Oui, dit Rachel, voilà qui annonce quelque cataclysme. Attendez-moi, je vais monter en voiture pour avoir des nouvelles.

Sa voiture venait toujours la prendre à huit heures. Elle la trouva à sa porte, mais elle n'avait pas franchi le marchepied, qu'elle vit venir à elle un Talleyrand avant la lettre, un vrai diplomate qui fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

— Eh bien! lui demanda-t-elle, est-ce qu'on se moque de nous ?

— Non, le prince est très fâché de ce qui arrive, mais il paraît qu'il est plus facile d'entrer tout éperonné, la cravache à la main, dans les Tuileries que dans la maison de Molière. Il y a des résistances invincibles.

Le diplomate et Rachel passaient alors dans la salle à manger, où nous devisions avec Rebecca et une nouvelle venue, Mme de Senneville, une cabotine de haute lignée, amie des ministres, amie des journalistes, amie des actrices, amie de tout le monde; un type curieux s'il en fût, crayonné par Daumier et Gavarni.

— Du reste, dit le diplomate en entrant, je vous apporte des paroles d'or sur un plat d'argent.

— Parlez! dit la tragédienne avec une curiosité fébrile.

— Eh bien! les citoyens comédiens ordinaires du roi, les citoyens comédiens de la République, en considération de ce que vous avez chanté la *Marseillaise* avec un drapeau plus rouge que tricolore, puisque vous cachiez si bien le bleu et le blanc...

— Sur mon cœur, interrompit Rachel.

Et elle embrassa l'ambassadeur.

— Lesdits citoyens vous proposent un engagement de cinq années.

Rachel avait pris une expression souverainement dédaigneuse :

— Et combien ces messieurs daignent-ils donner à la petite Rachel pour essuyer leur misère ?

— Ils ont laissé le chiffre en blanc.

— Vous m'étonnez ! dit Rachel d'un air tragi-comique.

Le diplomate souriait dans ses moustaches.

— Oui, le chiffre est en blanc, parce qu'ils comptent sur votre désintéressement ; mais il est convenu dans les coulisses que si vous vouliez plus de trente mille francs, ils ne contresigneront pas.

— Je les reconnais bien là. Sans doute ils me donneront un feu de dix francs quand je jouerai ?

— Oui ! oui ! égalité et fraternité ! Puisqu'ils ne touchent que dix francs quand ils jouent un acte, pourquoi seriez-vous plus payée sous prétexte que vous jouez cinq actes ? Vous vous tuez pour le public, c'est vrai, mais ils disent que ce n'est pas pour eux.

Rachel était revenue s'asseoir auprès de moi.

— Eh bien ! mon cher ami, dit-elle au futur ambassadeur, vous allez prendre le café avec nous, même si vous en avez pris à l'Élysée, après quoi vous reporterez sur votre plat d'argent vos paroles d'or. Je ne me paye pas de cette monnaie-là.

Et Rachel, se rappelant une épigramme de Mlle Judith* :

— Je ne suis pas juive, je suis juif quand je parle d'argent.

* Mlle Judith avait dit : « Mlle Rachel n'est pas une juive, c'est un juif. »

La grande tragédienne ne s'était jamais tant calomniée; j'aime trop la vérité pour craindre de toucher à une idée toute faite. Mlle Rachel était prodigue de tout : de son talent, de sa santé, de son argent ; elle a vécu en donnant toujours; la misère occulte ne lui a jamais vainement tendu la main. Elle a fini par donner sa vie ; elle est morte à la peine pour donner encore à ses enfans. Si elle eût été *juif*, elle aurait laissé des millions. Elle n'a laissé qu'une demi-fortune, et elle n'eût rien laissé du tout, si son père ne fût venu çà et là mettre de l'ordre dans sa maison. On ne sait plus aujourd'hui ce qu'elle gagnait au Théâtre-Français pendant son meilleur temps : trente-six mille francs par an! A peu près ce que gagne en une soirée Adelina Patti. Je lui donnais, il est vrai, cinq cents francs de feux, mais qu'est-ce que cela? De quoi offrir à dîner le lendemain à des amis du théâtre et du journalisme; le plus souvent pour faire une aumône à une pauvre femme qui cachait ses larmes. J'ai vu Rachel à l'œuvre : il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup donné.

— C'est votre dernière parole? dit une heure après l'ambassadeur extraordinaire du prince.

— Oui, répondit la tragédienne. Dites à votre maître que s'il a du goût pour gouverner la France comme on gouverne la maison de Corneille, il ne sera pas longtems à l'Élysée.

— Rassurez-vous, s'il ne reste pas à l'Élysée, c'est qu'il ira aux Tuileries.

II

Comment j'étais né directeur de théâtre

Quand l'ambassadeur fut parti, Rachel m'offrit de faire avec elle un petit voyage autour du monde. Du moment qu'on ne jouait plus la tragédie en France, il n'y avait plus de France à ses yeux. Elle voulait courir l'Amérique, s'en revenir en Angleterre, aller jusqu'en Russie à travers toutes les aventures.

J'avoue qu'avec mon goût du romanesque, je fus presque tenté de retenir une place sur le char de Thespis.

— Quoi qu'il en soit, dit-elle, je ne veux pas vous avoir fait perdre un jour pour rien : vous allez me faire une tragédie et je la jouerai, quel que soit le théâtre. Nous avons déjà parlé de *Sapho :* eh bien, à l'œuvre!

Nous nous quittâmes comme des amis du lendemain. Je ne me couchai pas sans avoir fait les cent premiers vers de *Sapho*. Je voulais mettre en trois actes cette grande action de l'amour qui monte, monte, monte jusqu'à la mort.

— Après tout, me disais-je, j'aime mieux être joué par Rachel que de lui faire jouer les autres.

Les jours suivans, je fus tout à ma tragédie.

Dès le lendemain, j'avais reçu un petit mot de Rachel qui me disait : « Il y a du nouveau, j'irai vous conter cela. » Mais comme je n'aime pas les candidatures perpétuelles, je n'allai pas au-devant du nouveau.

Quelques jours après, je la rencontrai à un dîner du

docteur Véron, qui avait constitué au *Constitutionnel*, ou plutôt chez lui, un pouvoir à côté du pouvoir. C'était l'antichambre du futur empire.

A ce dîner ce fut surtout Mlle Rachel qui dit les plus jolis mots. Quand elle était en verve, c'était un brio adorable, une source vive de perles et de cailloux, car il y avait en elle de tous les esprits, du très brutal et du très fin.

Mlle Rachel présidait avec sa belle amie, Mlle Andréa, une merveille vivante mise au tombeau de l'oubli par quelque prince russe. Parmi les convives Roqueplan, Boilay, Malitourne, Cassagnac, Sainte-Beuve.

Ce soir-là on parla d'un coup d'État au Théâtre-Français. Ce fut Roquelan qui proposa ce Dix-huit brumaire : On devait jeter tout le monde par la fenêtre.

— Où sont les grenadiers ? demandai-je.

— Nous tous, dit Véron en montrant les journalistes; vous verrez demain si nous sommes bien armés.

— Les grenadiers ! repris-je en désignant Mlle Rachel et Mlle Andréa, les voilà armés jusqu'aux dents.

— Oui, dit Roqueplan, pour faire un coup d'État, Mlle Rachel est le premier grenadier de France.

Et autres folies de ce dîner de sages.

Ce qui fut dit fut fait. Pendant quelques jours ce fut un feu roulant contre les comédiens qui ne voulaient plus de Mlle Rachel. On raconta les séances de leur comité, on publia le chiffre de leurs recettes. « Et cependant, disait un journal, ces recettes seraient moindres encore, s'ils n'avaient pas refusé la porte à Mlle Rachel, ce qui l'oblige tous les soirs à louer une loge pour leur faire des niches. »

Les comédiens étaient énergiquement défendus par

les journaux « avancés » qui soutenaient qu'il fallait mourir de faim pour le principe.

Il fallait donc les sauver malgré eux.

Voilà pourquoi un jour le ministre de l'intérieur m'écrivit :

Mon cher monsieur Houssaye, votre nomination décidée il y a un mois est enfin signée; mais elle ne sera officielle que demain. Venez me voir vers six heures pour que nous causions de votre entrée en scène. FERDINAND BARROT.

Et quand je fus dans le cabinet du ministre : « Voilà votre nomination, me dit-il. Le prince l'a signée tout à l'heure. Les comédiens n'en savent rien, vous allez commencer par la guerre. Tirez-vous de là comme vous pourrez. Vous avez toute liberté d'action. Je ne veux plus les voir. Vous êtes directeur absolu jusqu'au jour où vous ferez une bêtise, ô homme d'esprit : on n'est pas parfait. »

A ces paroles, je compris que si j'étais directeur absolu, c'est que le ministre s'en lavait les mains; je serais donc absolument seul pour avoir raison des tragédiens et des comédiens, César et Pompée, Figaro et Basile, les puissances les plus redoutables.

Nous nous serrâmes la main. « Adieu, me dit le ministre, nous vous jugerons à l'œuvre. »

J'allai tout droit chez Mlle Rachel, qui m'avait écrit une heure auparavant :

Venez bien dîner avec moi, mon cher directeur, j'ai une mauvaise nouvelle à vous donner. J'ai eu beau faire et beau dire, vous êtes nommé malgré moi. RACHEL.

« Savez-vous, me dit-elle, comment la chose s'est

faite? Le ministre refusait toujours, parce qu'il représentait au prince que les comédiens étaient décidés à fermer le théâtre plutôt que d'ouvrir la porte à un directeur, quel qu'il fût. Mais, hier soir, pendant le conseil des ministres à l'Élysée, notre ami l'ambassadeur extraordinaire s'est tapi dans la voiture de M. Ferdinand Barrot et l'a happé au retour. Ils ont fait le voyage ensemble au ministère; notre ami a si bien parlé, — l'éloquence militaire est la meilleure, — que le ministre lui a donné sa parole pour aujourd'hui. Montrez-moi vos papiers pour savoir si je puis crier victoire, car c'est moi qui ai fait cela. »

Mlle Rachel déclama tout haut pour s'amuser :

« Au nom du peuple français :

« Le président de la République, sur le rapport du « ministre de l'intérieur, nomme M. Arsène Houssaye « directeur provisoire du Théâtre de la République. »

C'était encore au tems où le mot provisoire éphémérisait tous les décrets du gouvernement, — provisoire, — toujours provisoire.

— C'est bien cela, dit Mlle Rachel; Napoléon et Barrot, deux bonnes signatures. Et puis le peuple français qu'on a mis là dedans. Je crois que vous pouvez me conduire ce soir au Théâtre-Français ; je n'y serai plus regardée comme une paria par M. Samson, président du comité de salut public.

— Je veux bien aller au Théâtre-Français, lui dis-je, mais comme un simple spectateur. Je ne veux pas prendre ce soir les ennuis du pouvoir : les ouvreuses n'auraient qu'à m'apporter des bouquets!

— Oui, vous avez raison, — je veux encore une fois jouir des agrémens de ma déchéance. — Vous allez voir

comme ces pauvres gens du contrôle jouent le jeu de M. Samson; ils me saluent comme une étrangère.

Mlle Rachel demeurait rue de Rivoli, presque à la porte du théâtre. Nous y allâmes à pied, quoique sa voiture l'attendît. Vous allez voir que notre entrée ne fut pas triomphale.

Quand nous voulûmes passer devant le contrôle, le préposé aux entrées de faveur fit signe à Mlle Rachel de s'arrêter. Je voulais passer outre, mais Mlle Rachel me dit :

— Non ; cet homme a raison, je n'ai plus mes entrées, puisque je ne suis plus de la maison.

En effet, le préposé dit respectueusement, mais avec fermeté :

— Mlle Rachel n'a plus ses entrées.

Nous sortîmes gaiement pour aller au guichet.

— Est-ce qu'on peut détailler une place dans une avant-scène de rez-de-chaussée ? demanda Mlle Rachel.

Je n'étais pas bien sûr d'avoir de quoi prendre toute l'avant-scène, aussi je trouvai que la tragédienne parlait d'or.

— Oui, mademoiselle, nous détaillons.

— En attendant que vous détaliez, repliqua Rachel.

C'était le tems du mot par à peu près.

On pouvait prendre une place partout, car il n'y avait personne.

Je voulais payer, mais la tragédienne avait trop de plaisir à payer sa place pour me laisser faire.

Nous voilà entrés ; cette fois c'est moi qui suis appréhendé au corps.

— Monsieur, est-ce que vous avez vos entrées ?

Je n'étais pas allé au Théâtre-Français depuis quelque tems. On avait oublié ma figure. Je revins sur mes pas.

— Oui, dis-je, j'ai mes entrées depuis dix ans.

On me demanda mon nom.

— Arsène Houssaye.

Le contrôleur qui ne perdait pas son tems à lire mes livres crut que le prénom et le nom ne faisaient qu'un seul mot. Au lieu de chercher à l'H, il chercha à l'A : naturellement il ne me trouva pas.

— Votre nom n'est pas inscrit, monsieur.

— Cherchez à l'H, lui dis-je.

Il chercha à l'H, croyant sans doute trouver Harsène Houssaye.

— Votre nom n'est pas inscrit, monsieur, dit-il une seconde fois.

— Oh ! la bonne aventure, s'écria Rachel ; vous allez payer votre place à votre tour.

En effet je retournai au guichet et je jetai un louis pour deux autres places d'avant-scène, afin d'avoir mes coudées franches si d'autres convives égarés par là voulaient une part de la loge.

— Savez-vous, dit Mlle Rachel au contrôleur, que vous allez faire une belle recette aujourd'hui.

On voulut bien enfin nous laisser passer.

L'ouvreuse nous fit meilleure figure ; elle vint au-devant de nous comme une âme en peine qui vit avec les ombres : « Ah ! Mlle Rachel, comme je suis heureuse de vous voir ! Si vous saviez comme on s'ennuie ici depuis qu'on ne joue plus la tragédie ! Voyez plutôt, je me croise les bras : à peine trois ou quatre fauteuils d'orchestre. J'espère bien que vous allez revenir. »

Nous étions dans l'avant-scène.

Le spectacle était navrant, de quelque côté qu'on se tournât. Comme il n'y avait personne dans la salle, on

ne jouait pas gaiement devant la rampe. Et pourtant on représentait ce soir-là deux chefs-d'œuvre en prose et en vers : *le Barbier de Séville* et *l'Aventurière*. Les chefs d'emploi étaient à leur poste ; tout le génie de la première troupe du monde s'escrimait dans le vide.

Dès que les comédiens nous aperçurent dans l'avant-scène, ils échangèrent des signes d'intelligence. « Qu'est-ce qu'ils viennent faire là ? » se demandaient-ils.

Nous entendions quelques mots par-ci par-là. Ils s'imaginaient que nous venions les voir une dernière fois avant notre départ pour l'Amérique.

— Prenez garde, dit tout à coup Rachel à Got, qui s'était approché d'elle, nous avons payé notre place, nous avons le droit de siffler.

Got n'était pas du comité de salut public : il opinait pour la comédie, mais il opinait aussi pour la tragédie.

Régnier s'approcha à son tour. Nous nous connaissions, il me salua de son fin sourire, — à deux fins, — et exprima par son regard à M[lle] Rachel tout son chagrin d'être obligé de batailler contre elle.

Les femmes étaient implacables ; aucune d'elles ne voulait gracieusement se soumettre à la domination de la tragédienne. Elles ne comprenaient pas que sa gloire et son génie rejaillissaient sur elles. L'esprit est contagieux comme la bêtise ; plus il y a de talens dans un théâtre, plus le talent monte. C'est l'histoire de la beauté dans un salon.

— Quel dommage, dit tout à coup Rachel, voyez comme ces gens-là jouent bien.

— Oui, mais voyez comme tout est gris et froid autour

d'eux. Il faut plus de couleur dans la mise en scène et plus de lumière dans la salle.

— Plus de lumière ! Dieu merci, pour montrer mieux la solitude.

L'ouvreuse était venue apporter le programme.

— Je serais bien curieuse de savoir le chiffre de la recette, lui demanda Rachel.

Un instant après, cette femme reparut :

— Eh bien ! mademoiselle, cela n'est pas riche ! cent soixante-trois francs.

— Cent soixante-trois francs ! Dieux d'Eschyle et de Corneille ! dit tragiquement Mlle Rachel.

Ses colères contre le théâtre étaient tombées : ce chiffre la blessait dans son amour profond pour la maison de Molière.

— Cent soixante-trois francs ! reprit-elle. C'est un théâtre perdu. Comment ferons-nous pour le sauver ?

Une de ces belles inspirations qui sont le salut des empires me passa dans l'esprit.

— C'est bien simple, dis-je à la tragédienne, j'augmenterai demain le prix des places.

Elle me regarda comme pour voir si je n'étais pas fou, mais elle comprit aussitôt ma pensée et elle me dit en me serrant la main :

— Vous êtes né directeur de théâtre.

III

Le Comité de Salut public

Le lendemain, ma nomination fut annoncée par les journaux. Je fus réveillé par ces dames de la Halle, qui ont toujours eu des amis dans les ministères et qui savent les nouvelles avant le *Journal officiel*. Ainsi vous apparait à Paris l'image de la Fortune. Depuis, j'ai été nommé directeur de l'Opéra. J'eus beau ne pas vouloir de cette royauté, il me fallut pourtant payer les bouquets. La première fois, on fut forcé d'ouvrir les portes à deux battans pour laisse rentrer chez moi une gerbe de roses d'automne, de violettes et de camélias.

— Vous allez en recevoir bien d'autres ! me dit la belle parleuse de la troupe.

— Oui, oui, lui répondis-je, les huissiers sont en train de me cueillir les plus belles fleurs de leur style.

Je ne me faisais pas d'illusion sur l'accueil qui m'était préparé.

Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, avait été la veille, sur la fin du spectacle, prévenir messieurs les comédiens et mesdames les comédiennes qu'un directeur leur était imposé par la volonté du prince Louis-Napoléon et de Mlle Rachel.

On avait tenu un conseil de minuit dans le foyer des acteurs. On s'était promis de résister héroïquement ; on avait juré devant tous les dieux de la comédie, prenant à témoins Molière et Baron, Lekain et Talma.

Dès la première aurore, on courut aux armes. Voilà

les avocats et huissiers de la Comédie en permanence. Naturellement, les avocats et les huissiers furent armés comme pour une guerre d'extermination. Pour un avocat, la loi est une arme à deux tranchans qui frappe le pour et le contre. Ils conseillèrent la résistance et la bataille. On avait quatre corps d'armée : le tribunal de première instance, la cour d'appel, la cour de cassation, le conseil d'État. La bataille ne paraissait pas douteuse. Entrer en lutte, c'était gagner du tems; or, un ministre qui abusait ainsi de sa plume pour signer de pareils décrets serait tombé avant la fin des plaidoiries. Que dis-je, le ministre! Le président de la République lui-même n'était qu'un président provisoire; un autre viendrait qui aimerait mieux les comédiens que les comédiennes et qui referait la république des comédiens. Ainsi pensaient ces messieurs. Ces dames se croyaient à la comédie.

Le ministre m'avait dit le matin que le directeur des Beaux-Arts me présenterait aux comédiens dans l'après-midi.

Au lieu d'aller répéter sur la scène, les comédiens répétèrent dans la salle du comité. Mais ce n'était plus la même prose. M. Samson ne demanda pas la parole, il la prit. Les femmes, ce jour-là, plus terribles que les hommes, avaient demandé à être admises au comité de résistance pour s'imprégner des idées guerrières. Une surtout, la fille de Molière, la forte en gueule dorée, Mlle Brohan, se montra irrésistible par ses arguments.

Le grand comédien n'avait laissé pénétrer les femmes qu'à regret; car, selon lui, les femmes ont toujours perdu la république. Mais la servante de Molière mit si bien les poings sur les hanches, qu'il lui donna le beau titre de vivandière du régiment.

— Vivandière! s'écria-t-elle. Pourquoi pas Jeanne d'Arc? Que me manque-t-il pour cela?

On discuta longtems pour savoir si on protesterait contre mon entrée par la dignité de l'absence.

— Non! s'écria Beauvallet, on nous accuserait de fuir devant l'ennemi; nous sommes en nombre, attendons de pied ferme.

Et il récita des vers de tragédie. Mais, au fond, il était bien moins sérieux que les autres. On sait que les tragédiens sont les esprits les moins convaincus; ils rient souvent dans la coulisse, tandis que les comédiens gardent toujours la gravité du sacerdoce.

Nous arrivâmes vers deux heures, Charles Blanc et moi : deux ennemis. Nous avions causé peinture et sculpture, nous n'avions pas dit un mot du théâtre.

Quand nous fûmes devant le monument, j'éprouvai bien quelque émotion. J'allais entrer de plain pied, en vertu d'un décret, — les aveugles décrets de la Providence et de la République, — dans une maison qui n'était pas la mienne, la maison de Molière, la maison de Corneille, la maison de Racine, la maison de Beaumarchais. Toutes ces grandes figures m'apparaissaient armées d'une expression sévère. Ce n'étaient pas les comédiens qui me faisaient peur, c'était la gravité de mon rôle. L'opinion publique attendait mes actes, car l'opinion publique voulait que ce théâtre abandonné redevint par excellence le Théâtre de la Nation.

J'entrai d'un pas résolu en homme de bonne volonté.

Je ne devais pas trouver une seule figure amie; le concierge lui-même était armé jusqu'aux dents. Il m'arrêta au passage, non pour me présenter les armes, mais pour me donner du papier timbré.

C'était une sommation dans les fooormes où on me défendait, sous le risque de tous mes biens, de faire acte de directeur. Je m'y attendais. « C'est un accessoire, dis-je au concierge, vous porterez cela dans les coulisses à l'heure de la représentation. »

Cette idée ingénieuse de me saluer à la porte par un papier timbré était de l'ingénieux M. Samson, célèbre dans le monde par ses ingénieuses comédies. On a dit de lui : « Un faux comique, un faux poëte, un faux bonhomme. » Faux poëte, mais ni faux comique ni faux bonhomme. Il était brave dans ses colères. On m'avait dit ce jour-là : « Prenez garde à lui, c'est un Jean foudre de guerre. » Pas si Jean que cela.

Dans le vestibule, les trois huissiers, qui portaient trois noms de comédie, La Chaume, Beaubillet, La Brie, avaient reçu l'ordre de me faire attendre cinq minutes. Mais après cinq secondes, je proposai à Charles Blanc d'entrer vaille que vaille.

La Chaume se hasarda à ouvrir la porte du comité. Je priai Charles Blanc de passer le premier.

— Non, me dit-il, c'est à vous les honneurs de la première mousqueterie.

Un silence glacial. On entendait pousser l'herbe sur les ruines du théâtre. La Comédie était au grand complet : hommes et femmes. Tous les chefs d'emploi à deux ou trois exemplaires.

M. Charles Blanc prit la parole au nom du ministre. Le ministre ne se dissimulait pas la gravité de la situation. Un directeur était imposé aux comédiens, quand ceux-ci voulaient se gouverner eux-mêmes. Mais, tout en rendant justice à leur talent sur la scène, ne pouvait-on pas mettre en doute l'esprit de leur

direction ? Le public avait fui le Théâtre-Français, n'était-ce pas la faute du répertoire ? Ils avaient blessé Mlle Rachel qui avait été avec eux la gloire et la fortune. Il fallait que tout se pacifiât. C'était le désir du ministre, la volonté du président de la République.

Je pris la parole pour dire que je n'avais pas à faire de profession de foi ; je ne voulais parler que par mes actes. J'étais résolu à tout pour être « utile », même à être « désagréable ». Je ne venais pas dans la maison de Molière pour y trouver un bon logis à pied et à cheval pour mes vanités, mais pour y faire prévaloir la raison de Molière.

On s'attendait à un discours. M. Samson dit aux siens que je parlais peu, mais que je parlais mal. Pour lui, il parla beaucoup. C'était comme une gageure ; pendant plus d'une demi-heure, il nous tint sous le charme de sa parole d'or : toute la sottise endimanchée dans la friperie du lieu commun. J'étais confondu. Ce n'était pas Molière qui inspirait M. Samson ; on voyait bien qu'il avait sauté sur les genoux des disciples d'Harleville et d'Andrieux : l'art tombé en enfance.

Devant tant de burgraves, je me rappelai cette admirable parole de Louis XIV, encadrée à Versailles : « En tout, il faut de la jeunesse. »

La jeunesse, voilà la vraie révolution qui métamorphose et qui féconde les théâtres comme les nations. J'étais jeune, donc je me sentais fort devant tous les burgraves de la troupe.

— Est-ce qu'ils vont tous parler ainsi ? demandai-je à Augustine Brohan.

— Oui, me répondit-elle en riant de son beau rire. Après les hommes, les femmes. Tout sociétaire a droit à la parole.

— Espérons que les femmes se contenteront d'opiner du bonnet.

— Peut-être, mais nous n'échapperons ni à Provost, ni à Ligier, ni à Beauvallet. Toutefois Régnier est trop profond comédien pour dire un seul mot.

Pendant le discours de M. Samson, je me familiarisais avec mon personnel. Je ne connaissais que de loin ces messieurs et ces dames. Je n'étais allé au foyer des comédiens qu'une seule fois en compagnie de Roger de Beauvoir, quand jouait Mlle Doze. J'avais rencontré çà et là Mlle Anaïs et Mlle Brohan, mais je n'avais vu les autres comédiennes que dans *les Femmes savantes* ou dans *les Précieuses ridicules*.

Je m'étonnais, ce jour-là, de ne pas voir Mme Allan, ni Mlle Nathalie, ni Mlle Judith, ni M. Got, ni M. Delaunay, ni M. Monrose, à peu près comme on s'étonne quand on va à l'Académie de ne pas y voir Alphonse Karr, ni Henry de Pène, ni Théodore de Banville. C'est que je n'avais devant moi que les sociétaires.

IV

Un Ami en marbre

Il n'est pas de si belle fête qui ne finisse. Toutes les cravates blanches sortirent solennellement.

— Voilà, dis-je, la fin de la cérémonie du *Malade imaginaire*. Le malade imaginaire, c'est la Comédie, puisqu'on ne rit pas.

— Oui, mais, murmura M. Charles Blanc, le malade n'est pas imaginaire.

Les comédiennes semblaient vouloir continuer la conversation; Mlle Brohan passa devant moi et me dit qu'elle ne pensait pas un mot de tout ce qu'on avait déclamé.

— Si j'avais parlé, poursuivit-elle, vous eussiez été foudroyé par mes argumens.

J'oubliais que, pour sa péroraison, M. Samson m'avait appris ce que contenait le papier timbré, — mon bouquet de la porte. — Défense expresse m'était faite d'avoir à m'immiscer dans les affaires du Théâtre-Français. Ce jour-là même, on m'intentait au tribunal une action en dommages et intérêts pour le tort que ma nomination allait faire à la Comédie-Française. M. Samson ajouta, pour me faire trembler sans doute, que les dommages et intérêts seraient considérables, qu'il était heureux de savoir que j'avais quelque bien au soleil qui servirait à payer les dettes de la Comédie, — puisque j'empêchais la Comédie de les payer.

Or, je n'avais plus un épi au soleil, mais tout homme de bonne volonté retrouve la Fortune sous la Ruine.

M. Samson ne manqua pas de rappeler le mot de Molière : « La Comédie prend son bien où elle le trouve. »

Il daigna ajouter qu'il me croyait trop un homme de bonne compagnie pour venir troubler celle des comédiens ordinaires de la République :

— Ce décret qui vous nomme est un abus de pouvoir : vous le déchirerez et vous donnerez une leçon de savoir-vivre à ceux qui prétendent nous gouverner.

Je n'écoutais plus.

Quand tout le monde fut parti, M. Charles Blanc me donna la main et me dit :

— Un homme averti en vaut deux. Vous n'êtes pas seul, adieu.

Je me trouvais bien seul. Je me recueillis un instant pour me demander par quel acte un peu violent je pourrais accentuer ma nomination, car j'étais si provisoire que je sentais la terre fuir sous moi. Les comédiens pouvaient refuser leur service, il m'était impossible de me multiplier et d'entrer en scène à l'heure où la toile se lève. Qui sait comment les tribunaux, — on était en République provisoire, — allaient juger cette chose étrange ? Car, après tout, je ne me dissimulais pas que les comédiens avaient le droit de se dire maîtres chez eux. Il n'avaient jamais eu de directeur jusque-là; ils s'étaient gouvernés à leur guise. Ils allaient droit à leur ruine, mais c'était leur affaire, suivant leur expression. Ils juraient tout haut que c'était leur art qu'ils défendaient. Ils s'inquiétaient peu de l'argent du public, disant qu'ils ne jouaient que pour les bravos, cet or pur du comédien.

Je me surpris à plaider leur cause. Que venais-je faire là ? N'étais-je pas mieux au coin de mon feu, dans la fière dignité d'un homme de plume toujours maître de sa pensée ?

J'étais devenu le très humble serviteur de l'occasion. Le ministre m'avait dit : « Vous êtes le maître. » Mais au-dessus de moi il y avait le ministre; au-dessus du ministre, il y avait le président de la République ; au-dessus du président, il y avait l'opinion. Au-dessus de l'opinion, il y avait Mlle Rachel.

Cette lutte avec les comédiens était périlleuse; on

pouvait parier presque sûrement que je succomberais. Tout le monde était pour eux, les journalistes et les spectateurs. Si je ramenais le public, les comédiens diraient : C'est nous. Si le public ne revenait pas, les comédiens diraient : C'est lui.

La nuit venait, nuit grise et froide. Je sentis un linceul sur mes épaules. Le feu s'était éteint ; je ne voyais plus dans la salle du Comité que le buste de Molière qui accentuait encore dans l'ombre sa gravité mélancolique.

— Et pourtant, repris-je, comme si je parlais à Molière, quoi de plus beau pour un homme qui aime les maîtres que de redorer cette illustre maison, de jouer les chefs-d'œuvre dans un cadre éclatant, d'appeler à soi tous les vaillans esprits : Hugo, Dumas, Musset, Vigny, Balzac, Augier ; d'opposer les œuvres des vivants aux œuvres des immortels, de prouver que la France n'a pas déchu et que la vie morale y resplendit toujours !

Le Molière de marbre était un sceptique qui ne m'encouragea pas dans ces belles idées ; mais j'entrai dans le cabinet directorial avec une renaissance de volonté.

V

Les points noirs

Un monsieur cinquantenaire écrivait sur un bureau d'acajou dans l'austère cabinet de la Direction.

— Voilà donc le royaume ! dis-je tristement.

Le monsieur se leva, me salua et se remit à écrire correctement.

Je ne comprenais pas. Pourquoi était-il là ? A qui écrivait-il ?

— C'est le répertoire de la semaine prochaine, me dit-il en levant ses lunettes sur son front.

— Ah ! Et qui donc fait le répertoire ici ?

— C'est moi.

— Je vous saurai gré, monsieur, de me passer votre carte. Voici la mienne.

— Je suis M. Sevestre *.

— Ah ! oui, M. Sevestre. Vous êtes directeur du théâtre de Montmartre, c'est ici que vous venez faire votre répertoire ?

— Non, monsieur, je ne suis plus directeur du théâtre de Montmartre, je suis directeur du Théâtre-Français, aujourd'hui le Théâtre de la République.

— Ah ! En vertu de quel décret ?

— J'ai été nommé par messieurs et mesdames les sociétaires au moment même où vous étiez nommé par le ministre.

— Ah ! Et vous avez la prétention d'occuper ce bureau en acajou ?

— Oui, monsieur, j'obéis à mon devoir.

— Eh bien! monsieur, vous permettrez que je fasse porter ce bureau en acajou au théâtre de Montmartre.

— Non, monsieur. D'abord ce bureau en acajou est un immeuble, par destination. C'est ici que M. Buloz corrigeait les épreuves de la *Revue des Deux-Mondes* et

* Ce nom a été anobli par le baptême du sang au siège de Paris. Edmond Sevestre est mort en héros.

que M. Lockroy corrigeait les fautes d'orthographe de Mlle Rachel.

— Monsieur — et cher confrère, — vous avez joué la comédie. Cela se voit. Rassurez-vous, je ne vous disputerai pas votre acajou. — Monsieur, ajoutai-je sérieusement, je représente le ministre de l'intérieur qui m'a donné ici le droit de cité. Vous avez trop appris le savoir-vivre en jouant les pères nobles pour m'obliger à recourir à la force armée.

Il continua à rédiger son répertoire. Je sonnai. La Chaume entra.

— Monsieur de La Chaume, lui dis-je, n'oubliant pas qu'il était de bonne maison, faites-moi donc le plaisir de me débarrasser de ce bureau en acajou. Puisqu'on me dispute tout ici, même le droit d'écrire, vous enverrez chez moi et on me rapportera un petit bureau en marqueterie qui est dans mon cabinet.

Il y eut chez La Chaume un moment d'indécision ; il y avait là deux hommes, deux maîtres, deux autorités qui lui paraissaient sérieuses.

La Chaume, comme Louis XIV, pensait aussi qu'il fallait de la jeunesse partout, mais surtout dans cette maison de Molière qui était devenue un cloître. La figure misanthropique du caissier avait eu de sombres reflets sur toutes les figures. Il prit donc parti pour moi, coûte que coûte, dût-il être chassé. C'était un acte d'héroïsme. De La Chaume est resté mon ami.

Quand M. Sevestre vit que j'étais bien décidé à faire sauter le bureau comme on fait sauter une citadelle, il regarda à sa montre et jugea, en homme d'esprit, qu'il était l'heure d'aller dîner. Je devins maître de la place.

Une demi-heure après, on m'apportait un petit bu-

reau, travaillé par Boule lui-même, sur lequel j'avais écrit presque tous mes livres. A mon tour, je fis le répertoire. Je crois que ce n'était pas tout à fait le même que celui de l'autre directeur. Je remplaçai par Alfred de Musset M. de Wailly qui, le soir même, vint me trouver, furieux, et me dit pour premières paroles :

— Monsieur le directeur, puisque vous me prenez ma vie, prenez ma tête.

Une petite tête ronde dont on eût fait une belle boule à quilles.

— Monsieur, lui dis-je, je n'ai que faire de votre tête. Je suis venu ici pour jouer les comédies de mon goût et non pour jouer aux quilles; je suis blond, mais je suis très entêté ; gardez votre tête brune pour une meilleure occasion.

La soirée fut pleine d'orages, je sentais la guerre partout. J'avais trouvé chez moi Gérard de Nerval à l'heure du dîner. Quoiqu'il eût traversé trois fois la folie, c'était par excellence l'homme du bon conseil.

Nous causâmes longtemps des deux littératures qui étaient en présence. Il était devenu éclectique, pris tour à tour par ses sympathies pour les vivans et ses admirations pour les morts. Depuis la veille, j'étais devenu moi-même éclectique ; je n'aimais plus qu'une seule école : l'école des chefs-d'œuvre. Je m'apercevais qu'il y avait autant de « convenu » chez les jeunes romantiques que chez les burgraves académiques.

Racine peignant les passions du XVII[e] siècle sous la figure des antiques était aussi hardi que Shakespeare dans ses créations. Molière n'était-il pas plus vrai que tout le Cénacle ? Les tragédies de Pierre Corneille n'étaient-elles pas des œuvres d'une éternelle jeunesse

où Hugo, de Vigny, Dumas, de Musset et les autres avaient bu l'inspiration à pleine amphore ?

Je terminai mon paradoxe par ce verdict :

— Il n'y a en France à supprimer que les Campistron dans la tragédie, les Mazères et les Empis dans la comédie, pour n'avoir plus rien à débattre avec les classiques. Tous les autres sont des romantiques puisque tous sont des créateurs.

Gérard me donna raison.

— Oui, mais, me dit-il, comment allez-vous faire tout à l'heure quand vous verrez venir à vous Mazères, Empis et toute la queue des pleurards de la Comédie ?

— Je les recevrai très galamment, mais je ne les jouerai pas.

— Vous n'avez qu'une voix dans le comité de lecture.

— J'y ai déjà songé, mais quand ceux-là liront une pièce, j'exprimerai si bien sur ma figure l'ennui que j'en ressentirai, que je ferai bâiller tout le monde pendant la lecture.

— Songez que M. Samson est de cette école-là et qu'il vous lira lui-même des comédies.

— Je vous promets des boules noires pour M. Samson.

— Beauvallet vous lira des tragédies de Campistron.

— Oui, mais je le condamnerai à les jouer. D'ailleurs, entre le vers de Beauvallet et celui de Samson il y a un monde. Beauvallet a brûlé au feu romantique.

Gérard était toujours inquiet :

— Nous oublions que la Comédie-Française est à la veille de sa ruine. Elle vous dévorera, corps et biens.

— J'aime les situations périlleuses.

— Eh bien ! vous y êtes.

Oui, j'y étais.

A la révolution de Février, les sociétaires de la Comédie-Française avaient fait leur révolution, en rendant M. Buloz à ses chères études de la *Revuë des Deux-Mondes*. On s'imagina, rue Richelieu, qu'une fois en République, on ferait tous les soirs salle comble. On commença par chanter *la Marseillaise ;* je veux dire que Mlle Rachel, armée du drapeau tricolore, déclama l'hymne de Rouget de l'Isle avec tout son héroïque emportement. Pour les uns, c'était horrible ; pour les autres c'était sublime ; pour tout le monde c'était beau. Mais *la Marseillaise* n'a d'accent que dans les grands jours ; la Comédie-Française replia le drapeau tricolore et joua la comédie dans le désert : c'est que la vraie comédie était dans la rue.

Les rois de la république théâtrale jugèrent que si on ne faisait plus d'argent, c'était la faute de Mlle Rachel. Il y avait longtems qu'on parlait des lendemains de Mlle Rachel ; personne ne voulait jouer ces jours-là. Après avoir proscrit le directeur, on proscrivit la tragédienne. Grâce à Dieu et à la République, on serait enfin libre de faire de l'argent sans le despotisme du directeur ou de la tragédienne.

Un rapport du régisseur général et une lettre d'un sociétaire donneront vivement l'idée des périls qui menaçaient alors la Comédie-Française. Elle était pauvre, et les pauvres n'inspirent pas de confiance. Elle était devenue timide, et l'âme du théâtre, c'est la hardiesse.

La situation de la Comédie était donc fort critique en 1849. Le rapport au ministre du régisseur général, M. Edmond Sevestre, daté du 22 juin, constate pour cette année un déficit de cent trois mille francs, à

joindre aux dettes antérieures, sans parler des trois cent mille francs de loyer échus et des dettes d'antan.

M. Edmond Sevestre dans un langage dépouillé d'artifice disait : « Si l'Assemblée nationale ne vient pas au secours des comédiens, le caissier ne pourra payer à la fin du mois. » Selon le rapport : « Les chiffres, qui parlent d'eux-mêmes, représentent une situation à ne pas ajourner. » Le caissier de la Comédie-Française déclare qu'il ne saurait « indiquer une seule voie par où l'administration pût se procurer un emprunt de dix mille francs, même momentanément ! »

VI

De M. Brindeau et de M. Empis.

Tout en causant, Gérard m'avait conduit jusqu'à la porte du théâtre. Il ne voulut point monter. C'était l'homme pacifique ; il n'aimait pas la comédie dans les coulisses, la trouvant trop montée de ton.

En rentrant dans mon cabinet je retrouvai la guerre. La Chaume vint m'avertir que M. Brindeau était furieux et que M. Samson était hors de lui. Mlle Denain menaçait de me faire mettre au For-l'Évêque. Mlle Anaïs se contenterait de me faire malmener par les journalistes. En un mot mon répertoire n'avait contenté personne.

— J'y comptais bien, dis-je à La Chaume, je connais ces dames et ces messieurs. Depuis qu'ils ne font plus

d'argent, ils font le répertoire pour eux ; moi je ferai toujours le répertoire pour le public. C'est assez jouer en famille comme cela.

La Chaume m'avertit que j'allais recevoir beaucoup de visites. D'abord M. Brindeau qui voulait me faire sauter par la fenêtre, ensuite M. Empis qui voulait lire une pièce le lendemain.

Ce n'était pas M. Brindeau qui me faisait peur, c'était M. Empis. Une pièce de M. Empis! Il y avait si longtems que je le croyais sous son épitaphe!

— Voulez-vous que j'aille avertir M. Brindeau, car il joue ce soir? me dit La Chaume.

— Oui, lui répondis-je, commençons par le plus agréable des deux.

Presque aussitôt le comédien entra comme le tonnerre, mais c'était beaucoup de bruit pour rien. Il avait promis à ses camarades d'être terrible : ma barbe olympienne fit tomber sa colère. Je m'étais levé pour lui prouver que j'étais aussi grand que lui : je lui offris gracieusement un fauteuil. Cinq secondes après son entrée il était devenu charmant.

Nous causâmes un instant de l'avenir du théâtre. Il comprit que j'étais bien plus dans ses idées que les burgraves de la maison, mais il était enrôlé sous leur bannière, il fallait bien me combattre. Il me donna la main en sortant et reprit sa figure foudroyante pour retourner parmi ses camarades.

— Eh bien? lui demanda Beauvallet.

— Eh bien ! je lui ai montré qui j'étais. Je lui ai dit que nous ne voulions pas de son répertoire, mais il a si bien chanté midi à quatorze heures que je ne l'ai pas précipité par la fenêtre.

— Tu étais pourtant bien parti, s'écria Mlle Brohan, éclatant de rire.

Un homme qui ne me donna pas la main en entrant ce fut M. Empis. Cet homme de bonne compagnie, qui avait beaucoup griffonné à la liste civile, était devenu de l'Académie française par une gageure du docteur Véron, qui ne raisonnait pas comme Émile de Girardin sur la puissance du journal. Le docteur Véron avait voulu prouver que le *Constitutionnel* ferait un académicien contre l'opinion publique. Son ennemi Alfred de Vigny se présentait, le *Constitutionnel* improvisa la candidature de M. Empis. La politique jouait déjà son rôle à l'Académie. Le *Constitutionnel* força M. Thiers, M. Molé, tous les ennemis du ministère Guizot qu'il combattait à voter pour M. Empis, et M. Empis fut élu! *Requiescat in pace.*

Ce soir-là, il entra dans mon cabinet presque aussi impétueusement que M. Brindeau. M. Empis voulait toujours prouver qu'il avait le diable au corps. Il s'indignait d'avoir fait antichambre, il disait qu'un simple sociétaire comme M. Brindeau ne devait pas faire attendre un des Quarante comme M. Empis.

Je le priai de s'asseoir dans le fauteuil même du comédien.

— Monsieur, me dit-il, vous ne paraissez pas savoir qui je suis.

— Je sais qui vous êtes, monsieur, et je sais pourquoi vous venez.

— Monsieur, je viens vous prier de réunir le comité demain, pour écouter une comédie que je — destine — au Théâtre-Français.

— Monsieur, qui peut répondre de la destinée! Mais

vous ne lirez ni demain ni après-demain. Je suis ici responsable de mes actes. J'ai un idéal littéraire qui n'est pas du tout le vôtre. Je ne veux pas être venu à la Comédie-Française pour jouer les comédies que je n'aime pas. Je vous parle loyalement pour éviter toute équivoque; vous ne pouvez pas dans votre loyauté me garder rancune. C'est une question de principes.

Mon grand calme exaspéra l'académicien. Il me regardait d'un air de pitié; on voyait qu'il mesurait sa littérature et qu'il me trouvait à cent coudées au-dessous de lui, — un des Quarante !

— Mais, monsieur, je suis de l'Académie française.

— Je n'en doute pas, monsieur, mais vous savez que M. de Molière n'en était pas, quoiqu'il fît, — pour son tems, — d'assez bonnes comédies. Vous êtes un des Quarante, mais quand vous seriez un des dix mille vous ne me feriez pas peur.

L'académicien se leva en bondissant.

— Monsieur, si je ne me contenais, je vous jetterais par la fenêtre !

— Mon Dieu, monsieur, lui dis-je en restant assis au coin du feu, vous n'avez pas la primeur de cette idée-là, car M. Brindeau est entré tout à l'heure ici dans la même intention. Comme c'était un comédien, j'ai bien vu que c'était un jeu de scène ; pour vous, si vous parlez ainsi, je suis bien sûr que c'est dans votre amour du style figuré ; mais si vous persistiez dans votre dessein, vous qui êtes un homme du monde, je vous conduirais poliment à la porte.

Et comme M. Empis, ne se connaissant plus dans sa colère, s'avançait vers moi d'un air de menace, je me levai gravement et j'allai ouvrir la fenêtre.

L'air vif le calma soudainement.

— Oui, monsieur, me dit-il, oui, je m'en vais !

Il sortit avec une dignité tragique, disant à La Chaume qu'il était vraiment extraordinaire qu'un homme comme lui, qui avait longtemps dispensé la Comédie de payer son loyer quand il était à la liste civile, n'eût plus le droit d'y remettre les pieds.

Quand La Chaume me répéta ces paroles, j'eus un vif regret d'avoir ouvert la porte. Je ne pouvais pas nier les droits acquis de M. Empis. Je lui écrivis aussitôt qu'il lirait sa pièce à un des prochains comités.

Il lut sa pièce. Elle fut refusée à l'unanimité. Il attendait la décision dans mon cabinet, là où il avait failli ouvrir lui-même la fenêtre.

Je vins à lui bravement ; je lui dis que sa pièce était refusée. Il me regarda en silence ; je lui dis pourquoi elle était refusée. C'était une comédie historique : je fis la critique du sujet qui n'était nullement scénique ; je lui démontrai qu'avec tout son talent il n'avait pu faire une comédie, là où Scribe, qui était pour lui le maître par excellence des comédies historiées, avait échoué. Il fut convaincu. Je croyais trouver une colère, je trouvai une résignation. Rentré en lui-même après les plus violentes sorties, c'était le meilleur homme du monde. La mauvaise école l'avait gâté. Venu un peu plus tard il eût peut-être fait merveille, car il avait de l'originalité dans l'esprit. Je me souviens d'un de ses mots. Devenu directeur à son tour, car on sait qu'il me succéda, il écoutait patiemment une pièce détestable, une comédie en vers où il n'y avait ni vers ni comédie. Tout à coup un vers le frappe. « Tiens, dit-il, un beau vers. Qu'est-ce qu'il est venu faire là ? »

VII

De M. Alfred de Musset, de Mlle Augustine Brohan et de Mlle Anaïs.

Je fus consolé du départ de M. Empis par une visite inattendue.

C'était Alfred de Musset. Il venait cordialement me dire qu'il resterait mon ami dans cette guerre inouïe. N'avions-nous pas les mêmes idées et les mêmes sympathies en art théâtral ?

— Par malheur, dit-il, on ne fait pas d'argent et l'argent est le nerf du génie.

— Non, avec la recette d'hier et celle d'aujourd'hui on ne pourrait pas donner à souper aux comédiennes. Mais pourtant, faites-moi une comédie en cinq actes, — en vers ou en prose, — et je vous signe tout de suite un bon de dix mille francs sur la Banque de France. Et ce ne sera pas cher, puisque pendant que je vous jouerai, l'affiche de la Comédie-Française ne sera pas « aux petits-fils d'Andrieux », qui font toujours la même comédie parce qu'on applaudit toujours la même comédie.

Le grand poëte avait toujours été bien mal payé de ses chefs-d'œuvre. On était dans un tems où la pièce de cent sous avait encore sa magie. Dix mille francs lui parurent un coup de fortune. Il prit son chapeau en me disant : « Adieu, mon cher Houssaye, je vais commencer ma comédie. »

Par malheur il passa par le café de la Régence, il se mit à jouer aux échecs, et, selon une expression créée

pour lui, il « s'absintha » de lui-même jusqu'à une heure du matin : — les mêmes absences de Byron à Venise. — De tels hommes seraient des dieux s'ils n'étaient pas des hommes.

— Enfin, me dis-je, voilà un ami ; il a été brave puisqu'il a traversé le foyer des comédiens avant de venir me voir.

On annonça Mlle Brohan. C'était une ennemie; mais une ennemie en jupons est encore une amie. Elle entra comme un éclat de rire, avec sa jeunesse épanouie, ses trente-deux dents, ses yeux de flamme, son timbre d'or.

— Ne vous imaginez pas, me dit-elle en me tendant la main, que je viens voir le directeur du Théâtre-Français; je viens voir Arsène Houssaye. Je hais le directeur, j'aime le poëte.

— Vous vous trompez de porte, lui dis-je, il n'y a plus de poëte ici.

S'il y avait deux hommes en moi, il y avait en elle trois ou quatre femmes et de vraies femmes : une femme savante et une femme qui se moquait des femmes savantes ; une croyante et une sceptique ; une amoureuse idéale et une forte en gueule Son esprit chercheur, bien illuminé, s'était embarqué pour tous les horizons ; son beau front s'était cogné à tous les nuages. Ceux qui ne la connaissaient que du dehors ne la connaissaient point ; mais Émile Augier, le duc de Morny, Octave Feuillet, Alfred de Musset, qui marivaudaient avec elle, avaient entrevu cet abyme où Dieu jeta une poignée de toutes choses.

Elle aimait son art, mais elle aimait trop l'esprit.

C'était un honnête homme, cette femme étrange! Elle

a pu marcher le front haut dans le meilleur monde, parce qu'elle a toujours eu les mains pures. Quelle que fût la passion de ses adorateurs, elle n'a jamais voulu en porter la marque. Pas un bijou, pas un bracelet, pas un pendant d'oreille, pas un diamant qui ne fût à elle, acheté par elle, payé par elle. On avait toutes les peines du monde à lui faire accepter un bouquet. Un jour je m'avisai de lui envoyer des lilas blancs dans un vase de vieux chine : quand les lilas furent flétris, elle brisa le vase.

Quoique ce soir-là elle ne fût entrée dans mon cabinet que pour nier le directeur, elle s'en alla décidée à combattre pour moi. C'était une bonne conquête, car je comprenais bien qu'en cette guerre de théâtre une femme valait deux hommes. Mlle Brohan voyait pourtant s'évanouir sa royauté. En l'absence de Mlle Rachel, elle était la reine, puisqu'il n'y avait plus que la comédie, mais elle avait trop d'esprit et elle était trop femme pour s'ennuyer plus longtems dans le désert.

Après elle, ce fut Mlle Anaïs. On l'appelait, depuis plusieurs lustres déjà, l'éternelle Anaïs. Elle n'avait pas voulu vieillir et elle tenait tête au tems comme autrefois l'adorable de Brie. Les années, quoiqu'elles fussent au nombre de soixante, ne s'accusaient pas encore sur ce visage mollement arrondi qui gardait je ne sais quoi d'enfantin et d'ingénu. C'était l'habitude du jeu ; la comédienne avait déteint sur la femme. J'avais fait sauter la veille son petit-fils sur mes genoux, je la regardai avec une vive curiosité. Elle n'avait même pas eu à faire sa figure, tant la lumière des bougies achevait l'illusion.

— Mademoiselle, lui dis-je, j'ai fait sauter hier sur mes genoux le petit-fils de votre grand-mère.

Elle sourit. Elle avait toutes ses dents!

— Eh bien ! me dit-elle, c'est la grand'mère elle-même qui vient vous dire qu'elle veut jouer encore longtems les ingénues.

Elle me conta qu'elle venait de faire scission avec toute la troupe pour avoir pris ma défense et celle de Mlle Rachel.

Je saisis un crayon rouge et je marquai deux traits.

— Par exemple, me dit Anaïs, vous n'aurez pas Celimène.

— Mlle Denain veut sans doute sa bataille de Denain?

— Oui. Adieu, car Léandre m'attend.

L'amoureux Léandre était l'un des premiers personnages de la République. Mlle Anaïs s'était mariée souvent, mais elle ne s'était jamais mésalliée. On peut dire cela d'ailleurs de presque toutes les femmes de la Comédie-Française : Molière oblige.

Ce fut le tour de M. Provost.

— Je ne fais pas de façon, dit-il, pour venir vous voir; mais ce n'est pas une visite au directeur.

— Oui, lui dis-je d'un air cordial, je connais cette formule.

— Vous êtes un galant homme, reprit-il, on vous a fourvoyé ici. Vous y perdrez votre tems; vous y risquez votre fortune.

Il m'apprit que les avocats de la Comédie étaient convaincus que tous mes biens personnels y passeraient, quoique je fusse le représentant du pouvoir. Je courais tous les risques de perte sans aucune chance de gain. En ce tems-là, le directeur touchait mille francs par mois et cinq cents francs pour sa voiture. C'était tout. Pas un sou dans les bénéfices. Mais on paraissait si loin de là !

Provost, comme Samson, comme Régnier, comme tous les autres, était décidé à lutter jusqu'à la fin, jusqu'à donner sa démission, jusqu'à s'enrôler ailleurs. Ces messieurs avaient beaucoup d'amis au pouvoir, ils avaient surtout beaucoup de flatteurs. Tous jugeaient qu'ils ne feraient qu'une bouchée de ce jeune homme, compromis déjà par ses amitiés avec Thoré, Sobrier, Esquiros. La commission des théâtres tout entière avait réclamé parce que j'avais été nommé sans qu'elle fût consultée. M. de Morny était venu au foyer dire qu'il verrait le prince et qu'il me ferait révoquer sur ma première bêtise.

Naturellement je n'avais pas longtems à vivre.

Tout le conseil d'État était aussi pour les comédiens; de sorte que si les tribunaux me donnaient raison, ce qui paraissait impossible à Provost, le conseil d'État me donnerait tort. Il m'expliqua qu'il leur était trop douloureux d'abdiquer. Il me fit un tableau de ma ruine prochaine. Le théâtre perdait tous les jours deux mille francs.

— Eh bien ! lui dis-je, je puis durer encore quelques jours. Et si par hasard le théâtre gagnait mille francs par soirée ?

— Vous n'en seriez pas plus riche, puisque vous n'avez rien sur les bénéfices.

— Oui, mais vous êtes trop fiers pour accepter l'argent gagné sous ma direction.

— Ne parlons pas de cela ; c'est du tems de perdu, d'autant plus que nous sommes décidés à refuser le service. Moi, tel que vous me voyez, on m'offre vingt-cinq mille francs par an et trois mois de congé au Palais-Royal.

— Eh bien, allez au Palais-Royal. J'y prendrai Sainville.

— Pouvez-vous profaner ainsi la maison de Molière ?

— Mon cher Provost, je vous aime beaucoup dans tous vos rôles, excepté dans celui-ci. Mais je vous jure que si la Comédie refuse son service pour demain je ne ferai pas longtems relâche. Avant deux jours, dût-il m'en coûter cent mille francs, — à moi qui n'ai pas un sou, — j'aurai la meilleure troupe de Paris.

— Oh ! la jeunesse ! la jeunesse !

VIII

Mlle Rachel et Victor Hugo. — La comédie sans comédiens.

La Chaume entra pour annoncer Mlle Rachel.

— Et, pour commencer, dis-je à Provost, j'aurai Mlle Rachel, sans compter Mlle Brohan : le péplum et le tablier.

Mlle Rachel était entrée comme chez elle. Provost se leva pour sortir.

— Vous pouvez rester, monsieur Provost, dit-elle d'un air protecteur. M. Arsène Houssaye, mon directeur temporel et spirituel, veut administrer en plein soleil. C'en est fait de tous ces conciliabules nocturnes du conseil des Dix.

— Mademoiselle, dit Provost, nous sauvegardons la dignité de la Comédie-Française.

— Est-ce parce que vous êtes présidés par Pasquin-Samson ? C'est lui seul que j'accuse, quoiqu'il ait été mon maitre. Je puis vous dire cela à vous qui n'avez pas

voulu de moi dans votre classe, sous prétexte que je ne ferais jamais rien. Ce qui ne vous empêche pas d'être un grand comédien.

Sur ce dernier mot, Provost s'inclina et sortit.

Rachel se tourna vers moi.

— Eh bien, mon directeur, avez-vous augmenté le prix des places ?

— C'est pour demain.

Je sonnai et je donnai l'ordre d'envoyer à tous les journaux cette simple ligne :

Le prix des places est augmenté au Théâtre-Français.

Victor Hugo entra. Il échangea avec Mlle Rachel un salut presque tragique. Jusque-là, le drame et la tragédie ne s'étaient pas embrassés.

— C'est pour moi une bonne fortune, leur dis-je, de vous voir tous les deux dans mon cabinet. Vous m'apparaissez comme les deux symboles de mon idéal au théâtre : le monde antique et le monde nouveau, Eschyle et Shakespeare.

— Eh bien, dit Mlle Rachel, la fille d'Eschyle va embrasser Shakespeare.

On s'embrassa de fort bonne grâce, mais je crois que ce fut bien moins la fille d'Eschyle que Victor Hugo embrassa, que la femme charmante qui s'appelait Rachel. On avait dit à ses débuts qu'elle n'était pas belle ; à force de volonté et de génie elle était devenue belle, non pas seulement de la beauté de l'intelligence, mais de la beauté de l'amour.

L'entrevue dura plus d'une heure. Mlle Rachel, qui avait les mains pleines de promesses, dit à Victor Hugo qu'elle voulait jouer *Angélo*, *Marion Delorme*, *Hernani*, jusqu'à

Lucrèce Borgia. Elle savait déjà le rôle de la Thisbé ; elle répéta la grande scène avec tant de force et de sentiment que Victor Hugo lui dit : « Je retrouve Mme Dorval avec du style. »

Il me tendit la main. « Adieu Thespis, conduisez bien votre char. — Et n'ayez pas peur des bâtons dans les roues », ajouta Rachel.

Cependant le bruit s'était répandu au foyer que tous les ennemis du théâtre étaient assemblés chez moi comme des factieux.

M. Samson répétait, en éclatant de rire, des épigrammes de son cru contre le poëte d'*Hernani*. Devant de pareilles tentatives de désordre, les sociétaires décidèrent qu'il y aurait un conseil extraordinaire de minuit chez leur doyen et président, Pasquin-Samson, grand artiste et détestable semainier.

A minuit, je m'en retournai chez moi sans savoir encore si les illustres burgraves daigneraient descendre de leur olympe sur les planches du théâtre. J'étais bien décidé à refaire, coûte que coûte, une troupe prise dans tous les théâtres. D'ailleurs, si les sociétaires donnaient leur démission, n'avais-je pas les pensionnaires : Got, un comique ; Monrose, un Figaro ; Delaunay, un amoureux ? Il y avait tout un essaim de jeunes et belles échappées du Conservatoire, comme des oiseaux bleus d'une volière, qui se moquaient de l'école : Fix, Rebecca, Favart, Théric, Luther.

Combien de comédiens qui étaient à prendre comme Bocage et Rouvière ? Il était tems encore d'illustrer le Théâtre-Français par la grande figure de Frédérick Lemaitre. Je pouvais rappeler Menjaud, je pouvais appeler Bressant. Mme Plessy allait revenir de Russie.

Mlle Doze voulait rentrer au théâtre. Déjà on parlait de faire débuter Madeleine Brohan. Et l'imprévu qui joue un si grand rôle dans tous les rôles!

Le lendemain un journal imprima que messieurs les sociétaires quittaient le Théâtre-Français pour former une troupe au théâtre Ventadour. J'avais le champ libre et je composai sur le papier la plus glorieuse troupe du monde.

J'écrivis au ministre : « Ce qui manquait hier à la « Comédie, c'était un directeur; ce qui manquera demain « ce sera les comédiens : il faut prévenir toutes les « catastrophes. Je crois toujours que tout finira par « une bonne comédie, mais je veux pourtant me mettre « en garde contre la menace de messieurs les sociétaires « qui ont le dessein de former une autre Comédie-Fran- « çaise dans la salle Ventadour.

« Je ne doute pas qu'on ne puisse improviser en « vingt-quatre heures une troupe excellentissime « d'acteurs étrangers au Théâtre-Français; par exemple, « Frédérick Lemaître, Bocage, Rouvière, Mélingue. « Mlle Rachel se charge des femmes. D'ailleurs nous « avons en dehors des sociétaires tout un brillant per- « sonnel à la Comédie. Frédérick Lemaître serait « admirable dans le *Tartuffe* et dans l'*Avare;* Bocage « serait une haute curiosité dans tout le répertoire; « Rouvière est un véritable tragédien et Mélingue un « véritable créateur. Ce sont des acteurs de race à la « marque de Shakespeare, qui n'ont manqué jusqu'ici « que d'être d'une bonne maison. Nul plus que moi « n'admire le jeu savant, légendaire, — trop légendaire, — « traditionnel, — trop traditionnel, — des sociétaires, « mais il ne faut pourtant pas battre des mains à leurs

« caprices. S'ils s'avisent de persister dans cette folle
« idée d'aller jouer à la salle Ventadour, ils pourront
« entraîner le public de la dernière heure et continuer à
« faire cent cinquante francs par jour, mais ils ne dé-
« placeront pas la maison de Molière. Je ne leur donne
« pas six semaines d'école buissonnière. »

Je ne pouvais pas faire un théâtre sans comédiens et je ne voulais pas m'en aller sans avoir combattu. A mes risques et périls, je résolus donc de faire le Théâtre-Français avec les meilleurs comédiens français, comme j'avais déjà décidé que je ne jouerais, à côté des chefs-d'œuvre anciens, que les œuvres de Hugo, de Dumas, d'Alfred de Musset et des nouveaux venus. Rien de la littérature démodée, quoique toujours à la mode au Théâtre-Français.

Je courus chez Frédérick Lemaître. En chemin je rencontrai Offenbach :

— Voulez-vous faire une révolution à la Comédie-Française ?

— Oui, je suis un homme de bruit.

— Eh bien ! je vous nomme chef d'orchestre. Il n'y a que deux violons au Théâtre-Français, vous en aurez quatre.

Le soir, Offenbach trônait majestueusement à l'orchestre *.

Frédérick Lemaître m'embrassa à l'idée de jouer *Tartuffe* au Théâtre-Français, mais à son grand regret il n'était pas libre : il ne pouvait rompre du jour au

* Ce fut pour lui le coup de l'étrier. A l'orchestre du Théâtre-Français il composa ses plus fraiches mélodies. Pareillement, au Théâtre-Français, je fis débuter Gounod dans les Chœurs d'*Ulysse*, tout un adorable opéra qui eût ravi Homère et Théocrite.

lendemain son engagement au boulevard. Il me remettait à trois mois.

Bocage ne voulut entrer dans la maison de Molière que si on lui ouvrait les portes à quatre battants. Il se croyait Molière lui-même, parce qu'il en avait la figure. Mais il n'avait pas encore écrit le *Misanthrope*.

J'étais fort inquiet. Être directeur de la Comédie-Française quand il n'y a plus de comédiens! Les rieurs du parterre ne seraient pas de mon côté.

Mais le soir les comédiens ordinaires de la République, sachant que je voulais jouer la comédie sans eux, étaient tous à leur poste.

Ainsi ils prévinrent ce coup d'État, qui eût bouleversé l'Académie, le Conservatoire et la littérature bourgeoise.

Après le spectacle, messieurs les comédiens, qui avaient bien voulu jouer le répertoire imposé par moi, voulurent prendre leur revanche. Le Conseil judiciaire convoqué par eux vint siéger dans le foyer des acteurs. On décida que le procès commencerait le lendemain par une demande non plus de cent mille francs mais de trois cent mille francs en dommages et intérêts. Je méritais bien cela : j'avais joué M. de Molière et M. Alfred de Musset.

Puisque la Comédie-Française avait un Conseil judiciaire tout au service des sociétaires en rébellion, le lendemain j'en nommai un autre composé de trois ou quatre ministres en disponibilité.

Le président commença par me dire qu'il ne fallait en ceci prendre conseil que des événemens. Tout était provisoire. Un nouveau ministre pouvait me donner tort dans huit jours, en vertu du décret de Moscou.

J'avais déjà remarqué que, dès qu'on veut se réconforter dans son droit avec des gens de loi, ils vous font tout de suite perdre pied par les si et les mais; aussi je résolus de ne plus prendre conseil que de moi-même.

Les sociétaires ne risquèrent donc pas plus longtems la bataille contre eux-mêmes; ils avaient trop d'esprit pour ne pas comprendre que le Parisien aime la révolution. Non seulement ils furent à leur poste, mais ils jouèrent mieux encore que de coutume, voulant prouver que hors la Comédie-Française il n'y a point de comédie. Nous n'en devînmes pas meilleurs amis pour cela. Ils faisaient semblant de n'obéir qu'à eux-mêmes, quoique je fisse le répertoire ; mais comme je voulais que le sceptre leur fût léger, je faisais semblant moi-même de croire qu'ils se gouvernaient encore. Le procès était fortement engagé; or, on sait qu'à Paris les procès ne finissent jamais s'il n'y a pas un Normand dans l'affaire ; le seul Normand de la Comédie, c'était Pierre Corneille ; c'était celui-là qui alors plaidait le mieux la cause de la Comédie par la voix de Mlle Rachel.

Les comédiens, quoique gens d'esprit, s'étaient bien un peu moqués de moi : augmenter le prix des places quand la salle était vide! Bientôt ils furent charmés que la salle fût pleine, mais ils ne pensèrent pas un instant que j'y étais pour quelque chose.

La situation était des plus périlleuses. Les spectateurs étaient pour moi, mais presque tous les journaux étaient pour les sociétaires, même les journaux de l'Élysée. Les pièces au répertoire appartenaient à la vieille école démodée. Un rapport du régisseur général au ministre constatait que le théâtre avait près d'un demi-million de dettes. Plus de décors ni de

costumes dans les magasins. Le conseil d'État était saisi par la commission des théâtres d'un projet de réorganisation de la Comédie-Française, qui allait paralyser toutes mes hardiesses. J'étais maître de dicter un autre répertoire ; mais les chefs-d'œuvre ne « faisaient plus d'argent » tant on avait désappris le chemin du Théâtre-Français. Comment frapper un grand coup ? Rachel était là : « Votre planche de salut », avait dit malicieusement Brohan ; car les malices sur Sarah Bernhardt ne sont pas nouvelles. Mais Rachel, après une magnifigue rentrée dans *Phèdre*, avait pris une bronchite qui ne lui permettait pas de reparaître avant quelque tems.

IX

Roqueplan et Offenbach

Roqueplan, directeur de l'Opéra, était mon ami; il vint me voir tout à propos. Je lui demandai s'il voulait me donner son corps de ballet pour jouer le *Bourgeois Gentilhomme* ou le *Mariage de Figaro*.

— De tout mon cœur, me dit-il. Mais jamais vos burgraves ne joueront si l'Opéra est en scène chez eux. Je connais leurs principes.

— Que diable! ils en changeront. Molière aimait le spectacle. Un peu plus, il eût dansé dans les ballets avec Louis XIV.

— Oui, mais M. Samson se croit toujours au Conservatoire. Quand il est devant la rampe, il professe doc-

tement pour devenir chevalier de la Légion d'honneur. Il crierait que le feu est à la maison si vous osiez jouer Molière comme Molière voudrait être joué.

— Déjà, dit Verteuil* que j'avais appelé, ces messieurs font beaucoup de tapage à propos d'Offenbach qui va conduire les six violons de l'orchestre. Provost lève les bras au ciel et Ligier demande à tous les échos d'alentour si Offenbach l'accompagnera dans le récit de *Théramène*.

— Enfin, dis-je à Roqueplan, vous me donnez, ne fût-ce que pour un soir, votre corps de ballet ?

— De tout mon cœur : j'aime les entreprises désespérées.

Mais on ne pouvait pas monter en un jour le *Mariage de Figaro* non plus que le *Bourgeois Gentilhomme*.

— Après cela, dis-je, pour donner du courage à Verteuil, Offenbach fera peut-être de l'argent.

On n'imagine pas l'indignation du comité en apprenant que j'avais nommé Offenbach chef d'orchestre : c'était précisément pour la reprise des pièces à spectacle ; d'ailleurs, dans cette salle mortuaire où on ne croyait saluer que des ombres, il fallait du bruit, de la lumière et du mouvement. Au bout de quelques jours, à propos de la reprise de la *Coupe enchantée* où j'appelai tous les journalistes, où le public vint de lui-même, — parce que le prix des places était augmenté, — où, sur ma prière,

* A mon entrée à la Comédie-Française, j'ai trouvé un secrétaire général très précieux, M. Verteuil, un véritable représentant de la tradition des coutumes fraternelles et généreuses de la maison de Molière. Aussi M. Thiéry et M. Perrin ont-ils consacré ses prérogatives. Seul, M. Empis s'était promis de tenir M. Verteuil à distance, mais c'est M. Verteuil qui a tenu M. Empis à distance.

le président de la République occupa sa loge, on trouva le théâtre métamorphosé : on avait « rafraîchi » les dorures et repeint le rideau; le lustre et les candélabres jetaient le gaz à pleine volée; des tapis rouges éclataient dans les escaliers; les spectateurs recevaient tous un programme de satin.

Les sociétaires furent atterrés de mes prodigalités; pour comble, ils me virent occuper sans plus de cérémonie l'avant-scène du rez-de-chaussée, ce qui ne s'était jamais vu depuis M. de Rémusat, grand maître des cérémonies et surintendant des théâtres sous Napoléon Ier.

Je n'avais fait en tout cela qu'une simple politesse aux spectateurs : je voulais les avertir que le jour de la reapparition de Mlle Rachel ou le jour de la première représentation d'une pièce nouvelle de Hugo, de Dumas, d'Alfred de Musset ou d'Émile Augier, la maison de Molière serait encore la maison de Molière, avec les grands comédiens qui désapprenaient la comédie. Le public aime les prodigues : il décida ce soir-là que le théâtre allait renaître sur ses ruines.

Roqueplan me dit : « Le théâtre a eu sept années de vaches maigres, tu vas lui donner sept années de vaches grasses. »

— Comment donc! s'écria Brohan, nous en avons déjà trois.

Et elle nomma les trois grasses.

Mais en attendant les vaches grasses, qu'allais-je faire, quelques jours après, quand il faudrait payer cent mille francs pour les appointemens et les dépenses d'un mois invraisemblable qui ne donnait en recettes que quinze mille francs? Les comédiens croyaient que ce jour-là je resterais chez moi pour jouer le *Misanthrope*.

X

Le comte d'Orsay et le comte de Morny

J'avais donc des ennemis partout pour cette rude bataille, mais il me vint un allié qui voyait presque tous les jours le Président : c'était le comte d'Orsay ; et, dans la même semaine, je fis de mes ennemis un ami : le comte de Morny.

On m'annonça un jour le comte d'Orsay. Je l'avais entrevu dans un dîner chez Lamartine, mais nous étions loin l'un de l'autre ; il s'envola en sortant de table, à mon grand regret, car c'était une des personnalités qui me prenaient l'esprit. « Oh ! je le connais, s'écria Rachel qui se trouvait dans mon cabinet, je vais lui dire bonjour. » Il entra ; il la salua de son sourire cordial et la pria de le présenter à moi, mais je la suppliai de me présenter au comte.

C'était le charmeur par excellence ; la nature avait été très bonne mère pour lui, le jetant parmi les supériorités, alliant la grâce à la force, accentuant sur le masque les lignes de l'intelligence, adoucissant les reliefs par cet air souriant qui vient du cœur et qui parle au cœur. Il était de ceux qui n'ont pas besoin d'un blason tant ils portent bien la noblesse sur leur figure. On eût dit une page détachée du livre héraldique.

En ce tems-là, il était encore très beau et très vivant, quoiqu'il fût déjà marqué par la mort. « Il est bien naturel que je vous trouve ici, dit-il à Rachel, car c'est pour vous voir que je viens voir Arsène Houssaye ; vous

jouez Phèdre ce soir, ce sera une bonne fortune pour moi d'être là, mais il n'y a plus un seul fauteuil ni à l'orchestre ni au balcon. — C'est vrai, dis-je, mais il y a encore ma loge que je vous offre de tout mon cœur. — Eh bien! j'accepte comme d'un ami, car c'est la meilleure loge du théâtre; je vais l'offrir à la duchesse de Gramont qui viendra avec Guiche. » Guiche, c'était le futur duc de Gramont.

En effet, d'Orsay et de Guiche vinrent le soir avec la duchesse qui me força de garder une place dans ma loge. La soirée fut charmante. La duchesse avait beaucoup d'esprit comme d'Orsay; Guiche avait tout l'entrain d'un gentilhomme qui ne doute de rien. Rachel nous fit des signes de bonne camarade; elle était d'ailleurs contente de nous, car nous n'étions pas les derniers à frapper des mains devant son jeu eschylien. Une petite porte de ma loge s'ouvrait sur le théâtre : nous allâmes serrer la main à la grande tragédienne; la duchesse elle-même fit trois pas sur les planches pour dire à Rachel combien elle l'admirait. Phèdre était d'ailleurs habituée à toutes ces adorations; on peut dire qu'elle fut l'actrice des gens du monde, même à cette époque où elle venait de psalmodier la *Marseillaise*.

Devant les complimens de la duchesse de Gramont, Rachel, qui n'était jamais prise sans vert, dit avec une abondance de cœur : « Comment ne jouerais-je pas bien quand je vois dans l'avant-scène deux Hippolytes. »

Dès ce jour, ce fut une véritable amitié avec d'Orsay : il venait souvent dans mon cabinet et dans ma loge; j'allais souvent le voir dans son atelier ou plutôt dans son hall, car ce fut le premier qui donna à Paris l'idée de ces grandes salles, formant tout à la fois le salon,

l'atelier, le cabinet de travail, le fumoir, la serre,—avec des divans, des lits de repos, des hamacs; — tout dans tout.

D'Orsay sculptait alors; il fit de ma tête un petit médaillon où il me donna je ne sais quoi de britannique. Il me parlait beaucoup de lord Byron dont il me lisait des lettres très curieuses par le style tourmenté. Dans ces lettres, il semblait toujours que lord Byron eût peur d'être pris en flagrant délit de sentiment ou de bêtise. Il y comparait d'Orsay à Gramont : « Pourquoi vous êtes-vous fait Anglais? j'aime mon pays, point mes compatriotes; mais à vingt ans, on ne doute de rien : on a beau jouer au Lovelace, on croit que les femmes des brouillards sont des anges; prenez garde de vous apercevoir que ces yeux levés au ciel le sont bien plus par l'ivresse que par l'extase. » Et dans une autre lettre : « Si je recommençais ma vie, j'irais vivre inconnu à Paris, vivre du spectacle; je n'écrirais pas un mot, pas même aux femmes; mais on ne recommence pas sa vie, ce qui est bien heureux! »

Morny n'était pas de mes amis à mon entrée au Théâtre-Français, parce qu'il était l'ami des comédiens, — je pourrais dire quoiqu'il fût leur ami, puisque je venais pour les sauver du désastre. — Je l'avais rencontré aux fêtes de la comtesse Le Hon; mais il n'y avait entre nous qu'un salut distrait. Persigny me dit un jour : « Prenez garde à Morny! il est en belle fureur contre vous, parce que vous vous êtes moqué de la commission des théâtres. »

On triomphe des colères humaines comme des bêtes féroces, en allant droit à elles; voilà pourquoi, un matin, j'allai dans la Niche à Fidèle. Tout le monde sait qu'on

avait ainsi nommé le tout petit hôtel de Morny, bâti à l'ombre du grand hôtel de madame Le Hon, au rond-point des Chams-Élysées. « Ah! c'est vous! » me dit-il en prenant une figure officielle. Mais il me tendit la main : « Vous faites votre révolution au Théâtre-Français. — Oui, et c'est pour la faire jusqu'au bout que je viens causer avec vous. — Eh bien, vous allez déjeuner avec moi; un déjeuner succinct, je vous en avertis. »

La glace était rompue. Le comte de Morny m'avait reçu dans son salon-galerie. Je ne manquai pas, tout en passant dans la salle à manger, de jeter çà et là quelques points d'admiration devant ses tableaux. Du reste, mon admiration tombait juste. Cela lui alla au cœur.

— Au fond, me dit-il en se mettant à table, j'ai bien peur que vous n'ayez raison au Théâtre-Français; mais je suis pour les principes : en ma qualité de membre de la commission des théâtres, je ne veux pas que vous vous moquiez de nous.

— Vraiment! vous êtes tant que cela pour les principes? Il n'y a pas de principes, il n'y a que des hommes. Si je ne suis pas un homme, je me brûlerai comme un papillon aux chandelles légendaires du Théâtre-Français.

— Eh bien! contez-moi vos desseins.

— Je n'ai qu'un dessein. Il est bien simple : c'est de commencer par avoir le public, sauf à rester en guerre avec les comédiens et la commission des théâtres. Ne suis-je pas là à mes risques et périls, puisqu'ils me demandent déjà, de par Me Loyal, cent mille francs de dommages-intérêts?

— Vous n'avez pas peur de les payer?

— Pas pour deux sous.

— Vous n'avez pas peur des comédiens ?

— Encore moins. Ils menacent de fonder un autre théâtre. Tant pis pour eux. Je suis avec Rachel à la Comédie-Française : ce sera encore la Comédie-Française s'ils ne sont plus là, parce que j'engagerai Frédérick Lemaître, Bocage, Rouvière, Mélingue, Fechter, Bressant. Pour ce qui est des femmes, je ne suis pas en peine. Donnez-moi dix femmes, j'en ferai dix comédiennes. Le grand art, c'est de mettre les femmes dans leur cadre!

M. de Morny, qui avait bu deux verres de haut-sauterne, me cria : « Bravo, je suis des vôtres! » C'était le *De profundis* de la commission des théâtres.

L'intimité fut si cordiale, que le frère du futur empereur m'invita à déjeuner deux jours par semaine; toujours pour causer théâtre, comédies et tableaux. Je crois qu'on s'occupa aussi des femmes.

Il n'était encore qu'un demi-homme politique, avec un pied dans l'orléanisme et un pied dans le bonapartisme. Il n'avait pas toute confiance en son frère aîné, ne lui trouvant pas « le Diable français dans l'âme ». Il le disait trop taciturne et trop socialiste. Il doutait que l'Europe lui fût sympathique. Les princes d'Orléans étaient bien plutôt ses camarades.

Nul n'était plus franc que M. de Morny. S'il se livrait c'était de tout son cœur. Mais il n'ouvrait pas la porte de son cœur sans avoir regardé par le guichet. Et comme il jugeait les hommes d'un regard, c'était perdre son tems pour le conquérir s'il n'avait pas fait signe. Une fois détourné, il ne se retournait jamais. Voilà pourquoi l'inimitié, l'antipathie et la haine poussèrent dru autour de lui. Pendant toute la durée de ma direction, chez lui,

au théâtre ou chez moi, pas un nuage sur cette amitié. Mais je peindrai Morny en pied à son jour et à son heure, — au coup d'État.

On l'a calomnié dans une mauvaise *Histoire du Second Empire*, mais Morny était de ceux qui bravent toutes les opinions. Il marchait haut dans le cortège de ses actions, bonnes ou mauvaises, sachant bien que l'on ferait la part du feu, — et même la part du sang!

Ces deux nouvelles amitiés, Morny et d'Orsay, réconfortèrent mes amitiés anciennes : Hugo et de Musset ne doutaient pas de ma victoire, mais Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Gozlan, Janin, Augier, m'avaient cru perdu : ils reprirent le pas contre presque toute la chronique théâtrale qui chantait mon *De profundis*.

XI

Les deux sommations

Mon premier rêve fut de remettre au répertoire toute la comédie de Molière; non pas seulement comme il la jouait, mais comme il la jouerait aujourd'hui, avec la mise en scène des représentations royales à Chambord, à Versailles et à Saint-Germain, comme avec la mise en scène nouvelle qui donne plus d'accent au théâtre moderne. Grâce à mon ami Roqueplan qui dirigeait l'Opéra et qui me donna carte blanche, je remontai le *Bourgeois Gentilhomme* avec les soli, les chœurs, les divertissemens et les entrées de ballet qui avaient ravi Louis XIV et sa cour le 14 octobre 1670. Il ne manqua

que Lulli à la fête. Tout fut chanté et dansé dans le caractère du XVIIe siècle. Les spectateurs étaient aux anges en écoutant les symphonies, les ariettes, les duos, les chaconnes, les chœurs de ce musicien charmant dont on a trop méconnu le génie. La cérémonie turque du quatrième acte fut interrompue par les éclats de rire de toute la salle. Il y eut bien quelques récalcitrans, quelques endormis de l'orchestre qui disaient que c'était profaner l'ombre de Molière : le jouer ainsi comme il se jouait lui-même ! Mais on ne peut contenter tout le monde — et Molière.

Quoique toujours sur la réserve, les journalistes qui en ce tems-là n'étaient pas comme aujourd'hui pieds et poings liés devant la fortune du théâtre, vinrent me féliciter, Jules Janin en tête. Il était encore le prince des critiques. Naturellement je reportai les complimens aux comédiens quoique presque tous eussent été opposés à une reprise aussi somptueuse, ne comprenant pas qu'au théâtre, pour récolter de l'argent, il faut semer de l'argent.

Il n'y avait pas un abyme entre les comédiens et le journaliste. A force de nous rencontrer, nous nous accoutumâmes aux rencontres. Naguère, j'étais leur ami ; je le redevins bientôt. Pendant les années qui suivirent, le théâtre fut quelquefois en guerre avec le feuilleton, mais jamais avec soi-même. Rien n'est plus facile que de gouverner le Théâtre-Français, car le plus souvent le directeur pourrait se faire représenter par la statue du Silence, tant le théâtre va tout seul, par la tradition, par les chefs-d'œuvre du répertoire, par le jeu des comédiens. Comme disait un roi de France : « Il ne faut faire le roi qu'une fois par semaine. »

Avant le mot à mot de l'histoire officielle et intime du Théâtre-Français pendant ma direction, j'imprimerai ici deux actes extrajudiciaires qui y touchent de tout près. On a vu qu'à mon entrée au Théâtre-Français je fus salué gracieusement par une sommation de l'huissier du Conseil judiciaire. Je me promis ce matin-là de répondre sinon par le même courrier, du moins par un autre, mais tout aussi gracieusement, sur papier timbré.

Voici la sommation qui m'avait été faite en 1849, au nom de messieurs les sociétaires. Je passe le préambule, les noms et qualités de l'officier ministériel :

Que la Comédie-Française, après avoir subi une direction oppressive qui a nui à sa dignité et à ses intérêts, a obtenu du Gouvernement de la République la restitution de ses anciens droits qui lui permettaient de s'administrer elle-même sans intervention étrangère, sinon celle de l'État dont c'est le devoir en vertu de sa subvention ;

Que la nomination d'un directeur est un abus de pouvoir, d'autant plus que le Conseil d'État est saisi de la réorganisation du Théâtre-Français ;

Que le Président du Conseil d'État a rassuré messieurs les sociétaires sur l'avenir dans la conviction qu'on les laisserait maîtres chez eux avec la protection du gouvernement représenté par un simple inspecteur des théâtres nationaux ;

Qu'il y a péril en la demeure puisque contre toute attente un Directeur est nommé qui peut ruiner la Comédie ;

Qu'en attendant qu'une action contre lui soit portée devant les tribunaux ;

Et le Conseil judiciaire de Comédie-Française entendu,

Ai signifié à M. Arsène Houssaye, à l'heure même où il va prendre possession, qu'ils s'opposent à son administration par toutes les voies de droit ;

Entendant le rendre responsable sur ses biens personnels, et par provision, en exiger une somme de cent mille francs, ne représentant qu'une part minime des dommages ;

Et afin qu'il n'en ignore, je, huissier soussigné, ai laissé la présente sommation au concierge du Théâtre-Français, dont le coût est de sept francs quatre-vingt-cinq.

Voici maintenant la sommation faite en mon nom un an après :

Qu'il y a un an MM. les sociétaires du Théâtre-Français ont par sommation signifié à M. Arsène Houssaye, nommé directeur à la Comédie-Française quand ces messieurs voulaient rester en république, d'avoir à ne pas se mêler de leurs affaires sous peine de cent mille francs de dommages et intérêts ;

Qu'ils l'ont déclaré responsable de la ruine inévitable du théâtre, sous un directeur nommé par l'État ;

Que malgré la fatale direction imprimée par M. Arsène Houssaye à ce grand théâtre en jouant les œuvres de Hugo, Dumas, Musset, Augier, Gozlan, Ponsard, Scribe et autres méchans auteurs amis du directeur ;

Que M. Arsène Houssaye a mis Offenbach à la tête de l'orchestre, ce qui a coûté quelques violons de plus ;

Que la direction a eu raison dans la prodigalité de décors et de costumes, en un mot dans la mise en scène où l'on a remarqué des tapisseries des Gobelins, des meubles de Boulle, un vrai déjeuner au vin de Champagne et autres folies scandaleuses ;

Qu'en faisant la part meilleure à MM. les sociétaires par augmentation des feux, on a aussi mieux payé non seulement les pensionnaires, mais les braves gens du théâtre ;

Que le spectateur lui-même est indigné de monter les escaliers sur des tapis de haute lisse et de recevoir aux premières représentations et aux reprises des programmes en satin ;

Qu'en dépit de toutes ces folies, comme il y a cent mille francs à partager, avec l'approbation du ministre, M. Arsene Houssaye fait sommation à MM. les sociétaires, sous toutes peines de droit s'ils refusaient, de venir sous les vingt-quatre heures prendre chacun leur part dans les cent mille francs ;

En foi de quoi parlant à sa personne ou à sa portière, je huissier soussigné, ai laissé la presente sommation à M. Samson comme à chacun des sociétaires, dont le coût est de dix francs cinq centimes.

Oui, au bout d'un an, quoique des dettes fussent proverbiales, je signi iai — par huissier — à MM. ies sociétaires, qu'ils eussent à se présenter à la caisse, pour toucher leurs parts de sociétariat, chez un ancien préfet, dont nous avions fait un ministre des finances, je veux dire un caissier.

Grande surprise au foyer des comediens, car cela ne s'était pas vu de tems immémorial . depuis bien des années on ne se partageait que des espérances. Ce

jour-là mon ennemi M. Samson, me sauta au cou tout en demandant qu'une si belle journée ne se passât pas sans un festin. Et le festin fut suivi d'un bal où le doyen lui-même dansa une gavotte.

XII

La journée d'un directeur de théâtre

En ce tems-là je ne perdais pas ma journée. Si vous êtes curieux de connaître la vie d'un directeur du Théâtre-Français vers 1850, lisez ce feuillet et tournez la page.

J'habitais la rue du Bac, au coin de la rue de Verneuil, premier étage, balcon, fleurs sur le balcon, roses sur le le balcon, je crois même que là encore j'ai cultivé des fraisiers, tant j'ai toujours voulu mettre un coin de nature dans ma vie. L'intérieur était joli, salon rouge tout animé de tableaux modernes, Delacroix, Théodore Rousseau, Diaz, Decamps, Meissonier, Marilhat et Théophile Gautier. Deux bustes, celui de Mme Houssaye, par Jouffroy, celui de ma sœur Cécile, par Clésinger. Deux chambres à coucher s'ouvrant l'une sur l'autre, un berceau d'un côté, une toute petite bibliothèque de l'autre; mais rassurez-vous, pas un livre dedans! Des miniatures, des éventails, des chinoiseries. Une belle salle à manger tendue de tapisseries à personnages. Il est huit heures, je secoue le sommeil, je retrouve mes pantoufles, je prends une plume et pendant deux heures je sillonne le papier. Pourquoi? Pour rien, mais il y a des entr'actes : l'enfant vient batailler sur mes genoux, la femme apparaît comme l'étoile du matin

dans le bleu des nues. J'aime la beauté, sa beauté me ravit et répand dans mon âme la lumière de toute la journée. Je pars avec la mère et l'enfant, pour un voyage au bout du monde : j'ouvre la fenêtre et je les emmène jusqu'au bout du balcon. On cueille une rose, les fraisiers sont en fleurs : on espère des fraises pour la semaine prochaine si l'enfant ne cueille pas les fleurs. Cinq minutes après on est revenu du voyage, je ressaisis la plume, croyant que j'obéis à ma destinée : heureusement il m'arrive quelquefois de ne rien faire. Dix heures sonnent, Zizi me prend la main et m'entraîne à la salle à manger ; la table est coquettement servie, on peut déjeuner des yeux. Il y a du reste un vrai déjeuner parce qu'on attend toujours un ou deux amis. Pourquoi le déjeuner est-il plus gai que le dîner ? C'est que le matin est un renouveau : le commencement de la journée rappelle le commencement de la vie. Par malheur il m'arrive souvent de demander les lettres et les journaux ; là il y a plus de nuages que de rayons, mais l'enfant m'arrache tout cela des mains, dès que l'inquiétude passe sur mon front. Un ami survient, puis un autre, un mot de gaieté par ci, un mot de philosophie par là, le déjeuner est charmant. On se lève de table, doucement égayé, et on s'en va de par le monde. A onze heures et demie, mon coupé me jette au Théâtre-Français et m'attend pour aller plus loin. Je lis par trois lignes à la fois la correspondance plus ou moins officielle, plus ou moins intime, mais celle-ci je me promets de la relire. Si c'est un grand jour il y a en outre cinquante demandes de loges et de stalles. M. Prudhomme demande une loge, fût-elle mauvaise ; Roqueplan demande une loge, fût-elle bonne. Un journaliste m'écrit : C'est pour Mme X

qui relève de couches ; un feuilletonniste : C'est pour moi-même. Mlle A+B, des Variétés : C'est pour prendre une leçon de Mlle Brohan. Mlle C+D : C'est pour jeter un bouquet à Mlle Rachel.

Dumas et Janin demandent tous les jours une loge, sans dire pourquoi ni pour qui, ils n'en savent rien ni l'un ni l'autre. M. Mazères parle en style préfectoral, Verteuil jette sa lettre au feu, mais il l'a ressaisit tout à coup : « Gardons-nous de lui refuser une loge, car il serait capable de nous lire une comédie ! »

Aujourd'hui pas de comité de lecture. On commence les raccords d'une pièce à demi oubliée et les répétitions d'*Angélo* pour Rachel. Je vais sur le théâtre, j'indique plusieurs mouvemens de mise en scène, je prouve à Provost qu'il n'est pas enrhumé et à Samson qu'il est plus jeune que jamais. Je cause avec Geffroy et Beauvallet d'un décor à peindre ou à retoucher. Quand la répétition marche bien, si ce n'est pas la dernière ou l'avant-dernière, je disparais pour remonter en voiture. Il me faut aller voir mes amis du journalisme : Armand Bertin, le docteur Véron, Émile de Girardin. Il me faut voir aussi mes amis de l'Élysée.

La Comédie-Française est un État dans l'État, parce que si les acteurs vivent dans leur maison, les actrices vivent partout, dans le monde du sport, dans le monde diplomatique, dans le monde littéraire. Il y a toujours une affaire d'État dans les affaires de Mlle Rachel. En France, quand la tragédie va bien, tout va bien. Mais si tout à coup la grande tragédienne brûle la politesse aux spectateurs par quelques hauts caprices, l'inquiétude se répand dans les esprits. Il me faut aussi voir le ministre si c'est un ami, sinon il ne faut pas réveiller

ses antipathies ou ses préventions. Après cela il y a les visites officielles chez MM. de la critique, quand MM. de la critique s'appellent Janin, Théophile, Fiorentino, Thierry, Saint-Victor, mais ceux-là étant mes amis, ils sont plus souvent chez moi que je ne suis chez eux. Les autres je ne les vois pas. Quand je les rencontre, je parais ne pas douter qu'ils soient ravis du théâtre, des pièces et des acteurs. Rien ne désarme la critique comme de prendre un article fâcheux pour un compliment par antiphrases. Je rentre au théâtre à deux heures, l'heure des visites, l'heure fatale pour quiconque aime la solitude.

En traversant l'antichambre je me heurte déjà à trois ou quatre impatiences ou impatientes, car dans ce monde-là on ne s'amuse pas aux bagatelles de la porte. Au Théâtre-Français, grâce au répertoire et grâce aux comédiens, on ne reçoit que de belles visites. Le plus souvent j'ouvre la porte à tout le monde, donnant audience dans l'embrasure d'une fenêtre, à la cheminée, dans la salle du comité. C'est ainsi que devraient recevoir les ministres qui veulent gagner beaucoup de tems et ne pas subir de vains discours à perte de vue. Ce fut d'ailleurs bientôt la manière de Morny quand il se décréta ministre de l'intérieur le 2 décembre 1851. Au Théâtre-Français les visiteurs sont tous des personnages de marque : ambassadeurs, sociétaires, premiers sujets de l'Opéra ou des autres théâtres, ministres, chefs de cabinet, princes étrangers, auteurs dramatiques, critiques et journalistes, en un mot le plus beau personnel de Paris.

Tout ce monde-là devenait intime et familier. Beaucoup étaient entrés pour me demander des choses im-

possibles ; presque tous sortaient contens sans avoir rien obtenu, mais celui-ci se payait d'un mot spirituel de Dumas ou de Gozlan, celui-là se trouvait trop payé par un sourire de Mlle Rachel ou de Mlle Brohan. Il est quatre heures, tout le monde est parti, j'appelle Verteuil, car mes deux autres secrétaires ne sont jamais là. Ils conduisent sans doute les vertus de quelques ingénues oubliées par leurs mères : Mlle Luther est si jolie! Vous connaissez déjà mes deux secrétaires, Armand Barthet et Adolphe Gaiffe. J'aime à les voir et à les entendre en prose et en vers, mais aux heures du travail j'appelle Verteuil, car c'est le vrai secrétaire de la comédie. Je lui dicte les lettres officielles pendant que j'écris les lettres intimes. Quand c'est fini, vient la question des demandes de billets; j'ai la politesse du refus quand je ne puis avoir la bonne grâce de donner une loge. Ce qui ne m'empêche pas de me faire au moins un ennemi par jour. Il faut cela pour vivre; c'est le grain de poivre dans le ragoût. Naturellement je me suis ainsi brouillé avec mes meilleurs amis, ceux-là qui ne comprennent pas qu'on puisse leur refuser la lune. Il est cinq heures, je respire pendant une heure, je vais où va le vent, très heureux de humer l'air en toute liberté. Ah ! par exemple, on serait mal venu à m'arrêter dans mon vol pour deviser comédie : le théâtre c'est ma vie, la comédie c'est la mienne. Et ainsi jusqu'à six heures où je rencontre ma femme aux Champs-Élysées en coupé ou aux Tuileries sous les orangers. Les Tuileries ne sont pas encore démodées. Nous retournons ensemble rue du Bac, par malheur je n'y dîne pas, car c'est là une des plus rudes besognes du directeur de la Comédie-Française : il lui faut presque tous les jours dîner ailleurs

que chez lui, plus ou moins officiellement : ministres, princes, directeurs de journaux, directeurs de théâtres. Il faut bien faire son métier : aussi combien de fois me suis-je rappelé Racine s'échappant de la salle à manger de Mme de Maintenon où devait diner le Roi, disant pour se dégager : « Mme Racine m'attend avec une si belle carpe fricassée à la normande, qu'elle en pleurerait si je n'étais pas là. » J'imitais souvent le poëte de Phèdre ; il m'arrivait même dans les diners ministériels où on ne se reconnaît pas, d'accepter l'invitation, décidé de rester chez moi pour dîner en famille, bien convaincu qu'on ne s'apercevrait pas de mon absence au festin du ministre. Du reste, j'avais toujours chez moi une de mes sœurs pour que ma femme ne se sentît pas abandonnée. Presque tous les jours elle recevait un bouquet pour venir me retrouver au théâtre dans cette petite avant-scène du rez-de-chaussée où elle avait un salon pour ses amies.

Je ne m'attardais pas après le dîner ; sous prétexte d'aller au fumoir avec les fumeurs, je décampais au plus vite pour arriver de bonne heure au Théâtre-Français. Comme j'étais bon camarade avec les comédiens et les comédiennes, on aimait à me voir là quand je n'étais pas dans mon cabinet. Il y a des jours au théâtre où l'acteur ne voit pas âme qui vive. On sait que le public pour être un vrai public ne se compose pas seulement de figures étrangères, il faut y reconnaître çà et là une physionomie connue, ou un regard sympathique. On ne joue bien que si on sent quelqu'un dans la salle. Or dans ma loge il y avait toujours quelqu'un avec moi, un personnage politique ou littéraire. Comme j'étais forcé, par mon impartialité, de jouer des comédies que je

n'aimais pas, ces soirs-là je n'avais pas le stoïcisme d'assister à la représentation, ce qui eût crucifié mon esprit. Je demeurais dans mon cabinet où il y avait d'ailleurs toujours quelque chose à faire. Quoique j'eusse horreur des paperasses, il fallait bien me résigner à remuer les papiers de l'administration, mais j'en avais bientôt fini. Dans un coin de ma mémoire s'agitaient les chiffres du budget. Je me suis toujours trompé avec la plume, jamais avec la pensée. Je suis peut-être né mathématicien comme je suis né poëte. Il ne m'a donc jamais fallu m'endormir dans les comptes à dormir debout.

On donne ce soir *Marion Delorme*, Judith joue la belle pécheresse. Victor Hugo vient dans les coulisses et lui baise le front pour tout compliment. Elle se croit sacrée ! Passe Alfred de Musset qui la baise sur le bras. « A qui pourrai-je bien donner mon second bras ? » Ce mot ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd : Alfred de Vigny s'incline en lui prenant la main. Judith ne perd pas de tems : « Je jouerai Ketty Bell, n'est-ce pas ? » Mais Alfred de Vigny ne dit jamais oui.

Neuf heures tintent à la pendule, Baciocchi entre comme une bourrasque : « Mon cher Houssaye, voulez-vous me servir de témoin dans une affaire terrible, car je veux tuer mon adversaire ? — Que vous a-t-il donc fait ? — Comment, ce qu'il m'a fait ? N'avez-vous pas lu *l'Indépendance belge* de ce matin ? j'y suis représenté comme le surintendant des menus plaisirs de l'Élysée. J'ai déjà vu Nieuwerkerke qui sera un de mes témoins. — Cela se trouve mal, dis-je à Baciocchi, je suis déjà dans une affaire pareille avec Roger de Beauvoir, on doit se battre demain ; d'ailleurs, votre adversaire

est un de mes amis ; il a eu tort d'imprimer cette plaisanterie de mauvais goût, mais je crois que vous avez tort de l'avoir lue, car si vous vous battez, ce duel fera tant de bruit que le nom de surintendant des menus plaisirs vous restera éternellement. — Allons donc ! le sang efface tout. — Au contraire, le sang marque tout. » Baciocchi n'en veut pas démordre. Il se battra. Il s'est battu. Deux vaillantes épées : les deux champions se sont touchés, mais si on n'a pas répandu assez de sang pour effacer, on en a répandu assez pour marquer : jusqu'ici Baciocchi était un ami plus ou moins politique du Prince, maintenant c'est le surintendant des menus plaisirs de l'Élysée. Eh bien ! la vérité c'est qu'il n'est que le surintendant de ses menus plaisirs. Le Prince n'a pas besoin de faire tendre des filets pour prendre en pleine mer les Aphrodites, elles viennent toutes seules au rivage de l'Élysée. Par exemple, aujourd'hui ne parle-t-on pas de cette belle marquise de C— T— qui est allée demander au Président une préfecture pour son mari ? Comme elle était plus provocante que jamais par ses beaux seins sous sa robe de velours écarlate, le Président, tout en causant, y mit la main comme sur un beau fruit. Elle s'indigna, le Prince reprit sa figure de chef de l'État et congédia la belle marquise en lui disant qu'elle serait plus ou moins préfète. Elle est venue me demander une loge après son audience, et elle m'a conté l'histoire en finissant par ce mot qui en est la moralité : « Ai-je été assez bête ? »

Il est dix heures, on m'apporte la recette. Il y a là l'émotion du joueur. Si la recette monte, est-ce parce qu'il a bien joué ses cartes ou parce que le hasard lui a donné de bonnes cartes ? Si la recette a monté on ne

s'inquiète pas du lendemain ; si elle a baissé on se frappe le front pour faire jaillir quelque bonne idée. N'a-t-on pas de belles cartes en réserve dans le jeu du répertoire ? Je prenais conseil de Verteuil, d'un acteur survenant, le plus souvent de moi-même ; le Directeur est le meilleur juge parce qu'il est impersonnel.

A onze heures quelques mauvaises nouvelles : un comédien a un deuil de famille, un autre est enroué. Une bonne nouvelle ! Mlle X vient d'être enlevée, et je ne suis pas inquiet : elle sera remplacée avec avantage. D'ailleurs celui qui l'a enlevée sera trop heureux de la ramener avec un talent grandi par la passion. Mais voilà que Mlle Y ne pouvant se consoler du départ d'Ulysse, demande un congé pour courir après lui.

Un instant la représentation du lendemain est compromise, mais j'en ai vu bien d'autres ! Demain, quand on frappera les trois coups, tout le monde sera à l'appel.

Il est onze heures et demie, c'est le dernier entr'acte. Je vais un instant à ma loge, on est dans le petit salon, on prend des glaces, on me parle de la représentation : « Celui-ci a été superbe, celle-là a été sublime, mais pour Dieu débarrassez-nous de quelques autres. — Je n'y puis rien, ils sont sociétaires ! — Eh oui, c'est comme à l'Académie, quand on voit M. Victor Hugo et M. Viennet, ils sont tous les deux immortels, quoi qu'on fasse. »

Il est minuit, je reviens dans mon cabinet où m'attend l'affiche. C'est aussi difficile de corriger les épreuves de l'affiche du Théâtre-Français qu'une page de philosophie. L'affiche c'est une image, où toutes les vanités sont en jeu : il faut qu'elle frappe et qu'elle magnétise les yeux du public ; mais il faut aussi que tous les noms soient franchement dessinés. Si une seule lettre était illisible, le

lendemain Floridor ou Fracasse crieraient au meurtre.

A minuit j'ai le droit de m'en aller, mais on soupe beaucoup ces jours-ci en gaie et folle compagnie. J'échappe souvent à ces festins improvisés, plus heureux de m'en aller par les Tuileries et le pont Royal dans la chaste et belle compagnie de madame la lune et de mesdemoiselles les étoiles.

XIII

Causerie à l'Élysée

Quoique le Prince ne s'abandonnât jamais, même dans les heures d'intimes familiarités, il était bon prince avec ses amis. L'étiquette n'était pas rigoureuse à l'Élysée ; d'ailleurs il n'y avait pas bien longtems qu'il avait vécu en simple citoyen des États-Unis sans trainer une cour après lui. Il était trop heureux de se trouver en France et d'y respirer l'air natal pour ne pas être content de tout, hormis des orléanistes qui lui faisaient alors une rude guerre à l'Assemblee nationale sous le masque républicain.

Un matin qu'il m'avait prié de venir, je ne savais pourquoi, j'arrivai tout juste au moment du déjeuner. Quand on m'annonça, il franchissait le seuil de la salle à manger. Son premier mouvement fut de m'envoyer promener dans le jardin, mais il se ravisa et me dit de venir déjeuner.

Il avait déjà son monde dans la salle à manger : Persigny, Toulongeon, Fleury, le prince Murat, Baroche, Baciocchi l'attendaient debout. Ils avaient passé avant lui sur sa prière, parce qu'une affaire d'ambassade le

retenait. On fit un demi-silence quand il prit sa place à table pour lui donner la parole, mais il se tut d'abord comme si son esprit fût absent.

Le prince Murat me parla de Mlle Rachel, ce qui rappela le Prince à lui-même. Il prit sa voix de basse-taille pour faire l'éloge de la tragédienne, ce qui l'amena à faire l'éloge de la tragédie sans doute parce qu'elle est l'apothéose des princes. Pour lui tout était moyen de gouvernement. On sait qu'il n'aimait pas l'art pour l'art. Quoiqu'il eût fait des vers, quoiqu'il eût cherché l'éloquence dans la solennité de la prose, il n'était pas plus doué du sentiment poétique que du sentiment de l'art. Le continuateur de Napoléon Ier était un utilitaire. Ce qu'il aimait dans le ciel c'était son étoile, ce qu'il aimait dans la forêt c'était le bruit de la chasse, ce qu'il aimait dans la vallée c'était la fumée du chemin de fer, ce qu'il aimait dans le merveilleux jardin de l'Élysée c'était la vue du palais des Tuileries.

J'avoue que ce ne fut pas sans émotion que je répondis au Prince. Ce n'était plus un déjeuner, c'était un congrès : tout le monde me regardait. On m'avait à peine jugé à l'œuvre, on voulait ce jour-là me juger à la parole. Si je disais quelques belles bêtises empanachées de mots sonores, j'étais perdu comme directeur. Il se fit un silence qui me fut terrible. Heureusement que j'avais quelque chose à dire.

Je commençai par faire remarquer au Prince-Président qu'il y avait à Paris plusieurs parterres. On aurait beau faire pour ouvrir au peuple les portes toutes grandes du Théâtre-Français, il n'y viendrait pas, parce qu'il ne va que là où il s'amuse. Il a peur des alexandrins, il se rebute aux hautes leçons des maîtres. Ce n'est donc

pas pour le peuple qu'il faut diriger le Théâtre-Français. Quand l'art sera à la portée de tout le monde, il ne sera plus l'art ; la démocratie n'aime pas les sommets ; si elle va à la montagne, c'est pour l'abattre; le bien n'est pas toujours le beau, le peuple aime le bien, il salue le beau, mais de loin. Quoi qu'on fasse, il faudra toujours deux spectacles, celui des intelligences et celui des yeux. On peut briser l'aristocratie du blason, mais non pas celle de la nature elle-même ; tel qui descend d'un Montmorency ira au spectacle des yeux, tel qui est né d'un chiffonnier ira au spectacle des intelligences si Dieu a jeté l'éclair sur son front. Il faut donc laisser au Théâtre-Français toute sa suprématie. Vouloir descendre, ce serait un crime de lèse-littérature. C'est au spectateur à monter encore, à monter toujours. Qu'on lui donne le spectacle du *Cid* et du *Misanthrope*, qu'on lui rappelle Eschyle et Shakespeare, qu'on lui montre ses mœurs comme dans un miroir, qu'on le fasse rire après l'avoir fait pleurer, voilà qui est bien ; mais qu'on fasse du Théâtre-Français une école politique, au lieu d'une école du beau et du vrai, voilà qui est mal ; le vrai génie de la scène, c'est d'élever les âmes à tous les grands sentimens d'héroïsme, de vertu, de patriotisme, mais de patriotisme dégagé de tout esprit de parti.

Ici je fus interrompu par un des convives qui soutint qu'il n'y avait pas de patriotisme sans esprit de parti puisque le génie de la France était toujours représenté par un homme. « Là est le danger, dis-je, car le parterre parisien est sans cesse disposé à battre en brèche le pouvoir : sous Napoléon Ier, on applaudissait tout ce qui était républicain ou royaliste ; sous la Restauration, on applaudissait tout ce qui était républicain ou impéria-

liste ; sous la seconde République, Mlle Rachel a chanté la *Marseillaise*, mais c'était Mlle Rachel et non la *Marseillaise* qui était applaudie.

Le Prince qui n'était pas entêté, me dit : « Vous avez peut-être raison. »

XIV

Les deux Directeurs

Je me croyais enfin maître absolu de la place quand un soir Regnier, habillé en Figaro, entra dans mon cabinet, la figure toute renversée.

— Mon cher Directeur, je suis désespéré : M. Mazères sort de ma loge où il m'a montré l'ampliation du décret qui le nomme Directeur de la Comédie-Française.

Mlle Rachel suivait Regnier. Elle avait rencontré M. Mazères à la porte du théâtre.

— Il a failli m'embrasser, dit-elle avec un effroi tragique, mais n'ayez peur, mon cher Houssaye.

Elle m'embrassa, elle prit une plume et elle écrivit au ministre :

Monsieur le Ministre,

Je viens d'apprendre à l'instant que grâce à vous M. Arsène Houssaye nous était réassuré comme directeur à la Comédie-Française.

Je suis immédiatement allée me jeter dans ses bras pour le féliciter.

Permettez-moi, monsieur le Ministre, de me mettre à vos pieds pour vous remercier d'avoir bien voulu conserver au théâtre de la rue de Richelieu un homme qui

à la sympathie de mes camarades et le dévouement de votre très reconnaissante et très respectueuse servante.

RACHEL.

— Servante est de trop, dis-je à la tragédienne.

— Rien de trop aujourd'hui, demain la servante sera une reine devant le ministre.

Regnier représenta à Rachel qu'elle ferait mieux d'écrire au Président de la République.

Beauvallet venait d'entrer. Rachel lui présenta la lettre.

— Je ne comprends pas, dit-il. Comment! Mazères est nommé et vous remerciez le ministre de vous conserver Arsène Houssaye ?

— Voyons, Beauvallet, c'est bien plus malin que si je lui écris bêtement : «Vous nous donnez Mazères et nous n'en voulons pas.» Maintenant je vais écrire au Prince.

— Il est trop tard pour écrire, dit Regnier.

Rachel jeta sa plume : — Eh bien je cours à l'Élysée.

Je voulus la retenir, mais elle partit comme une flèche.

Quand il arrive une bonne fortune à un homme on le félicite bien peu, mais quand il est frappé dans son orgueil il lui arrive toute la kyrielle des pleureurs qui sont contens de voir un homme de plus à la mer et qui ne sont pas fâchés de voir la figure qu'il fait avant d'y tomber. Mais je fis bonne figure. Il me vint des amis et des ennemis sans nombre.

— Ah mon ami! c'etait bien la peine d'être directeur pour si peu de temps. Que voulez-vous! tout est provisoire aujourd'hui.

— Pas si provisoire, car je veux rester ici le tems des sept vaches grasses, selon les predictions de Roqueplan.

— Mais M. Mazères est nommé à votre place.

— Qu'est-ce que ça me fait! Dites-lui que je ne m'en irai que par la force de ses baïonnettes.

— Songez qu'il est nommé par les orléanistes : M. Baroche est pour lui et tout à lui.

— M. Mazères n'a qu'un ministre pour lui, moi j'ai une actrice. Il n'a qu'un homme, moi j'ai une femme : un homme est toujours battu par une femme!

Mlle Fix entra toute pâle :

— Voilà M. Mazères qui fait des siennes. Il veut changer le répertoire de la semaine. Il donne mon rôle à Mlle Favart. Je lui ai dit : « Je vois voir le Directeur. » Il s'est écrié : « Le Directeur c'est moi! »

FIN DU TOME DEUXIÈME



Monseigneur Pacha des Spartiates

Du haut d'un Éléphant Persan, roi des éléphants vous salue En vous remerciant et me pardonnant, de vos salutations et celles des vôtres. Je suis profondément touché du souvenir que vous me gardez dans votre noble chère Sparte. S'il me soit permis d'y retourner en quelques années, et d'y retrouver quelques bons amis. — Bien des choses affectueuses à toute la Confrérie

Tout à bien à Vous

Lytton

Umballa. 28 Avril 1877

C'est avec le plus grand plaisir que je verrai enchâssées dans votre beau livre, ces pierres qui vaudront moins que l'écrin

Jean Richepin

Mon cher confrère ès-lettres et philosophie,

Bien volontiers à vendredi — et très cordialement à vous,

E. Caro

Cher ami,

Douce saison de 1865, à Ems, avant Sadowa! la France intacte, encore un peu de jeunesse, un pays charmant, de jolies Hambourgeoises qui auraient voulu vous voir en bourgeois, Aurélien Scholl alors aristocrate, Béchard dont je n'ai plus de nouvelles, le comte de Flavigny si aimable, Briguiboul si hospitalier, le dernier des Montcalm si pâle et si jeune, Wolf l'énigmatique, Madame Nouvy, la dévote de Lesbos, et vous, dominant le groupe! Une ombre s'étend pour moi sur cette vision heureuse, mais l'amitié me reste, et croyez bien qu'il a suffi de votre écriture et de votre nom pour me la faire retrouver tout entière. Cette amitié, je ne vous la rends pas; je vous l'offre, cher poète, en vous tendant les deux mains.

A. de Pontmartin

Mon cher Directeur

Merci d'avoir pensé à Fortunio

L. Delaunay

Mon cher Directeur,

Non certes, je ne vous ai pas oublié & vous comptez parmi mes bons souvenirs de cette vénérable & bonne maison qui s'appelle la Comédie française.

Aussi je me sens disposé à faire ce que vous désirez.

Mais le pourrai-je? Je suis vieux et j'ai perdu la main & les yeux pour ces petits travaux là.

Je ne refuse donc pas, mon cher ami; j'irai à Paris ces jours ci; je vous verrai; vous me direz vos projets & si je me décide à dire Non c'est que je ne pourrai pas dire oui.

À vous de cœur, comme autrefois.

Geffroy

tout à vous

mille amitiés

Auguste Vacquerie

à vous

Normanby

mille amitiés

bien cordialement à vous

Fleury

Madrazo

mille amitiés

votre comédie. Soyez bien sûr que
nous n'avons, sauf [illegible] qualités de votre [illegible]
que trop aimé avant vous, j'aurais été le
plus [illegible].

Si vous voyez Henry [illegible] vous, dites-lui
tous mes bons [illegible].

Émile [illegible]

Ça m'a fait plaisir de voir votre écriture.

Il n'y a pas de portrait de moi —

votre visage me [illegible] que je possède —

la vérité — Je vous le donne — Je regrette

que ce soit, à tous les titres, si peu de chose !

Henry-[illegible]

Mon cher Arène

J'ai traité de notre petite pièce avec
le Vaudeville — nous entrons en répétition
le mois prochain — Cédez ma moitié à
Mr Lebarre régisseur général du théâtre du
Vaudeville et qui me représente

Amitiés

Ch. Dumont



Je suis assez pour moi-même
Napoléon

Morny



Le Coteau
Deauville
Calvados

Mon cher Monsieur Houssaye

Je vous remercie des éloges que vous voulez bien m'adresser.
Mon action n'a été guidée que par un sentiment filial et je suis heureux d'avoir été compris

votre jeune ami

TABLE

Pages

LIVRE XIII

LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN 1849

LIVRE XIV

LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN 1850

Pages

LIVRE XV

LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN 1851

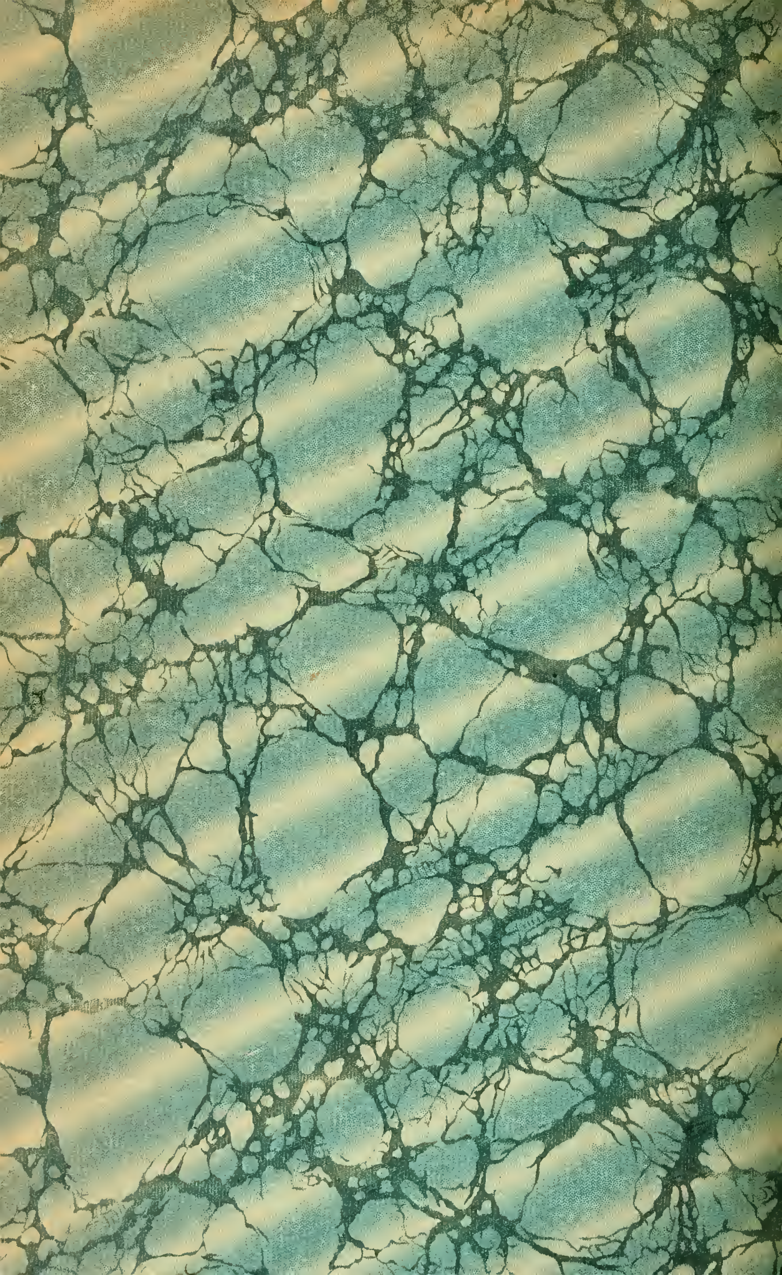
LIVRE XVI

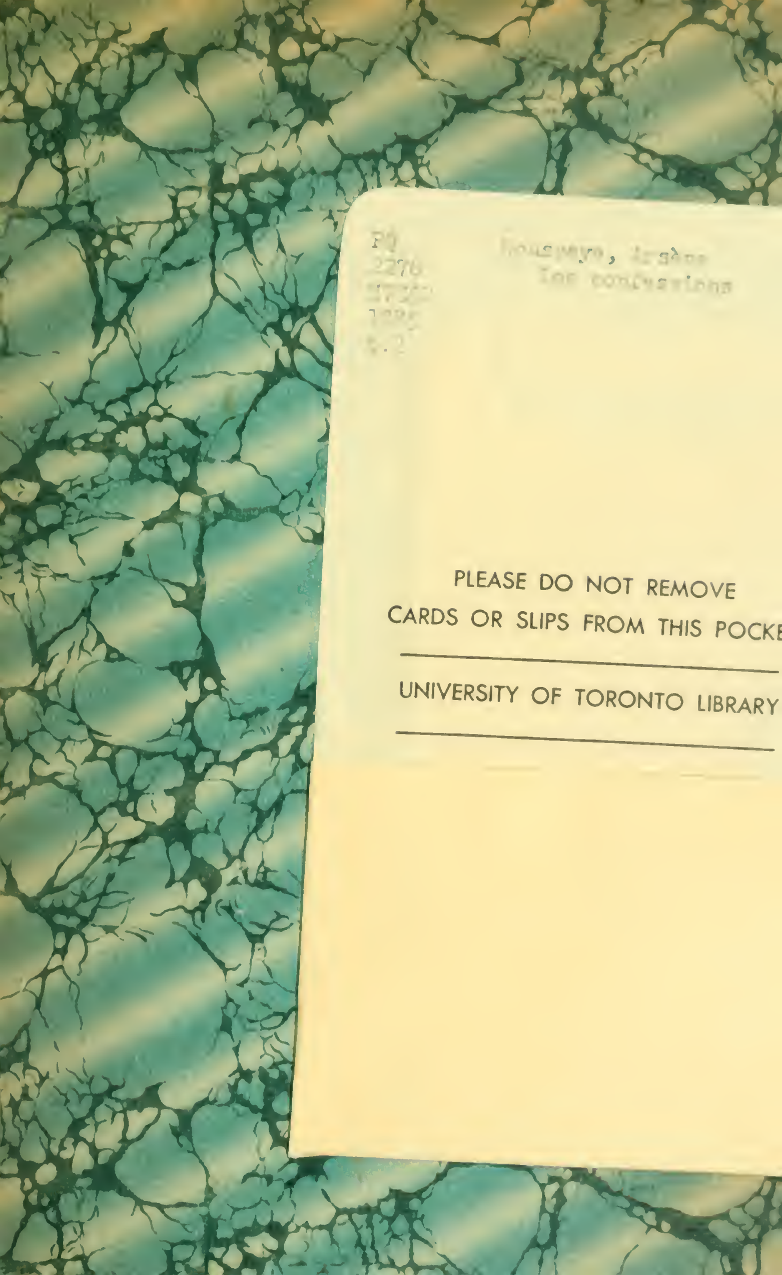
LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN 1852

LIVRE XVII

LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN 1853

GRAVURES DU TOME III




PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKE
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

